



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

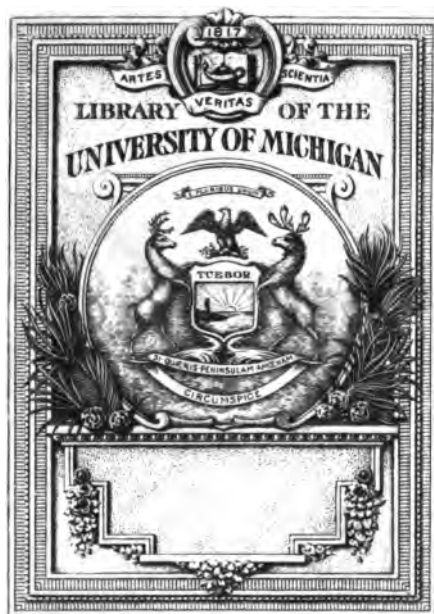
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>





DRAMATIC FUND
OF THE DEPARTMENT OF
ROMANCE LANGUAGES

PG

1211

A2

B58

2d ser



BIBLIOTHÈQUE
DES
THÉÂTRES,

Lettre C.

TOME NEUVIÈME.

Pièces contenues dans ce Volume.

Cassius & Victorinus.

Cherufques. (les)

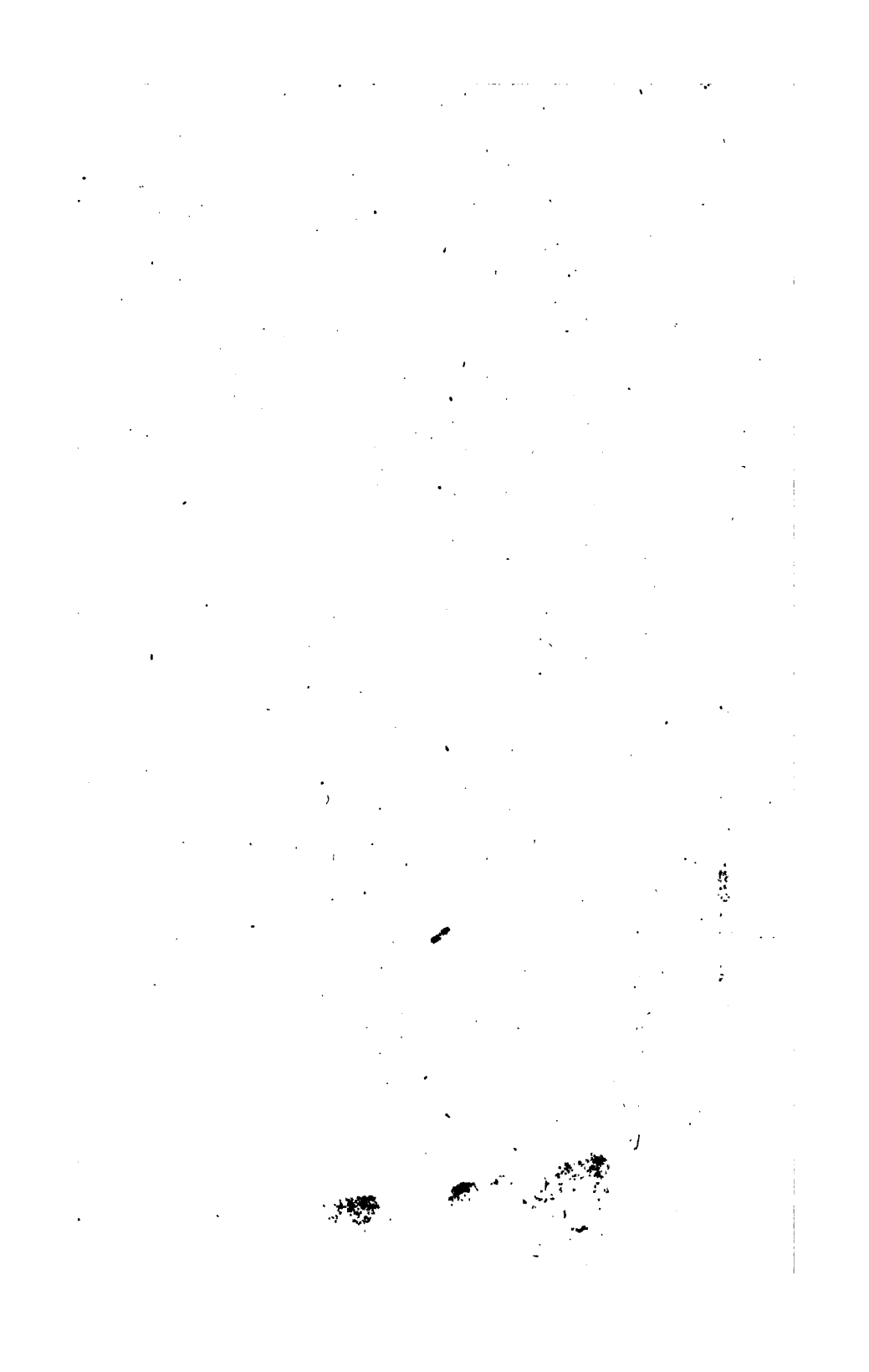
Clitemnestre.

Comte (le) de Warwick.

Cofroës.

Caquets. (les)

Centenaire (la) de Moliere.





Wallaert inv. fec.

Sois libre juste, vrai, magnanime comme eux.
Act II Sc. II.



BIBLIOTHEQUE DES THÉÂTRES,

Composée de plus de 530 Tragédies, Comédies, Drames, Comédies-Lyriques, Comédies-Ballets, Pastorales, Opéras-Comiques, Pièces à Vaudevilles, Divertissements, Parodies, Tragi-Comédies, Parades, tant anciennes que nouvelles.

RECUEIL AUSSI UTILE QU'AGRÉABLE.

On y a joint les Anecdotes concernant toutes les Pièces qui ont été jouées tant à Paris qu'en Province; les noms de tous les Auteurs, Poètes ou Musiciens, qui ont travaillé pour tous nos Théâtres, des Acteurs ou Actrices célèbres qui ont joué à tous nos Spectacles, avec un Jugement de leurs Ouvrages & de leurs talens.

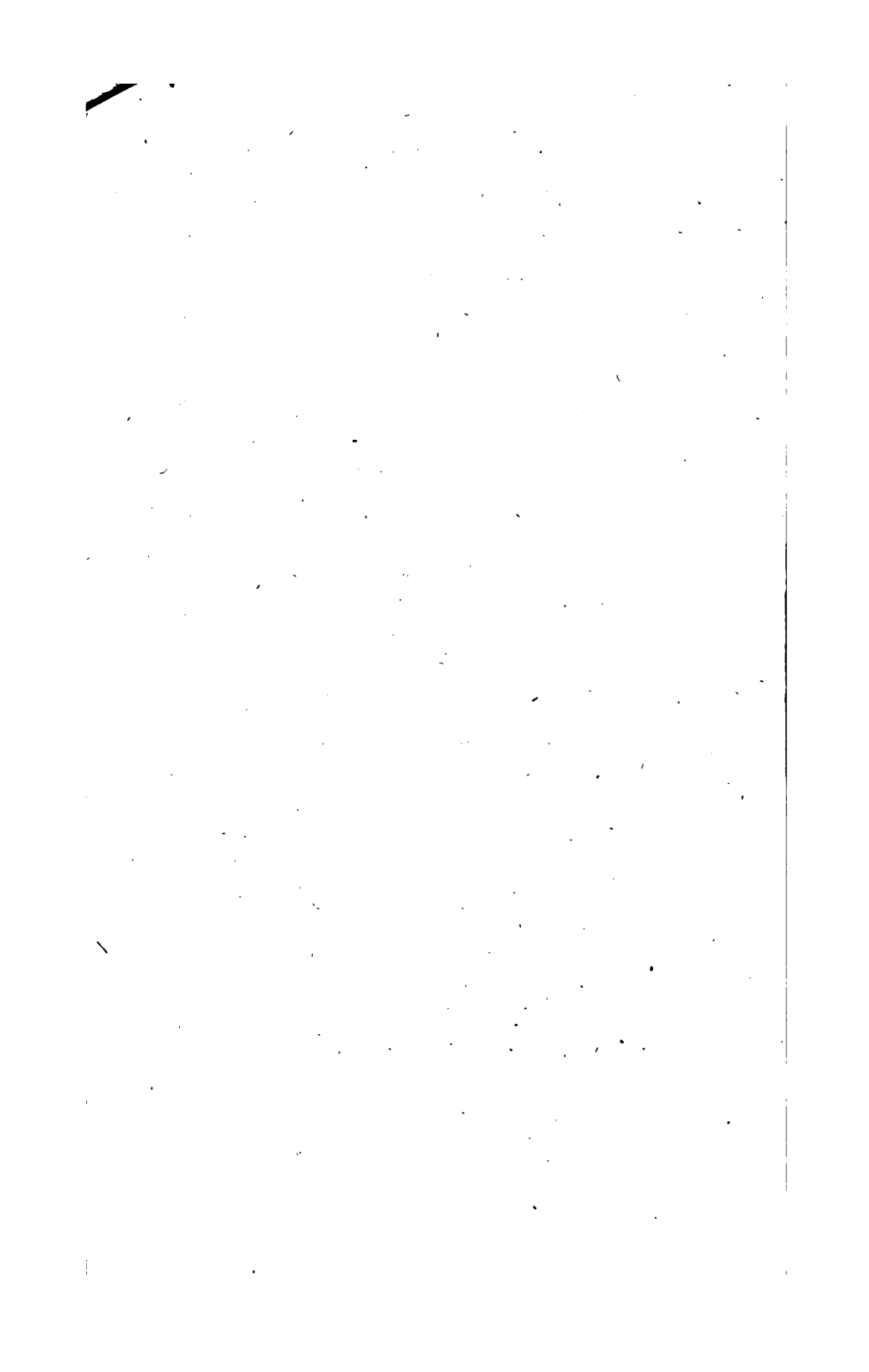
Lettre C.

TOME NEUVIEME.



A PARIS,
Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire,
rue Saint-Jacques, au Temple du Goût.

1784.



CASSIUS

ET

VICTORINUS,

MARTYRS,

TRAGÉDIE CHRÉTIENNE,

Tirée de Grégoire de Tours.

François Joseph Chancel

Par Monsieur DE LA GRANGE-CHANCEL.



A PARIS,

Chez la Veuve de PIERRE RIBOU, & PIERRE-
JACQUES RIBOU, rue des Fossés S. Germain, vis-
à-vis la Comédie Française, à l'Image S. Louis.

M. DCC. XXXIII.

Avec Approbation & Privilège du Roy.

THE
JOURNAL
OF
THE
ROYAL ANTHROPOLOGICAL INSTITUTE
OF GREAT BRITAIN AND IRELAND
VOLUME 40
PART 1
1910
LONDON
PUBLISHED BY THE INSTITUTE
1910

biem 7k
biph. t. n. r. n. g.
3-7/38



A
M A D A M E
L A P R I N C E S S E
D E C O N T Y ,
P R E M I E R E D O U A I R I E R E ,
O D E .



*Rophanes Nimphes du Permesse ;
Je ne veux plus suivre vos pas ;
Trop longtems vos trompeurs appas
Ont séduit ma folle jeunesse.
Plus j'approche du monument ,
Plus je vois sans déguisemens*

4-1-38

*Combien vos faveurs sont à craindre s
Et ma raison est un flambeau
Dont l'éclat n'est jamais si beau ,
Que lorsqu'il est prêt de s'éteindre.*



*Tantôt sur un ton langoureux
Vous avez ajusté ma lyre ,
Dont souvent mon tendre délire
A tiré des sons dangereux.
Tantôt plus charmé pour Athenes ,
Des traits lancez par Démosthenes ,
Qu'intimidé par ses malheurs ,
Je n'ai pas craint sous vos auspices
De parcourir des précipices
Que vous m'aviez semé de fleurs.*



*Que de jours remplis d'amertume
M'attira le courroux du Ciel ,
Quand je laissai couler le fiel
Où vous aviez trempé ma plume !
N'aurois-je pas perdu le jour
Dans l'horreur d'un affreux séjour
Voisin de l'Empire des manes ,
Si mes vœux s'étoient reposés*

O D E

*Sur vos Hercules supposés ,
Ou sur vos feintes Arianes ?*



*J'adressai mes humbles regrets
Au Dieu qu'adore une Princesse ,
Dont on prise autant la sagesse
Qu'on fut charmé de ses attraits.
Alors , agréable surprise !
L'airain de mes portes se brise.
Ma fuite devance les vents ,
Et je voi la plaine liquide
M'ouvrir une route solide ,
A travers deux remparts mouvans.*



*Compare , ô Chantre de la Grece ,
A ces secours miraculeux ,
Ceux que ton Heros fabuleux
Reçut d'une fausse Déesse.
Quiconque a Dieu pour son appui ,
Et ne met son espoir qu'en lui ,
Brave les fureurs de l'envie.
Parmi les pièges des méchans ,
Au milieu des glaives tranchans ,
Il ne tremble point pour sa vie.*



*Armé d'un si puissant secours ,
 J'ai rendu ma course célèbre
 Depuis le Pô , le Tage & l'Hebre ,
 Jusqu'ou l'Amstel finit son cours.
 De l'Apennin aux Pirenées ,
 J'ai vu des Têtes couronnées
 Rélever mon sort abattu.
 Souvent les Ames généreuses
 Donnent aux fautes courageuses
 Les éloges de la vertu.*



*Sorti des Terres étrangères
 Ou j'ai vu dix ans s'écouler ,
 Qu'il m'est doux de ne plus fouler
 Quel héritage de mes peres.
 Je vis sous leurs antiques toits ,
 Qu'aux superbes palais des Rois
 Prefere mon Ame charmée.
 Où plus heureux & plus Chrétien
 Mon cœur ne se plaint plus de rien ,
 Que d'un peu trop de renommée.*



C'est dans cet azile assuré
 Que souvent mes erreurs passées
 Se sont en foule retracées,
 A mon esprit plus épuré.
 C'est-là qu'à malice profane,
 D'un Roi que Dieu prit pour organe,
 Préférant les sacrés accords,
 J'ai crû que par de saintes rimes,
 Je devois expier les crimes
 De celles qui font mes remords.



Vous que vers lui par tant de graces
 Le Seigneur s'est plu d'attirer,
 Vous qu'on peut bien plus admirer
 Qu'on ne peut marcher sur vos traces,
 PRINCESSE, versez dans mon cœur,
 Pour en ranimer la vigueur,
 Ce feu divin qui vous éclaire :
 Et favorisez un projet
 Qui peut-être a trop pour objet
 Un nouveau desir de vous plaire.



Tandis qu'à l'Enfant de Cipria
 Ma jeunesse a rendu les armes.

*J'ai de vous emprunté les charmes
Que j'ai dépeints dans mes écrits.
Aujourd'hui qu'ennemi des fables,
C'est aux vérités ineffables
Que mon luth veut se consacrer.
Je prens sur vos vertus augustes
Celles que des rimes plus justes
Ont entrepris de célébrer.*





P R E F A C E.



Le sujet de cette Tragédie est tiré de Grégoire de Tours, chapitre 32. & 33. du premier Livre de ses Histoires Françoises. Voici ce qu'en dit ce saint & sçavant Evêque, suivant l'ancienne traduction, que j'ai crû devoir rapporter préférablement au texte latin pour la commodité du Lecteur.

En vingt-septième lieu, Valerien & Galien obtinrent l'Empire Romain. Au même tems Chrocus, Roi en Allemagne, ayant assemblé une armée, parcourut toutes les Gaules, & démolit de fond en comble toutes les maisons qui étoient bâties d'antiquité; & passant en Auvergne, il brula, démolit & raza la Ville où étoit un Temple que les Galates en leur Langue Gauloise appelloient Vasso, lequel étoit fait & construit d'une architecture admirable, il avoit double muraille, dont celle de dedans étoit de menuë pierre comme à la mosaïque, & celle de dehors de pierre de taille, & étoit de treize pieds de largeur. Il étoit au dedans diversifié de marbre & de pierre-pance: le plancher même d'icelui étoit pavé de marbre, & le toit & voûtes couverts de plomb.

L'Antiquité rapporte que Victorinus fut Prêtre du susdit Temple, lequel allant souventefois au Bourg qu'on appelloit le Bourg des Chrétiens, pour persécuter les Fideles, rencontra Cassius, par les prédications & miracles duquel il se convertit & crut en Jesus-Christ. Quittant les ordures des Temples pro-

* P R E F A C E.

phanes , il fut lavé du saint Sacrement de Baptême ; & fut fort reluisant en œuvres de vertu ; & peu de tems après lui & Cassius par le Martyre furent associés ça bas en terre , & s'en allerent ensemble à la vie céleste.

Les plaisanteries qu'on fit sur le nom de Valerien, lorsque le sieur de Riouperoux donna au Public une Tragédie qui portoit ce titre , m'ont empêché de prononcer le nom de cet Empereur. J'ai eu la même délicatesse pour le nom de Galien , à cause du célèbre Médecin qui l'a porté. Claudius qui leur succéda m'a paru plus digne de paroître sur la Scene. L'incertitude de sa naissance , qu'aucun Historien n'a pû découvrir , m'a engagé à le faire fils de Cassius que je fais descendre des fameux Romains qui portoient ce nom ; en quoi j'ai crû pouvoir imiter les fraudes pieuses de quelques Historiens , qui croyant augmenter la vénération qu'on a pour les Saints en leur attribuant une origine respectable , ont bien osé faire sortir de Hierusalem la Magdelaine de Provence , & tirer notre saint Denis de l'Arcopage d'Athenes.

J'avois d'abord mis des Stances dans la bouche de Victorinus après sa conversion , que je plaçois dans le quatrième Acte ; mais comme nous en avons dans la Tragédie de Polieucte , je crus , par le conseil des Comédiens , devoir éviter cette espece de ressemblance. Cependant comme elles me paroissent bien travaillées , je ne puis m'empêcher de les exposer au jugement du Public , ne fût-ce que pour lui faire voir que lorsqu'il s'agit de lui plaire , je n'ai pas de peine à lui faire un sacrifice , où peut-être tout autre que moi , ne se seroit soumis qu'avec répugnance.

STANCES.

LA vérité perçant les ombres ,
 Qui m'entouroient de toutes parts ;
 Dissipe enfin les voiles sombres
 Qui la cachoient à mes regards.
 L'esprit d'erreur & de mensonge
 Vient de s'envoler comme un songe
 Devant ses divines clartés ,
 Et cette lumière épurée
 Me montre la route assurée ,
 Dont mes pas s'étoient écartés.



Ces Dieux sans vertu , sans puissance ;
 Ouvrages de nos propres mains ,
 Ne doivent leur fausse naissance
 Qu'à l'aveuglement des Humains.
 Quels secours , quels effets propices
 Peut-on tirer des sacrifices
 Qui leur sont vainement offerts ?
 Nos vœux pareils à la fumée
 Qu'en pousse la flamme allumée ,
 S'évanouissent dans les airs.



Le Dieu que les Chrétiens adorent ,
 Seul digne d'être notre appui ,
 Peut donner à ceux qui l'implorent
 Des biens immortels comme lui.
 Envain de nos jours on décide ,
 En vain sous le fer homicide
 On nous fait tomber en tous lieux ;
 A quelques traits qu'on soit en butte ,
 Peut-on s'allarmer d'une chute
 Qui nous élève dans les Cieux.



Armé du sacré caractère
 Qui vient d'animer ma vigueur ,
 Et qui par une Eau salutaire
 Répand la grace dans mon cœur ,
 Les tourmens n'ont rien que je craigne ,
 Pour le monde que je dédaigne ,
 Je n'ai que des yeux ennemis ;
 Et de ses charmes détrompée ,
 Mon ame n'est plus occupée
 Que du bonheur qui m'est promis.



Ma Fille , que pourront tes larmes
 Contre le parti que j'ai pris ?
 Je vais leur opposer des armes
 Qui me rendront sourd à tes cris ;
 Rien ne peut de ma main constante
 Arracher la palme & l'attente
 Qui sera le prix de ma foi ;
 Et rien n'étonne mon courage ,
 Que de n'avoir pas l'avantage
 De la partager avec toi.



J'ai rassemblé dans Claudius les qualitez de Roi ,
 d'homme & de Juge , qui au raport du grand Cor-
 neille n'avoient pas encore été reunis dans un même
 personnage. On m'a mandé que quelques Critiques
 ont blâmé la dureté de Cassius envers son fils , mais
 ils ne connoissent pas le caractère des premiers
 Chrétiens. Il n'y avoit point alors de dispense de
 vœux , & l'exemple de Jephthé leur servoit de regle.

Les sentimens de M. de la Motte sur le Poëme
 Dramatique m'avoient paru dignes d'une réponse , &
 je me préparois à combattre les nouvelles regles qu'il
 vouloit introduire sur notre Théâtre , lorsque je vis
 avec plaisir que M. de Voltaire m'en avoit épargné

la peine dans la Préface qu'il a fait imprimer à la tête de la nouvelle édition de son Oedipe.

On ne peut mieux faire voir l'illusion que cause d'abord cette prétendue unité d'intérêt dont M. de la Motte s'applaudit d'avoir fait la découverte , & qui n'est autre chose que l'unité d'action , comme l'a fort bien remarqué M. de Voltaire : mais j'ai été choqué en même tems qu'un si habile Défenseur des regles du Poëme Epique , en voulant nous montrer les Modeles que nous devons suivre , n'ait pas craint de mettre Addison & Mafei à côté des Corneille , des Racine & des Moliere. Ces deux Auteurs qui nous sont à peine connus , peuvent être estimez dans leur Pays ; mais les autres sont admirés de toutes les Nations. La réputation de l'Anglois n'a point passé la mer , comme celle de l'Italien n'a point transpiré en deçà des Alpes : & si M. de Voltaire accommodoit quelqu'un de leurs Poëmes à notre Théâtre , je ne doute point que malgré tous les ornemens qu'il est capable de lui donner , le succès ne le détrompât bientôt de son injuste parallèle.

Il est beaucoup mieux fondé à soutenir contre l'opinion de M. de la Motte , qu'une Tragédie en prose ne seroit pas du goût du Public. On l'a trop accoutumé à entendre parler les Héros qu'on introduit sur la Scene une langue différente de la sienne. Il ne seroit pourtant pas impossible qu'une Tragédie en prose pût réussir. La licence des vers iambes que les Grecs & les Latins employoient à leurs Poëmes Dramatiques pourroit autoriser cette croyance. Ignore-t-on qu'à l'exception du second & du cinquième pied de ces vers , toujours composés d'une breve & d'une longue , les quatre autres pieds admettoient indifféremment les spondés , les dactyles , les trochées , les tribraches , &c. ? Peut-on disconvenir que

cette mesure irrégulière n'approchât beaucoup de la prose ? Et si M. de Voltaire connoissoit l'ancien Théâtre, il sçauroit que la Tragédie de *Thomas Morus* réussit parfaitement autrefois, quoiqu'elle fût écrite en prose, & que la Serre en fût l'Auteur.

En effet, des Dialogues en prose bien vifs & bien ferrez feroient plus d'effet sur les Spectateurs que des vers allongés par des épithètes ; & nous voyons souvent que les plus beaux endroits de nos Tragédies ne diffèrent point de la prose par leur noble simplicité.

* *Le Cid.* * Va, je ne te hais point,

Tu le dois.

Je ne puis.

* *Les Hor.* * Que voulez-vous qu'il fit contre trois ?

Qu'il mourût.

Ce n'est ni par la cadance ni par la mesure, que ces deux vers sont admirez de tout le monde, & les rimes même qui les suivent ne font que diminuer de leur prix.

Tout ce qu'un Auteur, qui voudroit écrire une Tragédie en prose, auroit le plus à craindre, ce seroit dans les récits qui demanderoient quelques longueurs, alors dépouillez de l'ornement de la rime, ils deviendroient languissans, & manqueroient de ces fins heureuses qui attirent les applaudissemens du Parterre. Ainsi le sentiment de M. de Voltaire doit l'emporter sur celui de M. de la Motte ; puisque le premier a l'usage pour lui, & que l'autre n'a qu'un seul exemple qui lui étoit même inconnu.

En effet, nous sommes si accoutumés à la rime ; qu'elle est devenuë inséparable de la Poësie, & qu'elle en fait souvent le plus grand mérite. Malherbe, Racan, Rotrou, le grand Corneille ; & M.

P R E F A C E.

Despreaux n'ont jamais manqué de bien rimer, & M. Racine est le seul de nos grands Poètes, qui se soit dispensé deux fois de cette regle générale.

* Qu'as-tu vu ? que sçais-tu ?

Depuis quel tems, pourquoi, comment t'es-tu rendu ?

* Racine.

* Heureuse si mes pleurs vous peuvent attendrir,

Une mere à vos pieds peut tomber sans rougir.

C'est à la richesse de ses rimes que M. Rousseau doit une partie de la réputation de ses Ouvrages. Quiconque au contraire sera dans une habitude continue de rimer comme Pradon, vaincu avec vertu, haï avec ami, heureux avec furieux ; mouvement avec enfant, périr avec servir, &c. ne s'attirera jamais de véritables éloges qu'en se corrigeant de ce défaut qui est encore plus remarquable sur le papier que sur le Théâtre.

Je vois avec plaisir * les meres à Memphis

Célébrer en pleurant le Vainqueur de leur Fils,

* Mithridate.

Et je vois le Nectar * quand la terre humectée

Doit à regret le sang des Neveux d'Erechée.





ACTEURS.

CLAUDIUS , associé à l'Empire par
l'Empereur Galiénus.

CASSIUS , Pere de Claudius , sous le
nom de Licas.

VICTORINUS , Grand-Prêtre des
Idoles.

JUSTINE , Fille de Victorinus.

MAXIME ,
RUTILE , } Tribuns Romains.

CAMILLE , Confidente de Justine.

LEPIDE , Domestique de Victorinus.

GARDES de Claudius.

SUITE de Victorinus.

*La Scene est à Clermont en Auvergne , dans
le Palais de Victorinus.*

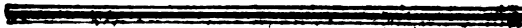
CASSIUS



CASSIUS
ET
VICTORINUS,
MARTYRS,
TRAGÉDIE CHRÉTIENNE.



ACTE PREMIER.



SCÈNE PREMIÈRE.

JUSTINE, CAMILLE.

CAMILLE.



Où, ce jeune Guerrier, que charment
vos regards,
Est appelé, Madame, au Trône des
Césars.

De l'univers entier sa valeur admirée,

Aij

4 CASSIUS ET VICTORINUS.

Des Germains aujourd'hui la Gaule délivrée,
Ne pouvoient réunir en de plus dignes mains
Le choix de votre cœur, & celui des Romains;
Bientôt, n'en doutez point, vous aurez l'avantage
De voir un Empereur vous rendre son hommage,
Et préférer aux noms de Maître & de Vainqueur,
Le plaisir innocent de charmer votre cœur.
Déjà, pour s'acquitter des honneurs qu'il mérite,
Au devant de ses pas chacun se précipite.
Votre Pere lui-même, instruit de son devoir,
Se prépare à partir pour l'aller recevoir;
Et vous seule, insensible aux progrès de ses armes,
Semblez de ce grand jour ne pas goûter les charmes.

JUSTINE.

Claudius autrefois, je ne m'en défens pas;
Perdit quelques soupirs pour mes foibles appas:
Mais Vainqueur des Germains, assuré de l'Empire,
Aujourd'hui que dans Rome un autre espoir attire,
Quand les Alpes bientôt s'abaissant sous ses pas,
Auront mis entre nous de si vastes climats,
De Justine aisément il perdra la mémoire;
Et dans ce haut degré de puissance & de gloire
Les soirs de sa grandeur l'occupant chaque jour,
L'emporteront bientôt sur ceux de son amour.

TRAGÉDIE.

CAMILLE.

Vous offensez, Madame, un Héros qui vous aime,
Quand vous jugez si mal de son amour extrême.
Où trouveroit-il mieux, pour partager son rang,
L'éclat de la beauté dans celui d'un beau sang,
Grand-Prêtre de nos Dieux, descendu de nos Prin-
ces,

Votre Pere, sous lui, gouverne ces Provinces,
Dans l'un & l'autre emploi confiez à ses soins,
De tous les malheureux prévenant les besoins,
Ses sublimes vertus, son illustre naissance,
Ne méritent que trop cette auguste alliance.

JUSTINE.

Hé! ce sont ces vertus qui peuvent l'empêcher,
Mon Pere, à la pitié se laissant trop toucher,
N'a point pour les Chrétiens cette haine cruelle;
Que Rome veut dans ceux qui commandent sous
elle.

Un de ces Malheureux, dont il devint l'appui,
Irrite dès long-temps nos Prêtres contre lui.
Je crains que Claudius, prévenu par leurs plaintes,
Ne porte à mon amour de mortelles atteintes;
On n'éprouve jamais d'ennemis plus cruels,
Que ceux qui sont chargez du soin de nos Autels.

A ij

CASSIUS ET VICTORINUS,

Ni qui connoissent moins le pardon des offenses ;
Lorsque du nom des Dieux ils couvrent leurs ven-
geances.

CAMILLE.

Croyez-vous qu'un Amant se laissant prévenir ;
A leurs ressentimens consentît de s'unir ?
Ni que dans votre Pere il prit pour une offense,
Un Acte de justice & de reconnoissance ?
S'il est vrai qu'un Chrétien fut l'objet de ses soins ;
Pour qui sauva vos jours pouvoit-il faire moins ?
Sans lui , d'un monstre affreux vous étiez la victime.

JUSTINE.

Un service si grand n'efface pas son crime.
Je ne sçai si les Dieux , à me nuire obstinez ;
Condamnent les secours qu'ils ne m'ont pas donnez ;
Mais lorsque pour calmer l'effroi qui me possède ,
J'ai voulu dans leur Temple en chercher le remède ;
J'ai senti sous mes pas le marbre s'ébranler ,
J'ai crû voir devant moi les Autels reculer ;
Et comme si le coup que leur courroux m'apprête ;
Ne se contentoit pas de tomber sur ma tête ,
Par les mains de mon Pere, en nos jours solennels ,
Je ne vois point de sang arroser leurs Autels ,
Que des signes affreux redoublant leurs menaces ,

TRAGÉDIE.

Ne m'annoncent pour lui le comble des disgrâces.

CAMILLE.

Madame, croyez-moi, l'aspect de l'Empereur

Dissipera bientôt cette injuste terreur;

Et dans vos cœurs unis, de véritables charmes

Succéderont sans peine à de fausses alarmes.

Voici Victorinus qui s'apprête à partir.

SCENE II.

VICTORINUS, JUSTINE,

CAMILLE, LEPIDE, SUITE.

VICTORINUS *à sa Suite.*

Quand il en sera tems, qu'on vienne m'avertir.

SCENE III.

VICTORINUS, JUSTINE,

CAMILLE, LEPIDE.

VICTORINUS.

MA Fille, vous sçavez la nouvelle victoire,

Qui porte Claudius au faite de la gloire,

Et du champ de bataille; au sortir des hazards,

A l'iii

CASSIUS ET VICTORINUS,

Le conduit en triomphe au Trône des Césars.
Il s'avance vers nous, on vient de me l'apprendre.
Mon devoir près de lui m'ordonne de me rendre,
Incertain de l'accueil que j'en puis recevoir,
Je viens vous embrasser, avant que de le voir,

JUSTINE.

Seigneur, de ce discours que faut-il que j'augure ?
Ceux qui voudroient ternir une vertu si pure,
Ont-ils osé porter leurs complots odieux ?

VICTORINUS.

Quel que soit mon destin, je m'abandonne aux
Dieux.

Des Prêtres contre moi la haine se déclare :
Je sçai qu'à m'accuser leur troupe se prépare.
La fuite de Licus présente à leur fureur
Le moyen de me perdre auprès de l'Empereur.
On ne peut d'un Chrétien empêcher la poursuite,
Sans attirer sur soi la peine qu'il évite.
Mais la crainte, toujours compagne des forfaits,
N'entre point dans un cœur qui n'en commit jamais
Et sans m'épouvanter de tout ce qu'ils méditent,
Je laisse les remords à ceux qui les méritent.

JUSTINE.

Non, du nouveau César, dont je connois le cœur,

TRAGÉDIE.

Vous n'éprouverez point cet excès de rigueur.
Oserai-je à vos yeux exposer ma foiblesse ?
J'en reçus autrefois des marques de tendresse ;
Et d'un Père toujours respectant le pouvoir ,
La mienne , pour paroître attendoit mon devoir.
Mais s'il est vrai, Seigneur, qu'en ce comble de gloire,
De mes foibles attrait il garde la mémoire ,
Pourroit-il condamner vos généreux secours,
Pour celui qui d'un monstre a défendu mes jours ?
Se fuité qui l'arrache à d'injustes supplices ,
Est-elle un prix trop grand pour de si grands services ?

VICTORINUS.

A l'Hymen dont César voudroit vous honorer ;
Le sang dont vous sortez vous permet d'aspirer ;
Mais contre les Chrétiens, sur l'amour la plus forte ;
Je doute qu'en son cœur la haine ne l'emporte ;
Dans ses ressentiments encor plus furieux ,
Qu'il joint sa propre cause à la cause des Dieux ;
Et qu'en les accablant du poids de sa colere ,
Il croit venger sur eux les mânes de son Pere ;
Il croit que Cassius , par leurs mains égorgé ,
Par trop de flots de sang ne peut être vengé :
Et quand il punira ma pitié comme un crime ,
La Loi veut mon trépas , & le rend légitime.

CASSIUS ET VICTORINUS.

Ainsi , pour obéir à cette dure Loy ,
S'il se trouvoit forcé de vous priver de moi ,
Et que pour adoucir l'aigreur de cette perte ,
Il voulût que sa main vous fût encore offerte ,
Gardez-vous d'écouter un injuste courroux.
Ne vous refusez pas à cet illustre Epoux.
Les pleurs que l'on répand pour le trépas d'un Père
Sont bien-tôt essuyez par une main plus chere.

J U S T I N E.

Non , Seigneur , quelques nœuds qu'ait pu former
l'amour ,
Ils seroient tous brisez si vous perdiez le jour.
On ne verra jamais que la main de Justine
Se donne lâchement à qui vous assassine ;
Ni qu'aspirant au Trône après votre trépas ,
Je vous aime assez peu pour ne vous suivre pas.
J'espère que les Dieux , dissipant cet orage ,
Eloigneront de nous ce funeste présage ,
Ou qu'avant qu'il éclatte , on me verra périr ;
S'ils n'exaucent les vœux que je vais leur offrir.

TRAGÉDIE

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE IV.

VICTORINUS, LEPIDE.

VICTORINUS.

CE n'est pas tout, Ami. De plus vives alarmes
Étonnent ma constance, & font couler mes larmes.

Je tremble que Licas, depuis trois ans cherché,
Ne puisse à tant de bras être longtems caché ;
Ou si son cœur trop tendre avoit le moindre ombrage

Que sa fuite sur moi fit tomber quelqu'orage ;
En quelque lieu qu'il soit, je puis bien t'assurer
Qu'à ses persécuteurs il viendrait se livrer.
Dieux ! conservez ses jours. Faites que de son zèle
Je ne reçoive pas cette preuve nouvelle ;
Et qu'à tant d'ennemis, armez pour son trépas,
L'éclat de ses vertus ne le décele pas.

LEPIDE.

Se peut-il que le Ciel, malgré le sort barbare ;
Airmis dans un Esclave une vertu si rare ?

II. CASSIUS ET VICTORINUS,

VICTORINUS.

Tout Esclave qu'il est, sans parens, sans appui,

Il est peu de mortels si généreux que lui.

Quand des Prêtres pour lui la haine déclarée,

Le força de quitter cette ingrate contrée,

» Je prévois, me dit-il, que ces bords malheureux

» Eprouveront bientôt des ravages affreux.

» Pour vous en garantir, d'une amitié sincère

» Je remets en vos mains la marque la plus chère.

» Les Martyrs que ce fer éleva dans les Cieux,

» Aux yeux de l'Eternel l'ont rendu précieux.

» Par ce dépôt sacré, certains de leur défense,

» Les lieux où vous vivrez seront en assurance,

» Et j'espère qu'un jour éclairant votre cœur,

» Ils le dégageront du culte de l'erreur.

Tels furent ses Adieux. Quels terribles spectacles

Dans la Gaule bientôt suivirent ses oracles !

Que de remparts détruits, victimes des Germains !

Combien de flots de sang coulerent de leurs mains !

Ces murs furent les seuls qui parmi tant d'allarmes,

Ne ressentirent point la fureur de leurs armes.

A peine jusqu'à nous ils osoient s'avancer,

Que d'invisibles mains sembloient les repousser ;

Et tous leurs bataillons qui par la force ouverte

TRAGÉDIE

Croyoient déjà tracer l'ordre de notre perte ;
S'enfuyoient loin de nous à pas précipitez ,
Tels que si par les vents ils étoient emportez :

L E P I D E.

Hé ! pourquoi donc , Seigneur , nos Prêtres en furie
Osent-ils attaquer une si belle vie ?
Et se faire un devoir de vous persécuter
Pour des soins généreux qu'ils devroient imiter ?

V I C T O R I N U S.

Mes soins pour un Chrétien , digne de mon estime ;
Envers les ennemis ne font pas tout mon crime ;
J'ai toujours combattu , sans les faire rougir ;
Les indignes motifs qui les faisoient agir ,
Leurs dehors fastueux , leurs secrets artifices ,
Et leur avidité , source de tous leurs vices .

L E P I D E.

On ne vit point ainsi dans la Loi des Chrétiens :
Les leurs , humbles , zélez , prodigues de leurs biens ;
Marchent par des chemins inconnus pour les nôtres ;
Et lorsqu'avec les uns je compare les autres ,
Je ne m'étonne plus de voir tant de mortels ;
Pour courir après eux désertent nos Autels .

V I C T O R I N U S.

Peut-être jusqu'aux Dieux , par ces effets sinistres ;

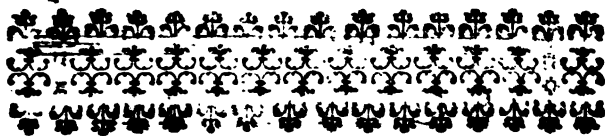
CASSIUS ET VICTORINUS.

Fait-on passer l'horreur qu'on a pour leurs Ministres ;
Et le peuple confond dans l'erreur de ses sens ,
Les Prêtres criminels & les Dieux innocens.
Cependant ce grand bruit semble me faire entendre
Qu'au devant de César il est tems de me rendre.
Allons voir si déjà prévenu contre nous ,
Ma pitié pour Licas m'attire son courroux ;
Ou si sur les transports d'une naissante flamme
Justine à trop d'espoir n'a point livré son ame.
Mais qu'il vienne animé de colere ou d'amour ;
Pour couronner ma Fille , ou pour m'ôter le jour ;
Sa haine ou sa faveur dans la même balance
N'auront pas le pouvoir d'ébranler ma constance ;
Et tant que je vivrai , je sçaurai d'un même oeil
Voir l'une sans frayeur , & l'autre sans orgueil.

Fin du premier Acte.



TRAGÉDIE. 36



ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLAUDIUS, MAXIME,
GARDES.

CLAUDIUS à un Garde.



U' o n aille de ma part avertir le Grand
Prêtre

Qu'en ces lieux, sans témoins, je veux le
voir paroître.

Aux autres Gardes.

Et vous dans ce Palais de ma Garde suivis ;

Amenez ce Chrétien, que je vous ai remis.

Un mouvement secret, un pouvoir que j'ignore,

Me presse de le voir, de lui parler encore.

Qu'on ne manque pour lui ni de soins, ni d'égards ;

Et que rien en ces lieux ne blesse ses regards.

DE CASSIUS ET VICTORINUS,

SCENE II.

CLAUDIUS, MAXIME.

MAXIME.

HE quoi ! pour les Chrétiens votre cœur inflexible,

A la pitié pour eux s'est-il rendu sensible ?

Quel prodige étonnant a pu vous dispenser ?

CLAUDIUS.

Du désordre où je suis je ne sçai que penser.

Par tous ces mouvemens qui viennent me surprendre,

Il semble que les Dieux veuillent me faire entendre

Que ce Vieillard, peut-être, à mes justes fureurs,

Du meurtre de mon Père apprendra les auteurs.

Quoiqu'il en soit, Maxime, il faut qu'en sa présence

Je tâche d'éclaircir . . . Mais Justine s'avance.

Et tous les autres soins qui pouvoient m'émouvoir,

Cèdent en ce moment au plaisir de la voir,



SCENE

TRAGÉDIE

SCÈNE III.

CLAUDIUS, JUSTINE,
CAMILLE, MAXIME.

CLAUDIUS.

D'Ans mes autres combats j'ai cherché la victoire,
Pour l'intérêt de Rome & celui de ma gloire;
Mais aujourd'hui, Madame, en signalant mes coups,
J'ai bien moins combattu pour elles, que pour vous;
De votre seul péril ma tendresse alarmée,
A cherché les Germains, a vaincu leur armée;
Sans devoir les succès dont mon cœur est flatté,
Qu'aux efforts que j'ai fait pour votre sûreté.
A peine l'Ennemi, par une fuite prompte,
Ainsi que ma victoire, a confirmé sa honte;
A peine, en même tems, j'ai séû de toutes parts
Que Rome m'appelloit au Trône des Césars,
Je viens, entr'elle & moi, vous prendre pour arbitre;
Si je dois accepter, où refuser un titre,
Qui, tout brillant qu'il est, m'offriroit peu d'appas,
Si Justine avec moi ne le partageoit pas.

CASSIUS ET VICTORINUS,

JUSTINE.

Seigneur, il m'est bien doux que dans votre mémoire
Tant d'amour dure encore où brille tant de gloire :
Mais je répondrais mal à cet excès d'honneur,
Si pour trop me livrer au penchant de mon cœur,
Je cache à vos yeux, sous de vains artifices,
Ce que de votre Règne exigent les prémices.
Par trente Usurpateurs l'Empire déchiré,
L'Empereur aux plaisirs honteusement livré,
Son père dans les fers à la honte de Rome,
Pour rétablir son lustre, ont besoin d'un grand
Homme,
Qui rende la vigueur à ce Corps expirant,
Et dont la main plus forte arrête ce torrent.
Ils en pouvoient, Seigneur, en des tems si funestes,
Sous un chef plus illustre en rassembler les restes ;
Mais jusqu'à ce haut rang c'est peu de parvenir,
Il faut n'épargner rien pour vous y maintenir.
Rome dont le murmure est toujours trop à craindre,
Du choix de votre Epouse auroit lieu de se plaindre,
Si lorsque tant d'objets élèvez dans son sein,
Pour prétendre à l'honneur de vous donner la main,
Joignent aux plus grands noms les beautés les plus
rares

T R A G E D I E. 19

Vous allez la chercher chez des peuples barbares ;
Et que mon cœur, pour vous trop prompt à s'enflammer
Me tint lieu des vertus qui doivent vous charmer.

C L A U D I U S.

Aussi dans l'univers ne voi-je que Justine
Digne de ce haut rang , que Rome me destine ;
Pour vous le disputer , elle ne produit plus
Ni filles de Caton , ni femmes de Petus.
L'amour de la grandeur qui peut tout sur leurs ames,
N'y laisse point de place à d'innocentes flâmes.
Le soin de leur vertu , comme un vain ornement ,
Au prix de leurs appas les touche faiblement.
Pour prétendre à César , pour en être écoutées ;
Elles n'épargnent plus ni beautés empruntées ;
Ni refus attirans , pour se faire chercher ;
Ni pleurs que l'art excite , & qu'il feint de cacher ;
Et parmi leurs sermens d'une flâme constante ,
Leur bouche ne dit rien que leur cœur ne démente ;
Vous seule rassemblez , à l'exemple des Dieux ,
Tout ce qui peut charmer & les cœurs & les yeux ,
Les solides Vertus , & les Graces naïves ,
Ne respirent qu'en vous , n'habitent que ces rives.
Ah ! lorsque j'aspirois à vos divins appas ,
Sans pouvoir leur offrir que mon cœur & mon bras ,

10. CASSIUS ET VICTORINUS ;

Vous n'avez regardé ni dans l'un ni dans l'autre ,
Les inégalitez de mon sort & du vôtre .
Et quand par un bonheur où je n'osois penser ,
Le Ciel me donne un Trône à vous pouvoir placer ,
Si pour tant de vertus , d'appas & de constance ,
Je manquois de justice ou de reconnoissance ,
Ma funeste grandeur ne me défendrait pas
Des remords éternels qui suivent les ingrats .

JUSTINE .

Seigneur , quoique mes vœux n'aspirent qu'à vous
plaire ,

Je ne puis rien pour vous sans l'ordre de mon Père ;
Mais si j'en puis juger , il sçait trop son devoir ,
Pour refuser un bien qui passe son espoir .
Je le laisse avec vous ; & déjà par avance
Mes vœux vont au devant de mon obeïssance .

SCENE IV.

CLAUDIUS , VICTORINUS ,
MAXIME , LEPIDE .

CLAUDIUS .

Seigneur , lorsque les Dieux , & le choix des Rois
mains ,
Du Trône des Césars m'ont ouvert les chemins ,

T R A G E D I E 22

Puis-je espérer de vous qu'approuvant mon hom-
mage ,

Vous voudrez qu'avec moi Justine le partage ;
Et que vous accordiez aux vœux d'un Empereur
Ce qui peut l'élever au comble du bonheur.

V I C T O R I N U S .

Seigneur , tant de bontez , de gloire & de puissance ,
Ne laisse point douter de ma reconnoissance ,
Ni qu'il soit des Mortels honorez d'un tel choix ,
Qui puissent résister à de si douces loix.

C L A U D I U S .

C'est donc à vous , Seigneur , pour l'Hymen que
j'espere ,
De remplir les devoirs de Grand-Prêtre & de Pere ,
Et de faire cesser , en hâtant mon bonheur ,
Les troubles qu'un Chrétien excite dans mon cœur.

V I C T O R I N U S .

Un Chrétien !

C L A U D I U S .

Apprenez par le cours de ma vie
Combien je dois de haine à cette Secte impie.
A peine je voyois la lumière des Cieux ,
Contre ces Ennemis de l'Empire & des Dieux ,
Aux mains de Cassius , auteur de ma naissance ,

62 CASSIUS ET VICTORINUS ;

Les Dieux & l'Empereur remisent leur vengeance ;

De leurs ordres sanglans fidele exécuteur ,

Mon Pere s'anima d'une sainte fureur :

Et contre nos Autels la Gaule soulevée ,

D'un sacrilège sang fut longtems abreuvée.

Enfin , de ce Héros , qui me donna le jour ,

Dans Rome , après cinq ans , j'attendois le retour ;

Mais . . . & félicité vainement attendue !

De ses pas tout-à-coup la trace fut perdue ;

Sans que depuis quinze ans que j'ignore son sort ;

J'aie encor pu savoir s'il est vivant , ou mort.

On crut que les Chrétiens , lassez de leurs miseres ,

S'étoient vengez sur lui du meurtre de leurs freres ;

Et qu'en secret par eux dans un piège attiré ,

Accablé par le nombre , il y fut massacré.

Quel devins-je à ces bruits , que je crûs véritables !

Je jurai par les Dieux la perte des coupables :

Et depuis mes sermens , depuis leur trahison ,

J'ai tâché d'en éteindre & la secte & le nom.

Contre quelque ennemi , jaloux de sa puissance ;

Que Rome ait à mon bras confié sa vengeance ,

Ces Ennemis secrets immolés les premiers ,

Ont toujours de leur sang arrosé mes lauriers.

Les Dieux , au zèle ardent que j'avois pour leur gloire ,

T R A G E D I E. 21

Ont, sans doute, accordé ma dernière victoire.
 Que dis-je ? jusqu'au Trône ils ont porté mes vœux,
 Pour prix de tant de sang que j'ai versé pour eux.
 Et je venois, Seigneur, plein d'amour & de joie,
 Vous faire part des biens, que leur faveur m'envoie ;
 O surprise ! O terreur ! Non loin de ces Remparts,
 Qu'ai-je vû ? Quel spectacle a frappé mes regards !
 Dans un Antre profond, des Chrétiens téméraires
 Célébroient en secret leurs coupables mystères ;
 Et l'Encens, qu'à nos Dieux refuse leur erreur,
 Sur un Autel profane y fumoit pour le leur.
 Mes Soldats, par ce crime animez au carnage ;
 Les armes à la main, m'en ouvrent le passage.
 Là, tous ces infensez, résolus de mourir,
 Au-devant de nos coups s'empresrent de courir.
 Un Vieillard vénérable, au milieu de la foule,
 Levant les mains au Ciel, tandis que le sang coule,
 Semble attendre la mort, qu'il ne peut éviter,
 Sans en craindre le coup, ni le précipiter.
 Ma Troupe, tout-à-coup perdant sa violence,
 Se range autour de lui dans un morne silence.
 Moi-même, je l'avouë, à son auguste aspect,
 Je fus saisi de crainte, & rempli de respect.
 Je cessai de parler. Tous mes sens se troublèrent.

24 CASSIUS ET VICTORINUS;

De ma tremblante main mes armes s'échaperent ;
Et comme si nos Dieux devoient hommage au sien ,
Je fus prêt de tomber aux pieds de ce Chrétien.

V I C T O R I N U S .

Sçavez-vous son païs , son nom , ou sa naissance ?

C L A U D I U S .

Lorsque je l'ai pressé de rompre le silence ,
Il s'est dit votre Esclave , il se nomme Licas.
C'est tout ce que j'en sçai.

V I C T O R I N U S .

Ne vous offensez pas ;

Si le nom d'un Ami , dont le malheur me touche ,
M'arrache les soupirs qui sortent de ma bouche.
J'ignore , comme vous , quel païs est le sien.
Mais ôtez-lui l'erreur & le nom de Chrétien ,
Jamais l'amour des Dieux pour l'humaine nature ;
Ne versa dans une ame une vertu si pure.
A peine , pour Esclave il fut reçu chez moi ,
Qu'admirant la vertu par tout où je la voi ,
Malgré l'état obscur où le Ciel le fit naître ,
Je fus plus son ami que je ne fus son maître.
On reçoit tôt ou tard le prix de ses bienfaits.
Quand j'y pensois le moins , j'en sentis les effets :
Il sauva la Province , il sauva ma famille ;
Et sans Licas , Seigneur , je n'aurois plus de fille.

TRAGÉDIE

CLAUDIUS.

— Dieux ! Que me dites-vous ?

VICTORINUS.

Un monstre furieux

Répandoit l'épouvante & la mort en ces lieux :

On ne voyoit par tout que moissons embrassées ,

Que de ruisseaux de sang les plaines arrosées.

On le fuyoit en vain , on ne l'évitoit pas ,

Invisible ou présent il portoit le trépas ;

Et si contre sa rage on trouvoit des aziles ,

Les airs qu'il infectoit les rendoient inutiles :

On consulta les Dieux. Pères infortunez ,

Quels remèdes cruels vous furent ordonnez !

Il fallut , tous les mois , qu'à sa fureur livrée ,

Une Fille expirât pour toute la contrée.

Justi ne O souvenir qui me perce le cœur !

Du premier choix du sort éprouva la rigueur.

Malgré tous mes efforts pour défendre sa vie ,

Dans mon sein expirant elle me fut ravie ;

Et les Dieux , dont en vain j'embrassois les Autels ,

Furent sourds à mes cris , ainsi que les Mortels.

Licas seul fut touché du deuil de ma famille ,

Il voulut au supplice accompagner ma Fille.

Intrépide & tranquille à l'aspect du Dragon ,

86 CASSIUS ET VICTORINUS.

Du Dieu qui le protège , il invoqua le Nom ;
Et soudain , dans son sang cet ennemi terrible
Tomba , comme frappé d'une main invisible.

CLAUDIUS.

Qu'entens-je ? ô juste Ciel !

VICTORINUS.

Je crus alors , Seigneur ,
Devoir briser les fers de mon libérateur ,
Et joindre avec éclat à cette récompense
Tout ce qui dépendoit de ma reconnaissance.
Mais nos Prêtres , jaloux que le Dieu d'un Chrétien
Ait fait voir sa puissance où les leurs n'ont pu rien ,
Au pouvoir des Enfers imputant ses services ,
Demandent qu'on le livre aux plus cruels supplices ;
Pour conserver des jours si chers , si précieux ,
Il fallut en secret l'éloigner de ces lieux.
Il partit : Son départ me fit verser des larmes.
Jugez combien ce jour réveille mes alarmes ;
Et de quelle douleur je me sens pénétrer
Par le nouveau péril où je le vois rentrer.

CLAUDIUS.

Après ce qu'il a fait pour l'objet de ma flâme ,
Je ne m'étonne plus s'il a touché mon ame.
Qui conserva des jours où j'attache les miens ,

T R A G E D I E. 27

Doit être distingué du reste des Chrétiens.
 Mais que sert nos priés, s'il la rend inutile ?
 Malgré les Dieux & loi, puis-je être son azile ?
 Faut-il qu'en vos cœurs ces Dieux, la nature, & l'Etat,
 Je manque à mes sermens, pour n'être point ingrat ?
 Ou faut-il que ces Dieux, l'Etat, & la nature,
 Me forcent d'être ingrat, pour n'être point parjure ?
 Licas fut votre esclave. Il vous sera remis.
 Montrez-lui les périls où son erreur l'a mis.
 Tâchez de l'éblouir par tous les avantages,
 Qui peuvent ébranler les plus fermes courages.
 Dites-lui que César, charmé de ses vertus,
 Veut l'aimer, l'honorer, autant que Cassius ;
 Que pour remplir chez moi la place de mon Père ;
 Il n'a qu'à dire un mot, si ce nom peut lui plaire.
 Mais si tous vos efforts ne peuvent rien sur lui,
 Qu'il voye en vous son juge, au lieu de son appui.
 Prononcez son Arrêt. Faites qu'on le punisse.
 Épargnez moi l'horreur d'ordonner son supplice.

V I C T O R I N U S.

Moi, son juge ! Seigneur, je verrai ce Chrétien :
 Pour le persuader, je n'épargnerai rien ;
 N'attendez rien de plus. Un Arrêt sanguinaire
 Ne souillera jamais mon sacré caractère.

28 CASSIUS ET VICTORINUS ;

Il n'est respect humain qui puisse l'obtenir.
Mon devoir est d'instruire , & non pas de punir.
Et ce n'est pas à nous , qui prions pour les crimes ,
De verser d'autre sang que celui des victimes.

C L A U D I U S.

Tous ceux , qu'à nos Autels attache leur emploi ;
Ne se font pas , Seigneur , une pareille loi.
Ils ne se piquent point de la même indulgence
Pour qui blêssé des Dieux la suprême Puissance.
Si leurs premiers avis n'arrêtent ce torrent ,
Ils appliquent le fer où le mal est trop grand ;
Et d'une main cruelle , & d'un cœur pitoyable ;
En punissant le crime , ils plaignent le coupable.
Je suivrai leur exemple. Et puisque votre cœur ,
Du crime d'un Chrétien n'a point assez d'horreur ;
Je le verrai sans vous. Et me rendant le maître
Des tendres mouvemens que j'ai trop fait paroître ,
S'il n'adore nos Dieux , s'il résiste à nos Loix ,
J'oserai plus que vous , pour soutenir leurs droits.



TRAGÉDIE.

29

SCÈNE V.

VICTORINUS, LÉPIDE.

VICTORINUS.

N On, ce n'est point à vous, Monarques de la terre,

D'usurper un pouvoir qui n'est dû qu'au Tonnerre;
Ceux que vous poursuivez avec tant de courroux;
Sont, par le Ciel, peut-être éclairés plus que vous;
Vous avez sur leurs jours une entière puissance;
Mais leurs cœurs ne sont point de votre dépendance;
Et l'on oppose mieux à leurs égaremens;
La force des raisons que celle des tourmens.

LÉPIDE.

Ah! si de ces transports vous n'êtes pas le maître;
Pour votre sûreté gardez-les de paroître.
De votre auguste rang les Prêtres sont jaloux;
Voulez-vous leur donner des armes contre vous?
Et peut-être exposer la charmante Justine
A perdre les honneurs que César lui destine...?
Quoi? pour un malheureux, dont vous ne connoissez?

VICTORINUS.

Je connois sa vertu, Lépide, & c'est assez.

450 CASSIUS ET VICTORINUS,

Il ne m'importe pas d'en sçavoir davantage.

De sa tête autrefois je détournai l'orage ;

D'un semblable péril je veux le garantir.

Je vais tout préparer pour le faire partir.

Un ami vertueux m'est plus que ma famille ;

Ses jours me sont plus chers qu'un Trône pour ma
Fille.

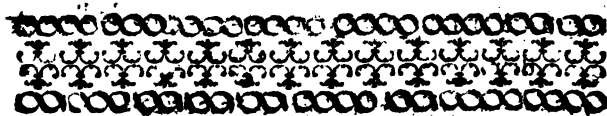
Mon cœur, par d'autres soins vainement combattu ;

Ne craint point les périls, qui sauvent la vertu.

Fin du second Acte.



TRAGÉDIE. 31



ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

CASSIUS, MAXIME.

MAXIME.



APPROCHEZ. C'est ici que César doit se
rendre,
Et qu'il veut, sans témoins, vous voir &
vous entendre.

Par d'injustes refus gardez-vous de braver
Un Prince généreux, qui cherche à vous sauver
Sensible à ses bontés, prévenez sa colère.
De ceux qui de leur crime ont reçu le salaire,
N'allez point augmenter le nombre malheureux;
Et ne le forcez pas de vous punir comme eux.

CASSIUS.

Si mon crime est pareil, est-il de sa justice
De ne pas me punir par un pareil supplice.

52 CASSIUS ET VICTORINUS ;

Qu'ai-je en moi plus qu'eux tous , digne de l'attendre ,
drir ,

Jusqu'à me refuser la gloire de mourir ;

M A X I M E.

La gloire de mourir pour une fausse idée ;
Sur la saine raison ne fut jamais fondée ,
Et l'on voit trop en vous des marques d'un grand cœur ;
Pour ne le pas tirer d'une pareille erreur.
César , dans les périls où sa grandeur l'appelle ;
Croit que les Immortels reconnoîtroient son zèle ;
Si ses soins , sa faveur , qui vous préfère à tous ;
Leur attiroient l'encens d'un homme tel que vous ;

C A S S I U S.

Un homme tel que moi , nourri dans l'esclavage ;
Accablé sous le poids & des fers & de l'âge ;
A-t'il pû mériter que César aujourd'hui ;
Du haut de sa grandeur descende jusqu'à lui ;
Mais dût-il avec moi partager sa puissance ,
Il ne doit pas compter d'ébranler ma constance ;
Ni que par un trafic , indigne d'un grand cœur ;
Aux dépens de ma foi , j'achète sa faveur.

M A X I M E.

Hé ! ne pouvez-vous pas , à l'abri de l'orage ;
Au Dieu que vous seryez , rendre un secret hommage
Croyez :

TRAGÉDIE.

Croyez-vous , à la Cour être le seul Chrétien ;
Qui pense comme vous , & n'en témoigne rien ?

CASSIUS.

Qui se nomme Chrétien sans en porter la marque ;
Et manque aux Loix d'un Dieu pour celles d'un
Monarque ,

Egalement coupable , & parjure envers eux ;
Pense n'en trahir qu'un , & les trahit tous deux.

MAXIME.

Aussi tout bon sujet , qui fait gloire de l'être ;
Doit n'avoir d'autres Dieux que les Dieux de son
Maître.

Il est digne de mort , sitôt qu'il veut sortir
Des Loix où sa naissance a dû l'assujettir.
Dans la Religion , plus que dans tout le reste ;
Jamais , les changemens n'ont rien que de funeste ;
Et l'on met en péril les Etats les plus grands ,
Dès que l'on y permet deux cultes différents.
Les Romains , de la terre ont été les seuls Maîtres ;
Tant qu'ils ont conservé la foi de leurs Ancêtres ;
Et ce puissant Empire est presque renversé ,
Depuis que parmi nous vos erreurs ont passé.
César est trop jaloux du soin de son Empire ,
Pour rien mettre en oubli qui puisse les détruire.

34 CASSIUS ET VICTORINU

Et pour ne pas sçavoir que dans tous les Eux
Les ennemis des Dieux le font des Potentats
C'est de quoi, mieux qu'un autre, il pourra ve
struire

Songez à vous. Il vient.

SCENE II.

CLAUDIUS, CASSIUS

MAXIME, GARDES.

CLAUDIUS.

Que chacun se re

SCENE III.

CLAUDIUS, CASSIUS

CASSIUS *à part.*

O Ciel ! A quels combats faut-il me préparer

CLAUDIUS *à part.*

Grands Dieux ! En l'abordant je suis prêt à pleu

A Cassius.

Vénérable Vieillard, je ne sçaurois vous taire.

T R A G E D I E 11

Qu'enemi des Chrétiens qui m'ont ravi mon Père,
 Je n'aurois jamais crû que par un d'entre vous
 Je dussé voir un jour déshonorer mon sang.
 Je vous étois cependant un cœur trop magnanime,
 Pour être soupçonné qu'il ait part à ce crime.
 Mais si le Ciel permet à mon ressentiment
 De pouvoir en tirer quelque éclaircissement,
 Nul ne peut mieux que vous répondre à mon envie.
 Je juge par le cours de votre longue vie,
 Que vous n'ignorez pas les perfides auteurs
 D'un crime, à qui mes yeux ont donné tant de
 pleurs.

Ah ! que votre rapport soulageroit mes peines,
 S'il pouvoit m'en donner des nouvelles certaines !
 Si l'horreur, qu'aux foffaits doit un cœur généreux,
 Pouvoit assez sur vous pour vous détacher d'eux,
 Et que ce changement permît à mon estime
 De s'exprimer pour vous sans reproche et sans crime.

C A S S I U S.

Il ne faut pas, Seigneur, que vos sens abusez
 Imputent aux Chrétiens des crimes supposés.
 S'ils osoient résister aux Puissances suprêmes,
 Ils croiroient s'opposer aux ordres de Dieu mêmes.
 Dans leurs Persécuteurs ils bénissent la main,

CASSIUS ET VICTORINUS;

Qui, du séjour du Ciel leur ouvre le chemin;

Et soumis aux tourmens qui font leur récompense,

Le pardon de leur mort est toute leur vengeance.

Ainsi leurs sentimens ne vous sont pas connus,

Quand vous leur reprochez la mort de Cassius.

Pour les justifier d'un crime imaginaire,

Dieu vous fera revoir une Tête si chère.

CLAUDIUS;

Ah ! si mon Pere encor voit la clarté des Cieux,

A-t'il pû si long-tems se cacher à mes yeux,

Pour le rendre à ses Dieux, pour finir mes alarmes ?

Contre quels ennemis dois-je tourner mes armes ?

Fût-ce aux climats brûlans, ou sous les Cieux,

! glacez.

CASSIUS;

Peut-être n'est-il pas si loin que vous pensez.

CLAUDIUS;

S'il est sur quelque Bord dont César soit le maître,

Quel obstacle à mes yeux l'empêche de paroître ?

CASSIUS;

Vous le verrez, Seigneur, vous apprendrez son sort.

Mais vous ne le verrez qu'en me donnant la mort.

Pour hâter votre joye, ordonnez que j'expire.

C'est tout ce que le Ciel me permet de vous dire.

TRAGÉDIE.
CLAUDIUS.

Sa vûe est-elle un bien que je puisse chérir,
Si je ne puis le voir qu'en vous faisant périr ?
Car enfin entre vous mon ame combattue,
Est pour l'un & pour l'autre également émue.
Si c'est de l'un des deux que j'ai reçu le jour,
L'autre m'a conservé l'objet de mon amour :
Et je sens que les droits de la reconnoissance
Ne sont pas moins sacrez que ceux de la naissance.
Mon Pere, (car un nom moins touchant & moins
doux

Né sçauroit exprimer ce que je sens pour vous,)
En offrant à nos Dieux quelques legers hommages,
Combien un peu d'encens détourneroit d'orages !
Dans l'état chancelant où je suis aujourd'hui,
Je ne puis d'un Chrétien me déclarer l'appui,
Sans attirer sur moi des maux dont je soupire,
Si le mépris des Loix commence mon Empire.
Voulez-vous me réduire aux deux extrémités,
Ou de voir contre moi les Romains révoltez,
Ou de faire expirer avec ignominie
Celui sans qui Justine auroit perdu la vie ?

CASSIUS.

Ce secours imprévu, qu'elle n'attendoit pas ;

LE CASSIUS ET VICTORINUS;

Vint d'un pouvoir plus grand que celui de Licca;
J'invoquai le Seigneur, il dissipa l'orage;
Je n'eûs point d'autre part à ce fameux ouvrage.
Et ce peu ne vaut pas que pour me secourir,
Un si grand Empereur s'exposât à périr.
Je ne scaurois vous voir dans un péril extrême;
Sans m'allarmer pour vous bien plus que pour moi-même.

Car enfin, si mon sort vous coûte des combats;
En tendres sentimens je ne vous cède pas;
Et peut-être mon cœur sait-il mieux que le vôtre;
D'où leur vient le penchant qu'ils ont pris l'un pour
l'autre.

Mais où la Grace agit, nous devons surmonter
Tout ce qui la repousse, & veut lui résister.
Après qu'au repentir de mes erreurs funestes,
De mes jours pénitens j'ai consacré les restes,
Prêt d'arriver au Port, si long-temps souhaité,
Par les attraits du monde en dois je être écarté
Et ménager pour eux un reste de lumière,
Quand je touche la Palme au bout de la carrière
Non, Seigneur, vos efforts deviendroient impuissans.
Dieu m'élève au-dessus de la chair & des sens;
Et la mort que je cherche, & que je vous demande,

TRAGÉDIE.

39

Sera de tes bontez la marque la plus grande.

CLAUDIUS.

Pour vous récompenser, n'ai-je donc que la mort ?

CASSIUS.

C'est l'unique chemin qui peut mener au Port.

CLAUDIUS.

Aux Loix d'un Empereur vous montrer si rebelle ?

CASSIUS.

A mon Dieu , plus qu'à lui , je dois être fidelle.

CLAUDIUS.

Va , cruel , va mourir , pour lui prouver ta foi !

Je veux être à mon tour aussi cruel que toi ,

Et voir si du chemin , qui mène à tes délices ,

Tu pourras jusqu'au bout surmonter les supplices.

Je ne puis t'y liyrer sans mourir de douleur :

Mais , ingrat , tu le veux , j'y consens.



40. CASSIUS ET VICTORINUS.

SCENE IV.

CLAUDIUS, CASSIUS.
VICTORINUS.

CLAUDIUS, à *Victorinus*.

AH ! Seigneur ;

Voyez mon impuissance à fléchir un Esclave.

Plus je fais tout pour lui, plus je voi qu'il me brave.

Et je ne comprends point par quel enchantement

César s'est pû soumettre à cet abaissement.

Mais puisqu'il ne peut rien sur cette Ame farouche ;

C'est à vous maintenant ; si sa perte vous touche,

D'employer vos raisons pour défiller ses yeux ,

Ou de vous préparer à d'éternels adieux.



TRAGÉDIE.

SCENE V.

CASSIUS, VICTORINUS.

VICTORINUS.

N'Attendez pas, Ami, que ce cœur qui soupire,
Aux Loix de l'Empereur vous presse de souf-
crire.

Je sçais que quelques biens qui vous soient proposez,
Tout ce que la fortune aux Mortels abusez,
Peut donner d'une main, & retirer de l'autre,
Est au-dessous d'un cœur aussi grand que le vôtre.

N'attendez pas aussi qu'un Ami tel que moi,
Veuille par des raisons combattre votre foi.

Je n'ai jamais si loin porté mon ministère.

Je plains tout malheureux : toute vertu m'est chère,
Et mon cœur n'est point fait pour haïr un Chrétien,
A cause que son culte est différent du mien.

Il est d'autres moyens d'assûter votre vie.

Je puis de ce Palais vous ouvrir la sortie.

J'ai ménagé pour vous un séjour écarté,
Où vos jours, loin de moi, seront en sûreté.

Conduit par un des miens, dont la foi m'est connue,

21 CASSIUS ET VICTORINUS,

Evitez l'Empereur ; cachez-vous à sa vue.

Pressé par les Romains de quitter ces climats ;

Bientôt vers l'Italie il tournera ses pas ;

Et j'espère qu'alors sans trouble & sans allarmes ;

De votre heureux retour je goûterai les charmes.

C A S S I U S.

Il n'est plus temps de fuir. Plus fort que mon devoir ;

Sur Licus , autrefois vous eûtes ce pouvoir.

Plus touché de vos pleurs que du soin de ma gloire ;

Je quittai lâchement le prix de la Victoire ,

Que mon Dieu dans le Ciel m'avoit fait préparer,

J'ai reconnu ma faute , & veux la réparer,

Pourrai-je cependant vous faire une prière ?

V I C T O R I N U S.

Parlez , Ami. Pour vous , je suis prêt à tout faire :

C A S S I U S.

Prêt à perdre le jour , j'ai cru devoir , Seigneur ,

Vous charger d'un secret auprès de l'Empereur.

En de plus sûres mains je ne puis le remettre.

Mais de votre amitié j'ose ici me promettre

Que Claudius de vous ne pourra le savoir ;

Qu'après le coup mortel que je vais recevoir.

V I C T O R I N U S.

Ami, quelques secrets que vous veuillez m'apprendre,

TRAGÉDIE. 41

Sans crainte, dans mon sein vous pouvez le répandre ;
 Me punissent du Ciel les foudres mérités ,
 Si vos ordres par moi ne sont exécutés !
 Gardez de l'amitié qui nous joint l'un à l'autre ;
 J'en jure par mes Dieux , & même par le vôtre.

CASSIUS.

C'est assez. Il est tems qu'en vous ouvrant mon
 cœur ,

Je vous fasse changer votre estime en horreur.
 Sçachez quel est l'objet d'une amitié si rare.
 Vous ne voyez en moi qu'un Tigre , qu'un Barbare ;
 Qui traînant ses remords & son crime après lui ,
 Au lieu de vos bontés , au lieu de votre appui ,
 Méritoit que Vangeur des crimes de la Terre ,
 Le Ciel l'eût écrasé par un coup de tonnerre.

VICTORINUS.

Qui ? Vous ?

CASSIUS.

Ce Cassius, que de sang altéré ;
 Par le bras des Chrétiens on a crû massacré ,
 N'a point reçu ce prix de sa fureur extrême.
 Il est vivant.

VICTORINUS.

O Ciel ! Cassius !

44 CASSIUS ET VICTORINUS ;

C A S S I U S.

C'est moi-même

V I C T O R I N U S.

Ah ! souffrez qu'à vos pieds saisi d'étonnement ,
J'implore le pardon de mon aveuglement ,
Si ne connoissant pas votre illustre naissance.....

C A S S I U S.

Ah ! de ces vains respects mon amitié s'offense.
Ils vous exposeroient , si nous étions surpris ,
A trahir le secret que vous m'avez promis.

V I C T O R I N U S.

Hé ! par quel changement , à vous-même contraire ;
D'ennemi des Chrétiens , devenez-vous leur Frère ,

C A S S I U S.

Celui qui tient nos cœurs dans ses puissantes mains ;
Renverse , quand il veut , les projets des Humains :
Il calme des Lions la fureur indomptée ,
Et sçait donner un frein à la mer irritée.
Je poursuivois , Seigneur , de ma haine occupé ,
Un reste de Chrétiens , qui m'étoit échappé ;
Et mon courfier , pressé par mon impatience ,
Me séparoit des miens d'une longue distance :
Un orage terrible excité dans les airs ,
Sembla dans ce moment ébranler l'Univers ;

TRAGÉDIE. 41

Et parmi les éclairs & les coups de tonnerre ;
 Une invisible main me renversa par terre.
 Pénétré d'un effroi jusqu'alors inconnu ,
 A mon terme fatal je me crûs parvenu ,
 Lorsque du haut des Cieux une voix formidable
 » Leve-toi , me dit-elle , ô monstre impitoyable ;
 » Les Martyrs , dont ta rage a rempli ce séjour ,
 » Ont désarmé mon bras , & t'ont sauvé le jour !
 » Fui, barbare , & rends grace à ces saintes Victimes.
 » A qui tu dois le tems de réparer tes crimes.

VICTORINUS.
 Ciel !

CASSIUS.
 Quel devins-je alors ! repentant , affligé ;
 Je ne fus plus le même , & mon cœur fut changé.
 Tout ce qui le charmoit lui parut méprisable.
 Tout ce qu'il méprisoit lui parut vénérable.
 Je détestai les Dieux que j'avois adorez.
 Je chéris les Chrétiens que j'avois massacrez.
 C'est peu de m'exiler du Palais de mes Pères ,
 D'abandonner mon Fils à des mains étrangères ;
 Je voulus arrêter par un frein rigoureux
 Les retours trop fréquens qui m'entraînoient vers eux.
 Jusqu'à mon dernier jour , d'un éternel silence

46 CASSIUS ET VICTORINUS.

Je fis vœu de couvrir mon nom & ma naissance
Voici ce dernier jour. J'e ne prévoyois pas
Qu'il dût livrer mon cœur à de si durs combats.
Hélas ! combien de fois mon âme s'est émue,
Dans le tems que mon Fils s'est offert à ma vue !
Si Dieu dans ces momens ne m'avoir assisté,
Cent fois entre ses bras je me serois jeté.
Sous mon déguisement, à travers ma misère,
Peu s'en faut que César n'ait reconnu son Père.

VICTORINUS.

Est-il de vœu, Seigneur, vous me glacez d'effroi,
Qui dût vous imposer une si dure loi ?
Et le Dieu des Chrétiens prend-il pour une injure
Les tendres mouvemens qu'inspire la nature ?
Pardonnez-moi, Seigneur, si ma sincérité
Ose vous accuser de trop de cruauté.
Vous retrouvez un Fils après vingt ans d'absence ;
Un Fils laissé par vous dans la plus tendre enfance,
Que du nom de César vous voyez revêtu,
Sans devoir la grandeur qu'à la seule vertu ;
Et loin de partager la gloire & la tendresse,
Loin de baigner son front de larmes d'allégresse,
Vous voulez le forcer à vous percer le flanc,
Pour y faire tarir la source de son sang.

TRAGÉDIE. 47

Ah ! quelques cruautés qu'en des malheurs extrêmes,
A quelqu'un de nos Dieux nous reprochions nous-
mêmes,

Le vôtre est, je l'avoue, encor plus rigoureux ;
S'il permet d'accomplir de si barbares vœux.
Et par l'ordre d'un Fils s'il faut qu'un Père expire,
C'est acheter bien cher la palme du martyr.

CASSIUS.

Les Prêtres de vos Dieux, avides de mon sang ;
N'ont pas besoin de lui pour me percer le flanc.
Et quand pour son malheur instruit de ma naissance ;
Il voudroit de son Père embrasser la défense,
Avec tant de fureur on poursuit les Chrétiens ;
Que sans sauver mes jours, j'exposerois les siens.
Aux combats que j'essuye, il ne manque autre chose
Que de le voir périr, & d'en être la cause.
Je serois dès long-tems à l'abri de ces coups ;
Si de votre salut j'eusse été moins jaloux.
Mais je ne pus souffrir que cette ame si belle,
Avec tant de vertus méconnût son modèle ;
Ni qu'elle préférât au Dieu de vérité,
Cette foule de Dieux qu'il n'ont jamais été.
Pour vous conduire au port je restai dans l'orage ;
Pour m'approcher de vous j'acceptai l'esclavage.

48 CASSIUS ET VICTORINUS;

Heureux , si je pouvois , avant que de mourir ,
Vous tirer de l'abîme où je vous voi courir !
Sur un Ami si cher , dont le sort m'épouvante ;
Attirez par mes vœux la grace triomphante
De l'immortelle Main qui forma l'univers ,
Sous qui tremble le Ciel , la Terre , les Enfers ;
Et qui dispense , au poids des vertus ou des vices ,
L'éternité des biens , ou celle des supplices !

VICTORINUS.

Ah ! si je vous suis cher , autant que je le crois ,
Donnez-moi les moyens de pratiquer ses Loix.
Pour aller jusqu'à lui , si vous cessez de vivre ,
Qui pourra m'enseigner la route qu'il faut suivre ?
Vivez pour m'y conduire , & pour m'ouvrir les yeux

CASSIUS.

L'exemple de ma mort vous les ouvrira mieux.
Je vais l'attendre. Adieu. Par d'inutiles larmes
De ma félicité ne troublez point les charmes.
Au séjour de la gloire où j'ai lieu d'aspirer ,
Vous devez me rejoindre , & non pas me pleurer



SCÈNE

TRAGÉDIE.

49

SCÈNE V.

VICTORINUS *seul.*

O U suis-je ? quel rayon de lumière inconnue
Rompt les voiles épais qui m'en ôtoient la
vue !

Et produit dans mon cœur des effets plus puissans,
Que ceux que la raison fait agir sur les sens !

Ami , dont le courage étonne ma constance ,
Quand tu cours à la mort avec tant d'assurance ,
Je ne sçai si je dois te plaindre ou t'admirer.

Mais je vois qu'un vrai Dieu te peut seul inspirer ,
Et qu'il faut qu'en effet tous les Trônes du monde
Ne vailent pas la gloire où ton espoir se fonde.

Célestes vérités , qu'à peine j'entrevois ,
Achevez votre ouvrage , & venez jusqu'à moi.
Montrez-moi de plus près votre vive lumière.



30. CASSIUS ET VICTORINUS,

SCENE VI.

VICTORINUS, LEPIDE.

LEPIDE.

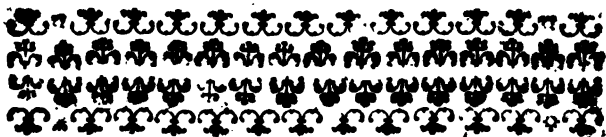
S Eigneur, votre présence au Temple est nécessaire.
Par vos commandemens j'allois y préparer
La Pompe de l'Hymen, qu'on y doit célébrer ;
Mais les Prêtres, suivis d'une insolente escorte,
Contre César lui-même en défendront la porte,
Et ne souffriront point ces apprêts solennels,
Que le sang de Licus n'arrose leurs Autels.

VICTORINUS.

Courons nous opposer à cette violence.
Dieu, voici le tems propre à montrer ta puissance.



TRAGÉDIE.



ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

JUSTINE, CAMILLE.

CAMILLE.

DE quel injuste effroi vous laissant pénétrer ;
Echappez-vous aux mains qui veulent
vous parer ?

Quand du pied de l'Autel la fortune propice
S'apprête à vous conduire au rang d'Imperatrice ;
Devez-vous négliger sur la foi d'un soupçon ,
Ce qui peut relever l'éclat de ce grand nom ?
Venez , rentrez , Madame ; & d'un cœur plus tran-
quille....

JUSTINE.

Dois-je m'embarasser d'une pompe inutile ,
Quand je touche peut-être aux douloureux momens

D ij

32 CASSIUS ET VICTORINUS,

Où le deuil convient mieux que ces vains ornemens,
Où peut être le sort épuisant sa colere,
S'apprête à me priver d'un amant, & d'un Père?

C A M I L L E.

Vos sens, à la frayeur sont trop abandonnez;
Pour des malheurs, qu'à tort vous vous imaginez.
Si de quelques Mutins une troupe rebelle,
Que la Religion animoit d'un faux-zèle,
Ont poussé trop avant leurs transports indiscrets;
Et de votre bonheur retardé les apprêts;
Cet orage naissant va bien-tôt disparaître
A l'aspect de César, & même du Grand-Prêtre.
De leur Garde suivis, pour finir ces débats,
Ensemble vers le Temple ils ont tourné leurs pas:
Et vous verrez bien-tôt qu'après quelques allarmes,
Les biens que l'on nous rend, n'en ont que plus de
charmes.

J U S T I N E.

Ah! que tu connois mal à quel excès d'horreur
Peut d'un zèle insensé se porter la fureur!
Le Peuple prévenu ne connoît plus ses maîtres,
Quand il est animé par la voix de ses Prêtres.
Son respect les confond avec les immortels;
Et quand ils ont parlé du pied de leurs Autels,

T R A G E D I E. 55

Ils veulent sur le champ , ennemis des obstacles ,
 Que tout , jusqu'aux Rois même , adore leurs oracles.
 Ils ne cesseront point ce qu'ils ont commencé ,
 Que de Licas , par eux , le sang ne soit versé.
 Et je connois mon Père , il cessera de vivre ,
 Avant qu'à leur fureur il souffre qu'on le livre.
 L'image des malheurs que j'avois pressentis ,
 Revient plus que jamais effrayer mes esprits.
 Hé! quels biens, quels honneurs, capables de me plaire,
 Pourroient me consoler de la mort de mon Père ?
 D'un Père , qui toujours prévenant mes desirs ,
 A fait , de mon bonheur ses uniques plaisirs ,
 Et n'eut jamais pour moi ces momens de rudesse ,
 Que souvent dans un Père exige la tendresse ?
 Hélas ! je me souviens de ce jour plein d'horreur ,
 Où je devois , du monstre éprouver la fureur ,
 Lorsque je vis la mort sur son visage peinte ,
 Et de ses yeux mourans la clarté presque éteinte.
 Ces lugubres objets me firent plus trembler ,
 Que l'approche du coup qui m'alloit accabler.
 Conservez-moi , grands Dieux , une tête si chère :
 Et quel qu'autre malheur que vous puissiez me faire ,
 Justine obéissante en recevra les coups ,
 Sans vous moins obéir , ni se plaindre de vous.

36 CASSIUS ET VICTORINUS,

Mais après les périls que j'attire sur lui,
Peut-être qu'un Amant que je croyois si tendre ;
N'est plus qu'un ennemi, qui ne veut plus m'entendre.

LEPIDE.

Quelques Chefs sont allez par ses commandemens
Observer des Mutins les divers mouvemens ;
Et bientôt près de vous il se rendra lui-même ,
Pour chercher du remède à ce malheur extrême.
Vous devez espérer que le Camp adouci
Vous rendra par ses soins.

CAMILLE.

Madame , le voici.

SCENE III.

CLAUDIUS, JUSTINE,
MAXIME, CAMILLE,
LEPIDE, GARDES.

JUSTINE.

AH! Seigneur, quel revers que je n'eusse osé
croire ,
Vient de me renverser du faite de la gloire ,

T R A G E D I E. 17

Pour me faire passer par les plus grands malheurs ,
 Du comble des plaisirs à celui des douleurs ?
 Mais si pour moi , Seigneur , vos bontez pressées
 Par cet événement ne sont point effacées ;
 Si je puis , de mes pleurs arrosant vos genoux ,
 Espérer pour mon pere un traitement plus doux ,
 Pourriez-vous consentir que malgré votre estime
 Il fût , de vos soldats l'innocente victime ?
 Qu'un même jour , rempli d'allegresse & de deuil ,
 Portât la fille au Trône , & le Pere au cercueil ;
 Et souffrir que mon sort , en s'unissant au vôtre ,
 M'honorât d'un côté , pour m'immoler de l'autre ?

C L A U D I U S.

Tous grands que sont vos maux , les Dieux me sont
 témoins .

Que ce coup foudroyant ne m'accable pas moins.
 Indigné de l'affront que l'on vient de me faire ,
 Mes ordres , dans le camp ont suivi votre Pere :
 Mais des mains des soldats s'il le faut arracher ,
 Contr'eux , avec ma Garde ils me verront marcher ;
 Et je perdrai Madame , & l'Empire & la vie ,
 Plûtôt que de souffrir qu'elle lui soit ravie.

J U S T I N E.

Ah ! Seigneur , vainement je voudrois le celer .

CASSIUS ET VICTORINUS,

Quand vous me rassurez , vous me faites trembler
Et l'effroi qui m'agite , & les maux que j'endure ,
Ne regardent pas moins l'amour que la nature.
Mais entre deux périls , je vois en frémissant
Que les premiers secours sont dûs au plus pressant ;
Que si mon Pere meurt , je suis sa destinée ;
Et qu'il n'est plus pour nous d'amour , ni d'hyménée.
Adieu.

SCENE IV.

**CLAUDIUS , MAXIME,
LEPIDE , GARDES.**

CLAUDIUS.

SUI-moi , Maxime. Il faut la contenter.
A la porte du Camp allons nous presenter.
Voyons si les Mutins soutiendront ma présence.

MAXIME.

Hé ! quel seroit le fruit de cette violence ?
Que peut un Empereur ? entendra-t'on sa voix ,
Où l'on croit que les Dieux ont donné d'autres Loix ?
Contre cette croyance agir à force ouverte ,
De votre ami , Seigneur , c'est avancer la perte :

T R A G E D I E. 27

Et sans vous exposer aux armes des Mutins,
 Vous pouvez lui donner des secours plus certains.
 Je ſcai le ſentiment qui regne dans l'Armée;
 Contre le ſeul Licas ſa haine eſt allumée.
 L'on plaint Victorinus d'être trop généreux;
 De votre Hymen, en lui, l'on reſpecte les nœuds.
 Mais ſi Licas, l'objet de toute leur colère,
 N'abandonne ſa Secte, ou le jour qui l'éclaire,
 Comme ami d'un Chrétien ſujet aux châtimens,
 L'autre eſſuira pour lui les mêmes traitemens;
 Et le Camp réſolu que l'un ou l'autre meure,
 Pour vous déterminer, ne vous donne qu'une heure.

C L A U D I U S.

Que me ſert donc le rang que Rome m'a donné;
 Si mon foible pouvoir ſe trouve ainſi borné;
 S'il faut que ma pitié cedant à ſes maximes,
 Tous ceux que je chéris, deviennent ſes victimes?

M A X I M E.

Ah! Seigneur, je frémiſ de honte & de courroux,
 D'entendre des diſcours, ſi peu dignes de vous.
 Quoi? de Victorinus les vertus, la naiſſance,
 Vos nœuds preſque formez, ſont-ils mis en balance
 Avec un Criminel, digne des châtimens,
 Qu'ordonnent contre lui nos Loix & vos ſermens?

60 CASSIUS ET VICTORINUS.

Je vous l'ai déjà dit, qu'à le perdre animée,
Les intérêts des Dieux peuvent tant sur l'Armée,
Que si, vous tardez trop à le faire punir,
Je ne vous répons pas.

CLAUDIUS.

Qu'on le fasse venir.

SCENE V.

CLAUDIUS, GARDES.

CLAUDIUS.

O Justine ! O Beauté, vainement adorée !
Se peut-il que du monstre à qui tu fus livrée,
Ton parricide Amant surpassant la fureur,
Assassine ton Pere ou ton Libérateur ?
Et qu'il doive immoler ceux dont tu tiens la vie,
A ces Dieux qui souffroient qu'elle te fût ravie ?



SCÈNE VI.

CLAUDIUS, CASSIUS;
MAXIME, GARDES.

CLAUDIUS.

J'Espérois que sur vous le tems & mes bienfaits ;
D'un heureux changement produiroient les effets ;
Et contre les rigueurs que vous deviez attendre ,
Je m'obstinois toujours à vouloir vous défendre :
Mais ces ménagemens ne me sont plus permis.
Votre endurcissement vous fait trop d'ennemis.
Des Prêtres , contre vous la haine envenimée ,
Du Peuple qu'elle anime , a passé dans l'Armée ;
Et mes soldats unis à leur ressentiment ,
Demandent votre mort ou votre changement.
Pour peu que je diffère à punir votre crime ,
Vous avez un Ami qui sera leur victime.
Ils l'ont conduit au camp où je ne puis plus rien.
Regardez votre état ; envisagez le mien.
Si Victorinus meurt , sa Fille veut le suivre.
Si Justine périt , je cesserai de vivre.
C'est de ses seuls appas que mes yeux sont charmés ;
Et les siens en ce jour ne seront pas fermés ,

62 CASIUS ET VICTORINUS ;

Que tout mon sang versé par ma propre furie,
N'arrose le Tombeau de cette ombre chérie.

C A S S I U S.

Malgré ma fermeté , je ne puis le celer ,
Par ce récit affreux vous m'auriez fait trembler ;
Si vous ne m'appreniez pour me rendre tranquille ;
Combien de tant de maux le remède est facile.
Et puisque c'est au prix de mon sang répandu
Qu'un Ami vertueux vous doit être rendu ;
Empêchez par ma mort celle qu'on lui prépare ;
Vous le devez , Seigneur.

C L A U D I U S.

Eh ! le puis-je barbare ?

Puis-je tranquillement prononcer ton trépas ?
Puis-je voir ton erreur , & ne te plaindre pas ?
Crois-tu que ton Ami quelques biens qu'il obtienne ;
Aime à sauver sa vie aux dépens de la tienne ?
Que Justine s'empresse à monter dans un rang ;
Que son Libérateur aura teint de son sang ?
Et que tant de regrets , de desespoir , de larmes ;
De l'Hymen de César ne troublent pas les charmes ?
Ah ! quel cœur assez dur pour ne point s'attendrir ,
Refuseroit son aide aux maux qu'il peut guérir !
Je ne sçai qu'un Chrétien , ou qu'un Tygre en furie

TRAGÉDIE.

Capable d'en venir à cette barbarie.

CASSIUS.

Hélas !

CLAUDIUS.

Quoi ! serois-tu sensible à mes douleurs ?

Je t'entens soupirer ; je vois couler tes pleurs.

Achève : & defarment la fureur des rebelles. ... ?

SCÈNE VII.

CLAUDIUS, CASSIUS,

RUTILE, MAXIME,

GARDES.

RUTILE.

JE viens vous annoncer de terribles nouvelles ;
Seigneur. De Cassius, le sort est éclairci.

CASSIUS.

à part.

Qu'entens-je ?

CLAUDIUS.

Quelle preuve en a-t-on ?

RUTILE.

La voici.

Lui montrant l'Épée.

64 CASSIUS ET VICTORINUS,

Tout le camp a frémi d'horreur & de colère ;
A l'aspect de ce Fer , dont s'armoit votre Pere.

CLAUDIUS.

O Pere Infortuné , dont j'ignorois le sort ;
Il ne m'est plus permis de douter de ta mort ;
Et ce signe évident du malheur qui l'opprime ,
Décèle l'ennemi dont tu fus la victime.
Parlez , parlez , Rutile , & livrez à mes coups
La main , par qui ce gage est venu jusqu'à nous.
Pour adoucir mes maux , faites-la moi connoître,

RUTILE.

Vous en allez frémir : c'est celle du Grand-Prêtre

CLAUDIUS.

Victorinus !

RUTILE.

Surpris de ce crime odieux ;
Chacun a démenti le rapport de ses yeux.
Son rang & sa vertu du Sénat estimée ,
Ont suspendu long-tems les soupçons de l'Armée ;
Mais pressé de nommer celui qui dans sa main
Remit de son forfait cet indice certain ,
Son silence obstiné suffit pour le confondre.
Il n'a rien répondu.

CASSIUS

TRAGÉDIE. 63

CASSIUS.

C'est à moi de répondre.

Son amitié pour moi cherchant à vous tromper,

L'expose à des soupçons que je dois dissiper.

Où, Seigneur, c'est à moi de prendre sa défense,

Et de faire admirer, jusques dans son silence,

La vertu d'un mortel, dont les seuls attentats

Sont de servir des Dieux qui ne le valent pas.

CLAUDIUS.

Ah ! sans doute, ce meurtre inspiré par la rage,

D'un homme tel que lui, ne fut jamais l'ouvrage;

Son silence imprudent, dans les cœurs irrités

A produit des soupçons qu'ils ont trop écoutés.

Mais l'orage est fini. L'Armée est détrompée,

Si tu peux nous prouver d'où lui vient cette épée.

CASSIUS.

Je puis vous éclaircir de ce qu'il vous a tû :

Il la tenoit de moi.

CLAUDIUS.

De qui la tenois-tu ?

Parle.

CASSIUS.

De mon Ami l'innocence & la vie

N'ont plus à redouter les fureurs de l'envie;

E

68 CASSIUS ET VICTORINUS ;

Content d'avoir rempli ces devoirs absolus,
Le reste du secret ne le regarde plus.
Et sur ce qui me touche , il n'est point de puissance
Qui puisse me forcer à rompre le silence.

CLAUDIUS.

Traître , de mes bontez c'est donc-là tout le fruit ?
O pitié sacrilège , où m'avez-vous conduit ?
Mais de tes attentats achève de m'instruire.
N'attens pas.....

CASSIUS.

Prononcez. Je n'ai plus rien à dire :

CLAUDIUS.

Monstre , que dans nos bras les Enfers ont vomi ,
Que je ne puis punir , ni plaindre qu'à demi ;
Sans m'ôter ma pitié , par quelle barbarie
Faut-il que ton forfait excite ma furie ?
Et que ton châtement , dont je sens la moitié ,
Sans m'ôter ma furie , excite ma pitié ?
Par quel mélange affreux que je ne puis comprendre ;
Puis-je avec tant de haine avoir un cœur si tendre ?
J'ai le sang de mon Père & les Dieux à vanger.
A ce prix seulement , j'écarte le danger
Qui menace ma vie , & Justine , & son Père ;
Et prêt à prononcer un Arrêt nécessaire ,

TRAGÉDIE.

67

Je pleure le coupable ; & je sens qu'aujourd'hui ,
Du coup qui le perdra , je mourrai plus que lui.
Mais la Nature , en moi , doit être la plus forte.
La pitié doit céder où le devoir l'emporte.
Qu'on le mène à la mort.

aux Gardes,

CASSIUS.

Que cet ordre m'est doux !

J'ai crainé votre pitié plus que votre courroux.
Mais quand j'aurai quitté ma dépouille mortelle ,
Pour voler dans la gloire où le Seigneur m'appelle ;
Voyez Victorinus. Il doit vous révéler
Ce qu'un vœu solennel me contraint de céler.
Vous touchez au moment où vous allez connoître
Le véritable sort du sang qui vous fit naître.

SCÈNE VIII.

CLAUDIUS, MAXIME.

CLAUDIUS.

Que dit-il ? Juste Ciel ! je suis faisi d'horreur.
Quel murmure , à ces mots , s'élève dans mon
cœur ?

E ij

68 CASSIUS ET VICTORINUS,

N'importe ; il n'est plus tenu que son sort m'at-
drisse.

à *Maxime.*

Cours , va-t'en à l'Armée annoncer son supplice ;

Et que Victorinus , libre par cette mort ,

Vienne me consoler d'un si cruel effort.

Fin du quatrième Acte.



TRAGÉDIE. 69



ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLAUDIUS, MAXIME.

MAXIME.



Uy, par ce juste Arrêt, qui vange votre
Pere,

Les mutins apaisez sont contraints de
se taire.

Contens que d'un Héros lâchement massacré,
L'assassin découvert, à la mort soit livré,
Contre Victorinus leur fureur amortie,
Lui laisse de leur Camp une libre sortie:
Et vous les verrez tous, confus, humiliez,
Vous protester, Seigneur, en tombant à vos pieds,
Que les Dieux au-dessus de toute autre Puissance,
Pouvoient seuls les porter à cette violence.

E iij

98 CASSIUS ET VICTORINUS,

CLAUDIUS.

Puisque Victorinus n'est plus entre leurs mains ;
Qu'il vienne donc ici partager mes chagrins.
Dans l'état où je suis , je n'ai plus d'autres charmes
Que de pouvoir mêler mes soupirs à ses larmes.

MAXIME.

En rentrant dans ces murs , il a su que Licas
Au lieu de son supplice avoit porté les pas.
Suivi de ceux des siens que le hazard lui montre ;
Il a voulu soudain aller à sa rencontre :
Et je n'ai pu , Seigneur , refuser ma pitié
A ce dernier devoir qu'il rend à l'amitié.

CLAUDIUS.

Je serai donc le seul dont la fureur barbare.
Que dis-je ? je me trouble , & ma raison s'égare.
Depuis que de Licas , tout criminel qu'il est ,
Ma bouche impitoyable a prononcé l'Arrêt ,
Dans le fond de mon cœur , une voix gémissante
Excite des combats , dont l'horreur m'épouvante.
Je m'abhorre moi-même , & ne puis me souffrir ;
Je croi que sous mes pas la terre va s'ouvrir ;
Et que me reprochant mon ordre sanguinaire ,
Le Soleil à regret me prête sa lumière .
Mais lorsque les Bourreaux l'auront fait expirer ,

TRAGÉDIE. 77

Quel secret son Ami me doit-il déclarer ?
Et comment son trépas me fera-t'il connoître
Le véritable sort du sang qui me fit naître ?
Peut-être ma fureur trop prompte à se vanger. . . .
Une seconde fois , je veux l'interroger ,
Les confronter ensemble , & punir cette offense
Avec moins de transport , & plus de connoissance
Va , Maxime.

M A X I M E.

Plûtôt que de vous obéir ,
Faites percer ce cœur qui ne peut vous trahir.
Quoi ? Ne voyez-vous pas l'effroyable tempête
Où vos ordres changez exposent votre tête ?
Que bientôt , reprenant sa première fureur ,
L'Armée. . . .

C L A U D I U S.

Ah ! je n'ai plus que le nom d'Empereur,
Qu'un nom, qui m'accablant d'un joug que je déteste,
Pour être plus brillant , n'en est que plus funeste.



CASSIUS ET VICTORINUS,

SCÈNE II.

CLAUDIUS, JUSTINE,
MAXIME.

JUSTINE.

C'En est donc fait , cruel ! dans ce funeste jour
Vous ne connoissez plus de sermens , ni d'a-
mour.

Mon Pere suit Licas qu'on entraîne au supplice.
Condamner son Ami , c'est vouloir qu'il périsse.
Des fureurs des Soldats ne l'avez-vous sauvé ,
Qu'afin que par le peuple il me fût enlevé ?
C'est donc là cette gloire où j'étois destinée ?
C'est-là que sont réduits vos projets d'Hyménée ?
Par quel funeste amour vous laissant entraîner ,
Ne venez-vous ici que pour m'assassiner ?
Et pour remplir d'horreurs , de sang , & de victimes,
Ces climats , qui , sans vous , seroient exempts de
crimes ?

CLAUDIUS.

Hé quoi ? vous ignorez par combien d'attentats

T R A G E D I E 73

Ce perfide Chrétien mérite le trépas ?
 J'ai découvert en lui l'assassin de mon Pere.
 Je devois à son crime un châtement sévère ;
 Je le devois aux Dieux , à l'Armée , au Sénat.

J U S T I N E.

Hé ! l'a-t-on convaincu de cet assassinat ?

C L A U D I U S.

Pour rendre contre lui mon Arrêt légitime ,
 Sort silence est autant que l'aveu de son crime.

J U S T I N E.

Ah ! vous connoissez mal , Seigneur , je le voi bien ?
 Jusqu'où va pour la mort la fureur d'un Chrétien.
 Il se laisse accuser , & punir en coupable
 De crimes dont son cœur ne fut jamais capable ,
 Et croit qu'un désaveu rejetteroit l'appui ,
 Qu'un Dieu lui vient offrir pour l'appeller à lui.

C L A U D I U S.

Ah ! s'il est innocent , souffrez que je l'ignore.
 N'offrez point à mes yeux des clartez que j'abhorre.
 Peut-être ai-je plutôt condamné ce Chrétien ,
 Pour sauver votre sang , que pour vanger le mien ;
 Et vous ne devez pas , à ma douleur amere
 Reprecher une mort , qui vous rend votre Pere.

74 CASSIUS ET VICTORINUS,

JUSTINE.

Hé ! pouvez-vous douter qu'à la mort de Licas
 Jusqu'à périr lui-même il ne s'oppose pas ?
 Qu'avides d'immoler une double victime ,
 Les Prêtres , de ses soins ne lui fassent un crime ?
 Et qu'un Peuple animé par leurs ressentimens ,
 N'écoute plus leur voix que vos commandemens ?
 Alors peut-être , alors croirez-vous me séduire
 Par les fausses raisons que vous viendrez me dire ,
 Et me persuader , sur un coup du hazard ,
 Qu'aux pleurs que je répands vous n'aurez point de
 part ?

Je veux de vos sermens un plus sûr témoignage ;
 Et que vous choisissiez , pour m'ôter tout ombrage ,
 Entre les deux partis que je viens vous offrir ,
 De les sauver tous deux , ou de me voir mourir.
 Parlez.

CLAUDIUS.

Hé bien , Madame , il faut vous satisfaire.

A Maxime.

Vous le voulez : Qu'on aille au secours de son Pere ;
 Qu'on ramène Licas ; qu'on suspende sa mort.

JUSTINE.

Seigneur , j'y cours moi-même. Excusez ce transport.

SCÈNE III.

CLAUDIUS, MAXIME.

MAXIME.

Q Uoi ! sauver un Chrétien , qui vous prive d'un
Pere !

CLAUDIUS.

Justine & ma pitié m'assurent du contraire.

MAXIME.

Ah ! vous écoutez trop un dangereux amour ,
Qui cherche à vous coûter & l'Empire & le jour.

CLAUDIUS.

Hé ! crois-tu que j'estime & l'Empire & la vie ,
S'il faut qu'à mon amour Justine soit ravie ?
Ah ! si d'un bien plus doux je dois être privé ,
Qu'ai-je affaire du rang où je suis élevé ?
J'aime mieux conserver le nom d'Amant fidelle ,
Que celui d'Empereur que j'abhorre sans elle :
Et de tous les périls que j'assemble sur moi ,
La peur de lui déplaire est le seul que je voi.
Où , de ces deux amis j'embrasse la défense :
Je vais les secourir de toute ma puissance ,

76 CASSIUS ET VICTORINUS,

Et chasser de mon cœur , pour leur sauver le jour ;

Tous autres mouvemens que ceux de mon amour.

S C E N E . I V .

CLAUDIUS , MAXIME ,

LEPIDE.

LEPIDE.

A H ! Seigneur , ces Amis que vous allez défendre ,

De vos soins généreux n'ont plus rien à prétendre.

CLAUDIUS.

Quoi ! mon ordre ?

LEPIDE.

Seigneur , il n'en étoit plus tems.

Victorinus n'est plus.

CLAUDIUS.

Ah ! qu'est-ce que j'entens ?

LEPIDE.

D'amitié , de constance , un exemple si rare ,

Est digne d'attendrir l'ame la plus barbare.

Liras , loin d'être ému des apprêts de sa mort ,

Paroissoit , en marchant , s'applaudir de son sort ,

Comme si la fortune à ses desirs propice ;
Le menoit au triomphe , & son pas au supplice.
Au pied de l'échaffaut il étoit parvenu ,
Quand par des bras pressans il se sent retenu ;
Et d'un torrent de pleurs inondant son visage ,
J'entens Victorinus lui tenir ce langage.

» Vous abandonnez donc un malheureux Ami ;
» Qui ne connoît encor votre Dieu qu'à demi ,
» Et qui privé des Eaux qui répandent sa grace ;
» En mourant avec vous ne verra point sa face ?

» Si tu veux partager la gloire qui m'attend ,
» Profite , dit Licas , de cet heureux instant.
» Dieu ne met point de borne à sa bonté suprême ,
» Et le sang d'un Martyr suffit pour son Baptême.
Mon Maître , par ces mots , se sentant affermi ,
Vole , & sur l'échaffaut devance son Ami.

Là , des Prêtres présens parcourant tous les crimes ,
» Monstres , qui demandez des Chrétiens pour
» victimes ,

» Qu'avec Licas , dit-il , l'on m'immole aujourd'hui .
» Je suis aussi coupable , aussi Chrétien que lui.

A peine il achevoit , qu'approuvant son envie ,
Peuple ne veut plus qu'on épargne sa vie ;
Et des Dieux à votre ordre opposant les Arrêts ,

78. CASSIUS ET VICTORINUS,

Ils couvrent l'échaffaut d'une grêle de traits.
Comme un secours du Ciel contemplant cet orage ;
Il en voit les éclats sans changer de visage ;
Et n'a d'autre sujet de frayeur & d'ennui ,
Que de voir tous les coups n'en tomber pas sur lui.
Ses vœux sont exaucez. Trente flèches parties
Font écouler son sang par autant de sorties ;
Et prêt à succomber , cet Ami pâlisant
Tend les bras à Licas , & meurt en l'embrassant.

CLAUDIUS.

Ciel !

LEPIDE.

Alors , les mutins échauffez au carnage ;
Tournent contre Licas le reste de leur rage.
Sous mille traits nouveaux , il se sent accabler :
Et son sang , à grands flots commençoit à couler ;
Quand vos Gardes , Seigneur , arrivez dans la Place
Des plus séditieux ont réprimé l'audace ,
Et conduit dans ces lieux ce Vieillard aux abois ,
Qui demande à vous voir pour la dernière fois.
Le voici qu'on amène.

CLAUDIUS.

O spectacle barbare !

Quelle nouvelle horreur de tout mon cœur s'em-
pare ?

SCÈNE V.

CLAUDIUS, CASSIUS;
MAXIME, LEPIDE,
GARDES.

CASSIUS, *soutenu par des Gardes.*

JE vous avois promis de vous desabuser
D'un meurtre, qu'aux Chrétiens on osoit supposer.
Par moi, Victorinus instruit de ce mystère,
Vous devoit éclaircir du sort de votre Père.
Il n'a pû s'acquitter de ce qu'il m'a promis.
Je viens prendre sa place. Approchez vous mon Fils.
Embrassez votre Père.

CLAUDIUS.

Ah ! que viens-je d'entendre ?

CASSIUS.

Voilà le seul état où j'ai pû vous le rendre.

CLAUDIUS.

Quoi ? lorsque dans l'Empire il n'est point de climats,
Où, pour vous découvrir, l'on n'ait porté les pas,
Dans ce funeste état faut-il que je vous voye ?
Et qu'au lieu d'un retour qui m'eût comblé de joye,

80 CASSIUS ET VICTORINUS,

En vous reconnoissant , je vous perce le cœur ?

C A S S I U S .

Suspendez vos regrets. Laissez-moi la douceur
De vous donner , mon Fils , tout le tems qui me
reste.

Votre Empereur n'est plus. La Justice céleste
A permis que son sang répandu par les siens ,
Ait puni ses excès , & vengé les Chrétiens.
De l'Empire , aujourd'hui vous êtes le seul Maître.
Et l'Oracle Divin qui me le fait connoître ,
M'apprend aussi qu'un jour un de vos Empereurs
Doit abattre vos Dieux , détruire leurs erreurs ,
Et faire succéder dans votre Capitole
Le véritable Culte à leur Culte frivole.
Par vos vertus , mon Fils , tâchez de mériter
Que le Maître des Rois me daignant écouter ,
Se serve de vos mains pour ce fameux ouvrage.
Mais de son poids mortel mon ame se dégage :
Je la sens qui s'apprête à voler vers son Dieu.
Ne vous affligez point de mon bonheur. Adieu.

On l'emmena.



SCENE

TRAGÉDIE 89

SCÈNE VI.

CLAUDIUS, MAXIME,
LEPIDE.

CLAUDIUS.

Ciel, es-tu sans carreaux ? Terre, es-tu sans
abîmes

Contre un monstre souillé par le plus grand des
crimes ?

Pour en cacher l'horreur, Montagnes couvrez-moi
Fleuves débordéz-vous. Nature, vange-toi.

Mon Père, avez-vous pû, de tant d'horreurs avide ;
D'un Fils si plein d'amour, faire un Fils parricide ?
Mais dois-tu qu'à toi-même, opprobre des Hu-
mans,

Imputer des forfaits, inconnus aux Romains ?

A cette voix du sang qui te parloit en Maître ;

Ne devois-tu pas voir celui qui t'a fait naître ?

Et prêt à le répandre, as-tu dû résister

A tant d'avis secrets qui vouloient t'arrêter ?

Ton cœur te le monroit, & ton bras l'assassiné ;

Toi seul. . . .

CASSIUS ET VICTORINUS;

SCENE VII. & DERNIERE.

CLAUDIUS , MAXIME,

RUTILE , LEPIDE.

RUTILE.

Venez, Seigneur, au secours de Justine;
A peine, de son Pere elle a vû le trépas,
Qu'elle saisit un Trait rencontré sous ses pas.
Elle alloit s'en frapper. Nous l'avons défarmée;
Sur son Pere sanglant elle a tombé pâmée.
Vous seul, à la clarté pouvez la rappeler.
Le tems presse. Son ame est prête à s'envoler.
Ne l'abandonnez pas à sa douleur mortelle,
Venez.

CLAUDIUS.

Allons plutôt expirer avec elle.

Fin de la Tragédie.

A P P R O B A T I O N.

J'AI lû par ordre de Monseigneur le Garde des
Sceaux la Tragédie de *Cassius & Victorinus Man-*
syrs, & j'ai crû qu'on pouvoit en permettre l'im-
pression. A Paris ce 3 Novembre 1732.

MAUNOIR.

P R I V I L E G E D U R O Y.

L OUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre: A nos amez & feaux Conseillers les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maitres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, Salut. Notre bien Amée la Veuve de **PIERRE RIBOU**, Libraire à Paris, Nous ayant fait représenter qu'étant déjà entrée en de grandes avances pour des Ouvrages considérables, qu'elle a donnez & qu'elle médite de donner dans la suite; comme aussi desirant réimprimer quelques Livres dont les Privileges sont expirez; mais craignant que d'autres ne voulussent entreprendre d'imprimer ou faire imprimer lesdits Ouvrages, attendu l'estime & l'applaudissement qu'ils ont acquis dans le Public, pourroit faire grandir la dite contrefaçon; ce qui lui causeroit un préjudice considérable; & comme elle ne les peut faire réimprimer sans s'engager à de très grands frais, elle Nous auroit très-humblement fait supplier de vouloir bien pour l'en dédommager, lui accorder nos Lettres de continuation de Privilege sur ce nécessaire: A CES CAUSES, voulant favorablement traiter la dite Ribou, & lui donner moyen de continuer à réimprimer lesdits Ouvrages ci ensuite expliquez, qui ne peuvent être que très-utiles pour l'avancement des sciences & des belles Lettres, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes de réimprimer ou faire réimprimer *les Voyages de Tavernier avec la Relation du Sérail, le Théâtre François, ou Recueil des meilleures Pièces de Théâtre & Poësies des anciens Auteurs, & notamment des Sins de la Fosse, d'Hauteroche, Pradon, Poisson, Boursault, Quinault, de la Grange, Dancourt, Baron, & Crébillon, avec le jeu de l'Ombre augmenté des décisions nouvelles*, en telle forme, marge caractère, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, & de les faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de douze années consécutives, à compter du jour de la date desdites Présentes. Faisons défenses à toutes sortes de personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi à tous Libraires-Imprimeurs, & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre débiter, ni contrefaire lesdits Livres ci-dessus spécifiés, en tout ni en partie, ni d'en faire au-

euns Extraits, sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changemens de titres, ou autrement, sans la permission expresse de ladite Exposante, de ceux qui auront droit d'elle, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de six mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, untiers à l'Hôtel - Dieu de Paris, l'autre tiers à ladite Exposante, & de tous dépens, dommages & intérêts; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, & ce dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression de ces Livres sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en beau papier & en beaux caractères conformément aux Réglemens de la Librairie; & qu'avant de les exposer en vente, les Manuscrits ou Imprimez qui auront servi de copies à l'impression dedit Livres, seront remis dans le même état où les approbations y auront été données, es mains de notre très-cher & Féal Chevalier, Chancelier de France, le sieur Daguesseau; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & Féal Chevalier Chancelier de France, le sieur Daguesseau: le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles Vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposante ou ses ayant cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il lui soit fait aucun trouble & empêchement. Voulons que la copie dedites Présentes qui sera imprimée au commencement ou à la fin dedit Livres tout au long, soit tenue pour dûement signifiée; & qu'aux copies collationnées par un de nos Ames & Faux Conseillers & Secrétaires du Roi, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent, de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant Clameur de Haro, Chartre Normande & Lettres à ce contraires. CAR tel est notre plaisir. DONNE' à Paris ce vingtième jour de Septembre l'an de grace mil sept cent vingt, & de notre Regne le six. Par le Roi en son Conseil, Signé FOUQUET, avec paraphe.

Registré sur le Registre 4 de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, page 653, n. 702, conformément aux Réglemens, & notamment à l'Arrest du Conseil du 15 Août 1703. A Paris le 27 Septembre 1720. Signé DE LAULNE, Syndic.

De l'Imprimerie de Gabriel Valleyre fils.

LES
CHÉRUSQUES,
TRAGÉDIE.

CHURCHMAN

AND

Bodmer, Johann Jacob

LES

CHÉRUSQUES, TRAGÉDIE;

TIRÉE DU THÉÂTRE ALLEMAND;

PAR M. BAUVIN,

DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE D'ARRAS.

*Représentée pour la première fois, par les Comédiens
François Ordinaires du Roi, le 26 Septembre 1772.*

Ce n'est pas à porter la faim & la misère chez les Etrangers
qu'un Héros attache la gloire, mais à les souffrir pour
l'Etat: ce n'est pas à donner la mort, mais à la braver.
*Refl. & Max. du Marquis de***.*



A P A R I S.

Chez la veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques,
au Temple du Goût.

M. D C C. L X X I I I.



P R É F A C E.

P EUT-ÊTRE n'y a-t-il jamais eu d'Ouvrage Dramatique contre lequel il y ait eu plus de prévention que contre celui-ci, avant qu'il parût sur la scène. Ceux-mêmes, qui à la première Représentation, lui furent le plus favorables, n'y étoient venus que poussés par l'intérêt qu'ils prenoient à l'Auteur, & non par la curiosité que pouvoit exciter l'Ouvrage, dont ils avoient une opinion très-désavantageuse. Une prévention si générale, que je connoissois, auroit peut-être effrayé tout autre; je n'en ai point été surpris; elle étoit naturelle. Comment imaginer qu'un Auteur inconnu, qui s'avise d'entrer dans une carrière, à l'âge où d'ordinaire l'on en sort, puisse y marcher, sans faire à chaque pas les plus lourdes chûtes?

On peut croire qu'il faut que l'amour-propre soit en moi bien fort, puisque tant de prévention n'a pas été capable de m'ôter la présomption que j'ai toujours eue, qu'il pouvoit fort bien arriver que ma Pièce eût quelque succès. Cette présomption, que je ne prétends pas justifier ici, étoit cependant appuyée sur des raisons qui la rendroient au moins très-excusable, si j'osois les faire connoître. Mais je dois me taire, & respecter le Public, qui ne fait nulle attention à tous ces éclaircissemens, dont la vanité littéraire seroit enchantée de pouvoir l'occuper.

C'est pour la troisième fois que le Sujet de cette Tragédie paroît sur la Scène Française. Il a d'abord été traité par *Scudéri* en 1642, & depuis par M. de *Campistron*. Rien, malheureusement, ne me donne le droit de penser, au moins en secret, sur le mérite de ma Pièce, ce que M. de *Campistron* dit franchement de la sienne dans sa Préface : *Son succès fut grand, quoiqu'elle fut représentée dans un tems peu favorable aux Spectacles; j'avoue que j'ai une furieuse prévention pour cet Ouvrage. Je ne dirai point tout ce*

ji

P R É F A C E

que j'en pense : mais j'ose avancer hardiment qu'il y a peu de Pièces de Théâtre, où il y ait plus de sentiment & de grandeur que dans celle-ci, principalement dans le second Acte, que je crois un des plus brillans qu'on ait jamais vu sur la Scène.

C'est aussi pour la troisième fois que je fais imprimer cette Tragédie; elle étoit sur le point de paroître en 1767, sous le titre de LA DÉFAITE DE VARUS, lorsque l'espoir qu'on me donna qu'elle pourroit être représentée, me fit consentir à laisser briser les formes. Deux ans après, elle fut publiée sous le titre d'ARMINIUS. Enfin, elle paroît sous celui des CHÉRUSQUES, le seul qui lui convienne, parce que la liberté de ce Peuple est l'objet général de cette Tragédie, & non *Arminius* qui n'en est qu'un des principaux Personnages.

Depuis long-temps, je ne desirois qu'une chose; c'est que mon travail eut pour juge le Public assemblé; à la fin j'ai joui de cette satisfaction, & je suis très-content. Si mon Ouvrage n'est que médiocre, il n'a eu que trop de représentations; si réellement il renferme des sentimens & des situations dignes d'être entendus & vues de temps en temps par le Public, sa voix tôt ou tard me fera rendre justice, en dépit de toutes les cabales; & mettra ma Pièce à sa place.

Je me propose de parler ailleurs du THÉÂTRE ALLEMAND, & des raisons qui m'ont déterminé à faire des changemens considérables, soit dans les Personnages, soit dans la conduite, & à ne conserver que les grandes pensées & le but général de l'Auteur étranger d'après lequel j'ai travaillé.

J'aurois ici terminé cette Préface; mais on vient de m'apporter le second volume du Mercure d'Octobre, & voici une phrase que j'y ai trouvé, dans le compte qu'on y rend des *Chérusques*.

VARUS flatta l'ambition d'ADÉLINDE. & cette Princesse connoissant la fierté Républicaine d'ARMINIUS &c.

P R É F A C E.

iiij

Il y a dans cette phrase une grande faute d'inattention, & il n'y auroit pas de termes assez odieux pour la qualifier, si elle avoit été faite à dessein.

On ne trouve pas un seul mot dans ma pièce qui rappelle l'idée de *République* : pas un seul de mes personnages ne s'exprime en Républicain ; ils ne parlent qu'en hommes libres : ce qui est bien différent. Les hommes ne sont pas moins libres sous des Monarques que sous des Magistrats ; la liberté dépend de l'observation des loix, & non de la forme du Gouvernement.

Pour être plus qu'un Roi, tu te crois quelque chose.

Voilà sansdoute un Vers qui peint admirablement tout l'orgueil d'une ame républicaine. Ce n'est point cet orgueil qui dans ma pièce fait agir & parler *Sé-gismar* ni *Arminius* ; ils ne mettent pas leur gloire à se croire au-dessus des Rois. Écoutons *Sé-gismar* :

J'ai vu la gloire de César,
Ce Romain qui traîna tant de Rois à son char,
Qui vit trembler sous lui la terre & Rome même,
Dont le front méritoit peut-être un Diadème.

Peut-on parler avec plus de respect de la Royauté, & en faire concevoir, par un seul trait, une plus haute idée ?

Il y a bien plus. Ce n'est pas seulement pour défendre leur liberté, que les Chérusques & leurs alliés se déterminent à rompre la paix, mais c'est encore pour rétablir un Roi, dont les Romains ont renversé le trône. Qu'on lise le discours d'*Arminius* à ses concitoyens, où son éloquence exalte le courage de ce Roi des Sicambres, & la fidélité de ses sujets ; & qui finit par ces deux Vers :

N'écourons que l'honneur, l'honneur qui nous prescrit
De secourir un Roi par un tyran proscrit.

Ce n'est pas là, je crois, le langage d'un esprit animé par la fierté républicaine ; c'est le discours d'un homme libre & juste.

P E R S O N N A G E S.

SEGISMAR, Prince Chérusque. *M. Brisard.*
ARMINIUS, }
FLAVIUS, } fils de Ségismar. *M. Molé.*
M. Monvel.
ADÉLINDE, Princesse Chérusq. *Mlle. Dumesnil.*
THUSNELDE, fille }
SIGISMOND, fils. } d'Adélinde. *Mad. Vestris.*
M. Guitel.
GISELLE, Compagne de
Thusnelde *Mde Molé.*
VARUS, Général d'Auguste, *M. Ponteuil.*
MARCUS, Officier de Varus. *M. d'Auberval.*
CATES, }
CHAUQUES, } Alliés des Chérusq. *M. d'Alainval.*
BRUCTERES, } Un des Chérusq.
UN OFFICIER, Chérusque.
Troupes de Chérusques.
Troupes de Romains.

La Scène est dans un bois Sacré des Chérusques.



LES
CHÉRUSQUES,
TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

On voit sur un des côtés du Théâtre, qui représente une Forêt, deux grandes Statues d'un goût barbare, & autour de ces Statues des Armures antiques, attachées à des troncs d'arbres.

SCENE PREMIERE.

MARCUS, FLAVIUS.

FLAVIUS, *en considérant Marcus, qui se trouve sur la Scene, quand on leve la toile.*

NE vois-je pas Marcus, dont l'amitié fidelle
A fait pour moi, dans Rome, éclater tant de zèle ?
Oui, c'est lui ; son aspect qui suspend mes soupirs,
Réveille dans mon cœur les plus doux souvenirs.

A

2 LES CHÉRUSQUES,

Que ne puis-je à ses yeux faire éclater ma joie!

(Il s'approche de Marcus , qui, reconnoissant son ami , court à lui ; mais au moment de l'embrasser , il est arrêté par les exclamations de Flavius.)

Dans quel lieu ! dans quel temps faut-il que je te voie ?

Que veux-tu ? Quel dessein conduit ici tes pas ?

(En se tournant vers les Statues qu'il montre à Marcus.)

Ces Héros sont des Dieux que tu ne connois pas :
Viendrois-tu comparer, pour mieux connoître l'homme,
L'horreur de nos Forêts aux délices de Rome ,
Rome où brillent les Arts, les Sciences, les Loix,
Préférables, peut-être, à ses plus grands exploits !
Dans ce climat sauvage & toujours plein d'allarmes,
D'un séjour policé je regrette les charmes.
Parmi nous, tu le vois, tout est barbare, affreux.
Tu cherches vainement dans ces bois rénébreux ;
Quelque image de Rome. Ah ! rien ne la rappelle.
La Nature a besoin de l'Art pour être belle.

M A R C U S.

Ces lieux sont assez beaux, si j'y trouve un ami.

F L A V I U S.

Peut-être en ce moment suis-je ton ennemi.

M A R C U S.

Mon ennemi ! qui ? toi, Flavius !

F L A V I U S.

Je dois l'être ;
Ou mon pays, en moi, ne verra plus qu'un traître ,

TRAGÉDIE.

Dont Rome est parvenue à corrompre la foi,
Par les dons répandus sur mon frere & sur moi.
Mais puis-je balancer entre eux & ma Patrie ?
J'aime sa liberté, malgré sa barbarie.
J'ai cru dans les Romains, que l'on nomme si grands,
Voir ses Législateurs & non pas ses tyrans :
Et Rome cependant veut, dit-on, rendre esclave
Le Chérusque, il est vrai, grossier, mais libre &
brave.

M A R C U S.

Non, Rome qui l'estime, est prête de l'aimer.

F L A V I U S.

Mais mon pere hait Rome & ne peut l'estimer.

M A R C U S.

Eh ! pourquoi ? depuis quand ?

F L A V I U S.

Depuis qu'elle est injuste,
Et que, reconnoissant un Maître dans Auguste,
Rome, pour effacer la honte de ses fers,
Veut, sous le même joug, enchaîner l'Univers.
Cette esclave ose ici parler en Souveraine.
De mon pere voilà ce qui cause la haine.
Il craint, sur-tout, Varus.

M A R C U S.

Varus ! dont les bontés
Vous présentent des Loix & des Arts inventés

A ij

4 LES CHERUSQUES,

Pour rendre les Mortels qui gouvernent la terre ;
Plus justes dans la paix & plus craints dans la guerre.
Que veut donc Ségismar , en rejetant des soins
Qui d'un Peuple qu'il aime éclairent les besoins ?

FLAVIUS.

Ces arts , ces loix , dit-il , menent à l'esclavage.
Il veut que ce climat reste libre & sauvage.

MARCUS.

Il veut ! . . Ignore-t-il que d'autres Citoyens ,
Touchés du vrai bonheur qu'assurent ces liens ,
Veulent fixer chez eux de si grands avantages ,
Et sont prêts d'abjurer leurs barbares usages ?

FLAVIUS.

Je les abjurerois peut-être le premier ,
Si Varus vouloit moins nous les faire oublier.
Varus s'empresse trop d'offrir à ces Provinces ,
Dont il croit éblouir les Peuples & les Princes ,
Des Loix , qu'on doit aimer pour elles , non pour lui ,
Et qui n'ont pas besoin de l'avoir pour appui.
Au mépris du traité que nous avons pour gage ,
Que fait-il dans ce camp qui cause tant d'ombrage ,
Qu'il jura de quier , quand de vos Alliés
Les troubles avec nous seraient pacifiés ?
De nos divisions les fureurs sont passées ;
Il a vu dans nos champs nos troupes dispersées ?
Tous nos chefs avec joie ont rempli leurs sermens :
Et Varus , infidèle à ses engagements ,

TRAGÉDIE.

Campe dans nos marais, & pour comble d'outrages,
Il ose dans son camp retenir nos Otages.

MARCUS.

Appren qu'il les renvoie ; & qu'ils sont satisfaits.
D'Auguste , Sigismond accepte les bienfaits ;
Et Thufnelde sa sœur....

FLAVIUS.

Thufnelde ! revient-elle ?

MARCUS.

Dans tes regards troublés quelle flâme étincelle ?
Tu l'aimes ?

FLAVIUS.

Que dis-tu ? Moi l'aimer ! Ah ! Grands Dieux !

MARCUS.

Ta bouche vainement démentiroit tes yeux,
Où j'aperçois encor ce trouble & cette flâme
Qui trahissent toujours le secret de notre âme.

FLAVIUS.

Eh bien ! puisque mon cœur, déchiré de remords,
A laissé pénétrer ses odieux transports,
Vois aussi dans mes yeux, vois transpirer sa honte :
Il brûle d'une ardeur qu'il faut que je surmonte.
J'aime, & dans mon amour je ne peux être heureux,
Sans trahir l'amitié d'un frere généreux.

A. iij

6 LES CHÉRUSQUES ;

Cette même beauté dans votre camp remise ,
 Thufnelde que j'adore , à mon frere est promise.
 Quel douloureux moment ! ah ! Marcus , dans ces
 lieux ,
 Avec l'aveu d'un pere , en présence des Dieux ,
 Tous deux se font juré d'éternelles tendresses !
 Les cruels m'ont rendu témoin de leurs promesses.
 Mais d'un autre fouci , tu me vois agité.
 On dit que contre moi , mon pere est irrité :
 Devant lui , dans une heure , afin qu'il me confonde ,
 Il veut que je paroisse , & que je lui réponde.
 Qu'ai-je fait ? qu'ai-je dit ? Et quel nouveau sujet ,
 Du courroux paternel me rend le triste objet ?
 Il sçait que je chéris les Romains qu'il abhorre.
 Sçait-il encor , sçait-il le feu qui me dévore ?
 O Dieux ! s'il soupçonnoit que son fils enflâmé...

M A R C U S.

Il te condamnera , s'il n'a jamais aimé ;
 Mais peut-il de l'amour ignorer la puissance ?

F L A V I U S.

A Rome , cher Marcus , je sçais comme l'on pense.
 Cet amour est pour vous un Maître tout-puissant ;
 Pous nous c'est un Esclave aveugle , obéissant.
 Il commande à vos Dieux : barbares que nous sommes ,
 On ne veut pas ici qu'il commande à des hommes.
 On veut que tous les cœurs , en ces tristes déserts ,
 A l'orgueil , à la haine , à la vengeance ouverts ,

Se ferment à l'amour, à qui le mien se livre.
J'admire leur exemple, & veux en vain le suivre.

M A R C U S.

Va, je peux t'annoncer un destin plus heureux.
La mere de Thufnelde, instruite de tes feux,
Je n'en sçaurois douter, leur deviendra propice;
Son cœur à tes vœux saura rendre justice.

F L A V I U S.

Tu connois Adélinde !

M A R C U S.

Oui ; c'est trop te celer,
Que je l'atends ici, que je vais lui parler.

F L A V I U S.

Eh ! quel est l'intérêt qui t'amene auprès d'elle ?

(On voit passer un Chérusque, qui jette quelques regards
inquiets sur Marcus & Flavius.)

M A R C U S.

Prends garde ; on nous entend. Tu connois tout mon
zele.

Va, laisse à l'amitié le soin de ton amour ;
Je t'instruirai de tout avant la fin du jour.



SCÈNE II.

MARCUS, *seul.*

O FORTUNÉ Varus ! les soins que tu prépares
Triompheront bientôt de tous ces Chefs barbares.
Ta prière a suffi pour les faire assembler ;
Ta menace aujourd'hui les fera tous trembler.
Des projets que ton cœur pour ta gloire médite ,
Tout semble m'annoncer l'heureuse réussite.
Vainement Ségismar, qui les a pressentis ,
Croit par Arminius les voir anéantis ;
Le zèle d'un vieillard , l'audace d'un jeune homme ,
Loin de suspendre ici le triomphe de Rome ,
Vont le hâter sans doute ; & mes discours, mes soins ,
Les forces d'un Préteur, la serviront bien moins
Que les rivalités, les amours & les haines ,
Qui signalent par-tout les foiblesse humaines.
Mais Adélinde vient ? que va-t-elle penser
De ne voir point Varus en ces lieux s'avancer ?

SCÈNE III.

ADÉLINDE, MARCUS.

MARCUS.

PRINCESSE, mon aspect semble vous interdire.
Vous attendiez Varus ; mais il craint de vous nuire.

TRAGÉDIE.

9

Votre seul intérêt l'écarte de ces lieux.
Souffrez que par ma bouche il s'explique à vos yeux.
Varus sur vos avis conçoit les avantages
Qui doivent résulter du renvoi des Orages.
Mais vous l'aviez flatté que de vos chefs aigris
Sa douceur aisément appaiseroit les cris.
Vous ont-ils déclaré leur volonté dernière?

A D É L I N D E.

Je ne m'attendois pas à leur réponse altière,
Qui rejette vos loix pour conserver leurs mœurs.
J'ai tenté vainement d'arrêter les clameurs
D'un farouche vieillard, toujours plus inflexible;
Sa haine corrompt tout, & reste incorruptible.
Avec Varus, dit-il, il faut rompre aujourd'hui.
La guerre n'auroit pas tant de charmes pour lui,
S'il ne se flattoit point d'en voir tomber la gloire
Sur un fils plein d'audace & né pour la victoire.
Ah! si d'un Général il faut faire le choix,
Il sent qu'Arminius aura toutes les voix.

M A R C U S.

Arminius? Eh bien! qu'importe qu'on le nomme?

A D É L I N D E.

Il n'est point de Germain plus à craindre pour Rome.
Varus tient son courroux trop long-tems suspendu;
Qu'il perde Arminius, ou lui-même est perdu.

10 LES CHÉRUSQUES,

Ce barbare, sensible aux charmes de ma fille,
 Paroissoit empressé d'entrer dans ma famille.
 Il a vu tout mon zèle à servir son amour.
 J'ai cru qu'il serviroit mes desseins à son tour;
 Que je verrois ses soins, son crédit, sa vaillance,
 Sur moi de tous les cœurs fixer la bienveillance;
 Contraindre le Chérusque à recevoir un Roi,
 Un culte moins affreux, une plus douce loi:
 Je m'abusois; j'ai vu, dans sa réponse austère,
 Qu'il aspire à la fille en méprisant la mère.
 Mon époux qui touchoit à la fin de ses jours,
 Vouloit qu'un prompt Hymen couronnât leurs amours;
 Et moi, pour l'éloigner & venger mes outrages,
 J'ai fait choisir ma fille au nombre des Otages.
 Elle a senti le poids de mon autorité.

M A R C U S,

Mais, ne craignez-vous pas qu'un Amant irrité,
 Instruit de vos secrets, contre vous ne prévienne?

A D É L I N D E.

Il doit jurer ma perte, & je jure la sienne.
 Il faut de nos projets détruire les témoins.
 Varus a tout promis, à mon zèle, à mes soins;
 Qu'il songe maintenant à remplir sa promesse.

M A R C U S.

Daignez vous expliquer; qu'ordonnez-vous, Princesses?
 Doit-il choisir la paix ou la guerre?

A D É L I N D E.

La paix.

Qu'il gagne tous les cœurs par de nouveaux bienfaits.
De vos arts précieux qu'il présente les charmes ;
Ils feront plus puissans que la force des armes.
Vos bienfaisantes Loix, plus que vos légions ,
Sont faites pour dompter nos fieres nations ;
Qui, toujours en danger, sont trop accoutumées
Aux menaces des camps pour en être allarmées.
Dites-lui que j'ai su déjà persuader
A des Germains puissans, jaloux de commander ,
Et dont le zèle feint plaît à la multitude,
Que, s'ils sont menacés de quelque servitude,
Ce ne sont pas les soins d'un Préteur généreux ,
Mais l'orgueil de leurs chefs qui devient dangereux.
Tout paroît convaincu que ces chefs sont à craindre ;
La multitude émue enfin va les contraindre
A paroître aujourd'hui dans le camp du Préteur.
Leur dépit parlera , sans doute, avec hauteur.
Que Varus les arrête ; il est tems qu'il enchaîne
Ces mortels ennemis de la grandeur Romaine.
Qu'ils disparaissent tous : bientôt sur nos autels ,
Auguste sera mis au rang des Immortels.
J'ai voulu que mon fils en devînt le Grand-Prêtre.

M A R C U S.

Il vient d'y consentir ; mais à regret peut-être.
Contre la dignité dont il est revêtu ,
Vous ignorez combien son cœur a combattu.

12 LES CHERUSQUES,

Il semble humilié de l'emploi qui l'élève;
Ce qu'il a commencé, je doute qu'il l'acheve;

A D É L I N D E.

Que je suis malheureuse ! & ma fille & mon fils,
Tous deux semblent s'entendre avec mes ennemis.
Je ne veux que leur gloire, & leurs dédains éclatent
Pour toutes les grandeurs dont mes amis les flattent.

M A R C U S.

Leur tendresse pour vous, vous répond de leur foi.

A D É L I N D E.

Ils ont des préjugés qui causent mon effroi.

M A R C U S.

Vous avez un pouvoir qu'ils respectent, qu'ils craignent;
Il faut bien sous vos loix que leurs cœurs se contraignent.
Que vois-je ! Arminius nous observe.

S C E N E I V.

ARMINIUS, ADELINDE, MARCUS.

ARMINIUS.

Mes yeux
Craignoient de rencontrer un frere dans ces lieux.
On me disoit .. Mais non ; grace au Ciel , je respire :
Je ne vois qu'Adélinde , & Marcus qui conspire ;
Retirons-nous.

TRAGÉDIE

15

MARCUS.

Quoi donc ! Arminius me fuit !

Ah ! lorsqu'en ces Forêts l'amitié me conduit,
Il ose m'accabler de cette indifférence....

ARMINIUS.

Des traîtres doivent-ils souhaiter ma présence ?
Contre ma liberté, mon pays & mes Dieux;
Je vous laisse tramer vos complots odieux.

MARCUS.

D'un ami, qui me croit capable d'artifice,
Je ne veux pas ici confondre l'injustice.
Je vois son préjugé. Mais ses chefs, moins aigris,
Seront justes, peut-être, & sentiront le prix
Des bienfaits que Varus en ces lieux veut répandre,

ARMINIUS.

Nos chefs méprisent trop ce qu'il ose entreprendre.
Quel emploi, disent-ils, pour ce grand Général !
Il érige sa tente en un vil Tribunal.
Sous le joug de ses loix il pense nous abattre,
Il ose nous juger & craint de nous combattre.

MARCUS.

Tandis que son grand cœur aspire à les polir,
Leurs barbares mépris peuvent-ils l'avilir ?
Sa bonté jusqu'ici, pour le Chérusque, active,
A contraint sa bravoure à demeurer oisive ;

14 L E S C H É R U S Q U E S ,

Mais, si c'est un malheur de les civiliser ,
Si ce sont des bienfaits qui le font mépriser ,
Par d'autres actions il se fera connoître.
Eux-mêmes forceront son courage à paroître.

A R M I N I U S .

Qu'il paroisse , il est temps.

A D É L I N D E .

Eh quoi ! ce cœur altier ,
A la guerre , à la haine , est voué tout entier ?
N'a-t-il d'autre vertu qu'une valeur farouche ?
Et la paix & l'amour , n'ont-ils rien qui le touche ?
Je te vois interdit. Sçais-tu que , dans ce jour ,
Et ma fille & mon fils vont être de retour.
Il en est tems encor ; crois-moi , sois moins austere ;
Pour obtenir la sœur , vient couronner le frere.

(*Arminius sort , en témoignant par des gestes & des regards expressifs l'indignation & le mépris que lui inspire la proposition d'Adélinde.*)

S C E N E V .

A D É L I N D E , M A R C U S .

M A R C U S .

V E N G E Z - V O U S ; faites choix d'un gendre plus chéri ,
Qui , comme Arminius , dans ces Forêts nourri ,

N'en a pas conservé la sauvage rudesse.

Flavius. . .

A D É L I N D E.

Qui ? son frere!

M A R C U S.

Oui, j'ai vu sa tendresse

Eclater pour Thufnelde; il l'adore.

A D É L I N D E.

Et pourquoi ?

Son amour n'ose-t-il se montrer devant moi ?

M A R C U S.

Plein d'une passion qu'il condamne & qu'il aime,

Il voudroit à ses yeux se dérober soi-même.

A D É L I N D E.

Ma fille verra donc, attachés à son char,

Ces deux fils si puissans, l'espoir de Ségismar!

Et l'amour des enfans qui flatte ma colere,

Va me venger enfin de la haine du pere.

Cours trouver Flavius. . . Non, moi-même je dois

Le chercher, lui parler, l'assurer de mon choix.

Il aime les Romains; il adore ma fille;

Il est fait pour servir & Rome & ma famille.

Je veux que tous les siens, encouragés par lui,

De Varus, avec moi, viennent briguer l'appui.

LES CHÉRUSQUES,
MARCUS.

Varus dans ce moment ne paroît pas tranquille.
Mélo vient de sortir, dit-on , de son asyle ;
Et tout confirme ici ce bruit trop répandu.
Ce superbe Mélo , tant de fois abattu ,
Montre en se relevant encore plus d'audace.
On dit que ce Sicambre aujourd'hui nous menace :
Qu'il a même en ces lieux des Ministres secrets.

A D É L I N D E.

A s'unir avec lui plusieurs chefs semblent prêts.
C'est à vous d'empêcher l'union générale ,
Dont la force bientôt vous deviendrait fatale ;
Craignez que d'autres mains ne recueillent le fruit
D'un dessein... Mais qu'entends-je , & qu'annonce ce
bruit ?

M A R C U S.

Vos otages, qu'enfin une escorte Romaine,
Par ordre de Varus, dans leurs Foyers ramene.
Je dois ici les joindre.

A D É L I N D E.

Il faut nous séparer.

Sous ce feuillage épais je vais me retirer.
J'observerai mon fils ; vous doutez de son zele ;
Et je veux l'affermir , si je vois qu'il chancelle.



SCÈNE VI.

THUSNELDE, GISELLE ; SIGISMOND *en Pontife Romain, & les autres Otages escortés par une Troupe de Romains.* MARCUS, ADELINDE, *qui se tient écartée.*

THUSNELDE à l'Escorte.

RETOURNEZ vers Varus ; je rends grace à vos soins :
Laissez-nous maintenant respirer sans témoins.
De nos Divinités respectez la présence.

(*Marcus fait signe à l'Escorte de se retirer.*)

(*Aux Otages*)

Et vous, qui gémissiez d'une si longue absence ,
Malheureux compagnons de ma captivité ,
Vous brûlez de jouir de votre liberté :
Allez , & que nos Dieux, enfin plus favorables ,
Détournent loin de vous des maux si déplorables.

(*A Giselle*)

O ma chere compagne ! ô vous qui partagiez
Nos secreteurs douleurs , & qui les consoliez !
Vous avez un époux , des fils dont la tendresse
Va faire à vos ennuis succéder l'allégresse :
Il est tems de vous rendre à leurs empresserments.
Allez tout oublier dans leurs embrassements.
Laissez-moi , permettez que j'entretienne un frere.

(*Marcus sort avec les Otages*)

SCENE VII.

THUSNELDE, SIGISMOND; ADELINDE, qui
s'avance vers ses enfans, sans en être apperçue.

SIGISMOND.

Veux-tu renouveler ma douleur trop amère ?

THUSNELDE.

Rentre dans ton devoir, ose implorer nos Dieux.

SIGISMOND.

Ah ! ma sœur, est-ce à moi de m'offrir à leurs yeux ?
 Ils écoutent les vœux d'une âme libre & brave ;
 Et ton frère n'est plus qu'un lâche, qu'un esclave.

THUSNELDE.

Des plus nobles vertus ton cœur s'est dépouillé,
 Et d'un vil ornement ton front reste souillé.

SIGISMOND.

Ne crois pas que mon cœur adore la puissance
 Du tyran que l'on veut qu'ici ma main encense.
 Le pouvoir d'une mère est plus sacré pour moi ;
 C'est elle que je crains... Ah ! grands Dieux, je la voi.

ADELINDE.

Ainsi dans mes enfans la tendresse est éteinte ;
 Et mes soins, mes bontés n'inspirent que la crainte ?

TRAGÉDIE.
SIGISMOND.

19

Ah ! ne le croyez pas.

THUSNELDE.

Lisez mieux dans nos cœurs.

Votre aspect nous console & sèche enfin nos pleurs.
Mais le Ciel, aujourd'hui pour nous si favorable,
Aux cris des Citoyens semble être inexorable.
Ah ! pourquoi, quand il daigne exaucer nos desirs,
D'un peuple tout entier rejeter les soupirs.

ADELINDE.

Que ton ressentiment cesse enfin de les plaindre.
S'ils veulent être heureux, ils n'ont plus rien à craindre.

THUSNELDE.

Non, non, tous leurs dangers ne sont pas disparus,
Puisque ma délivrance est un don de Varus.
C'est son mépris pour nous, qui rompt nos tristes
chaînes.

Il pense qu'il n'est plus d'ames vraiment Germaines,
S'il soupçonnoit nos cœurs d'être encor Citoyens,
Varus eût resserré, non brisé nos liens.

Des Princes corrompus les viles déférences,
De leur ambition les lâches espérances,
Les grands noms confondus avec les plus obscurs,
Sont pour Rome aujourd'hui des Otages plus sûrs.

B ij

LES CHÉRUSQUES,

Mais j'attends que nos Dieux , las de son joug impie ;
Réveillent dans les cœurs la vengeance assoupie ;
J'attens qu'Arminius. . .

ADELINDE.

O nom trop odieux !

THUSNELDE.

Eh quoi , ce nom si grand & si saint à mes yeux ! . . .

ADELINDE.

Nous n'avons plus besoin du féroce courage
D'un Héros orgueilleux qui r'adore & m'outrage.
Il est des Citoyens , plus doux , plus valeureux ,
Qui veillent sur ce Peuple , & vont le rendre heureux ;
Et son intérêt veut qu'aujourd'hui ta grande ame ,
Maitresse d'elle-même , écoute une autre flâme.

(à *Sigismond*).

Et toi , tu fais mes vœux , tu connois ton devoir ;
Songe à ton ministère , & rempli mon espoir.
Que ton zèle en ces bois dresse un Autel champêtre.

SIGISMOND.

Auguste est donc un Dieu ! Sigismond est son Prêtre.
Un Romain qu'on a vu remplir Rome de deuil ,
Dont l'audace & la fourbe ont couronné l'orgueil ,
Qui des vrais Citoyens veut éteindre la race ,
Doit-il parmi nos Dieux obtenir une place ?

TRAGÉDIE.

21

Ah ! ma sœur , tu frémis !

THUSNELDE.

Est-ce à toi d'élever

Des Autels au tyran qui veut tout captiver :
Eh , pourquoi ? Pour jouir d'un triomphe frivole ,
Et pour voir insulter au pied du Capitole ,
A la suite d'un char , tous nos héros traînés ,
Et de la liberté les Dieux même enchaînés.
Tant de maux marquent-ils la puissance céleste ?

SIGISMOND.

Non , c'est par des bienfaits qu'elle se manifeste.

ADELINDE.

Eh ! quels sont les bienfaits que répand en ces lieux
Ce suprême pouvoir révérend dans nos Dieux ?
Quel bonheur , quelle gloire obtiennent nos prières ,
De ces Divinités agrestes , meurtrieres ,
Dont les adorateurs , d'arts & de loix privés ,
Languissent dans des champs à peine cultivés ?
Rome nous apprend l'art de les rendre fertiles ,
D'accoutumer le Peuple à des travaux utiles ,
A des Arts bienfaisants , à d'équitables Loix ,
Dont le joug est si doux & si ferme à la fois.
Tu connois le fléau qui ravage nos terres ;
Ces climats sont livrés à d'éternelles guerres.
La raison les déteste ; & ma voix vous instruit
A ne plus admirer l'orgueil qui les produit.

B iiij

22 L E S C H É R U S Q U E S ,

Ah ! préférons la paix & son doux esclavage ,
A cette liberté belliqueuse & sauvage ,
Qui cause tant de maux & fait si peu de biens.
Vien , fais-moi , les amis de la paix sont les miens.

Fin du premier Acte.



A C T E II.

SCENE PREMIERE.

SÉGISMAR, FLAVIUS.

FLAVIUS.

Vous jetez sur un fils des regards indignés.
 Vous ne m'écoutez point. Ah ! mon pere, daignez
 Satisfaire un desir que je crois légitime.
 Est-ce en vain que Varus aspire à votre estime ?
 Suspendez ce courroux, qui glace mes esprits.

SÉGISMAR.

Mon fils, es-tu Chérusque ?

FLAVIUS. (*à part*).

O Dieux ! a-t-il appris ?

N'est-ce pas votre sang qui coule dans mes veines ?
 Et pouvez-vous douter...

SÉGISMAR.

D'où viennent donc tes peines ?

Répond ; que dit ton cœur ?

FLAVIUS.

Que j'aime mon pays,

Sans cesser d'aimer Rome.

SÉGISMAR.

Eh ! bien, tu le trahis.

B iv

24 • LES CHÉRUSQUES;
FLAVIUS.

Moi ! trahir ma patrie ! ah ! connoissez mon zele.

S É G I S M A R.

Qui partage son cœur, est bientôt infidele.
De ton Peuple ou de Rome il faut être ennemi.
Choisi ; ne sois pour l'un ni pour l'autre à demi.
De la guerre aujourd'hui l'appareil se déploie.

FLAVIUS.

A la paix cependant il nous reste une voie.
Voyez Varus.

S É G I S M A R.

J'ai vu la gloire de César,
Ce Romain qui traîna tant de Rois à son char,
Qui vit trembler sous lui la terre & Rome même,
Dont le front méritoit peut-être un diadème.
Ah ! c'était un héros qui confond tous les tiens ;
Ils ne sont animés que par la soif des biens :
Maistout grand qu'il étoit, quelque terreur profonde,
Que son nom répandît sur le reste du monde ,
Assez fort pour nous vaincre & pour nous commander,
César l'étoit trop peu pour nous intimider ;
Et nous verrions Varus ! — Dans un tems non moins
triste ,

Sais-tu ce qu'à César fit dire Arioviste ?
*J'irois trouver César , si j'en avois besoin ;
Si César veut me voir , qu'il ait le même soin.*

TRAGÉDIE. 25

Devons-nous à Varus, montrer moins de courage ?

FLAVIUS.

Quoi ! vous lui refusez un si léger hommage ?

SÉGISMAR.

Un hommage léger, souvent pèse à l'honneur..

FLAVIUS.

Il ne veut qu'affermir notre propre bonheur.

SÉGISMAR.

Qu'importe son dessein dans notre indépendance ?
Varus n'est rien pour nous ; qu'il garde sa prudence ;
Je suis libre ; est-ce à Rome à juger de mes droits ?

FLAVIUS.

Cesserez-vous de l'être , en adoptant ses loix.

SÉGISMAR.

Ses loix à nos vertus nous rendroient infideles ;
Dans ses murs corrompus quel bien produisent-elles ?

FLAVIUS.

J'ai vu Rome ; & le mal n'a pas frappé mes yeux.

SÉGISMAR.

Moi, je ne l'ai pas vue , & je la connois mieux.
Cesse de l'admirer ; les grandeurs qui lui restent ;
Sont autant de fléaux que les Peuples détestent.

Vous voyez devant vous un fils qui vous chérit ;
 Vous connoissez son cœur ; instruisez son esprit.
 Dois-je abhorrer les arts , quand on les calomnie ?
 Ils sont les alimens & les fruits du génie.
 Ce qu'il fait de plus noble , est-il vil à vos yeux ?
 Tout languit sans les arts , tout revit avec eux.
 Ils portent l'abondance au sein de la disette ,
 Et la tranquillité dans notre ame inquiète :
 Vous redoutez des arts qui consolant nos cœurs ,
 Enrichiroient le Peuple , adouciroient nos mœurs.

S É G I S M A R.

Rome a chéri long-tems ces mœurs que tu condamnes.
 Ses superbes Palais n'étoient que des cabanes.
 Nous sommes maintenant ce qu'elle étoit alors ;
 Nous avons ses vertus , redoutons ses trésors.
 Prends-y garde , en tous tems on a vu l'opulence ;
 A sa suite , amener les arts & la licence ;
 Corrompre tous les cœurs , par l'exemple entraînés ;
 Les rendre injustes , vains , lâches , efféminés.
 Et le Peuple opulent , tombé dans l'esclavage ,
 Cherche & ne peut trouver son antique courage.
 Telle est Rome ; en perdant ta noble pauvreté ,
 Comme elle tu perdrais bientôt ta liberté ;
 Tu perdrais cette force & si noble & si rare.

FLAVIUS.

Le Chérusque doit donc toujours rester barbare !

SÉGISMAR.

Ce nom n'est pas honteux ; va , n'en sois point blessé.
Qui fait combattre & vaincre , est assez policé.

FLAVIUS.

Rome n'est-elle pas l'école de la terre ?
Qui peut mieux enseigner le grand art de la guerre ?

SÉGISMAR.

Tu vantes ses leçons ; mais quel en est le fruit ?
Elle corrompt les cœurs que son savoir instruit ;
Elle énerve le bras qui doit en faire usage ;
Eh ! que sert la science où manque le courage ?

FLAVIUS.

Que nous sert le courage admiré dans nos bois ,
Où toutes vos vertus , votre nom , vos exploits ;
Restent ensevelis. . .

SÉGISMARD.

C'est assez , si mon zèle ,
Si mon nom est connu de ce Peuple fidele.
Mon devoir & le tien , c'est d'écarter ses fers.

FLAVIUS.

Il est doux de se faire un nom dans l'Univers.

SÉGISMAR.

Et s'il ne voit en toi qu'un lâche , un traître infâme ?

FLAVIUS.

Ah ! mon pere , appeaisez ce grand cœur qui s'enflâme.

28 LES CHÉRUSQUES.

Je connois mon devoir ; que ce cœur irrité
Éprouve mon courage & ma fidélité.
Ordonnez, je suis prêt.

S É G I S M A R.

Pense à quoi tu t'obliges.
Ton frere me console, & c'est toi qui m'affliges.
Si l'espoir d'un grand nom suffit pour t'échauffer,
Songe à combattre Rome & fache en triompher ;
C'est par là que le tien sortira des ténèbres,
Et deviendra fameux entre les noms célèbres.
Ta gloire ira bientôt aussi loin que tes vœux,
Et sera chere encore à nos derniers neveux.
Ne crois pas que ton cœur, par une vaine étude,
Puisse unir l'héroïsme avec la servitude ;
Imite la vertu de tes nobles aïeux ;
Défends ta liberté, ton pays & tes Dieux.
Sur-tout ne souffre plus qu'un vil Romain t'aborde.
Rome parle de paix & sème la discorde.
Prévenons ses desseins ; armons-nous, il est temps...

S C E N E II.

ARMINIUS, SÉGISMAR, FLAVIUS.

S É G I S M A R.

APROCHE, Arminius ; viens, c'est toi que j'attends.
Écoute ; c'est ici, c'est dans la sombre enceinte
De cet antique bois, de cette forêt sainte,

Que ton pere a voulu te voir & te parler.
 Voici le jour , mon fils , qu'il faut te signaler.
 Si ton courage est grand , si les Dieux t'ont fait naître
 Pour sauver ton pays qui ne veut pas de maître,
 Regarde ces héros ; il suffit de les voir ,
 Pour apprendre quel est aujourd'hui ton devoir ;
 Vois , sur ces troncs sacrés , ces armes suspendues ;
 De Thuiston , de Mannus , viens toucher les statues.

*Ségismar s'approche des statues , Arminius
 le suit & les touche , ou les embrasse
 avec transport.*

Tous deux nous ont transmis avec la liberté
 L'horreur pour la mollesse & pour la fausseté.
 Ce sont eux dont la force & non pas l'industrie,
 Sut créer , soutenir , illustrer ta patrie :
 Suis le chemin tracé par ces héros fameux ;
 Sois libre , juste , vrai , magnanime comme eux.
 Vois quel prix glorieux couronne leur audace.
 Leur nom vit , & le temps a dévoré leur race.
 Leur gloire , dont nos jours sont encor les témoins,
 Tu ne peux l'acquérir , que par les mêmes soins.

Rome envain par la force a voulu nous réduire ;
 Aujourd'hui par ses loix elle veut nous séduire ;
 Mais bientôt sous leur joug nous serions abattus.
 Les Romains ont des loix , n'ayons que des vertus.
 Dans ce moment , mon fils , il faut que tu soutiennes
 L'espoir que ton pays a fondé sur les tiennes.

32 LES CHÉRUSQUES,

C'est en toi que j'espère ; embrasse-moi , mon fils.
J'ai formé ton courage , & j'en reçois le prix.
Je disois , en voyant l'ennemi qui nous brave :
Jeune , j'ai vécu libre ; & vieux , mourrai-je esclave ?
Non , grace à ton grand cœur , j'attends un sort plus
beau.

Ton pere descendra libre dans le tombeau.

(*en montrant Flavius*).

Dans le camp de Varus, il veut que je me rende.

ARMINIUS.

Quoi ! mon pere ; iriez-vous ? . . .

SÉGISMAR.

Qui, moi ! que je descende
A cette lâcheté ! Moi , j'irois d'un Préteur ,
Par un hommage vil , encenser la hauteur !
Quel œil en cet état pourroit me reconnoître ?
Tandis que son orgueil me parleroit en maître ,
Me tiendrois-je debout & courbé devant lui ,
Comme si ma terreur attendoit son appui ?
C'est à lui de trembler , lui , dont l'injuste audace
A changé , tout-à-coup , sa priere en menace.
Le Peuple comme nous , sent ce nouvel affront ,
Et j'ai vu le courroux écrit sur chaque front.
As tu vu le Bructere , & le Chauque & le Cate ,
Témoins de cette injure où tant d'orgueil éclate ,
Jurer de nous défendre en ce pressant danger ?
Les Hommes & les Dieux sont prêts à nous venger.

Tout

Tout contre les Romains paroît d'intelligence.
Ce jour a vu l'insulte ; il verra la vengeance.

ARMINIUS.

Oui , par vous aujourd'hui mon courage animé
Veut être le vengeur de ce Peuple opprimé.
Sur mon frere & sur moi sa haine se repose ;
Qu'il compte sur la nôtre ; il va voir ce qu'elle ose.
Nous remplirons vos vœux ; vous verrez vos enfans ,
Marcher contre Varus , revenir triomphans.
Le Ciel veut un combat sanglant , affreux , mais juste.
Et Rome de nos coups verra pâlir Auguste.

SÉGISMAR.

Trop d'animosité peut égarer tes coups ;
Le vrai courage éteint ou guide le courroux.
Une valeur féroce à soi-même est contraire ;
Souffre qu'en ce moment ma prudence t'éclaire ;
Qu'elle guide ta force : & ta force en ce jour ,
Mon fils , animera ma prudence à son tour.
Cependant le tems presse ; il faut que tu ménages
Un combat qui de Rome arrête les outrages.
Moi , je vais retrouver le Peuple qui m'attend ;
Je lui découvrirai les pièges qu'on lui tend.
On veut l'intimider , on cherche à le séduire ;
Sur ses grands intérêts , c'est à moi de l'instruire :
Et c'est à toi , mon fils , de veiller aujourd'hui
Sur un frere , en qui Rome ici trouve un appui.



SCENE III.

ARMINIUS, FLAVIUS.

FLAVIUS *à part.*

DE honte; de douleur accablé par un pere,
Dois-je encore essuyer les reproches d'un frere!

ARMINIUS.

Je t'entends soupirer? --- tu contemples les Cieux. —
D'où vient que mes regards te font baisser les yeux?
Quel ennui te dévore? Ah! parle, sois sincere;
Apprends-moi tes chagrins; es-tu jaloux d'un frere?
Le Peuple te chérit; tu commandes sous moi;
Les premiers Citoyens veulent servir sous toi.
N'es-tu pas satisfait de cet honneur insigne?
D'un poste plus brillant ton cœur se croit-il digne?
Si ton rang à tes yeux est trop peu distingué,
Je te cède le mien, que je n'ai pas brigué.

FLAVIUS.

Montre moins de grandeur à mon ame éperdue,
Cette premiere place à ta valeur est due.
Je n'en suis point jaloux. Mais dans un si haut rang,
Quelquefois la valeur, trop avide de sang,
S'égare en des projets de combats, de victoire,
Que devoit écarter la véritable gloire;

D'un pere dont la haine enflâme les regards,
 Au seul nom des Romains, de leurs loix, de leurs arts,
 Qui, du reste du monde, attirent les hommages,
 Tu devrois adoucir les préjugés sauvages.
 Sans eux, nous jouirions des charmes de la paix.
 Les horreurs de la guerre ...

ARMINIUS.

Ont pour moi plus d'attraits.
 Mon pays de mon bras exige le service,
 Je lui dois de mon sang le noble sacrifice.

FLAVIUS.

Tout ton sang répandu le servira bien moins
 Que si tu sçais pour lui prodiguer tous tes soins.
 Montre envers les Romains une ame moins aigrie ;
 Sachons les imiter ; aimons leur industrie.
 L'éclat de leurs travaux, la splendeur de leurs arts,
 La pompe de leurs jeux, enchantoient tes regards.

ARMINIUS.

Voilà donc tes desirs ! Ma jeunesse trompée,
 De leurs jeux, il est vrai, fut quelquefois frappée.
 Quand, les crins hérissés, les yeux étincelans,
 Des tigres, des lions les terribles élans,
 L'immobile fierté, la rage mugissante,
 S'animoient au combat dans l'arene sanglante ;
 Quand un couple nerveux d'ardens Gladiateurs
 Déchiroit par leurs coups l'ame des spectateurs ;

36 LES CHÉRUSQUES,

Que sur un char léger, volant dans la carrière,
La jeunesse bouillante, à travers la poussière,
Au but victorieux guidoit de fiers coursiers :
Tout mon cœur à ces jeux si nobles, si guerriers,
Si dignes de nos mœurs, palpitoit d'allégresse :
Ce n'est plus à des jeux que mon cœur s'intéresse.
Le Romain nous invite à voir d'autres combats ;
Il vient nous menacer, & nous sommes soldats.
Eh ! quoi, n'entends-tu pas la liberté qui crie :
Perdez mes ennemis, sauvez votre patrie.

FLAVIUS.

Ah ! cesse, Arminius, de me faire rougir.
Quand il en sera temps, tu me verras agir.
Ne crains pas que jamais mon courage s'égare ;
Mais je n'ai plus une âme insensible & barbare.
Ah ! souviens-toi que Rome en moi voit un Germain,
Qu'elle a rendu plus grand, plus juste, plus humain.
Après tant de bienfaits, je n'ai pas la puissance
De vouloir lui ravir toute reconnaissance.
J'aime encor les Romains ; & tu les dois aimer ;
Ils t'ont comblé d'honneurs, pour te mieux animer
A toutes les vertus qui forment le grand homme ;
Tes titres, ton nom même est un bienfait de Rome.
Va, tant que cet anneau décorera ta main,
Comme moi, tu dois être & Chérusque & Romain.

ARMINIUS.

Moi Romain ! c'est un crime ici de le paroître...
Abjure ainsi que moi ce nom digne d'un traître.

Je veux rompre à tes yeux mes vains engagemens.
O Dieux , qui m'entendez , recevez mes sermens ;
Embrâsez cette main , si je la pare encore
D'un don qui m'avilit & qui vous déshonore.

(il jette son anneau.)

F L A V I U S.

Rome de ses faveurs n'attendoit pas ce prix ;
Je ne les croyois pas dignes de ton mépris.
Quand elle te renvoie une Amante , une Epouse ,
Dont j'ai cru jusqu'ici ton ame si jalouse,
Ce don t'avilit-il , & le dédaignes-tu ?

A R M I N I U S.

Je ne puis de Thusnelde oublier la vertu.

F L A V I U S.

Tu l'aimes donc toujours ?

A R M I N I U S.

Ce n'est pas sa jeunesse ;
Son rang ni sa beauté , qui fixent ma tendresse :
Des charmes plus puissans ont troublé mon repos :
La fille d'Adélinde a l'ame d'un héros.
Cette ame que j'adore — & que tu dois connoître —
Dans quel perfide sein , Dieux ! l'avez-vous fait naître ?

F L A V I U S.

Quoi ! sa mere ! ...

A R M I N I U S.

Elle offroit de faire mon bonheur.
Mais , ô Ciel ! à quel prix ? il va te faire horreur.

38 LES CHÉRUSQUES,

Il falloit, imitant toutes ses perfidies ,
 Me rendre l'artisan de ses trames hardies ,
 Faire fleurir ici les vices des Romains ,
 Lui jurer d'abolir les vertus des Germains ;
 Et docile aux conseils que lui dicte sa rage ,
 A son lâche dessein consacrer mon courage.
 Mere impie , à tes vœux si je m'étois rendu ,
 J'ai le cœur de ta fille , & je l'aurois perdu !
 C'est elle qui m'élève & me rend magnanime.
 S'il faut perdre sa main , conservons son estime...
 Mais notre liberté , mon frere est en danger ;
 A tout autre intérêt gardons-nous de songer.
 Sors de cette mollesse où s'endort ton courage ;
 Songe que Rome veille & poursuit son ouvrage :
 Viens , ne vois point en moi ton Chef , ton Général ,
 Mais un frere , toujours ton ami , ton égal.
 Participe aux lauriers que m'apprête la gloire ,
 En partageant les soins qu'exige la victoire.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ADÉLINDE *seule.*

INFLEXIBLE vieillard , orgueilleux Citoyen ,
 Ton farouche parti l'emporte sur le mien.
 Tu croirois avilir ton superbe courage ,
 En prévenant Varus par un premier hommage.
 D'une vaine hauteur il saura s'affranchir.
 Moi-même devant toi je l'engage à fléchir ,
 A flatter cet orgueil où ton parti s'obstine.
 Mais tremble ; ton triomphe avance ta ruine.
 Tes fils sont divisés , & tu vas aujourd'hui
 Voir l'un de tes soutiens devenir mon appui.
 Mais d'où vient que Marcus , qui déjà devoit être
 De retour en ces lieux . . Ah ! je le vois paroître.

SCENE II.

MARCUS , ADÉLINDE.

ADÉLINDE.

En bien , Varus...

MARCUS.

Varus , suivant votre conseil ,
 D'un hommage contraint ordonne l'appareil.

Civ

40 LES CHÉRUSQUES,

Il va se rendre ici ; mais êtes-vous certaine ,
Qu'il ne hazarde pas une démarche vaine ?

A D É L I N D E.

Si tu l'as prévenu , que sa marche en ces lieux ,
Pour gagner tous les cœurs , doit frapper tous les yeux ;
Si dans ces bois surpris de sa magnificence ,
L'éclat de son entrée annonce sa puissance ;
Non , je ne doute point qu'à ce nouvel aspect ,
Le zele de nos Chefs ne soit plus circonspect.
Leur audace du moins ne pourra se défendre
De répondre à l'honneur qu'il consent de leur rendre ;
Il vient dans leurs forêts ; crois que ce même jour
Les verra dans son camp arriver à leur tour.
Et là , de leur destin , Varus sera le maître.
Et de celui du peuple , ici , moi , je vais l'être.
Auguste aura bientôt des Autels parmi nous ,
Si mon fils , que je crains. . .

M A R C U S.

Eh ! Que redoutez-vous

D'un fils si vertueux ? . . .

A D É L I N D E.

Sa vertu , dont moi-même
J'ai trop encouragé l'indépendance extrême.
Il faut de mes desseins , conçus pour sa grandeur ,
Découvrir à ses yeux toute la profondeur.
J'ai choisi ce moment ; je l'attens & je tremble ,
Qu'insensible aux honneurs que pour lui seul j'assemble.

T R A G É D I E.

41

Son cœur , qui ne connoît encor que son devoir ,
Ne rejette à la fois le sceptre & l'encensoir .

M A R C U S.

Comptez sur une aveugle & prompte obéissance
Montrez-lui ce que c'est que la toute-puissance ;
Vous verrez sa vertu se faire illusion ,
Et laisser un champ libre à son ambition.

A D É L I N D E.

Je ne fais ! mais allez ; que ce parti farouche ,
Qui veut vous avilir , sache par votre bouche ,
Que le Prêteur veut bien , oubliant tous ses droits ,
Pour nos seuls intérêts , descendre dans nos bois.

M A R C U S.

J'ai vu le Général , & sa haine troublée
A soudain , de vos Chefs , convoqué l'assemblée.
J'ai promis de m'y rendre ; ils me feront savoir
Le lieu qu'ils ont choisi pour nous y recevoir.

S C E N E III.

SIGISMOND , A D É L I N D E.

A D É L I N D E.

JE le vois : sur son front , la tristesse est empreinte ;
Après avoir considéré Sigismond qui paroît embarrassé.
Quel silence , mon fils ?

S I G I S M O N D.

Ah ! vous voyez ma crainte :

LES CHÉRUSQUES;

Je trahis mon devoir , ma Patrie & mes Dieux.

A D É L I N D E.

Vas, tu ne trahis rien ; écoute , ouvre les yeux ;
Quitte d'un peuple vil les préjugés bizarres ,
Et vois tous les mortels , policés ou barbares ,
Dans le sein des Cités , au milieu des forêts ,
Du beau nom de devoir , masquer leurs intérêts :
L'amour de la sagesse a perdu plus d'un Sage.
Suis Rome qui t'appelle & qui t'ouvrant son sein ,
Pour illustrer ton sort , veut servir mon dessein.
Eh quoi ! si ton pays à ta grandeur s'oppose ,
S'il ne fait rien pour toi , lui dois-tu quelque chose ?
Qu'attends-tu de ces Dieux ? s'occupent-ils de nous ?
Quel bien fait leur bonté ? Quel mal fait leur courroux ?
Rome a des Grands, mon fils, plus puissants sur la terre ,
Que ces fantômes vains dont tu crains le tonnerre.
Prodigue ton encens à ceux dont le pouvoir
Peut à son gré détruire ou combler ton espoir.

S I G I S M O N D.

Qu'entends-je ? Où suis-je ? Quoi ! C'est la voix d'une
mere ,

Cette voix consolante , & qui m'étoit si chere !
Qui m'apprit la vertu ! qui fut mon seul appui !
Trompoit-elle autrefois ? m'instruit-elle aujourd'hui ?
Dois-je étouffer en moi la voix de la sagesse ?
Ah ! de l'ambition , voulez-vous que l'ivresse ,

Des plus beaux de mes jours trouble tous les instans ?

A D É L I N D E.

Ce n'est pas moi, mon fils, qui le veux ; c'est le temps.
 Les Germains vont changer de Dieux & de maximes.
 Les vertus de nos jours seront bientôt des crimes.
 J'ai fait ce que j'ai dû ; tu nâquis Citoyen ,
 Et pour te distinguer tu n'avois qu'un moyen ;
 Une extrême valeur jointe à l'obéissance :
 A ces deux qualités j'ai formé ton enfance.
 Mais tu vois les Romains dissipe ton effroi ;
 Ils ne feront la guerre ou la paix que pour toi.
 Ils vont mettre en tes mains ces sauvages contrées ;
 Et j'en ai pour garant leurs promesses sacrées.
 Tu devois obéir , il s'agit de régner ;
 Et c'est ce nouvel art que je veux t'enseigner.
 Que les Dieux du Vésér cedent aux Dieux du Tibre ;
 Détruis ta liberté pour devenir plus libre ;
 Accoutume tes yeux à de nouveaux objets ;
 Sers Rome ; tes égaux vont être tes sujets.
 La Mitre est sur ton front ; j'y mettrai la Couronne.
 Eleve ton génie , & monte sur le trône.

S I G I S M O N D.

Moi , m'asseoir sur un trône , où siègent les remords !
 Moi , détruire en mon cœur ses plus nobles transports ,
 Et porter sur mon front la double ignominie.
 Et de la servitude & de la tyrannie !

44 L E S C H É R U S Q U E S ,

Un simple Citoyen , disiez-vous , est plus grand ...

A D É L I N D E .

Oui , mais ce n'est qu'un nom , qu'à son gré chacun
prend :

Le parti le plus bas , s'arroe un si beau titre ;

Et des autres se croit le souverain arbitre.

Del'intérêt commun tous paroissent épris ;

Et le peuple incertain , divisé par leurs cris ,

De leurs desseins cachés , victime déplorable ,

S'imagîne être libre & n'est que misérable.

Le grand homme , au milieu de ces partis affreux ,

S'élève , les subjuge & les rend tous heureux.

S I G I S M O N D .

Eh ! ne voyez-vous pas s'élever des terapètes ;

Et pour me renverser , mille mains toutes prêtes !

Les fils de Ségismar , plus orgueilleux que moi ,

Voudront-ils s'abaïsser à reconnoître un Roi

Dans le fils d'Adélinde ?

A D É L I N D E .

Oui , connois mieux ta mere ;

Elle ne craint plus rien des enfans ni du pere.

S I G I S M O N D .

Quoi , le grand Ségismar , le fier Arminius . .

A D É L I N D E .

Ils sont tes ennemis ; mais contre eux Flavius

A déjà dans mes mains juré de te défendre.

Pour toi , vois ton ami prêt à tous entreprendre :

Il commande un Parti de dix mille Germains,
Qu'il va déterminer à se joindre aux Romains,
Si nos chefs obstinés dans leur haine impuissante,
Rejettent l'amitié que Rome leur présente.

SIGISMOND.

Leur courage jamais ne pourra consentir
A des dons présentés pour les assujettir.

ADÉLINDE.

Tu peux regner par eux ; ils ont fait d'un Octave
Le Souverain de Rome.

SIGISMOND.

Ils m'en feroient l'esclave !

ADÉLINDE.

Non , je prétends fonder un Empire aujourd'hui ;
Qui ne dépendra pas longtems de son appui.
Ta mere t'apprendra bientôt l'art de détruire
Ceux qui vont t'élever, s'ils cherchoient à te nuire.

SIGISMOND.

Arrêtez. Votre fils tremblant à vos genoux,
Peut renoncer au jour qu'il a reçu de vous ;
Mais devenir tyran ! Non , son cœur n'est plus maître
D'éteindre cette horreur que vous avez fait naître.

(*Adélinde jette un regard d'indignation sur son fils.*)

Punissez....

ADÉLINDE.

Soumets-toi, tu sçais ma volonté.
Par ces Dieux, devant qui tu laisses ma bonté,

46 L E S C H É R U S Q U E S ,

Jure , jure à l'instant d'obéir à ta mere.

S I G I S M O N D .

Ils ne sont à vos yeux qu'une vaine chimere.

A D É L I N D E .

Tu les crois ; fais serment de remplir mes desseins.

S I G I S M O N D .

Je sens combattre en moi les devoirs les plus saints ;
Il faut que je balance & que mon cœur abjure
Les droits de la patrie ou ceux de la nature ;
Je suis un sacrilège en ces lieux abhorré ;
Mon sort est d'être encor traître ou dénaturé !
O Patrie , est-ce toi qui seras la plus forte ?
Je ne peux résister.... une mere l'emporte.
Plein d'horreur pour vos vœux , je ne peux vous hair.
Je jure , je promets de ne pas vous trahir.
Ah ! j'apperçois Marcus.

A D É L I N D E .

Va , laisse-moi.

S C E N E I V .

M A R C U S , A D É L I N D E .

M A R C U S .

P R I N C E S S E ,

C'est ici que Varus vient remplir sa promesse ,

Tous vos Chefs sont enfin disposés à le voir ;
Et si son éloquence est sur eux sans pouvoir ,
Ils n'échapperont pas au piège qu'il leur dresse.
Déjà pour l'admirer tout le peuple s'empresse.

A D É L I N D E.

Eh ! bien , je me retire , & vais tout préparer ,
Pour confondre ces Chefs , & les faire abhorrer.

S C E N E V.

SÉGISMAR, ARMINIUS, FLAVIUS, MARCUS,
LES CHEFS DES ALLIÉS & leur suite; Citoyens
Chérusques.

M A R C U S;

LE Préteur plein d'espoir vient.

S É G I S M A R.

Oui , mais il se trompe ,

S'il croit nous éblouir par une vaine pompe.
Varus peut s'épargner tant d'inutiles soins.
Rome se hâte trop ; elle devrait du moins
Attendre que ce peuple eût donné quelque indice
Que la vertu lui pèse & qu'il cherche le vice.
Rome ailleurs à son gré , peut élever sa voix ;
Quand nous aurons ses mœurs , nous recevrons ses
Loix.
L'équité nous suffit.

Songez qu'en sa carrière,
 Pleine d'obscurité, nous marchons sans lumière;
 Les Loix sont ses flambeaux. Et vous les écarterez!
 Laissez-les parmi nous répandre leurs clartés,
 Dont l'éclat a rendu les Romains si célèbres.

S É G I S M A R.

Il vaut mieux à jamais rester dans nos ténèbres.
 Qu'importe, quand un peuple est fort & vertueux,
 Qu'il ait de vaines Loix, des arts voluptueux?
 Il faut d'autres soutiens, il faut des dons plus rares,
 Dans ces climats que Rome ose nommer barbares;
 Et qui le sont moins qu'elle & que ses vils tyrans,
 Jaloux de présider à tous nos différends;
 Mais, Princes, de Varus je vois déjà la Garde:
 Songeons qu'en ce moment, l'œil des Dieux nous
 regarde.

S C E N E V I.

*VARUS précédé de six Licteurs & suivi d'un brillant
 Cortège. Les Acteurs précédens. (Les Chérusques se
 rangent d'un côté, les Alliés de l'autre; les Romains
 occupent le fond du Théâtre; Varus & Arminius
 s'approchent vers le milieu.)*

VARUS à Arminius.

Ce peuple, dont je fais estimer la fierté,
 Pourra-t-il de ma voix souffrir la liberté?

ARMINIUS.

ARMINIUS.

Si ton dessein n'est pas de lui parler en Maître,
Parle, nous t'écoutons.

V A R U S.

Vous allez me connoître :
Nous venons en amis, & non pas en Vainqueurs.

ARMINIUS.

Ce titre, sur le champ, trouveroit des Vengeurs.

V A R U S.

De l'ame des Germains, j'admire la noblesse ;
Mais à tant de grandeur se mêle une foiblesse.
Des Héros ne sont point inquiets, soupçonneux.
Doivent-ils craindre en nous, ce qui n'est point en
eux ?

Vous doutez qu'un Romain puisse être magnanime ?
Rendez plus de Justice à l'esprit qui m'anime.
Je ne mets point ma gloire à séduire, à tromper ;
Quels que soient vos soupçons, je veux les dissiper,
En faisant rejaillir jusques sur vos rivages,
L'abondance de Rome, & tous ses avantages.
Sans croire s'abaisser, la Majesté des Rois,
Souvent nous a rendus arbitres de leurs droits.
A nos Législateurs, vous préférez les vôtres ;
L'Univers ne peut être heureux que par les nôtres.
J'ose espérer qu'un jour vous les connoîtrez mieux ;
Vous rougirez alors de vos mœurs, de vos Dieux ;

Et vous viendrez à Rome, avec des voix moins fieres,
Rechercher ses vertus & briguer ses lumieres;
Maintenant qu'elles sont l'objet de vos terreurs,
Restez assujettis à vos tristes erreurs;
Suivez votre penchant, & ce bouillant courage
Qui n'aspire à briller qu'au milieu du carnage.
Vous croyez que la gloire & le nom de vainqueur,
Sont les seuls, dont l'éclat doit toucher un grand
cœur :

Eh bien ! si la victoire a pour vous tant de charmes,
Venez vaincre avec nous ; réunissons nos armes.
Sur le trône du Monde un Monarque affermi,
Auguste, se déclare aujourd'hui votre ami.
Depuis que de Germains sa garde est composée,
Sa tête aux trahisons cesse d'être exposée ;
Vos Citoyens pour lui ne sont plus étrangers.
Leur zele, de son trône, écarte les dangers.
Et vous, quoi ! vous pourriez, sur une crainte injuste,
Vous déclarer ici les ennemis d'Auguste ?
Quand son amour pour vous cherche à se signaler,
Verrois-je contre lui la haine s'exhaler,
Soulever les esprits, les animer à suivre
L'audace de Mélo, qui commence à revivre ?
On voit ses Lieutenans courir de toutes parts,
Pour rassembler, dit-on, ses Sicambres épars.
On dit que sa fureur, pleine de confiance,
Du Chérusque en secret, recherche l'alliance :
Mais Rome offre la sienne ; & je ne peux penser
Qu'entre Auguste & Mélo vous puissiez balancer.

L'une ou l'autre alliance en ce moment offerte,
 Devient votre salut ou cause votre perte.
 J'ai voulu sans détour vous parler une fois.
 Je suis venu sans crainte au milieu de vos bois.
 Ne foyez pas surpris, si ma voix vous annonce,
 Que ce soir, dans mon camp, j'attends votre réponse.

SCENE VII.

SÉGISMAR, ARMINIUS, FLAVIUS, LES CHEFS
 DES ALLIÉS & leur suite, CITOYENS CHERUS-
 QUES. (*Les Alliés sont d'un côté & les Cherusques*
de l'autre.)

ARMINIUS.

Vous l'avez entendu; Peuples, vous voyez tous,
 Quel service odieux Rome exige de vous.
 Elle veut vous détruire, & pour ce grand ouvrage,
 Elle ose destiner votre propre courage.
 Ah! contemplons Mélo; son trône est renversé,
 Sa tête mise à prix, son peuple dispersé.
 Rome redoute un Roi qui brave tant d'obstacles,
 Qui s'apprête à donner le plus grand des spectacles.
 Mélo change en soldats les plus vils des humains,
 Et ce sont des héros qui sortent de ses mains.
 Leur zele le suivoit dans d'affreuses retraites;
 On les voit reparoître après tant de défaites.

D ij

12 L E S C H É R U S Q U E S ,

Et voilà ceux que Rome ordonne d'accabler !
 Irez-vous la servir , quand ils la font trembler ?
 Ne vous y trompez pas ; Rome attend que vos armes
 Renversent l'ennemi qui cause ses allarmes.
 Vous la verrez soudain se tourner contre vous ,
 Pour orner un triomphe obtenu par vos coups ;
 Et sa fortune alors par vous-même agrandie ,
 Traitera ce bienfait comme une perfidie.
 N'écoutons que l'honneur, l'honneur qui nous prescrit
 De secourir un Roi par un tyran proscrit.

F L A V I U S .

J'admire Arminius ; son courage me charme ;
 Mais sa témérité me surprend & m'allarme.
 Il conçoit , contre Rome , un chimérique espoir ;
 Que peuvent nos efforts contre tant de pouvoir ?
 Vengerons-nous Mélo , nous , de qui l'impuissance
 A trahi si souvent notre propre vengeance !
 Des Germains tant de fois vaincus & terrassés ,
 Ne renouvelons pas les désastres passés.

S É G I S M A R D .

Flavius ! c'est mon fils ; qui croit Rome invincible ,
 Rome , à sa liberté devenue insensible !
 Ne sens-tu plus la tienne ? O braves Alliés ,
 Du pouvoir des Romains êtes-vous effrayés ?
 De nos Troupes contre eux la valeur réunie
 Sait affronter la mort & fuir l'ignominie.
 Attaquons les Romains. Oui , Princes , combattons.
 Quoi ! ne valons-nous pas les Cimbres , les Teutons ?

TRAGÉDIE

33

Ah ! nous verrons comme eux fuir les tyrans du Tibre ,
Qui ne peuvent souffrir l'aspect d'un Peuple libre ,
Qui détronent les Rois , qui foulent l'Univers .

LE CHEF DES BRUCTERES.

Pour moi , j'ai toujours vu dans les combats divers ,
Où , contre les Romains , nous conduisit la gloire ,
La justice pour nous & pour eux la victoire ,
Flavius , nous prêtons nos bras & nos conseils ;
C'est aux Dieux à régler le sort de nos pareils .
Peut-être allons nous voir la victoire , plus juste ,
Humilier l'orgueil des Esclaves d'Auguste ;
Mais si contre nos vœux son caprice est constant ,
S'il faut périr , eh bien , la gloire nous attend ;
Le Ciel à la valeur offre une autre patrie ,
Où la vertu triomphe & n'est jamais flétrie .

ARMINIUS.

Il faut combattre Rome ou vivre sous ses loix . —
Princes , votre regard m'annonce votre choix .
Hâtons-nous , combattons , & que notre courage ,
Nous délivre à jamais d'un honteux esclavage .

FLAVIUS.

Devons-nous oublier que Varus nous attend ?
Est-ce à nous , contre lui , de choisir cet instant ?
Sans répondre à l'honneur qu'il est venu nous rendre ,
Irons-nous l'attaquer , irons-nous le surprendre ?

D iij

Veux-tu que dans son camp nous fissions un Prêtreur ;
Et que nous empruntions son langage imposteur ?

A R M I N I U S.

Non , que notre franchise étonne sa souplesse.
Craindre de lui parler , seroit une foiblesse.
Je lirai dans son ame , & d'après ses projets ,
Nous lui déclarerons ou la guerre ou la paix.

Fin du troisieme Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

THUSNELDE, GISELLE.

THUSNELDE.

P A R M I tant de Héros, parle-moi sans détour ?
Est-ce lui, dont en vain on attend le retour ?
Quoi ! ce grand Citoyen que leur choix magnanime
A nommé pour guider l'ardeur qui les anime,
Arminius

GISELLE.

Ce Prince est le seul que nos Dieux
N'ont pas voulu sauver de ce piège odieux.
Dans le camp des Romains

THUSNELDE.

O crime ! ô perfidie !
O vile politique ! ô lâcheté hardie !
Un Préteur ! étouffer dans son cœur tout remord ,
Pour préparer des fers

GISELLE.

Et peut-être la mort !
De nos généreux Chefs , il redoute l'élite ;
Contre leur fermeté sa foiblesse s'irrite.

Div

THUSNELDE.

Arminius, des siens marchoit environné,
Et dans ce grand danger, tous l'ont abandonné!

GISELLE.

N'imputez son malheur qu'à son ardeur bouillante
Qui n'a pu supporter une marche trop lente.
Il les a devancés : cependant aucun d'eux,
Ne soupçonnoit Varus d'un complot si honteux.
Ils alloient, dans son camp, entrer sans défiance,
Lorsqu'on en voit sortir un Gète qui s'avance,
Qui s'approche en criant : *ô Germains, arrêtez,*
Vous êtes tous perdus, si vous ne m'écoutez ;
Sachez qu'Arminius estime mon courage.....
Ségismar vient, l'écoute, & change de visage ;
Il appelle les Chefs qu'il consulte un moment :
Et soudain on les voit avec étonnement,
Maudire de Varus les pavillons perfides,
Et vers leurs simples toits tourner leurs pas rapides.
Mais, je vois Adélinde.

THUSNELDE.

Ah! cachons mon effroi.
Du fort d'Arminius, va, cours, informe-toi.



SCÈNE II.

ADÉLINDE, THUSNELDE.

THUSNELDE.

VOILA donc le bonheur, la gloire, la puissance,
Que produisent les Loix, les Arts & la présence
De ces Romains, si chers & si grands à vos yeux ?
On dit qu'Arminius dans des fers odieux.....

ADÉLINDE.

Son orgueil, ses mépris, méritoient ce salaire ;
Il osoit m'offenser, & cherchoit à te plaire.
Oublie Arminius. Que son nom avili,
Dans l'opprobre à jamais demeure enseveli !
Il abusoit déjà d'une vaine puissance ;
J'ai vu tous ses égaux las de son arrogance.
De ce Chef qu'on rejette, un autre aussi puissant ;
Moins fier que ce barbare & plus reconnoissant,
Bientôt avec ta main, va prendre ici la place.

THUSNELDE.

Eh ! quel est ce Germain dont l'infidèle audace
Songe à le remplacer dans son rang, dans mon cœur,
Et de Rome & de moi pense être le vainqueur ?

38 LES CHÉRUSQUES,

ADELINDE.

C'est un vrai Citoyen , un Héros.....

THUSNELDE.

C'est un traître.

Je ne le connois pas, ni ne le veux connoître.

ADELINDE.

Tu le connois, ma fille, il est digne de toi.

THUSNELDE.

Lui ! Lit-il dans mon ame, & sait-il que ma foi,
Que toute mon estime & toute ma tendresse...
Pardonnez... Je me perds ; vous voyez ma foiblesse.

ADELINDE.

Je vois que ton courage en saura triompher.
Quelque soit ton amour, il le faut étouffer.

THUSNELDE.

Eh quoi ! vous ordonnez que j'étouffe une flamme ;
Qui jamais sans vos soins n'auroit troublé mon ame.
Vous voulez que j'oublie... Eh bien, je me soumetts.
Reclamez ce héros ; qu'il vienne & je promets
Qu'à mes loix, son ardeur, également soumise,
Me rendra sur le champ la foi que j'ai promise.
Je ferai libre alors, je verrai son rival.
Et si l'amour du Peuple, en ce moment fatal,

Plus que mes vains attraits, & l'enflâme & l'inspire :
 Ma mere, vous pouvez, de ce cœur qui soupire,
 Une seconde fois disposer aujourd'hui.
 Nommez cet autre époux, & je m'immole à lui :
 Ce sacrifice est grand ; il est affreux sans doute.
 Mais je suis Citoyenne, & l'effort qu'il m'en coûte. . .

A D É L I N D E.

Cesse de m'accabler du nom de Citoyen.
 Sois ma fille avant tout ; c'est ton premier lien.
 Tout autre doit ici lui céder la victoire :
 De toi, ta mere attend ou sa honte ou sa gloire :
 Mon sort est dans tes mains. Ce n'est pas ton pays ;
 C'est moi, par tes refus, oui, moi que tu trahis ;
 Que ne puis-je te peindre à quels maux tu m'exposes ?
 Consulte bien ton cœur, & perds-moi, si tu l'oses.

T H U S N E L D E.

Moi, vous perdre !

A D É L I N D E.

Crains donc de mépriser l'époux
 Qui va bientôt ici tomber à tes genoux.

S C E N E I I I.

T H U S N E L D E *seule.*

QUEL est donc cet époux qu'il faut que je préfère,
 Si je ne veux causer la perte de ma Mere ?
 Arminius aux fers !

SCÈNE IV.

SIGISMOND, THUSNELDE.

SIGISMOND.

IL est libre.

THUSNELDE.

Comment ?

SIGISMOND.

Il a trompé Varus.

THUSNELDE.

Dieux ! quel événement !

SIGISMOND.

A l'aspect des Romains, à leur joie inquiète,
Son cœur a soupçonné quelque trame secrète ;
Il cachoit à leurs yeux ses regards allarmés.
Par un Cate bientôt ses soupçons confirmés,
Craignant tout pour nos Chefs, il les a fait instruire
De ce piège inoui tendu pour les détruire.
Tandis qu'Arminius cherchoit à les sauver,
Le Préteur se flattant de les voir arriver,
De les faire tomber tous dans le même abîme ;
Laissoit en liberté cette grande victime.
Le héros prend son temps ; les perfides Romains
L'ont vu comme un éclair s'échapper de leurs mains.

Et sa fuite pour nous devient une victoire,
Qui les couvre de honre en le comblant de gloire!

THUSNELDE.

Que fait-il ?

SIGISMOND.

Je l'ai vu , parmi les Citoyens,
Qu'il anime à combattre , à briser leurs liens.
Ton amant semble un Dieu dont la voix les appelle !
Et ton frere , en secret , charmé de ce grand zele ,
Dont tous les cœurs devroient se laisser animer ,
N'ose élever sa voix que pour le réprimer.

THUSNELDE.

Pourquoi te charges-tu d'un honteux ministère ?
Abjure. . .

SIGISMOND.

Je ne puis. . .

THUSNELDE.

Qui t'arrête ?

SIGISMOND.

Une Mere ,
Des Partisans de Rome invisible soutien ,
Pour qui d'Arminius les vertus ne sont rien.
J'ai vu les deux partis dans leur haine inflexibles ;
L'un l'autre s'accuser de rester insensibles

64 LES CHÉRUSQUES,

Détermine mon choix favorable ou funeste ;
Montre-moi le parti qu'il faut que je déteste.
Finis les longs tourmens d'un cœur trop partagé ;

(en montrant le fer dont il est armé.)

• Ordonne... dans quel sein veux-tu qu'il soit plongé ?
Tu te tais

THUSNELDE.

Oses-tu me choisir pour arbitre ?
Dans quel temps !

FLAVIUS.

Ton reproche éclate à juste titre ;
Mon cœur a trop tardé de s'ouvrir à tes yeux.
Mais pardonne à ce cœur que tourmentent les Dieux ,
Que tous ses sentimens en tumulte déchirent ,
Que Rome & mon pays cruellement attirent ,
Qu'Adélinde & mon Pere appellent à la fois. —
Je ne veux écouter désormais que ta voix.

THUSNELDE.

Entre la liberté , l'amour , ton peuple & Rome ,
Je te vois balancer ... & tu prétens être homme !
Que ton cœur incertain ne me consulte pas !
Tu me ferois rougir de mes foibles appas ,
S'ils étoient plus puissans dans ton ame attendrie ,
Que tes premiers devoirs , l'honneur & la patrie.

FLAVIUS.

TRAGÉDIE.

65

FLAVIUS.

T'aimer est mon bonheur, mon unique devoir.
A tes pieds.

THUSNELDE.

Leve-toi. Quitte un coupable espoir.
D'un méprisable amour, porte ailleurs les hommages.

FLAVIUS *en se levant.*

Oses-tu m'outrager ?

THUSNELDE.

Non, c'est toi qui m'outrages.

Souffrirai-je un amant assez présomptueux,
Pour aspirer à moi, sans être vertueux ?
Les grandes actions n'échauffent plus ton ame ;
Qui se livre aux transports d'une honteuse flame.
Tu veilles pour me plaire ; & ton bras endormi
Est armé vainement aux yeux de l'ennemi.
Est-ce là cet amour, le partage du brave ?
Lui, qui fait des héros, peut-il te rendre esclave ?
Ton frere, ton rival, de mes attraits touché,
Si son cœur à la gloire étoit moins attaché,
Eût-il fait sur le mien



SCENE VII.

ARMINIUS *armé*, THUSNELDE,
FLAVIUS, SIGISMOND.

ARMINIUS.

QUE vois-je? La nuit sombre,
Qui commence à couvrir la terre de son ombre,
Trompe-t-elle mes yeux? ah! Thusnelde est-ce toi?

THUSNELDE.

O Ciel! Arminius!

ARMINIUS.

Thusnelde, je te voi.

O cher & doux moment! Mon cœur dans ton absence,
Craignoit tout pour tes jours, qu'assure ta présence.
Crois que chez les Romains ton sort seroit affreux,
S'ils te voyoient encor, quand je marche contre eux.

THUSNELDE.

Quoi! la peur de ma perte arrêtoit ton courage?
Va, plus un vil Préteur m'eut fait sentir sa rage,
Plus il m'eut annoncé que tu l'avois vaincu.
Thusnelde dans ses fers n'eut pas long-temps vécu;

Une mort glorieuse eut fini ses misères.
 Dans le séjour des Dieux, j'eusse appris à nos pères,
 Que c'est Arminius & ses coups triomphans,
 Qui vengent leur patrie & sauvent leur enfans;
 Mais quoi ! dans ce moment dont je sens tout le
 charme,

Ton cœur paroît encor frappé de quelque allarme.
 Du plus grand des dangers les Dieux nous ont sauvés ;
 A de nouveaux périls sommes-nous réservés ?
 D'où viennent tes soupçons !

ARMINIUS.

Tu m'aimes ; je t'adore ;
 Et c'est notre amour même ici que je déplore.
 Mon espoir est trompé ; Thulselde ; c'est en vain ;
 En possédant ton cœur, que j'aspire à ta main.
 Il faut y renoncer, ou fléchir sous des maîtres ;
 Je marche sur les pas qu'ont suivi nos ancêtres ;
 Si l'on parle de moi, je veux qu'on dise un jour :
Il aimoit ; son devoir l'emporta sur l'amour.

THUSNELDE.

Ton amour, je le fais, n'est point une foiblesse.
 Il m'a toujours paru digne de ma tendresse.
 Maintenant que ton cœur, vers la gloire emporté,
 Ne se laisse toucher que par la liberté ;
 Quand tu crains de m'aimer : je t'aime davantage,
 Et l'amour dans mon ame agrandit mon courage.

68 LES CHÉRUSQUES,

Que ne peut ton amante aujourd'hui s'avancer ;
 Dans le champ glorieux , où tu vas t'élancer !
 Ah ! quel charme pour moi de suivre ta patrie ;
 Et d'essuyer ton front ; où bientôt la poussière ,
 La sueur & le sang paroîtront confondus ;
 De voir tous les Romains à tes pieds étendus !

FLAVIUS.

Cruelle , voilà donc le plaisir qui te flatte !
 Vois le mien Il est temps que ma douleur éclate.
 Je ne souffrirai pas que ton farouche amant
 Jouisse d'un triomphe à tes yeux si charmant.
 Je défendrai le sang qu'on s'apprête à répandre.
 Viens, Suis-moi , Sigismond.

SCÈNE VIII.

ARMINIUS , THUSNELDE.

ARMINIUS.

AH ! que viens-je d'entendre !
 Je cherchois le perfide ; il étoit devant moi !
 Ton aspect m'a troublé ; mes yeux n'ont vu que toi.
 On vouloit aujourd'hui nous livrer à des maîtres.
 Tu fais la trahison.

THUSNELDE.

Et je connois les traîtres !

Ils s'arment contre toi; vas combattre pour eux.
Pars & reviens vainqueur; sois grand, sois généreux;
Songe que tes vertus ont allumé ma flamme.

ARMINIUS.

O cœur vraiment Germain! Ta voix jette en mon ame,
Cette ame qui t'admire, une force, une ardeur,
Qui semble de ma gloire assurer la grandeur;
Pardonne au noble orgueil d'un cœur que tu trans-
portes.

THUSNELDE.

Ah! voici des Germains les fideles cohortes,
Dont la valeur t'attend pour diriger leurs pas.
Contre tant de héros, nourris dans les combats,
Verrai-je les Romains plus grands, plus intrépides..

ARMINIUS.

Non, tu ne verras point triompher des perfides;
Et le tyran de Rome être pour nous un Dieu.
Il faut nous séparer. ... Adieu, Thusnelde, adieu.

THUSNELDE.

Hélas! en te quittant, j'ai peine à me défendre
Du trouble & de l'effroi qui viennent me surprendre:
Mais j'en crois ton courage; il ranime le mien;
Il va tout surmonter; non, je ne crains plus rien.



SCENE IX.

ARMINIUS, SÉGISMAR, LES CHEFS
DES ALLIÉS & leur suite, TROUPES
DES CHERUSQUES.

SÉGISMAR à *Arminius*.

Tes ordres sont suivis; nous marchons en silence.
Tout paroît seconder tes soins, ta vigilance.
Mes yeux ont vu partir nos Bardes, dont la voix
Porte dans tous les cœurs l'amour des grands exploits.
Trois fois de leurs sacrés & sublimes cantiques
A retenti le creux de nos chênes antiques.
Voici l'instant, mon fils, si long-temps souhaité;
L'instant de la vengeance & de la liberté.
L'aspect de ces héros me rend ma jeune audace;
Comment au milieu d'eux osé-je prendre place ?
Des Arts, des Loix de Rome & de son vil tyran,
Hélas! j'ai mis au jour un lâche partisan.
Des amis des Romains, Dieux! confondez le zèle;
Et faites triompher notre haine fidelle.

A R M I N I U S.

Un frere ne veut pas seconder mes efforts.
Il croit nous affoiblir; nous en sommes plus forts;
L'œil des Dieux parmi nous ne voit plus de perfides.
Amour de la patrie, ah! c'est toi qui nous guides.

Marchons dans le sentier que nous trace l'honneur ;
De tous les vrais Germains assurons le bonheur.
Celui qui dès long-temps jouit de la lumière ,
Avec la liberté, veut finir sa carrière ;
Celui dont l'œil encor ne voit pas la clarté ,
En recevant le jour, veut voir la liberté.
Allons, vengeons sa cause ; affranchissons d'un Maître
Le Peuple qui respire & celui qui doit naître.

(en partant).

O nuit , que ta profonde & ténébreuse horreur ;
Dans le camp des Romains répande la terreur.

(en passant devant les statues).

Vous , héros immortels , chers à la Germanie ,
Dieux de la liberté , perdez la tyrannie.

Fin du quatrième Acte.



A C T E V.

S C È N E P R E M I È R E.

THUSNELDE, GISELLE.

G I S E L L E.

Des astres de la nuit, vois-tu la lueur sombre
Répandre dans nos bois plus d'horreur & plus d'ombre ?
L'astre du jour éteint tous ces flambeaux errans ;
Ainsi la Liberté dissipe les tyrans.
Ah ! rassurons nos cœurs ; cette Lune croissante
Annonce des Germains la victoire naissante.
Voici l'instant sacré si long-temps attendu ,
Où l'orgueil des Romains doit être confondu.

T H U S N E L D E.

Il le fera sans doute ; oui , mon cœur se rassure ;
Non , sur des préjugés qu'inspire un vain augure ;
Un Peuple de Héros qu'Arminius conduit ,
L'amour de la patrie & l'ardeur qui le suit ,
La puissance des Dieux , l'horreur de l'esclavage ,
Voilà mon espérance & le plus grand présage.
Quels coups Arminius lance de toutes parts !
Mon cœur le voit , le suit dans les plus grands hazards.

Vous, toujours chers, toujours présens à sa mémoire,
Combattez avec lui, Dieux, hâtez sa victoire!

SCÈNE II.

ADÉLINDE *accompagnée d'un Officier à la tête
d'une petite Troupe de Chérusques*, THUSNELDE,
GISELLE.

ADÉLINDE.

QUE faites-vous ici? venez, fuyez ces lieux.

THUSNELDE *en montrant Giselle*.

Ses fils sont au combat; & nous, aux pieds des Dieux.

GISELLE.

A ses soupirs, aux miens, daignez joindre les vôtres.

ADÉLINDE.

Les Romains ont des Dieux plus puissans que les nôtres.

Il faut porter ailleurs vos vœux infortunés.

Ces lieux sacrés pour vous vont être profanés.

THUSNELDE.

C'est ici de nos Dieux l'inviolable asyle.

Ils sauront le défendre, & j'y reste tranquille.

ADÉLINDE.

Peux-tu te reposer sur des Dieux affoiblis.

S'ils entendoient tes vœux, ils les auroient remplis;

74 LES CHÉRUSQUES;

Crains la fureur brutale & la main meurtrière.
Du soldat sourd, comme eux, aux cris de la prière,
Songe à ta sûreté; crains l'opprobre & la mort.
D'un combat inégal j'avois prévu le sort.
De ton Arminius l'espérance est trompée;
J'ai vu de toutes parts sa troupe enveloppée.
Les Romains puniront sa haine, ses mépris.
Il a cru les surprendre; eux-même l'ont surpris.
Mon parti vous attend; allez, suivez ces guides...

(*L'Officier & sa Troupe s'aprochent d'Adélinde.*)

THUSNELDE.

Moi, me réfugier dans le sein des perfides!

ADÉLINDE.

Fui, dis-je; tout ici me fait trembler pour toi.

THUSNELDE.

Si l'asyle des Dieux n'en est plus un pour moi,
Si de la liberté la perte est manifeste,
Je ne veux pas avoir une fin moins funeste.
Que ces affreux vainqueurs me déchirent le flanc;
Que ces chênes sacrés soient souillés de mon sang,
Avant que par ma fuite ici je déshonore
Mon courage & mes Dieux qui subsistent encore.

ADÉLINDE.

Rien de tes préjugés ne dissipe l'erreur.
Ma tendresse pour toi semble te faire horreur.

TRAGÉDIE.

75

(*aux Soldats détachés*)

Vous , plus que mes enfans , voués à ma famille ,
Au poste de mon fils , allez , guidez ma fille.

THUSNELDE.

Vous m'inspirez , grands Dieux ! & je vous obéis.
Giselle , allons périr ou sauver mon pays.

SCÈNE III.

ADÉLINDE , *seule.*

Voici donc le moment , qui doit faire connoître
Si le Chérusque est né pour n'avoir pas de maître.
Mais déjà Flavius...

SCÈNE IV.

FLAVIUS , ADÉLINDE.

FLAVIUS.

GRACE à mes soins honteux ;
Le triomphe de Rome enfin n'est plus douteux.
Je viens de mon forfait chercher la récompense.

ADÉLINDE.

Regarde ton ouvrage avec plus de confiance ;

76 LES CHÉRUSQUES,

Ton ardeur va bientôt triompher à son tour.
Attendons que Varus, la victoire & le jour...

FLAVIUS.

Je n'atends que Thusnelde & sa main qui m'est due;
Je l'ai trop achetée, & tu me l'as vendue.
Voici le lieu, l'instant que toi-même as choisis,
Pour me donner ta fille & me nommer ton fils.

ADÉLINDE.

Tu l'es; je suis ta mere. Et bientôt ton attente. ...

FLAVIUS.

Thusnelde cependant n'est pas ici présente ?
Pourquoi, quand j'ai rempli tous mes engagemens

ADÉLINDE.

Songe que mon effroi...

FLAVIUS.

Je songe à tes sermens.
Qu'as-tu fait de ta fille ? Apprends-moi quel obstacle...

ADÉLINDE.

Ah ! reprends tes esprits. Regarde ce spectacle.

*On voit passer, dans le lointain, à travers les arbres,
des blessés & des morts.*

D'un inflexible orgueil, vois-tu les vains efforts,
La foule des blessés, des mourans & des morts...

Ils croyoient triompher dans l'horreur des ténèbres....

FLAVIUS.

Ah ! ces morts, qui sont-ils !

ADÉLINDE.

A ces clartés funebres,
Dont la pâle lueur les conduit aux tombeaux,
Voudrois-tu de l'Hymen allumer les flambeaux ?

FLAVIUS.

Que vois-je ? quels objets ! Dieux, est-ce ici ma place ?
Quelle sombre terreur m'environne & me glace ?
J'avance en frémissant... surmontons mon effroi,
Malheureux !.... me trompè-je ?

(il reconnoît son pere.)

(en revenant sur ses pas)

O Terre, engloutis-moi,

ADÉLINDE.

Flavius ! ô mon fils !

FLAVIUS.

Que dis-tu ? fuis, perfide.
Mon pere est mort ; évite un monstre , un parricide.
Ah ! sans ma trahison , sans mes lâches amours ,
Il vivroit ; mon courage eut défendu ses jours !
J'ai pu l'abandonner , me couvrir d'infâmie ,
Pour suivre , pour servir sa mortelle ennemie !
Tes ruses désormais ne peuvent m'éblouir.
Je vois mes attentats ; ne crois pas en jouir.

Si mon frere est vaincu , j'aurai du moins la gloire
 D'arracher au vainqueur les fruits de sa victoire.
 Les bataillons détruits vont être remplacés ;
 J'enflammerai les cœurs que ma voix a glacés.
 Ils s'en vont réparer , guidés par mon courage,
 Tous les maux qu'a produits ma foiblesse & ta rage.

A D É L I N D E.

Ta voix qui les a fait sortir de leur devoir ,
 Pour les y ramener , a trop peu de pouvoir.

(Flavius sort avec indignation)

Mais , vas , mene à Varus de nouvelles victimes,
 Et cours accroître encor ses lauriers & tes crimes.

S C E N E V.

A D É L I N D E *seule.*

QUE ton cœur , ô mon fils , se prépare à régner.
 Sur ton front , que tes Chefs ont osé dédaigner ,
 La victoire s'apprête à placer la couronne ;
 Tu n'as qu'à faire un pas pour monter sur le trône ;
 Si mes yeux , un moment , peuvent t'y voir assis ,
 Je mourrai satisfaite , après tant de soucis.
 Que ne puis-je déjà contempler ces Provinces ,
 Heureuses sous les loix du plus juste des Princes ,
 C'est à toi de changer leur déplorable sort.
 Que la haine , l'orgueil , la vengeance & la mort ,

Les seuls Dieux révéérés dans ces Cantons sauvages,
Cessent de les remplir de leurs affreux ravages.
Qui vient ?

S C E N E VI.

GISELLE, ADÉLINDE.

ADÉLINDE.

C'EST toi, Giselle. Et ma fille ! Ah ? pourquoi ?
Seule, ici.... mes enfans....

GISELLE.

Ah ! tu dois frémir....

ADÉLINDE.

Moi.

Quel secret....

GISELLE.

Si tes yeux, de ta fille inquiète,
Dans la route, avoient vu l'ardeur sombre & muette,
A peine nous touchions au poste de ton fils,
Elle rompt le silence, il répond à ses cris;
Il accourt : *c'est ma sœur, c'est sa voix qui m'appelle.*
Non, c'est la liberté, secourons-la, dit-elle.
Peux-tu voir les exploits, la mort de ces Héros,
Sans maudire ta vie, & ton lâche repos !
Alors de quelques Chefs l'armure abandonnée
Se présente aux regards de la sœur indignée.
Elle ose s'en saisir ; frappé de sa grandeur,
Le frere sent en lui naître la même ardeur.

Je les ai vus tous deux dépouiller leur parure ,
Et paroître soudain revêtus d'une armure.

Quoi ! dit-elle , nos mains épargnent nos tyrans !

Voyez vos Citoyens , vos Amis , vos Parens ;

*Ils combattent : & nous , sommes-nous donc moins
braves ?*

Voulez-vous un moment rester encore esclaves ?

Cet aspect d'une femme & d'un Pontife armés ,

En guerriers , en Héros , tout-à-coup transformés ,

Etonne tout ce poste , y jette un trouble étrange.

Un grand nombre bientôt à leurs côtés se range.

Elle voit avancer Flavius sur ses pas.

Arrête ? que yeux-tu ? lâche , n'approche pas ? —

Ah ! je me rends , dit-il , à tes vertus sublimes.

Souffre qu'à tes côtés je répare mes crimes.

Flavius défendra jusqu'au dernier moment

Nos Dieux , la liberté , tes jours & ton Amant. —

Ton repentir me plaît ; viens , dit-elle. A ma vue

Comme un trait aussi-tôt Thusnelde est disparue.

Sa main des ennemis montrait les étendarts ,

Aux Soldats qu'entraînoient sa voix & ses regards.

Soudain elle s'élance ; & le plus intrépide

Ne suit qu'avec effort son courage rapide.

Je l'admire ; & le mien qui se sent élever

Voit les plus grand périls , & court pour les braver ;

Mais , au milieu du trouble , où m'emporte mon zèle ;

Je m'égare ? j'entends une voix qui m'appelle ;

Je crois la reconnoître , & j'approche en tremblant.

Hélas ! c'étoit ton fils ; je l'ai vu tout sanglant.

ADÉLINDE.

TRAGÉDIE.

81

ADELINDE.

Qu'entends-je ! Sigismond ! lui ! seroit la victime. ...

GISELLE.

*Tu me vois, m'a-t-il dit, heureux après mon crime.
Je meurs pour ma Patrie. Ah ! puisse cette mort,
Ama Mere, épargner un plus funeste sort.
Arminius s'avance, & du moins mon oreille
Entend de son triomphe annoncer la merveille :
Les Dieux, dont je me suis attiré le courroux,
Ravissent à mes yeux un spectacle si doux.
Il veut parler encore, il se trouble ; il soupire ;
La pâleur du trépas, ...*

ADELINDE.

O mon fils ! il expire !
Affreuse destinée ! O comble du malheur !
Où puis-je ensevelir ma honte & ma douleur !
Voilà mes ennemis. ... Ah cherchons quelque voie,
Qui dérobe ma vue à leur barbare joie.



S C E N E VII.

ARMINIUS *précédé de plusieurs Officiers qui portent l'armure de Varus, & les Aigles prises sur les Romains.* LE CHEF DES CHAUKES, LE CHEF DES BRUCTERES, LE CHEF DES CATES, LES ACTEURS PRÉCÉDENS.

A R M I N I U S.

DIEUX! votre Peuple est libre & n'est plus avili.
L'espoir qu'il a conçu, vous l'avez accompli.
Ecartez à jamais, loin de la Germanie,
Tous les maux qu'après soi traîne la tyrannie.

(*en montrant l'armure de Varus*)

Varus de cette armure envain s'est revêtu.
Rien ne pare les coups que porte la vertu.
Aux yeux du monde entier sa honte va paroître:
Que le sort de l'Esclave épouvante le Maître!
Ah! si nos mains pouvoient aujourd'hui de ses fers,
Délivrer Rome même & venger l'Univers...

(*en regardant les Aigles*)

Aigles fieres jadis, maintenant abattues,
Demeurez & rampez aux pieds de ces Statues.
Que votre chute apprenne à la postérité!
Ce que peut la valeur & la fidélité.

O vous qui n'êtes plus! Héros, dont la victoire,
Le courage & la mort font vivre la mémoire,

Le Ciel couvre vos fronts de lauriers fructueux.
La terre a maintenant moins d'hommes vertueux.
L'adversité s'étend sur un jour si prospère.

(en parcourant des yeux tous les Citoyens)

Moi, la Patrie, & vous, nous perdons tous un pere;
Les Dieux, dont les regards sembloient veiller sur lui,
Ont de la liberté laissé tomber l'appui:
Liberté! Liberté! faut-il que par la guerre,
Tes plus grands défenseurs soient ravis à la terre?
Mais cessons de gémir, surmontons nos douleurs;
Je crois voir Ségismar, qui condamne mes pleurs.
Ses mânes satisfaits veillent sur nos cabanès.
Rome n'a plus ici d'admirateurs profanes.
Nous triomphons... mais toi, qui nous fais triompher,
Dont le courage mâle a sçu tout échauffer,
Pourquoi ne viens-tu pas, illustre & digne femme,
Recevoir le tribut qu'on doit à ta grande ame?
Je vous vois interdits... Ah! parlez, quel malheur...

LE CHEF DES BRUCTERES, *en s'approchant d'Arminius.*

Contre nos ennemis on dit que sa valeur,
Qui s'est trop obstinée au soin de les poursuivre,
L'a mise dans les fers dont elle nous délivre.

ARMINIUS.

Thufnelde prisonniere! Ah! nous n'avons rien fait.
Hâtons-nous d'achever un triomphe imparfait.

F ij

84 LES CHÉRUSQUES,

Retournons au combat, ou plutôt à la gloire
D'une plus importante & plus prompte victoire.
Courons sauver Thufnelde...

(*Arminius fait quelques pas, & les autres font
un mouvement pour le suivre*).

SCENE VIII.

FLAVIUS, LES ACTEURS PRÉCÉDENS.

ARRETE, Arminius.

Je suis digne de toi ; reconnois Flavius.
Aux derniers des Romains j'ai fait rendre les armes.
J'ai fait plus ; de l'amour j'ai sçu vaincre les charmes ;
J'étois dans l'esclavage & je viens d'en sortir.
Rends-moi ton amitié due à mon repentir.
Séduit par la tendresse & trompé par la ruse.....

A R M I N I U S.

Va, ton Chef te pardonne, & ton frere t'excuse.
Mais Thufnelde... suis-moi.

F L A V I U S.

Nos Dieux, qui par tes mains
Viennent d'humilier les superbes Romains ;
Mais qui vouloient te faire acheter la victoire,
Ne te la vendent pas si cher que tu peux croire.
Deux Escadrons, trois fois prêts à nous accabler,
Sous nos traits à la fin, forcés de reculer,

Avec eux en fuyant entraînoient une proie ;
 Qui, dans leur désespoir , eût mêlé trop de joie.
 Je les ai poursuivis ; & mon heureux destin,
 En reprenant sur eux un si riche butin,
 Acheve ton bonheur & comble leur ruine.

SCENE IX ET DERNIERE.

THUSNELDE *en habit de Guerrier* ; LES ACTEURS
 PRÉCÉDENS.

FLAVIUS.

APPROCHEZ , paroissez , belle & jeune Héroïne.

(à *Arminius.*)

Reçois des mains d'un frere , ardent à te servir ,
 Cet objet vertueux qu'il vouloit te ravir.

THUSNELDE.

Oui , je lui dois le jour : l'ivresse de la gloire
 M'emportoît , m'égaroit au sein de la victoire.
 O braves Citoyens ! magnanimes Guerriers !
 Que j'aime à voir vos fronts ceints des mêmes lau-
 riers !

Rendez à Flavius , rendez tous votre estime ;
 Du vrai courage en lui , j'ai vu l'effort sublime :
 En brisant ses liens , en surmontant l'amour ,
 Il a plus fait lui seul que nous tous en ce jour.
 Ton frere , environné de Germains intrépides ,
 Des Romains , qui fuyoient , suivoit les pas rapides.

86 LES CHÉRUSQUES;

Ses yeux étinceloient du plus ardent transport.
Cette ardeur que guidait , qu'enflammoit le remord ;
Et qui porte aux tyrans les coups les plus funestes ,
De nos fiers Oppresseurs a foudroyé les restes ,
Et répandu sur nous la gloire & le bonheur :
Qui se repent ainsi n'a point perdu l'honneur.
Il sauve ton épouse ; as-tu sauvé ma mere?

ARMINIUS.

Elle est libre ; & sa vie en ce moment m'est chere.

THUSNELDE.

Ce moment qui paroît de tes jours & des miens ,
Assurer le bonheur , fait le tourment des siens.
Ne l'abandonnons pas à sa douleur mortelle.
Allons, en attendant que nos soins, notre zele,
Rallument dans son cœur, de la gloire écarté,
L'amour de la Patrie & de la Liberté :
Rome, nous te jurons une haine éternelle ;
Tes vaisseaux, tes soldats, ta fureur criminelle,
Subjuguent vainement & la terre & les mers.
Le Chérusque jamais ne portera tes fers.

Fin du cinquieme & dernier Acte.

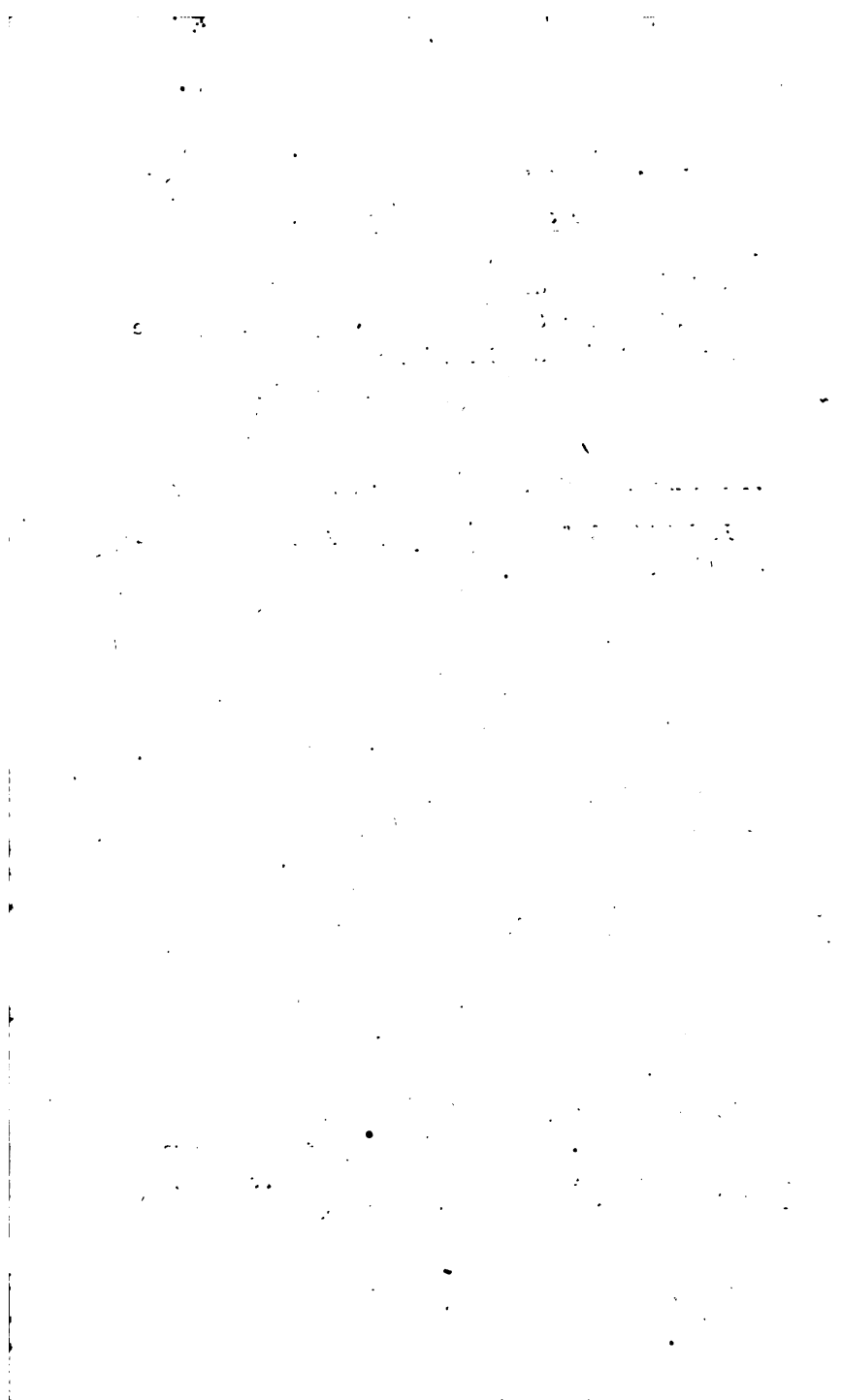
APPROBATION.

J'AI lû, par ordre de Monseigneur le Chancelier, *les Chérusques*, Tragédie ; & je crois que l'on peut en permettre l'impression. A Paris ce 2 Décembre 1772.

MARIN.

Le Privilège & l'Enregistrement se trouvent au nouveau Recueil du Théâtre François.

De l'Imprimerie d'ANDRÉ-CHARLES CAILLEAU, rue S. Severin, vis-à-vis de l'Eglise.



CLITEMNESTRE,

TRAGÉDIE.

ERRATA.

*Page 17, vers 9^e. Dans ces lieux révéres, &c.
lisez y prononcer ton nom, y répandre des
pleurs,*

*Page 21, vers 18^e. Doit-elle être vengée? lisez
Peut-elle être vengée?*

Page 26, vers 13^e. Leur jour, lisez Le jour.

*Page 43, vers 9^e Helas! pour soupirs, &c. lisez
Helas! par ces soupirs.*

*Branças, Louis Léon Félicité, duc de,
Comte de Lauraguais*

CLITEMNESTRE,

TRAGÉDIE

EN CINQ ACTES

Et en Vers.



À PARIS,

De l'Imprimerie de MICHEL LAMBERT,
rue & à côté de la Comédie Française,
au Parnasse.

M. DCC. LXI.

1911

1912

1913

1914

1915

1916

1917

1918

ÉPIÎTRE
DÉDICATOIRE
A MONSIEUR
DEVOLTAIRE.

*Vous croyez bien, Monsieur,
que l'homme qui n'a fait qu'ôter
des banquettes du galetas qu'on
appelloit le Théâtre François,
se rappelle sans amour-propre
que Périclès bâtit un Théâtre
des débris de la flotte qu'il avoit
vaincue ; mais ne pensez-vous
pas qu'on ne peut trop répéter*

qu'Annibal s'occupoit de l'histoire de la terre, en franchissant les Alpes, pour soumettre les Romains qui la faisoient trembler; que César fit un Livre sur la Grammaire en conquérant les Gaulois, & qu'enfin, lorsqu'on sépare l'art d'instruire les hommes de l'art de les gouverner, tout se dégrade jusqu'à ne présenter que l'image d'un pédant, & d'une férule? Quel spectacle pour l'homme qui croit entendre Lycurgue donner des loix en chantant Homère, & voir la gloire couronner Eschile, des Champs de Marathon, dans les Jeux Olympiques! Multa ferunt anni venientes, multa recedentes adimunt.

Quoiqu'il en soit, c'est le sort
 des grands Poètes, dans tous
 les temps, & c'est le vôtre,
 Monsieur : vous êtes dans ce
 siècle le Législateur des Peuples
 qui entendent Brutus ou Maho-
 met, & le Maître des passions
 des hommes qui voyent Alzire
 & Zaire ; mais vous sçavez ce
 qui arrivoit quelquefois à Démon-
 thène ; & vous n'êtes pas sur-
 pris que l'éloquence ait moins
 d'empire sur des Peuples corrom-
 pus, que les cris aigus de la li-
 berté sur des Peuples vertueux.
 Aussi n'est-ce qu'à vous, Mon-
 sieur, & parmi la foule de vos
 Admirateurs, au petit nombre
 qui sçavent vous admirer, que je

viiij

fourmeta l'ouvrage que je vous
présente. Si vous croyez que j'aye
élevé un monument des ruines
Attiques, c'est un Temple qui
vous en consacre.

Je suis, &c.

CLITEMNESTRE ;
TRAGÉDIE.

A C T E U R S.

CLITEMNESTRE , *veuve d'Agamemnon , & femme d'Egiste , fils de Thieste.*

EGISTE , *Roi d'Argos.*

O R E S T E , *fils d'Agamemnon & de Clitemnestre.*

E L E C T R E , *filie d'Agamemnon & de Clitemnestre.*

C H R I S O T É M I S , *filie d'Agamemnon & de Clitemnestre.*

P I L A D E , *fils de Strophius.*

P A M M E N E , *Gouverneur d'Oreste.*

I S M E N É , *Nourrice d'Electre.*

A R C A S .

C H Œ U R *d'Argiens.*



CLITEMNESTRE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

LE Théâtre représente dans le fond la façade du Palais d'Agamemnon ; à droite , un Bois de Cypres consacré aux Mânes des Atrides , & décoré des Statues de Mercure & de la Déesse Libitine ; à gauche , des Portiques qui laissent entrevoir une partie de la Ville d'Argos , & plusieurs Temples dans la campagne Argienne.

SCENE PREMIERE.

ORESTE , PILADE , PAMMENE.

PAMMENE.

VENEZ , reste chéri du pur sang de mes maîtres
Venez revoir ces lieux soumis à vos ancêtres ;
Voyez ces bois , Argos , le Temple de Junon ;
A ij

Ce Palais fut celui du grand Agamemnon.
Tout vous retrace ici sa déplorable histoire:
Ces vastes monumens élevés à sa gloire,
Abattus, renversés par un bras destructeur,
Semblent vous dire encor, qu'à ces tems de grandeur
Ont succédé des tems marqués par l'infamie.
Egistre a subjugué notre triste patrie.
Ces lieux ensanglantés par le sang de ses Rois,
Ont perdu leur splendeur, & connu d'autres loix,
Tout gémit sous la main de l'oppresseur avide,
Mais vous allez briser son sceptre parricide;
Oreste va changer nos malheureux destins;
Apollon a remis le glaive dans vos mains:
Il doit venger Atreide en frappant son épouse.
Hélas! c'est dans ces lieux que sa fureur jalouse,
Immola le meilleur, le plus grand de nos Rois.
Le jour qui l'éclaira pour la dernière fois
Eût vû fermer aussi votre foible paupière,
Vous alliez expirer sous sa main meurtrière;
Sans Electre, Seigneur, ses détestables coups
Unissoient votre sang au sang de son époux.
Vous lui devez le jour, vous lui devez vengeance.
Loin de ces lieux cruels j'élevai votre enfance;
Durant vingt ans entiers je vous nommai mon fils,
Mais vous êtes mon Roi, les tems sont accomplis.
Ce ne sont plus enfin les soupirs inutiles,
Ni les vœux d'un mortel, ni ses plaintes stériles;
Le Ciel parle, Seigneur, & c'est vous qu'Apollon
A choisi pour venger la mort d'Agamemnon.

TRAGÉDIE.

O R E S T E.

O vous, qui parcourez sur un char de lumière,
Les limites du ciel & celles de la terre,
Qui dans un cercle immense embrassant les faïsons,
Faites germer les fruits & meurir les moissons :
Vous daignez m'élever contre la tyrannie,
Et laver dans son sang l'opprobre de ma vie !
Que dis-je , malheureux ? Et quel est mon espoir ?
O combats ! ô nature ! ô terrible devoir !
Que dois-je faire ? O ciel ! . . . Je dois punir le crime ;
Venger Agamemnon ; . . . mais quelle est ma victime ?
Tonuez , Dieux immortels ! Je ne puis obéir :
Prévenez un cœur foible & prêt à vous trahir.
Epargnez-moi l'affront d'abandonner mon pere ,
Epargnez-moi l'horreur d'assassiner ma mere ,
Et laissez-moi , grands Dieux , en tombant sous vos coups ,
Expirer innocent , & digne encor de vous.

P A M M E N E.

Quel changement , ô ciel ! & quel nouveau langage !
Seigneur , qu'est devenu ce généreux courage
Qui frémissait jadis au seul nom des tyrans ?
Quoi ! ne sentez-vous plus ces nobles mouvemens ,
Ces transports d'un grand cœur que l'héroïsme enflame ,
Et que j'ai vûs cent fois s'élever dans votre ame ,
Lorsque je vous parlois d'un lâche usurpateur ,
De Mycene & d'Argos cruel persécuteur ,
Quand je vous présentais le flanc de votre pere
Ouvert sous le couteau d'une épouse adultère ,
Et ses Mânes plaintifs errans autour de vous ,

Respirant la vengeance, & pleins d'un fier courroux.
 Alors vous accusez la foiblesse de l'âge,
 Qui sembloit enchaîner votre jeune courage.
 Enfin vers Strophius envoyés par les Dieux,
 Quand nous vîmes ce Roi si grand, si digne d'eux,
 Monarque fortuné, plus heureux pere encore,
 Prodiguier sa tendresse à ce fils * qu'il adore;
 Seigneur, à cet aspect, versant d'un œil jaloux
 Des pleurs que la nature arrachoit malgré vous,
 Sans Clitemnestre, hélas ! sans ma cruelle mere,
 Pammene, disiez-vous, j'aurois encor un pere.
 Alors, il m'en souvient, la voix de vos douleurs
 Appelloit Némésis & tous les Dieux vengeurs.
 Que dis-je ? Quand le Dieu qu'à Délos on révère,
 Vous répondit ces mots du fond du sanctuaire :
 » Oreste, dans Argos je conduirai tes pas.
 » Sans pitié Clitemnestre assassina ton pere,
 » Sois sans pitié pour elle, & ne l'épargne pas.
 » Le fils d'Agamemnon doit venger son trépas : »
 Le Dieu qui vous rendoit cet Oracle suprême,
 Sembloit vous élever au-dessus de vous-même,
 Et votre auguste front rempli de majesté,
 Etinceloit des feux de sa divinité.

Fils de Latône, ô toi de qui la main puissante
 Protégea de Pélops la race florissante,
 Aurois-tu condamné le fils d'Agamemnon
 A flétrir lâchement la gloire de son nom !

* En montrant Pilade.

TRAGÉDIE.

7

P I L A D E.

A cet opprobre, Ami, quoi? tu pourrois survivre?
Un Dieu veut te conduire, & tu n'oses le suivre?
Et tu n'oses venger, foible & malheureux fils,
Un Pere qui t'implore & t'adresse ses cris?
Ses meurtriers, assis au rang de tes ancêtres,
Regneroient impunis, & deviendroient tes maîtres!
Ne crois pas cependant que Pilade aujourd'hui
Veuille par le reproche augmenter ton ennui.
Sur les pas des mortels les Dieux veillent sans cesse,
Et nous tenons d'eux seuls la force ou la foiblesse:
Apollon soutiendra ton courage abattu,
Il doit à l'Univers ta première vertu.

O R E S T E.

Hé bien, Dieu tout-puissant, parle, dispose, ordonne;
A ta volonté seule Oreste s'abandonne.

(après de profonds soupirs:)

Eh! que peut un mortel contre l'ordre des Dieux?
Mais toi, le seul bienfait que ton ami tient d'eux,
Toi qu'une amitié rare attache au sort d'Oreste,
Evite les dangers de ce séjour funeste.
On voit l'ennui peser sur le front des tyrans,
Mais le soupçon cruel rend leurs regards perçans;
Il aiguise les traits que leur fureur prépare,
Et lui-même, en tyran, sert leur pouvoir barbare.
Si jamais ils pouvoient pénétrer

P I L A D E.

Quels discours!

Penses-tu du Destin interrompre le cours,

Aix

L'arrêter à ta voix dans sa course rapide ,
 Pour respecter les jours de ce monstre homicide ?
 Pammene , est-il bien vrai , l'avons-nous entendu ?

O R E S T E.

Hé ! croyez-en plutôt ma gloire & ma vertu . . .
 Tu dois me pardonner ce langage timide ;
 Cruel , c'est pour toi seul que peut trembler Arride :
 Jamais d'Agamemnon les regards caressans
 Ne m'ont fait aux Autels présenter mon encens ;
 Le malheur a toujours empoisonné ma vie ;
 Avant que ta fortune à mon sort fût unie ,
 J'ignorois qu'un mortel pût devenir heureux :
 Et tu veux que tranquille en ce séjour affreux ,
 Je te livre aux dangers qui menacent nos têtes ?

P I L A D E.

Celui qui dans l'instant peut former les tempêtes ,
 Peut seul les dissiper par l'éclat d'un beau jour.
 Ce Dieu nous a conduits dans cette horrible cour ,
 Pour effacer ta honte , & venger tes injures ;
 Comblé de ses bienfaits contre lui tu murmures
 Et couvert de ses feux , tu te plains de la nuit ,
 Où te pourroit laisser le Dieu qui te conduit.

O R E S T E.

Cesse de m'accabler : entrons dans la carrière
 Où nous devons semer les ombres du mystère
 Avant de nous vanger , si nous sommes connus ,
 Nous trahissons les Dieux , & nous sommes perdus.

S

P I L A D E.

ur ces événemens le Dieu du jour préside ,

TRAGÉDIE.

Il inspira mon pere , & c'est lui qui nous guide.

O R E S T E.

Eh ! bien , tu peux entrer dans ce triste Palais ,

D'où les Tyrans jaloux ont exilé la paix :

Ami , va leur porter cette fatale Lettre

Que ton pere écrivit , que tu dois leur remettre.

Que par mon trépas feints les cruels soient trompés :

Mes coups inattendus en seront mieux frappés.

Tu sauras si mes sœurs ont reçu des entraves ,

Si les filles des Rois sont au rang des esclaves.

Vivent-elles du moins ? hélas ! quel est leur sort ?

N'apprendrai-je, grands Dieux, que leur honte ou leur mort ?

Puissent les immortels , & Jupiter qui t'aime ,

Dans ce fatal Palais te conduire lui-même.

P I L A D E.

J'irai ... mais, quelqu'un vient ... en sortant de ces lieux ,

Au tombeau de ton pere allons prier les Dieux.

S C E N E I I.

E L E C T R E , I S M E N E.

E L E C T R E . (*dans le désespoir.*)

S Oeil , n'éclaire plus notre triste hémisphère ,
Chez des peuples heureux va porter ta lumière ,
Et fuis loin de ces lieux où règne avec terreur
Un Tyran tourmenté par sa propre fureur.
O Nuir ! entends Eleüre en ce Palais captive ,

Accélère à ma voix ta marche trop tardive.
 Viens me cacher au jour, viens recevoir mes pleurs.
 Viens charmer mes ennuis par tes douces erreurs.
 Fantômes de la nuit, sortez de vos ténèbres,
 Nagez sur l'Océan de ses vapeurs funèbres ;
 Vous seuls pouvez encor ranimer mes esprits.
 Vous me montrez Egiste, accablé des débris
 De ce trône sacré qu'il souille par ses crimes,
 Expirant sous l'Autel où tomboient ses victimes ;
 Tantôt Agamemnon, sur les aîles du tems,
 Menaçant de sa faux ses meurtriers sanglans ;
 Tantôt dans l'art de vaincre accoutumant mon frère,
 Je les vois sur un char voler dans la carrière.
 Tantôt Oreste & moi, de plaisir enivrés,
 Pressons avec transport ses genoux adorés.
 Oreste, Agamemnon, images mensongères,
 Je crois vous voir ; au moins mes erreurs me sont chères.

I S M E N E.

Sur le trône des Rois nos tyrans sont assis,
 Tu les vois, Jupiter, dans la pourpre endormis,
 Avec impunité, du sein de la mollesse,
 Se livrer aux excès de leur coupable yvresse,
 Oublier si pour eux il est des Dieux vengeurs,
 Recueillir & goûter le fruit de leurs fureurs.
 S'ils vont à tes Autels, ils bravent ta colère ;
 Frappe, il est tems, tu dois un exemple à la terre.
 Electre est dans les fers, & ce Palais en deuil ;
 Cette Ville est changée en un vaste cercueil.
 Jadis Agamemnon enchaînant la victoire,

TRAGÉDIE.

11

Avoir chargé ces murs des marques de sa gloire :
Egiste a renversé tous ces grands monumens ;
Tout se flétrit ou meurt sous la main des Tyrans.

E L E C T R E (*avec espoir.*)

Va , si les habitans des voutes azurées ,
Si ces Divinités de nectar enivrées ,
Tranquilles dans les cieux , d'un œil indifférent ,
Voient des êtres divers s'écouler le torrent ,
Si rien ne les distrait , l'enfer est moins barbare ,
Les Dieux des malheureux sont les Dieux du Tartare.
Minos a dans ses mains la balance du sort ,
Quand le fil de nos jours est tranché par la Mort ,
Et qu'elle a dépouillé de notre être fragile
Des biens ou des grandeurs l'assemblage futile ;
Minos montre à nos yeux le funeste bandeau
Qui nous suit , déchiré dans la nuit du tombeau.

I S M E N E.

Quelle ombre de plaisir , & quel heureux présage
Font briller dans vos yeux l'espoir que je partage ?
Les Dieux font-ils touchés du poids de vos revers ?
Vous rendent-ils Oreste , & brisent-ils vos fers ?

E L E C T R E (*avec transport.*)

Mais quoi ? sous nos tyrans vous entr'ouvrez la terre !
Le Stix enfle ses eaux , & mugit de colère :
J'entends de vos serpens les sifflemens affreux ,
Je les vois se dresser , & s'élancer sur eux . . .
Retenez leur fureur . . . qu'avez-vous fait d'Oreste ?
Vous me l'avez promis . . .

CLITEMNESTRE,

ISMENE.

Dieux! quel trouble funeste.

ELECTRE.

Il doit frapper ma mere , & son perfide époux...

Donnez-lui vos poignards , & conduisez ses coups.

ISMENE.

Calmez vos sens , calmez votre douleur mortelle ;

Attendez que le tems dans sa course éternelle ,

Ait amené ce jour promis par les Enfers :

ELECTRE.

Ce jour verra finir ma honte & mes revers :

Les enfers m'ont donné les plus heureux présages.

ISMENE.

Puissent-ils de vos jours éloigner les orages ,

Et confirmer l'espoir qui passe dans mon cœur ;

Mais...

SCENE I I I.

ELECTRE, CHRISOTÉMIS, ISMENE.

(Des femmes de la suite de Chrisotémis , portent des vases libatoires.)

ELECTRE.

C'Est Chrisotémis.... Où courez-vous , ma sœur ?
Pourquoi cet appareil , ces vases , ces guirlandes ?

CHRISOTÉMIS.

Au grand Agamemnon je porte des offrandes ,

Ma Mere les envoie.

TRAGÉDIE

ELECTRE

O Ciel ! que dites-vous ?

Clitemaestre ose encor invoquer son Epoux ?

Fumante de son sang , elle trouble ses mânes ,

Et sa fille pour elle offre ces dons profanes !

CHRISOTÉMIS.

Je vais prier mon Pere.

ELECTRE.

Ah ! tu vas le braver ;

Cruelle , contre toi tu vas le soulever.

CHRISOTÉMIS.

Eh ! ma Sœur , arrêtez.... D'Egiste & de ma Mère

Ne cesserez-vous point d'exciter la colere ?

Agamemnon n'est plus : mais par ces vains éclars

Vous vous perdez vous-même , & ne le vengez pas !

Vos fureurs , chere Electre , & vos superbes plaintes

Rendront-elles la vie à ses cendres éteintes ?

Nul espoir désormais ne nous est plus permis :

Soumettons-nous , cédon à des Dieux ennemis.

Aux volontés du Ciel en vain l'homme résiste :

Il fit régner mon Pere , il fait régner Egiste.

ELECTRE.

Qu'entens-je ? malheureuse ? ô crime ! ô trahison !

Pardonne , ombre sacrée , ombre d'Agamemnon !

Sans rougir de son sort , ta criminelle fille

Voit la honte où les Dieux ont plongé ta famille !....

Va , fuis loin de mes yeux , baïse en tremblant la main ,

La main qui de ton Pere a déchiré le sein ,

Et laisse moi du moins , noble dans ma misere ,

T'abhorrer, & mourir digne encor de mon Père.

CHRISOTÉMIS.

Ma Sœur....

ELECTRE.

Si ses Sujets n'ont pas vengé sa mort ;
 Ses Sujets ignoroient les horreurs de son sort :
 Mais croyez-vous, comme eux, que le feu de la foudre
 Le réduisit en cendre & mit son trône en poudre ?
 Vous connoissez le crime, & cependant vos cris
 N'ont point à la vengeance excité leurs esprits.
 Allez, indigne sœur...

CHRISOTÉMIS.

Accusez ma foiblesse :

Mais, sans tous ces égards, que vous nommez bassesse ;
 C'étoit fait de vos jours, cruelle, & c'est pour vous
 Que j'ai pu d'un barbare embrasser les genoux.

ELECTRE.

Que vous connoissez mal le monstre qui m'opprime !
 Des malheureux qu'il fait, éternelle victime,
 Et par ses forfaits même aux soupçons condamné,
 Du fiel qui le nourrit il est empoisonné.
 Connoissez les tyrans. Egiste me déteste,
 Egiste veut ma mort, mais il redoute Oreste :
 Il craint encor, il craint, pour venger mon trépas,
 Que les Dieux indignés n'arment enfin son bras.
 Voilà ce qui l'arrête. Il se flatte, il espère,
 En me laissant ~~un~~ jour, suspendre leur colère,
 Et pouvoir opposer, après tant de forfaits,
 Un seul qu'il se refuse à tous ceux qu'il a faits.

Tant qu'Oreste vivra, votre frayeur est vaine ;
 Et sa vie, en un mot, me répond de la mienne.
 Mais si, quand nos tyrans ont sçu l'envelopper,
 Au fer de l'homicide il ne peut échapper,
 Si pour combler nos maux, le sort trahit mon frere,
 Et livre à leur fureur une tête si chère,
 Vous les verrez bientôt, ces monstres furieux,
 Fouler aux pieds la crainte, & défier les Dieux,
 Ivres de leur fortune, accumuler les crimes,
 Egorger sans pitié leurs dernières victimes ;
 Et vous-même, ma sœur, de leurs noirs attentats,
 Tout votre abaissement ne vous sauvera pas.
 Dans leur férocité d'autant plus inflexibles
 Qu'à vos maux plus long-tems ils ont paru sensibles,
 Que leur feinte douceur sembloit vous ménager ;
 Des biens qu'ils vous ont faits ils sçauront se venger :
 Ils frapperont sans choix & l'une & l'autre esclave,
 Et celle qui les ferr, & celle qui les brave.

CHRISOTÉMIS.

Arrête... quels discours ! quel présage !... ah ! ma sœur,
 Quelle affreuse lumière a passé dans mon cœur !
 J'en frémis... cependant tremblante, intimidée,
 Et de noires terreurs Clitemnestre obsédée,
 Craint des maux qu'elle ignore, & depuis quelques jours,
 Semble, en m'ouvrant ses bras, implorer mon secours.
 Ma fille, me dit-elle, un Dieu vengeur m'accable ;
 Mais le courroux des Dieux n'est pas inexorable.
 Des offrandes, peut-être, & sur-tout des remords,
 Des regrets éternels peuvent toucher les morts.

Nos cris peuvent percer jusqu'au Royaume sombre;
 Je veux d'Agamemnon apaiser la grande ombre.
 A son tombeau, ma fille, osez porter mes pleurs,
 Mon repentir sincère, & mes longues douleurs.

ELECTRE.

Quoi ! même dans sa tombe , impitoyable épouse,
 De son repos encor serois-tu donc jalouse ?
 Quand les yeux sont fermés , ne pourra-t-il jamais
 Dans le sommeil des morts trouver enfin la paix ?
 Implacable Médée , aux demeures profondes ,
 Tes clameurs du Cocyte ont soulevé les ondes ;
 Les enfers sont troublés , & les Mânes errans
 De l'abîme en fureur voient mugir les torrens.
 Aux accens de ta voix , dans la nuit infernale ,
 Vois-tu s'épouvanter les enfans de Tantale ?
 Ils t'appellent ... va , fuis aux gouffres éternels ,
 Va souffrir les tourmens dûs aux grands criminels :
 Chère Chrisotémis , par le nom de mon père ,
 Jettez ces dons imputs , & craignez sa colère ...
 Et toi , Mercure , & toi , destiné par le sort
 A veiller sur ces lieux consacrés à la mort ,
 Repose sur sa tombe , & frappe les profânes
 Qui voudroient en fouiller les respectables mânes.

CHRISOTÉMIS.

Mais , ma sœur , j'avois cru , qu'à l'exemple des Dieux ;
 Des honneurs , des présens pouvoient plaire à ses yeux ;
 Que du sang des taureaux la solennelle offrande

ELECTRE.

Le sang de ses bourreaux est celle qu'il demande.

Eh !

Eh ! qu'importent des dons par le crime souillés,
Rejetés par les Dieux, par la crainte envoyés,
Inutiles aux morts dont ils chargent la tombe ?
L'ombre d'Agamemnon veut une autre hécatombe.

CHRISOTÉMIS.

Hé bien, vous l'emportez. Par ces présens affreux
Je n'insulterai point un pere malheureux,
Ma sœur, & loin de lui ma main va les répandre.
Mais j'irai dans l'enceinte où repose sa cendre,
Dans ces lieux révérez j'irai verser des pleurs,
Et dans son sein du moins exhaler mes douleurs.

ELECTRE.

Je reconnois ma sœur. Agamemnon lui-même
Va reconnoître encore une fille qu'il aime...
Que ne puis-je te suivre, & tromper mes tyrans !
Va, porte à son tombeau les dons de ses enfans.
Il recevra sans doute une offrande si pure...
Tien, voilà mes cheveux, rien, voilà ma ceinture...
Couronne son tombeau de fleurs & de cyprès,
Mais cache à tous les yeux ces mystères secrets...
Puisse mon pere, au gré de mon impatience,
Envoyer en ces lieux Oreste & la vengeance !



SCÈNE IV.

ELECTRE, ISMENE.

ELECTRE.

LE Ciel entend ma voix , je ne m'abuse pas...
Mais ,... ah ! c'est Némésis qui s'avance à grands pas...
Elle tient d'une main sa balance éternelle...
Vois-tu te fer vengeur qui dans l'autre étincelle ?
Elle vient , la voilà... mais quel démon la suit ?
Quel est ce spectre affreux qui vole dans la nuit ?
C'est ce monstre à cent bras , cette noire furie
De larmes & de sang , dans les enfers nourrie.
Ah ! tyrans , Némésis va punir vos forfaits ,
Mais qui la suit caché par un nuage épais...
Ah ! c'est vous.. ô bonheur ! quoi ! c'est vous, mon cher frere !
Vous combattez , couvert de l'ombre de mon pere.
Clitemnestre à vos coups ne peut se dérober...
Mais... c'est Ismene... viens , les tyrans vont tomber !

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

CLITEMNESTRE.

O U fuir ? où me cacher dans ce désordre extrême ?
Mon front est accablé du poids du diadème ;
Mon sceptre trop pesant s'échappe de mes mains ,
Mes esprits sont troublés , mès pas sont incertains :
Deux fois l'astre du jour , parcourant sa carrière ,
A montré tour-à-tour , & caché sa lumière ,
Sans verser sur mes yeux le charme du repos.
La nuit n'a plus pour moi de tranquilles pavots ,
Le jour , plus de douceur , ce palais , plus de charmes ,
Mon cœur est dévoré d'éternelles allarmes ,
J'éprouve enfin l'effroi que je sçus inspirer ,
Je crains de voir le jour , & n'ose respirer.
Le soleil m'éblouit , l'air en son cours rapide
Fait passer dans mon corps un torrent homicide.
Et j'entends ce Palais , qu'habite le courroux ,
Retentir sourdement du nom de mon époux.

Bij

SCENE II

CLITEMNESTRE, EGISTE.

EGISTE.

DAns ce vaste palais je vous cherche, Madame;
Mais quel trouble à mes yeux s'empare de votre ame?

CLITEMNESTRE.

Ah! je frémis.

EGISTE.

Eh quoi? Jupiter en courroux
S'est-il, la foudre en main, présenté devant vous?

CLITEMNESTRE.

Non : mais pour m'entraîner avec lui dans l'abîme,
Mon époux menaçant...

EGISTE.

Quoi! cette ame sublime
Que je vis autrefois commander aux destins,
Se laisse épouvanter par des prodiges vains!

CLITEMNESTRE.

Il est des Dieux vengeurs, je commence à le croire;
Nos forfaits :

EGISTE.

Mais ces Dieux vous comblèrent de gloire.

CLITEMNESTRE.

Leurs bontés trop long-tems enyvrent mon cœur.
Ils flattoient leur victime; & livrée à l'erreur,

Tranquille je marchois au bord des précipices.

E G I S T E.

Que n'avez-vous pas fait pour les rendre propices ?
Eh ! se peut-il encor qu'ils soient sourds à vos vœux ?
Se peut-il en effet que la fille des Dieux ,
D'offrandes & d'encens en vain les importune ?
Des victimes sans nombre...

CLITEMNESTRE.

Hélas ! il en est une

Qui sur moi pour jamais alluma leur controux.

E G I S T E.

Vous me parlez toujours du sang de votre époux :
Mais lui-même , après tout , n'a-t-il pas en Aulide
Fait couler votre sang sous un fer homicide ?
Sur le prétexte affreux de la Religion
Il immola sa fille à son ambition.
Eh ! pourquoi plus que lui seriez-vous criminelle ?
N'aviez-vous pas sur lui les droits qu'il eut sur elle ?
Si votre bras , Madame , a terminé son sort ,
Le sang qu'il a versé vous demandoit sa mort.

CLITEMNESTRE.

Barbare , que dis-tu ? La nature outragée ,
Par un crime nouveau doit-elle être vengée ?
Et quand ma fille enfin eût péri sous ses coups ,
Avois-je acquis le droit d'immoler mon époux ?
Mais vous , de qui la voix m'absout & le condamne ,
Que dis-je , hélas ! cruel , vous sçavez que Diane ,
Enchaînant & les vents & nos mille vaisseaux ,
De la Grèce , en Aulide , arrêta les Héros ;

Qu'Achille , Ulyffe , Ajax , captifs sur cette rive ;
Demandoient compte aux Dieux de leur valeur oisive ;
Et forcerent enfin le fier Agamemnon
A consulter les Dieux sur le sort d'Illion.
» C'est en vain , dit Calchas , qu'aux rives du Scamandre ,
» A la faveur des vents , vous espérez descendre ;
» O Grecs , si l'on ne voit , sous le couteau mortel
» Le sang d'Iphigénie arroser cet Autel. »
Agamemnon frémit & pâlit de colère ,
Il n'entend plus le Dieu qui lance le tonnerre ,
Il ose le braver , & , couvert de ses feux ,
Il insulte à la fois & Calchas & les Dieux ,
Il renverse l'autel , & d'une main puissante
Il enleve à nos yeux sa fille défaillante.
Mais le fougueux Achille , & les Grecs & Calchas ,
S'avancent en tumulte au devant de ses pas.
Iphigénie alors s'arrachant à son pere ,
Se dévoue à nos yeux victime volontaire.
J'accours , elle n'est plus , & mon époux en pleurs ,
La pressant dans ses bras , exhale ses douleurs.
Vous qui me le peignez barbare & parricide ,
Apprenez qu'il n'eut point la rage qui vous guide.
Tu m'as séduite , Egiste , & mon fatal amour
A privé mon époux & du sceptre & du jour.
Tu me disois , cruel , que son orgueil extrême
Sur mon front , à regret , voyoit le diadème ,
Et contre Agamemnon irritant mon orgueil ;
C'est toi qui par mes mains as creusé son cercueil.

E G I S T E.

D'un front plus assuré soutenez la couronne ,
Ou dans l'obscurité cachez-vous loin du trône.

C L I T E M N E S T R E.

Moi ! qu'à ce point les Dieux puissent m'épouvanter !
Moi ! que je quitte un trône où je l'ai fait monter !
Egiste , dès long-tems tu devois me connoître.
Ce trouble qu'à regret je te laisse paroître ,
Ce trouble humiliant qui déchire mon cœur ,
N'est pas un vain remords qu'enfante la terreur.
J'entends la voix du Ciel qui nomme sa victime ;
Mais en craignant le sort qu'il réserve à mon crime ,
J'aime encore mon crime , & puisqu'il est commis ,
Je cueillerai le fruit que je m'en suis promis.
J'avois le nom de Reine , enfin je voulus l'être ,
Et te fis mon époux , pour n'avoir plus de maître.

E G I S T E.

Ah ! je vous reconnois , & cette ambition ,
Cette noble vertu . . .

C L I T E M N E S T R E.

Funeste passion !

Que tes fausses douceurs coûtent cher à mon ame !
Quels combats ! quels chagrins !

E G I S T E.

Contraignez-vous , Madame ,
C'est en les étonnant qu'on dompte les humains ,
Vos remords vont briser le sceptre dans vos mains ;
Et la superbe Electre , en voyant vos allarmes ,
Empoisonne à jamais la source de vos larmes.

Riv

CLITEMNESTRE,

CLITEMNESTRE.

Je ne sçai : mais ses pleurs , ses regards menaçans ,
 Tout , jusqu'à sa présence , épouvante mes sens.

E G I S T E.

Elle menace en vain.

CLITEMNESTRE.

Le cri de sa misère,

Va dans la main des Dieux allumer le tonnerre.
 Elle fait mon supplice , & j'ai vu dans ses yeux
 Un Dieu vengeur , un Dieu qui me suit en tous lieux.

E G I S T E.

Madame , dès ce jour elle n'est plus à craindre.

CLITEMNESTRE.

Que dis-tu ?

E G I S T E.

Dans son sang sa fureur va s'éteindre.

CLITEMNESTRE.

Dieux ! qu'entends-je ? ah ! tantôt tu calmes mon effroi ,
 En réveillant ma rage , & me rendant à moi ;
 Tantôt de mes forfaits me retraçant l'image ,
 Tu me rends les frayeurs qui glacent mon courage.
 Vois toute ma foiblesse , & daigne l'épargner ,
 Dans le sang désormais je ne puis me baigner.
 Ce n'est plus Clitemnestre à la haine livrée ,
 Du sang d'Agamemnon , & du sien altérée.
 Un oracle . . ma haine arma mon bras vengeur ,
 Je l'ai levé cent fois sur Electre & sa sœur :
 Mais des Dieux plus puissans qu'Egiste & que la haine ,
 Firent tomber le fer de ma main incertaine.

Egiste, je frémis: tu peux, tu dois trembler,
Je vois un Dieu vengeur prêt à nous accabler...
Mais un instinct obscur vers Electre m'entraîne,
Et faite pour haïr, je déteste la haine.
Le cri de la nature a tonné dans mon cœur,
J'ai méconnu sa voix, j'y cède avec terreur.

E G I S T E.

Electre vous outrage, Electre vous menace...
La voici... c'est à moi d'abaisser son audace.

CLITEMNESTRE.

Laissez-nous.

E G I S T E.

Vos bontés vont aigrir sa fierté:

CLITEMNESTRE.

Je lui veux, un moment, parler en liberté.

SCENE III.

CLITEMNESTRE, ELECTRE. (*Electre en les voyant
veut s'en aller.*)

CLITEMNESTRE- (*courant à Electre.*)

Electre, tu me fuis! viens, tu m'es toujours chère..
Tu fus toujours ma fille...

E L E C T R E.

Ah! grands Dieux! vous, ma mere!

Osez-vous bien encore en conserver le nom?

Songez-vous que je suis fille d'Agamemnon,

Et que ce titre seul à jamais nous sépare ?

CLITEMNESTRE.

Hélas ! c'est malgré moi que ma main fut barbare.

J'ai pleuré comme vous ce Prince infortuné :

Mais par l'ordre du Ciel il étoit condamné.

C'est le secret des Dieux , & j'ai dû vous le taire.

ELECTRE.

Les Dieux vous ont prescrit le meurtre de mon Pere,

C'est eux qui dans le crime entraînent les mortels.

Anéantissez donc leur culte & leurs autels.

CLITEMNESTRE.

Mes dons sur ces autels reçus d'un œil propice,

Montrent mon innocence , ainsi que leur justice.

Vous voyez que leur main , prodiguant les bienfaits,

Verse encor sur mon règne & la gloire & la paix.

ELECTRE.

Leur jour vient, le tems fuit, la vengeance s'apprête,

La foudre, sans gronder , descend sur votre tête.

CLITEMNESTRE.

Quel présage, cruelle , & quels discours affreux !

Est-ce ton cœur qui parle , & sont-ce-là tes vœux ?

Peux tu vouloir ma mort ? Pour toi seule ta mere

A d'Egiste irrité désarmé la colère.

Dis un mot , à ton rang il te fait remonter.

ELECTRE.

Fille d'Agamemnon , je pourrois accepter

Des bienfaits de la main du monstre sanguinaire

Qui me chargea de fers & me ravit mon pere !

CLITEMNESTRE.

J'essais donc en vain de fléchir ton orgueil,
Et de fermer sous toi l'abîme du cercueil?
Mais Egiste bientôt n'écoutant que sa haine,
Va t'accabler d'un bras qu'il retenoit à peine.

ELECTRE.

Frappez : voilà mon sein . . . vos coups me seront chers...
O mon pere ! ô mon roi ! je te suis aux enfers.
Du reste de ton sang Clitemnestre altérée,
Joint l'ombre de ta fille à ton ombre adorée.

CLITEMNESTRE.

Où suis-je, malheureuse, ah ! tu me fais fremir !..
Electre , au nom des Dieux , cessons de nous haïr :
Cesse enfin d'appeller par tes clameurs funestes
Sur Egiste & sur moi les vengeances célestes.
Ma fille , viens calmer mes esprits effrayés :
Mon génie abattu cède & tombe à tes pieds (a)
Ma fille , prends pitié de ta tremblante mere :
Je t'en conjure encor par l'ombre de ton pere. (b)

ELECTRE

Barbare , osez-vous bien invoquer votre époux ?
Et ne craignez-vous point ses Mânes en courroux ?

(a) Clitemnestre tombe aux pieds de sa fille. Electre fait un mouvement , & s'avance pour la relever.

(b) Electre qui tendoit les bras à sa mere pour la relever , recule d'horreur à ces mots.

SCENE IV.

Les mêmes, EGISTE, PILADE.

EGISTE.

Ciel ! quel abaissement ! que faites-vous, Madame ?
 Vous iritez encor la fierté de son ame ...
 Levez-vous ...

CLITEMNESTRE.

Laissez-moi.

EGISTE.

Madame, Oreste est mort.

ELECTRE.

Ah ! Dieux !

EGISTE (*en donnant la Lettre à Clitemnestre.*)

C'est Strophius qui m'instruit de son sort.

ELECTRE (*s'appuyant sur Ismene qui l'entraîne
hors de la scène.*)

Je me meurs.

CLITEMNESTRE. (*à part, se relevant avec une joie
barbare.*)

Je respire.

EGISTE.

Et ce témoin fidelle

Vient confirmer encor cette grande nouvelle.



SCÈNE V.

CLITEMNESTRE, EGISTE, PILADE.

CLITEMNESTRE.

M On fils n'est plus, mon fils, l'objet de tant de pleurs,
Va me coûter encor de nouvelles douleurs !
Mais quels Dieux ennemis, Seigneur, quel coup funeste
Me ravit pour jamais le déplorable Oreste ?

PILADE.

J'ai vu trancher ses jours au milieu des combats,
J'ai vu ses yeux couverts des ombres du trépas
Dans les jeux que mon pere aux champs de la Phocide
Célèbre tous les ans à la gloire d'Alcide ;
Déjà les Combattans voyoient briller les prix ,
Objets de leurs travaux par la gloire promis ,
Et déjà Strophius nous ouvroit la barrière ,
Lorsqu'un jeune inconnu sautant dans la carrière ,
Paroît tel que les Dieux à nos yeux éblouis ,
Et demande à mon pere à disputer nos prix .
Mon pere est étonné de sa bouillante audace :
Mais la noble fierté , la jeunesse , la grâce
Qui brillent dans ses traits , captivent ses esprits ,
Et fixent ses regards attentifs & surpris .
Oui , lui dit Strophius , tu peux prendre les armes ,
Va , tu peux inspirer l'amour ou les alarmes .
Terrible , il s'arme , il vole , il combat nos guerriers ,

Et bientôt dans leur sang a trempé ses lauriers :
 Mais il s'arrête alors , défait & rompt ses armes ,
 Et pousse vers le Ciel ses cris mêlés de larmes :
 » Le fils d'Agamemnon ne cherchoit que la mort ;
 » Grands Dieux ! je vous croyois attendris sur mon sort.
 ♣ N'ai-je donc vu le jour que pour pleurer mon pere ,
 » Haïr mon existence , & détester ma mere ?

Alors on reconnoît le fils d'Agamemnon :
 Son front nous paroît ceint des lauriers d'Ilion.
 Sous les drapeaux d'Atride on vit jadis mon pere
 Prouver par ses exploits sa valeur meurtriere :
 Il vole au col d'Oreste , & les Grecs attendris
 Témoignent leurs transports par leurs pleurs & leurs cris.
 Mon pere entraîne alors dans nos murs pleins de joie
 Le fils de son ami que le Ciel nous envoie.

CLITEMNESTRE.

Ah ! cher Egiste ! . . eh bien ?

P I L A D E.

L'aurore de retour

Dissoit l'ombre humide , & rallumoit le jour
 Qui devoit à jamais m'être le plus funeste ;
 A la course des chars le généreux Oreste ,
 Tout couvert de lauriers , alloit combattre encor
 Les fils d'Arcalaüs , d'Ulyffe , de Nestor ,
 Et des autres vainqueurs de la superbe Troye :
 Mais remplis de respect , de tendresse & de joye ,
 Tous ces jeunes Héros embrassant ses genoux ,
 S'écrioient , nous , mon Roi , combattre contre vous ?
 » Nos peres pour le vôtre ont signalé leur zèle ,

„ Ils ont versé leur sang pour venger sa querelle ,
 „ Tout le nôtre est à vous , ô fils d'Agamemnon ,
 „ Venez , faisons d'Argos un nouvel Ilion. „

E G I S T E.

Que dis-tu ?

P I L A D E.

Crains Oreste , & respecte sa cendre ,
 Respecte Strophius.

C L I T E M N E S T R E.

Acheve de m'apprendre.

P I L A D E.

Oreste répondit : „ puissent les justes Dieux
 „ Me combler de leurs dons , & remplir tous mes vœux ,
 „ Mais c'est dans ce beau jour que vous devez connoître
 „ Si, fils d'Agamemnon , j'étois digne de l'être.
 „ Combattons . . . D'un regard défiant ses rivaux ,
 Sur un char qui l'attend il s'élance à ces mots.
 Soudain les combattans près de lui se rangèrent ,
 Les spectateurs en foule autour d'eux s'assemblèrent.
 Tout est prêt . . on se tait. Les avides regards
 Se tiennent en silence attachés sur les chars.
 Les courriers inquiets , du pied frappant la terre ,
 En nuages épais font voler la poussière.
 Impatiens du frein qui retient leurs efforts ,
 D'une brûlante écume ils blanchissent leurs mords.
 Sur leurs cols relevés tous leurs crins se hérissent ,
 De leurs hennissemens les échos retentissent.
 Mais le signal se donne : on part , ils fendent l'air ,
 Plus légers que les vents , & plus prompts que l'éclair.

A peine de l'arène effleurant la surface ,
De leurs pas allongés ils y marquent la trace.
L'un presse leur ardeur , l'autre la ralentit ,
Du bruit des chars roulans le cirque retentit ;
Et de mille clameurs ensemble confondues ,
Le mélange s'élève & va frapper les nues :
On se mêle , on se heurte , & le jeune Hippias ,
Hippias voit son char se briser en éclats.
D'Ajx , à cet aspect , le courroux s'irrite ,
Il parle à ses chevaux , les presse , les excite ,
Et courbé , hors d'haleine , & le feu dans les yeux ,
De cent coups redoublés pique leurs flancs poudreux.
Oreste qui les suit , brûlant d'impatience ,
Sur un de ses coursiers avec force s'élance :
Mais alors ses coursiers sont troublés par la peur ,
Et ne connoissant plus que leur fougueuse ardeur ,
Ils volent vers Ajax , l'atteignent , le renversent ;
De son char fracassé les débris se dispersent :
Mais par le même choc Oreste repoussé ,
Glisse , penche la tête , & tombe renversé.
Hélas ! je vois encor ce spectacle funeste ;
Madame , votre fils , ce malheureux Oreste
Se débat , se consume en efforts superflus ,
Pour dégager ses pieds dans les traits retenus ,
Mais hélas ! on le voit traîné dans la poussière ,
Des traces de son sang sillonner la carrière.
On s'écrie , on accourt , j'y vole des premiers ,
Et j'arrête à la fin ses rapides coursiers.
Vers mon pere à pas lents , les combattans l'emportent ,
Parmi

Parmi les cris plaintifs des peuples qui l'escortent.
 On voit avec horreur ce front défiguré,
 Ce corps couvert de sang, en lambeaux déchiré.
 Oreste, avec effort soulevant sa paupière,
 Ouvre à peine un œil faible, & rencontre mon pere.
 „ Je meurs, dit-il, grand Roi : mais sur les sombres bords
 „ Mon ame, sans regret, ira trouver les morts,
 „ Si vous daignez promettre, & si je puis m'attendre
 „ Qu'au tombeau de mon pere on portera ma cendre ;
 „ Qu'enfin Agamemnon, & son malheureux fils,
 „ Chez le Dieu des Enfers se verront réunis. „
 Madame, & vous, Seigneur, si jamais des profanes
 Osent troubler sa cendre, & ses augustes Mânes,
 Strophius vengera le fils d'Agamemnon ;
 J'apporte ici la guerre, & je parle en son nom.

CLITEMNESTRE. (*avec cruauté.*)

Ab! du repos du fils fiez-vous à la mere:
 Elle-même aujourd'hui va l'unir à son pere.

(*Pilade sort.*)

S C E N E V I.

CLITEMNESTRE, EGISTE.

CLITEMNESTRE.

JE croyois le Destin lassé de nous servir.
 Le nôtre, cher Egiste, étoit de l'asservir:
 Nous triomphons enfin de la race d'Atride.

C

¶

CLITEMNESTRE;

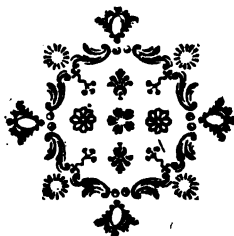
E G I S T E.

**La vengeance nous sert , mais sa suite est perfide ;
Assurons-nous d'Electre , & de sa lâche sœur.**

CLITEMNESTRE.

'Ah! laisse-moi jouir de toute leur douleur.

Fin du second Acte.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ELECTRE, ISMENE.

ISMENE.

Pourquoi me fuyez-vous, interdite, égarée ?

ELECTRE.

Mon ame à ce revers n'étoit point préparée.

Ismene, il n'est donc plus !

ISMENE.

Madame , c'en est fait ;

On n'en peut plus douter.

ELECTRE.

Egiste est satisfait.

Le barbare triomphe... ah ! je n'y puis survivre...

De te comble d'horreur que la mort me délivre !..

Mon frere , je te suis , & mon sort va changer ,

Je puis mourir... mais quoi ? mourir sans te venger !

Laisser , en expirant , deux monstres sur ton trône

Jouer insolemment du ciel qui t'abandonne !

Ah ! pardonne... je vais leur déchirer le flanc ;

C ij

Va, tu ne me verras que teinte de leur sang.

ISMENE.

Ah! Madame, craignez...

ELECTRE.

Vous parlez en esclave.

ISMENE.

Mais seule...

ELECTRE.

Je me reste.

ISMENE.

Et la mort...

ELECTRE.

Je la brave.

Que dis-je? je la cherche, & je veux dès ce jour,
Dans ce Palais sanglant, au milieu de leur cour,
Je veux plonger mes mains dans le sein des perfides.
Eh! puissent à longs traits les noires Eumenides
Boire leur sang impur, sans s'en désaltérer.

ISMENE.

Inhumaine, arrêtez... je me sens expirer.

ELECTRE (*dans le délire.*)

Impitoyables Dieux, implacables Furies,
L'enfer est dans ces lieux, sous ces voûtes impies.
Inventez, il le faut, de nouveaux châtimens;
Qu'ils égalent l'horreur que j'ai pour les tyrans!
Que tu tardes long-tems! viens, vole, qui t'arrête?
Prête-moi ces serpens qui fussent sur ta tête;
Accours, ô Néméïs!

ISMENE.

A tes malheureux jours ;
Hélas ! pourquoi mon sein prêta-t-il son secours ?
O chère & triste Electre !

ELECTRE (*dans l'abattement.*)

Ismene, tu l'as vue ;

Clitèmnestré en mes bras se jeter éperdue ,
Et frémissant d'un songe envoyé par les Dieux ,
Mendier par ses pleurs mon secours auprès d'eux.
J'étois presque sensible à sa douleur mortelle.
Mais de la mort d'Oreste elle apprend la nouvelle.
Sa criminelle joie éclate dans ses yeux ,
Ils brillent devant moi de leur bonheur affreux.
Elle se cache en vain , & son plaisir barbare
Me pénètre déjà des traits qu'elle prépare.
Cruelle , tu mourras. O toi ! que j'ai perdu ,
Mon frere , c'est à toi que l'honneur étoit dû
De purger l'Univers de ce monstre homicide ,
Plus cruel que tous ceux que fit tomber Alcide.
Mais ta sœur , après toi , descendant chez les morts ,
Aura du moins tenté ces généreux efforts.



SCENE II.

ELECTRE, CHRISOTÉMIS, ISMENE.

CHRISOTÉMIS.

MA sœur, Oreste vit, dissipez vos allarmes.

ISMENE.

Il n'est plus.

CHRISOTÉMIS.

Il respire.

ELECTRE.

Ah! croyez-en mes larmes.

CHRISOTÉMIS.

Mais, ma sœur, dans le fond de ce bois révése,
 Au sépulchre des Rois asile consacré,
 Seule j'allois pleurer au tombeau de mon pere:
 Je l'ai vu, croyez-moi, ce tombeau solitaire,
 Je l'ai vu de cheveux, d'offrandes couronné,
 Et de ruisseaux de lait nouvellement baigné,
 Enfin, si par mes yeux je ne suis pas trompée,
 Sous des festons de fleurs j'ai vu luire une épée.
 C'est mon frere! eh! quel autre?..

ELECTRE.

Ah ma sœur,

Quel plaisir prenez-vous à flatter ma douleur
 Je sçais tout, & j'ai vu cet étranger funeste
 Qui vient apporter l'urne & les cendres d'Oreste.

CHRISOTÉMIS.

Oreste est mort ? ... grands dieux ! tout est fini pour nous.

ELECTRE.

Il me reste un espoir.

CHRISOTÉMIS.

Un espoir, dites-vous ?

Ah ! parlez : quel est-il ?

ELECTRE.

De me servir moi-même,

D'immoler Clitemnestre, & le Tyran qu'elle aime ;

De venger à la fois, par un coup glorieux,

Oreste, Agamemnon, la nature & les Dieux.

CHRISOTÉMIS.

Osez-vous ? ...

ELECTRE.

Je ferai ce qu'auroit fait mon frère.

CHRISOTÉMIS.

Electre ! ...

ELECTRE.

Va ramper à la Cour de ton père.

CHRISOTÉMIS.

Mais pour venger Oreste, attendez que le temps

Ait confirmé sa mort à nos cruels Tyrans.

Je me flatte peut-être en ce péril extrême :

Mais enfin quel mortel, si ce n'étoit lui-même,

Quel mortel assez grand, sur ce tombeau sacré

Eût rapporté ce fer, de vengeance altéré,

Ce poignard menaçant ? ...

CLITEMNESTRE,
ELECTRE.

Mon ame déchirée,

A la crainte, à l'espoir tour-à-tour est livré.
Mais qu'importe, après tout ? Si le fer de la mort
A respecté mon frere, il envieta mon sort.
S'il respire, il ne vit que pour venger Atride.
Qu'importe par quels coups soit frappé l'homicide ?
Son sang doit rejaillir également sur nous,
Il nous purifiera.

CHRISOTÉMIS.

Ma sœur, que dites-vous ?

ELECTRE.

Ah ! ma sœur, comme moi, vous frémiriez vous-même,
Si vous aviez pu voir quelle insolence extrême,
Quel orgueil, quelle joie éclatoit dans ses yeux,
En apprenant la mort de son fils malheureux.
Ils poursuivoient ses jours, pour laisser en partage
Au fils de ses tyrans son sanglant héritage.

CHRISOTÉMIS.

O fidelle vieillard, qu'as-tu fait de ton Roi ?
Hélas ! jadis nos mains l'ont commis à ta foi.
Le sort te l'arracha. Vainement ta sagesse
Dans un plus doux espoir nourrissoit sa jeunesse.

ISMENE.

Le fils de Strophius fut témoin de sa mort,
Lui-même à Clitemnestre en a fait le rapport.

CHRISOTÉMIS.

Voilà donc ses destins ! sa criminelle mere
Lui ravit à la fois & son sceptre & son pere,

Et la mort, s'élançant du trône à son berceau,
De ses jours innocens éteignoit le flambeau.
A ses coups meurtriers nous l'arrachons à peine,
Nous confions ses jours au vertueux Pammene.
Etrangers dans la Grèce & dans tout l'Univers,
Le destin les conduit de déserts en déserts,
Et condamne le fils du plus grand Roi du monde
A l'horreur d'une vie errante & vagabonde,
A traîner dans les bois, sans appui, sans secours,
Le poids de l'infortune attachée à ses jours ;
Et la Parque . . .

ELECTRE.

Ah ! ma sœur, par ce récit horrible
Cessez de déchirer une ame trop sensible . . .
Mais que fais-je ? Est-ce à moi de répandre des pleurs ?
Sans fruit j'ai trop long-tems pleuré sur nos malheurs :
On a vu trop long-tems cette Electre si fiere
Mourante dans ses fers, gémir sur la poussière . . .
Armons-nous & frappons. Qui pourroit m'étonner ?
Qui sçait braver la mort est sûr de la donner.
Ma vengeance ou ma mort ne peut être assez prompte ;
Et le plus grand des maux est de souffrir la honte.
Mais qu'entens-je ?



SCENE III

Les mêmes, ORESTE, PAMMENE.

ELECTRE.

VERS nous qui vous conduit ?

ORESTE.

Les Dieux.

ELECTRE.

Qui cherchez-vous ?

ORESTE.

La Reine.

ELECTRE.

Etrangers dans ces lieux,

Y venez-vous d'Electre augmenter l'irfortune,

Ou l'affranchir enfin d'une vie importune ?

(à Oreste)

Qu'êtes-vous ? Répondez.

ORESTE.

Sujet de Strophius,

Et j'ai fui son fils.

ELECTRE.

Ciel ! Oreste n'est plus !

ORESTE.

Ah ! Dieux !

ELECTRE.

Vous frémissez.

TRAGÉDIE.

43

PAMMENE.

Oreste...

ELECTRE.

Eh bien, Oreste?..

Parlez.

PAMMENE. (*présentant l'urne.*)

De ce Héros voilà ce qui nous reste.

T O U S.

Hélas!

ELECTRE.

O triste objet de tendresse & d'horreur!

En quel état les Dieux te rendent à ta sœur!

Mon frère, mon cher frère! est-ce toi que j'embrasse?

Toi, le superbe espoir d'une brillante race!

O mon frère! est-ce toi que ma tremblante main

Tient dans cette urne étroite, & presse sur mon sein?

Hélas! pour soupirs que tu ne peux entendre,

Que ne puis-je échauffer & ranimer ta cendre!

O fils d'Agamemnon! Mânes sacrés.

O R E S T E.

O Ciel!

PAMMENE.

Contraignez-vous.

O R E S T E. (*prêt à se déclarer.*)

Grands Dieux!

PAMMENE. (*l'arrêtant.*)

Par Apollon!..

O R E S T E.

Cruel!

CLITEMNESTRE,
ELECTRE.

Je me meurs.

ORESTE. (*transporté.*)

Je ne puis.

SCÈNE IV.

Les mêmes, CLITEMNESTRE, PILADE.

PILADE. (*à part.*)



spectacle funeste!

(*haut, mais d'un air troublé.*)

Madame...

CLITEMNESTRE, (*le regardant.*)

Eh bien, Seigneur?

PILADE (*en montrant l'urne que tient Electre.*)

Voici l'urne d'Oreste.

ORESTE (*se retournant vers Clitemnestre.*) *à part.*

C'est ma mère!

CLITEMNESTRE. (*à Electre, en s'avançant sur la scène.*)

Voilà le succès de tes vœux.

Le voilà ce vengeur que t'ont promis tes Dieux:

Ce Héros, dont le bras, ministre de ta haine,

Devoit percer mon flanc, devoit briser ta chaîne:

(*avec une dérision amère.*)

Qu'il te venge!

TRAGÉDIE.

ELECTRE.

O mon frere ! ô dernier coup du sort !
Ta mere... il lui manquoit d'insulter à ta mort.

CLITEMNESTRE.

Va pleurer loin de moi , méprisable ennemie :
Va sécher dans l'opprobre & dans l'ignominie...
(avec cruauté.)

Arrachez-lui cette urne !

ELECTRE.

O vengeance ! ô fureur !
Mere barbare , acheve , & m'arrache le cœur.
(elle sort , soutenue par Chrysotémis & Ifigene.)
ORESTE (en s'en allant) entraîné par Pammene.
(à part)
O monstre !

SCENE V.

CLITEMNESTRE, PILADE.

PILADE.

Votre fils , à son heure dernière ,
Vous le sçavez , Madame , en perdant la lumière ,
Voulut que ce dépôt qu'en vos mains je remets ,
Fût au tombeau d'Atreïde enfermé pour jamais.

CLITEMNESTRE.

Je le sçais. A mon fils mon cœur brûle de rendre
Les soins religieux que demande sa cendre.

Ma piété, Seigneur, & mon empressement
De remplir ce devoir vont presser le moment.

(*Pilade sort.*)

SCÈNE VI.

CLITEMNESTRE, EGISTE.

EGISTE. (*arrivant, à Clitemnestre qui considère en silence
l'urne de son fils qu'elle a posée sur un autel.*)

QU'avez-vous ?

CLITEMNESTRE.

Regardez.

EGISTE.

O moment plein de charmes !

CLITEMNESTRE.

Électre est à nos pieds & les couvre de larmes.
Son orgueil est brisé, son génie est vaincu,
Sa menace est tombée, & son frère a vécu.
Il n'est plus que poussière, une urne est son empire ;
Plistene va régner, tu vis, & je respire,
Et je vois, par la mort de ce grand ennemi,
Jusqu'en ses fondemens mon trône raffermi.
Il le faut avouer, le nom fatal d'Oreste
Epouvantoit mon cœur d'un présage funeste.
J'éprouvois ces terreurs, ces troubles dévorans,
D'un esprit incertain impérieux tyrans.

Ces fantômes du foible , & le mépris du sage ,
 Qui font frémir nos sens , & qui font leur ouvrage ,
 Me poursuivoient sans cesse , & ces spectres légers
 En foule autour de moi , m'offroient mille dangers :
 Sous mes pas chancelans ils creusient mille abîmes ,
 Que je croyois le terme , ou le fruit de mes crimes.
 Que l'homme est inconstant & sujet à l'erreur !

E G I S T E.

Madame , c'est à nous de fixer le bonheur ,
 D'assurer nos destins , & dès cette journée ,
 De tenir la fortune à nos pieds enchaînée.
 Ne laissons point le sort , il faut tout prévenir ,
 Portons un œil perçant jusques dans l'avenir.
 Sçavons-nous si ce port , à l'abri des naufrages ,
 Pourra nous garantir , des vents & des orages ?
 Vos filles...

CLITEMNESTRE. (*en voulant pénétrer Egiste.*)

Tu les crains ?

E G I S T E.

Nos destins ennemis

Me font tout redouter.

CLITEMNESTRE. (*en voulant pénétrer ses desseins.*)

Jusqu'à Chrisotémis ?

E G I S T E.

Elle te tromperoit ; apprens à la connoître.
 Fille d'Agamemnon , tu la verrois peut-être
 Exhaler ses fureurs , braver notre courroux ,
 Et d'un front menaçant s'élever contre nous ;
 Si de sa sœur altière elle avoit le courage.

Dans une ame plus foible elle a toute sa rage.
 La misère, les fers tout prêts à l'accabler,
 Etoufferent sa plainte, & la firent trembler;
 Mais ses soumissions irritent sa colere!
 Nous la voyons ramper, mais mordre la poussiere.
 Il faut les prévenir. Notre grand attentat,
 La mort d'Agamemnon, cet heureux coup d'Etat,
 Entre le Ciel & nous ne fut pas un mystère:
 Vos filles sous nos coups virent tomber leur pere,
 Et peuvent à la fin, par leurs cris odieux,
 Soulever contre nous, & le peuple & les Dieux.
 Peut-être chez les Grecs, vagabondes, errantes,
 Vous les verrez porter la fureur des Bacchantes,
 Exciter la révolte, aux yeux étincelans,
 Allumer, irriter, ses flambeaux dévorans,
 Supplier Strophius, implorer sa puissance,
 Et dans ces lieux sanglans entraîner la vengeance.
 Strophius qui déjà veut m'imposer des loix;
 Du Ciel indifférent fera tonner la voix,
 Il séduira les Grecs, faciles à séduire,
 Il pourra leur cacher le motif qui l'inspire,
 Et le bandeau du zèle obscurcissant leurs yeux,
 Aveuglés, ils croiront être armés par les Dieux.

CLITEMNESTRE.

Je te cède, & le sort nous offre une ressource.
 Tantôt, quand le Soleil aura fini sa course,
 Dans ce bois ténébreux, loin de l'œil des humains,
 La mort, de son séjour doit m'ouvrir les chemins.
 Le silence, & la nuit, & l'horreur, & la crainte

De

De la tombe d'Atride environnent l'enceinte;
 Mon destin favorable y conduira mes pas.
 J'irai, j'y dévouerai mes filles au trépas.
 Viens, la nuit nous seconde, & ses ombres propices
 Cacheront aux mortels nos secrets sacrifices.

E G I S T E.

Allons. J'entends du bruit: le peuple à ces remparts,
 Pour la cérémonie, accourt de toutes parts.
 Puissions-nous aujourd'hui joindre les sœurs au frere,
 Puissions-nous réunir les enfans à leur pere!
 Que sa tombe dévore & sa race & son nom,
 Et qu'il ne reste rien de votre Agamemnon!

Fin du troisième Acte.





ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ORESTE, PILADE.

ORESTE.

J'EN doute encor, Pilade, & mon ame égarée
Se refuse à l'horreur dont elle est pénétrée.
Electre dans les fers n'ose lever les yeux ;
L'affreuse Clitemnestre, à la face des Dieux,
Avec un vil brigand que le crime couronne,
Souille d'Agamemnon & le lit & le trône.
Elle a des jours sereins, & les Dieux immortels
Ne lui refusent point l'ombre de leurs autels.
Oui, je l'ai lu, j'ai lu sur son front adulateur
Le barbare plaisir d'unir le fils au pere.

PILADE.

Modere ces transports.

ORESTE.

Pilade, je frémis.

PILADE.

Attendons le moment qu'Apollon t'a promis.

O R E S T E.

Dieu du jour ! Dieu témoin de mon impatience ,
 Si ton œil ne doit pas éclairer ma vengeance ,
 Acheve ta carrière , & loin de tes climats ,
 De tes courriers tardifs précipite les pas ;
 Plonge-les dans les mers ! Que la nuit que j'implore ,
 Que la nuit , secondant l'ardent qui me dévore ,
 Rassemble dans ces lieux toute l'obscurité
 Destinée aux mortels privés de ta clarté !
 Mais le temps est venu : je vais punir les crimes ,
 Déjà je vois le sort m'amener mes victimes.
 Oui , je vais vous venger , ô mânes généreux ,
 Mânes chers & sacrés d'un pere malheureux !
 Oui , je vais te venger , ô sœur infortunée ,
 Dans ton propre palais , en esclave , enchaînée !
 Ma chere Electre , hélas ! tu n'attends de secours
 Ni de terme à tes maux , que la fin de tes jours.
 Ah ! si ton frere encor n'a pas fini tes peines ,
 Si tes augustes mains portent encor des chaînes ,
 Si j'ai pu te revoir , sans voler dans tes bras ,
 L'ordre secret du Ciel a retenu mes pas ;
 Apollon de mon cœur s'est emparé lui-même ,
 Je suis aveuglément sa volonté suprême.
 Il m'a promis vengeance ; & j'en vois les arrêts ,
 J'en crois la voix du ciel qui ne trompe jamais.

SCÈNE II.

Les mêmes, PAMMENE.

PAMMENE.

Seigneur, des Argiens la foule réunie,
 S'empresse sur mes pas, pour la cérémonie.
 Apollon vous a-t-il enchaîné dans ces lieux,
 Et vos yeux verront-ils ce spectacle odieux?

O R E S T E.

Non, Pammene. Marchons aux portes de la ville,
 Au temple d'Apollon, son temple est mon azyle.
 Tu le sais, c'est ainsi qu'a parlé l'immortel,
 Allons, en l'implorant, embrasser son autel.

PAMMENE.

Toi, reste, cher Pilade, en ce lieu d'épouvante.
 Les cruels vont presser cette pompe effrayante,
 Tu dois l'accompagner.

PILADE.

Puissent mes yeux mourans
 Voir la foudre en éclats écraser les tyrans!



SCENE III.

CHRISOTÉMIS, PILADE.
SUITE DE CHRISOTÉMIS.

CHRISOTÉMIS.

O malheureuse Electre ! ô mere impitoyable !

PILADE.

Arrêtez... quels accens ! quelle voix lamentable !
J'entends le nom d'Electre... ah ! Madame !

CHRISOTÉMIS.

Ah ! Seigneur ;

Laissez-moi librement déplorer un malheur
Que vous-même aujourd'hui vous venez de m'apprendre,
Et respectez les pleurs que vous faites répandre.

PILADE.

Que je me sens ému !

CHRISOTÉMIS.

Vous soupirez ?

PILADE.

Hélas !

Quel cœur , à votre aspect , ne s'attendriroit pas ?
O Dieux ! à tant de maux serez-vous insensibles ?

CHRISOTÉMIS.

De ces Dieux ennemis & toujours inflexibles
Le bras , de jour en jour , appesanti sur nous ,
Nous accable à loisir , sans laisser leur courroux.
C'est peu que Clitemnestre au tombeau de mon père

D iij

Apporte en triomphant , les cendres de mon frere ;
 Il faut que pour combler nos malheurs & ses vœux ,
 Nos yeux soient les témoins de son bonheur affreux.
 Déjà la triste Electre . . .

P I L A D E.

Achevez.

CHRISOTÉMIS.

On l'entraîne ,

Mourante , & succombant sous le poids de sa chaîne ;
 On entraîne ma sœur vers ces lieux effrayans ,
 Peut-être destinés à devenir sanglans.
 Moi , captive en effet , & libre en apparence ,
 Vers ce même tombeau , malgré moi , je m'avance ,
 Suivie avec honneur de gardes , de soldats
 Dont les yeux inquiets éclairent tous mes pas.

P I L A D E.

N'avez-vous plus d'amis ?

CHRISOTÉMIS.

Hélas ! mon infortune ,

Mes plaintes , mes soupirs me rendent importune.
 Eloignez-vous , Seigneur , & laissez-moi du moins
 La funeste douceur de gémir sans témoins ;
 Epargnez-moi l'affront d'une pitié stérile . . .
 Hélas ! dans l'univers nous n'avons plus d'azyle !
 Le fils du Roi des rois , au printems de ses jours ,
 Sur des bords étrangers a terminé leur cours ,
 Ses sœurs ont vû tomber les lauriers , dont la tête
 De son trône immortel environnoit le faite ;
 Et nous comptons au rang de nos persécuteurs

Tous ceux sur qui mon pete a versé ses faveurs.

P I L A D E.

Hélas !

C H I S O T É M I S.

Vous soupirez, votre ame est attendrie.
Des malheurs que le Ciel répandit sur ma vie !
Vous jetez sur mes fers des regards indignés !
Retenez vos soupirs ; craignez, Seigneur, craignez
De montrer dans les murs de ce palais terrible
Aux malheurs de mon nom une ame trop sensible.
Les murs ensanglantés de ce séjour affreux
Ne répètent jamais les cris des malheureux ,
Ils sont sourds à leur voix , ils sont sourds à leur plainte ,
L'œil jaloux des Tyrans veille dans leur enceinte ,
Et ce n'est qu'en tremblant qu'on ose y soupirer.

P I L A D E.

Ah ! puisse un plus beau jour luire , & vous éclairer !
Peut-être que les Dieux , touchés de vos allarmes ,
Tariront pour jamais la source de vos larmes.

C H R I S O T É M I S.

Tout est fini pour nous ; Oreste est mort , Seigneur ,
Pour nous , dans l'Univers , il n'est plus de vengeur . . .

P I L A D E.

Ciel !



SCENE IV.

CLITEMNESTRE, EGISTE, CHRISOTÉMIS,
ELECTRE, PILADE, (*Cour, Peuple.*)

CLITEMNESTRE.

PEUPLS, écoutez votre Reine éplorée.
Oreste, dernier fils de la race d'Atreé,
Ce fils que me donna la colère du fort,
Que j'aimois cependant . . . mon cher Oreste est mort.
Le destin loin de moi l'entraîna dès l'enfance.
Des prodiges affreux marquerent sa naissance.
On disoit qu'à sa mere il raviroit le jour :
Hélas ! en ai-je moins souhaité son retour ?
Ce reste de mon sang, & du sang de vos Maîtres,
Peuples, nous l'appellions au rang de ses ancêtres.
Il n'est plus, & le ciel m'a ravi cet espoir.
L'honorer par des pleurs, voilà notre devoir.
Strophius de mon fils a recueilli la cendre.
Cette urne, cet objet si terrible & si tendre,
Que ma douleur contemple, & que pressent mes mains,
Doit être mise aux pieds du plus grand des humains.
Oreste ainsi l'ordonne, il veut que près d'un pere
Ses mânes frémissans soient placés par sa mere.
Je le dois, j'obéis . . . mon fils infortuné,
Aux horreurs de l'exil, en naissant, condamné,

Mon fils, n'éprouva point mes soins & mes caresses.
Ces tributs de l'amour, ces fruits de nos tendresses,
Que je dus prodiguer autour de son berceau,
Doivent servir du moins à parer son tombeau.

Quel devoir cependant ! Ombre chère & sacrée ;
Oreste ! que veux-tu d'une mère éplorée ?
Quoi ! mon fils, quoi ! tu veux, pour combler mes tourmens,
Que je descende au fond de ces grands monumens,
Où la nuit de la mort, cette nuit immobile,
De l'ombre de ton père est l'éternel azyle !
Il le faut. Unissons & le père & le fils :
De la maison d'Atrée, rassemblons les débris.
O famille des Rois que la mort environne,
Quels funestes Cyprès vont ombrager ton Trône !

Mais je remplis ces lieux de regrets superflus ;
Plistene va régner, Oreste ne vit plus.
Discorde, brise enfin tes glaives patricides :
Tu n'en peux plus armer les farouches Atrides !
Ils ne sont plus, ces fils, ces frères nés rivaux,
Dont la rage emprunta ton glaive & tes flambeaux.
Atrée enfin succombe, & le cède à Thieste,
Je couronne Plistene, & nous pleurons Oreste.

(*A Egiste.*)

Venez, vers cette tombe accompagnez mes pas,
Soutenez-moi ... que vois-je ? où suis-je ? où vais-je ? hélas !

*Elle marche vers les tombeaux, en entrant dans le bois
qui leur est consacré, la nuit le couvre de son obscurité. L'om-
bre d'Agamemnon paroît, fait fuir Clitemnestre épouvantée,
tend les bras à ses filles.*

CLITEMNESTRE,

ELECTRE (*avec transport.*)

Ciel ! quelle ombre paroît ? .. Agamemnon ! .. mon pere !

L' O M B R E.

Vous , Electre , approchez ... (*à Clitemn.*) toi , fui ,
coupable mere.CLITEMN. *épouvantée & fuyant l'ombre, s'écrie.*

Hélas !

*Puis revenant à l'Ombre avec effort, éperdue, elle lui dir,
Parlez , parlez. A ces mots l'Ombre courroucée s'avance
vers Clitemnestre, déchire son voile, &
lui montre son flanc qu'elle a déchiré,
& Clitemn. s'écrie :*Ciel ! qu'est-ce que je vois ? .. & l'Ombre *disparoît
dans l'abîme.*

O sang que j'ai versé, tu rejaillis sur moi ! ..

T O U S.

Quel crime !

CLITEMNESTRE. *Dans les horreurs d'un
délire affreux.*

Ombre sanglante ! Ombre à jamais terrible !

Fui , va , je suis pour toi l'objet le plus horrible ...

Mais hélas ! avec lui je descends aux Enfers ,

Et la mort m'engloutit dans les gouffres ouverts ...

Du crime & de la nuit , filles inexorables ,

Vous voilà , je vous vois , Déeses redoutables !

Mais qui vient me frapper ? est-ce vous que je voi ?

O Némésis , accours , je n'implore que toi ...

Cruelle , arrête , arrête .. eh quoi ? ta main sanglante

Déchire Clitemnestre en tes bras expirante ?

Ataide, fui, fui-moi .. quels regards menaçans ! ..
 Oui, c'est-là que ma main t'a frappé ... quels tourmens !

E G I S T E.

Un trouble trop affreux de son âme s'empare ...
 Sortons , éloignons-la de ce séjour barbare.

S C E N E V.

E L E C T R E , P E U P L E.

E L E C T R E (*transportée.*)

P E U P L E , jadis heureux , sous le plus grand des Rois ;
 Aujourd'hui gouverné par de barbares loix ,
 Vous l'avez entendu : la puissance suprême
 Vient de forcer le crime à s'accuser lui-même.
 Allons sur la vengeance interroger les Dieux.
 Oreste dut punir ces forfaits odieux :
 S'il n'est plus, c'est à moi de punir les coupables.
 L'ombre d'Agamemnon , ses mânes lamentables ,
 Du fond de leur tombeau s'élèvent jusqu'à nous :
 Jurons de les venger , & préparons nos coups.

Fin du quatrième Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

EGISTE, CLITEMNESTRE, ARCAS.

EGISTE.

MADAME, où courez-vous, dans ce séjour d'horreur ?
 En voulez-vous encor accroître la terreur,
 En y semant l'effroi qui vous suit ?

CLITEMNESTRE.

Ah ! barbare !

EGISTE.

Ne me résistez plus.

CLITEMNESTRE.

Le désespoir m'égare.

EGISTE.

Quel Démon vous poursuit ?

CLITEMNESTRE.

L'ombre d'Agamemnon,

Voilà, voilà le Dieu qui troubla ma raison ;

C'est lui qui m'arracha le mort épouvantable,
Qui de tous les mortels l'eût fait le plus coupable,
Si de tous les mortels connus par les forfaits,
Je n'eusse surpassé les coupables excès.

E G I S T E.

Eh quoi? vous ajoutez au danger qui nous presse
Du fardeau des remords la terreur vengeresse.
Devez-vous les connoître, & sont-ils faits pour vous?
Le ciel n'a point lancé son tonnerre sur nous.
S'il permet à la mort de percer la barrière
Qui sépare à jamais la nuit & la lumière,
Celui qui d'un seul mot peut lui donner des loix,
A son gré peut aussi les changer quelquefois.
Ces prodiges sont faits pour effrayer la terre,
Et non pas un esprit au-dessus du vulgaire.
Mais que dis-je? cent fois, aux bords Ausoniens,
La fille du Soleil a brisé les liens
Qui tenoient aux Enfers les ombres enchaînées.
Ulysse, par son art connut ses destinées.
Vous avez vu Circé forcer Thélélias
A quitter à sa voix les gouffres du trépas,
Pour dévoiler aux yeux du mortel le plus sage
Le prix que réservait le sort à son courage.
Loin de croire qu'Electre ait pû par ses clameurs
Fléchir le Stix grossi du torrent de ses pleurs,
Et que ce Dieu puissant, sensible à sa prière,
Eût pu lui présenter les mânes de son père,
Vous voyez Jupiter enflammé contre vous,
Suivre la foudre en main l'ombre de votre époux.

CLITEMNESTRE,
CLITEMNESTRE.

Quel mot prononces-tu ? fuis loin de ma présence.

E G I S T E.

Je puis de vos ennuis calmer la violence :
De vos filles je puis adoucir les malheurs ,
Je vais briser leurs fers , je vais tarir leurs pleurs.
Qu'Arcas de votre part , leur annonce . . . qu'il vole.

CLITEMNESTRE.

Pouvez-vous vous livrer à cet espoir frivole ,
Et pouvez-vous penser qu'armé de vos poignards ,
Ce farouche assassin paroisse à leurs regards ,
Sans leur développer tout ce qu'ont de sinistre
Les bienfaits d'un tyran , promis par son Ministre ?

E G I S T E.

Je jure par les Dieux . . .

CLITEMNESTRE.

Ils devraient t'en punir.

Par ce lâche blasphème as-tu cru parvenir
A me tromper ?

E G I S T E.

Je jure.

CLITEMNESTRE.

Ah ! quel est sur la terre.

L'objet qu'a respecté ta rage meurtrière ?

E G I S T E.

Eh bien , par l'univers.

TRAGÉDIE.

63

CLITEMNESTRE.

Ce n'est qu'avec effroi
Qu'il répète ton nom , & qu'il parle de toi.
A tes crimes affreux ne joins point l'imposture :
Les monstres , tels que nous , sont privés du parjure.

E G I S T E.

Eh bien , je ne feins plus.

CLITEMNESTRE.

Viens donc frapper mon cœur.

E G I S T E.

Barbare , qu'as-tu dit , & quelle est ta fureur ?

CLITEMNESTRE.

Vous armâtes ma main de l'acier parricide
Qui trancha les destins du redoutable Atride ;
Vous remplîtes mon cœur des poisons dévorans
Que la haine versa sur mes tristes enfans.
Mes filles dans vos fers , mon fils votre victime ;
Cruel , je vis encor , & voilà le seul crime
Que ton barbare cœur doive se reprocher.
Ton crime est le forfait que tu crains d'achever.
Si je ne vivois plus , le sort plus favorable
Ne t'entraîneroit point dans ma chute exécration.

E G I S T E.

Electre , dès long-tems (à Arcas) mais tu me dois tes jours ,
Le péril presse , Arcas , prends ce poison , va , cours...

CLITÈMNESTRE,
CLITÈMNESTRE

Arrête, malheureux ; que vas-tu faire ? arrête.
Sans nous venger, tu vas exciter la tempête.
Eh ! la fureur d'Electre, & ma propre fureur
M'excitoient chaque instant à lui percer le cœur.
Inutiles souhaits ! je voyois la cruelle
A couvert de mes coups, sous l'Egide immortelle.
Connois à mes sermons quelles sont mes vertus.

E G I S T E.

Hé bien, il faut choisir d'être ou de n'être plus,
De vivre sans régner, ou bien de cesser d'être.
Cette idée & t'étonne & t'accable peut-être,
Mais il nous faut subir cette nécessité
De vivre dans l'opprobre, ou d'avoir existé.
Je ne le vois que trop, l'instant fatal s'avance,
Notre sort rigoureux fait pencher la balance ;
Le néant de la mort n'a pour moi rien d'affreux,
Le doux sommeil naquit de son sein ténébreux.
S'il faut quitter le ciel de ses dons trop avare,
Emportons avec nous dans la nuit du tartare
Le plaisir d'immoler Electre à notre tour.
Qu'en déchirant le flanc qui lui donna le jour,
Elle y puise la mort que sa main nous prépare,
Et que nos flancs ouverts lui montrent le Ténare.

CLITÈMNESTRE.

Un moment, c'en est fait, & je brave le sort ;
Mon âme se raidit à l'aspect de la mort.

Nous

Nous verrons si les Dieux protègent ma famille,
Et si contre la mere, ils s'arment pour la fille.
Mais quel bruit ? ciel !

E G I S T E.

Rentrons.

SCENE II.

ORESTE, PILADE, PAMMENE.

P I L A D E, *en entrant sur la scène.*

OUI, Pammene, & les Dieux
Ont tiré de la nuit ce mystère odieux.
J'allois vous l'annoncer ; mais jusqu'à vos oreilles
Le peuple avoit déjà fait voler ces merveilles.

P A M M E N E.

Vous êtes donc fléchis, & vos sévères loix
Vont venger à la fin la majesté des Rois ?
Que dis-je, Dieu vengeur du malheureux Atride ?
Vous frappez à la fois un couple parricide
Sur nos persécuteurs vous armez votre bras,
Et vous allez enfin punir leurs attentats,
Vous conduisez Oreste, il va rompre nos chaînes,
Et de l'Etat tremblant reprendre enfin les rênes.

P I L A D E.

Mais de son frere, Electre, ignore les destins,
Elle ignore qu'il vit, & que c'est à ses mains
Que le ciel réserva l'honneur de la vengeance.
En foule sur ses pas tout le Peuple s'avance

E

Vers le Temple sacré qu'au souverain des Dieux
Non loin de ce Palais bâtirent ses ayeux.
Ils consultent le ciel sur le destin d'Oreste;
Opposons la prudence à leur zèle funeste.
Electre de sa rage embrase tous les cœurs,
Ils ont déjà reçu l'excès de ses fureurs.
Peut-être allons-nous voir ces portes embrasées,
Ces monumens détruits, ces voûtes écrasées,
Le trône consumé par les feux dévorans,
Ou nager renversé dans le sang des Tyrans.
Pammene, prévenons des fureurs inutiles,
Et les tristes effets des discordes civiles.
Courons aux Temples saints de nos Dieux immortels,
Et couronnons Oreste au pied de leurs autels.

P A M M E N E.

Les Dieux, dans ce grand jour, marqué par des miracles,
Les Dieux, vont confirmer la foi de leurs oracles,
Le sort a préparé ces grands événemens:
à Oreste.

La mort leve déjà sa faux sur nos Tyrans
Apollon la conduit; la crainte est un blasphème,
Et le doute, un outrage à sa grandeur suprême.



SCÈNE III.

Les mêmes, CHRISOTÉMIS, (*égagée.*)

CHRISOTÉMIS.

QUELS sont, Dieux tout puissans, vos ordres absolus?
Si mon malheureux frere, hélas ! n'existe plus,
Vengerez-vous son sang, par un sang plus coupable ?

O R E S T E.

O ciel ! Chrisotémis, quel désordre effroyable
Paroît vous égarer, & tourmenter vos sens ?

CHRISOTÉMIS.

Je ne vois devant moi que des signes sanglans ;
Des prodiges affreux, l'horreur & l'épouvante ;
L'ombre d'Agamemnon, Clitemnestre expirante ;
Nos autels, ces tombeaux détruits & renversés,
Dans des torrens de sang je les vois dispersés.

O R E S T E (*transporté.*)

Mânes infortunés de mon malheureux pete,
Ombre d'Agamemnon, ombre sacrée & chere !

CHRISOTÉMIS.

Qu'ai-je entendu ?

P I L A D E.

Grands Dieux !

P A M M E N E.

Hélas ! que faites-vous ?

O R E S T E.

Reconnoissez Oreste, il est à vos genoux.

E ij

O ciel !

O R E S T E.

De ses transports mon cœur n'étoit plus maître.

P I L A D E.

Quels malheurs !

CHRISOTÉMIS.

Aujourd'hui, cruel, en peut-il être ?

P A M M E N E.

Malheureuse Princesse, apprenez qu'Apollon

(*en montrant Oreste.*)

Le destine à venger la mort d'Agamemnon :

Mais qu'il est menacé du sort le plus horrible,

S'il se fait reconnoître, avant ce coup terrible.

CHRISOTÉMIS.

O ma sœur !

O R E S T E (*frappé par l'esprit d'Apollon.*)

Dieu du jour, où m'as-tu transporté ?

Je te vois, & mes yeux soutiennent ta clarté !

Ton souffle me pénètre, & mon front se couronne

Des rayons éternels dont l'éclat t'environne...

Croyant voir un poignard.

A mes yeux un poignard ... donne ... je vais frapper...

Que fais-je ? de mes mains le fer vient d'échapper.

J'ai trahi la vengeance : elle vient & m'appelle ...

La voilà ... je la vois... Ah ! malheureux ! dit elle,

C'est le secret des Dieux que ta bouche a trahi...

Apollon te commande, & n'est pas obéi.

*{ Il tombe sur les débris des
tombeaux renversés dans
le fond du Théâtre. }*

PAMMENE (à Chrisf.)

Au nom des immortels , au nom de votre pere ,
Gardez de révéler cet important mystère ,
Madame , si jamais , contre l'ordre des Dieux ,
Sur ce secret fatal Electre ouvre les yeux ,
Vos Tyrans sont vainqueurs , & vous livrez Oreste
Aux redoutables traits de la fureur céleste.

SCENE IV.

Les mêmes, ELECTRE, (*arrêtant le peuple qui
la suit en tumulte.*)

ELECTRE.

SUSPENDEZ un moment ce généreux transport.
Les Dieux qui m'ont conduite en ce séjour de mort ,
Vont m'expliquer ici leur volonté sacrée....

(*Appercevant Chrisf.*)

Ah ! ma sœur ! quel destin ! quel jour ! .. ô fils d'Atrée !
Toi qui viens de paroître aussi grand qu'autrefois ,
Quand tu voyois la Grèce obéir à tes loix ,
Mon pere , quelle main , aux accens du tonnerre ,
A brisé pour toi seul les voûtes de la terre ?
Ombre d'Agamemnon , quels ordres souverains
Viens-tu nous annoncer des gouffres souterrains ?

Sensible , après vingt ans , aux plaintes de ta fille ,
 Apportes-tu la paix à ta triste famille ?
 J'accepte ce présage. Oui , ton bras aujourd'hui
 De ton trône ébranlé va devenir l'appui :
 Tu vas punir ta femme , & le fils de Thieste ,
 De nos fers , de ta mort , & des malheurs d'Oreste.
 Oreste , nom trop cher ! ô frère infortuné !
 Toi , qu'à venger ton sang je croyois destiné ,
 Hélas ! es-tu tombé dans les funestes pièges
 Que semoient sur tes pas nos tyrans sacrilèges ?

CHORIPHÉE.

C'en est trop , & vengeons leurs coupables forfaits ,
 Enfonçons , & brisons les murs de ce Palais.

SCÈNE V.

Les mêmes , CLITEMN. *La porte du Palais enfoncée ,
 Clitemnestre paroît éperdue , & s'écrie.*

CLITEMNESTRE.

ARRÊTEZ.

Le Peuple effrayé de son désespoir , se disperse.

ORESTE (*égaré par Apollon , suit ce Dieu qui le guide ,
 accourt & assassine sa mere.*)

Meurs , barbare.

CLITEMNESTRE (*tombant.*)

Egistre ,

ELECTRE *éperdue se jette au côté de son frere ,
 Ah ! c'est mon frere !*

TRAGÉDIE.
PAMMENE.

71

*Le tonnerre gronde
à grands éclats.*

Reconnoissez Oreste, aux éclats du tonnerre.

ELECTRE.

C'est mon frere, c'est lui, c'est le sang de vos Rois.

SCENE VI.

Les mêmes, EGISTE. *environné d'une troupe de soldats armés.*

EGISTE.

QUEL tumulte! quels cris?... ciel! qu'est-ce que je vois?

ELECTRE.

C'est le vengeur des Dieux, c'est mon frere, & ton maître.

EGISTE. { *après avoir fait quelques efforts*
 { *inutiles, pour tuer Oreste.* }

Un Dieu combat pour lui : puis-je le méconnoître?

ORESTE (*au Peuple.*)

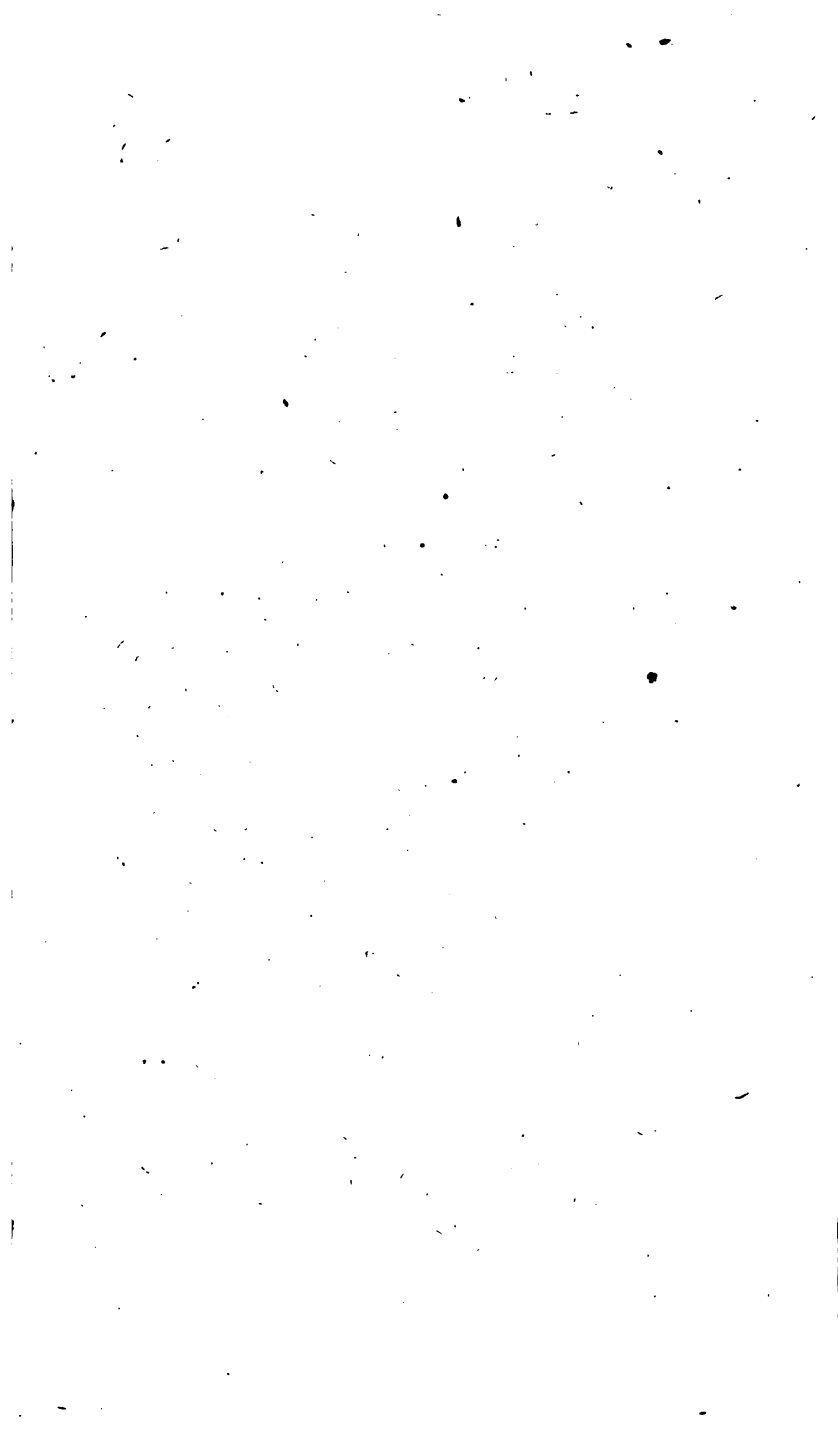
Je vous livre ce monstre, entraînez-le à la mort.

EGISTE (*se frappant.*)

Va, j'ai vécu ton maître, & j'ai réglé mon sort.

Fin du cinquième Acte.

J'Ai lu par ordre de Monseigneur le Chancelier le manuscrit intitulé, *Clitemnestre*, Tragédie. A Paris, ce 9 Avril 1761. GIBERT.



**LE COMTE
DE WARWIK,
TRAGÉDIE,**

Jean François
Par M. DE LA HARPE;

*Représentée pour la première fois par les Co-
médiens François ordinaires du Roi,
le 7 Novembre 1763.*

Prix trente sols.



A PARIS,

Chez DUCHESNE, Libraire, rue S. Jacques,
au-dessous de la Fontaine Saint Benoît,
au Temple du Goût.

M. DCC. LXIV.

Avec Approbation & Privilège du Roi.



A SON ALTESSE SÉRÉNISSIME
MONSIEUR
LE PRINCE DE CONDÉ.

MONSIEUR,

*MES premiers essais ont été consa-
crés à votre gloire. L'hommage que
j'ai rendu à VOTRE ALTESSE, m'a
seul appris sans doute à peindre un*
A ij

E P I T R E.

Héros. Vos bontés ont encouragé ma jeunesse , & la faveur la plus précieuse accordée à mon Ouvrage ; c'est qu'il m'ait été permis de l'offrir à un Prince devenu l'espérance de la Nation , & qui sait également mériter les éloges & les apprécier.

Je suis avec un très-profond respect,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME.

*Le très-humble & très-obéissant
serviteur,*

DE LA HARPE.

**LE COMTE
DE WARWIK,**

TRAGÉDIE.

J. H. H. H.

Paris, 2010

Imprimé à Paris

ACTEURS.

EDOUARD D'YORCK, Roi
d'Angleterre.

MARGUERITE D'ANJOU, *femme*
de Henri VI. détrôné.

LE COMTE DE WARWICK.

ELISABETH.

SUFFOLK, *Confident du Roi.*

SUMMER, *Ami de Warwick.*

NEVIL, *Suivante de la Reine.*

UN OFFICIER.

GARDES, *Soldats.*

La Scène est à Londres.



LE COMTE
DE WARWIK,
TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.
MARGUERITE, NEVIL.

NEVIL.

QUOÏ ! lorsque les Destins ont comblé
vos revers ,
Quand votre Epoux gémit dans l'opprobre des fers ;
Lorsqu'Edouard enfin , heureux par vos défaits ,
A. iv.

S'assied insolemment au Trône des Lancastres ,
 Marguerite , tranquille en son adversité ,
 Conserve sur son front tant de sérénité !
 Quel espoir adoucit votre misère affreuse ?

M A R G U E R I T E

Celui qui soutient seul une ame généreuse ;
 Qui nous affermissant contre les coups du sort ,
 Suffit pour rejeter le secours de la mort ;
 Aliment nécessaire au sein de la souffrance ,
 Seul bien des malheureux , l'espoir de la vengeance.

N E V I L.

Eh ! comment cet espoir vous seroit-il permis ?
 Le Sceptre est dans les mains de vos fiers ennemis.
 Ils ne sont plus ces temps , où votre ame intrépide
 Soutenant les langueurs d'un Monarque timide ,
 De l'Anglois inquiet abaissoit la fierté ,
 Le soumettoit au frein de votre autorité ;
 Quand vous même guidant des guerriers indociles ,
 Terrassiez les auteurs des discordes civiles ,
 Quand de l'heureux Yorck qui nous opprime tous
 Le Pere audacieux succomboit sous vos coups.
 Hélas ! tout est changé : malgré votre courage ,
 De ses premiers bienfaits le sort détruit l'ouvrage ,
 Yorck est triomphant , Lancastre est abattu ;
 En vain pour votre Epoux vous avez combattu ,
 En vain il a repris , encor plein d'épouvante ,
 Le Sceptre qui tomboit de sa main défaillante ,
 L'ascendant de Warwick a fait tous vos malheurs.

Votre Fils , cet objet de vos soins , de vos pleurs ,
Traîne loin des regards d'une Mere plaintive ;
Sous les yeux des Tyrans son enfance captive.
Vous-même prisonniere en ces murs odieux....

M A R G U E R I T E.

Un plus doux avenir enfin s'ouvre à mes yeux.
Mes destins vont changer... mon cœur du moins
s'en flatte.

Il faut que devant toi mon allégresse éclate,
Apprends ce qu'Edouard cache encore à la Cour,
Et ce que verra Londres avant la fin du jour.
Tu sçais qu'Elisabeth à Warwick fut promise ;
Que prêt à s'éloigner des bords de la Tamise,
Il attendoit sa main....

N E V I L.

Eh bien ?

M A R G U E R I T E.

Des nœuds secrets
Vont ce soir au Tyran l'enchaîner pour jamais ;
Et le peuple étonné de sa grandeur soudaine,
Apprendra cet hymen en connoissant sa Reine.

N E V I L.

O Ciel ! que dites-vous ? Eh quoi ! lorsqu'aujourd'hui

Il brigue des François l'alliance & l'appui ,
Lorsque pour en donner une éclatante marque ,
Il offre d'épouser la sœur de leur Monarque ,

Eh bien ! C'est à moi seule à laver mon injure ,
A soutenir ce rang que sa foiblesse abjure.
Eh ! que dis-je ! mon Fils , l'idole de mon cœur ,
M'offre de mes travaux un prix assez flatteur
Si ma main le replace au Trône de son Père ,
Un jour il connoitra ce qu'il doit à sa Mere.
De combien de périls j'ai sçu le garantir !
Ce jour , ce jour hélas ! me fait encor frémir ,
Où d'un cruel vainqueur évitant la poursuite ,
Seule , & dans les forêts précipitant ma fuite ,
Egarée , éperdue , & mon Fils dans mes bras ,
De momens en momens j'attendois le trépas.
Un Brigand se présente , & son avide joye
Brille dans ses regards à l'aspect de sa proye ,
Il est prêt à frapper : je restai sans frayeur.
Un espoir imprévu vint ranimer mon cœur ;
Sans guide , sans secours dans ce lieu solitaire ,
Je crus , j'osai dans lui voir un Dieu tutélaire.
Tiens , approche , lui dis-je , en lui montrant mon
Fils
Qu'à peine soutenoient mes bras appesantis ,
Ose sauver ton Prince , ose sauver sa Mere
J'étonnai , j'attendris ce mortel sanguinaire ;
Mon intrépidité le rendit généreux.
Le Ciel veilloit alors sur mon Fils malheureux ,
Ou bien le front des Rois que le Destin accable ,
Sous les traits du malheur semble plus respectable !
Suivez-moi , me dit-il , & le fer à la main ,
Portant mon fils de l'autre , il nous fraye un chemin ;

Et ce mortel abject, tout fier de son ouvrage,
Sembloit, en me sauvant, égarer mon courage..

NEVIL.

Le Ciel, en ce moment, se déclara pour vous.
Que ne peut-il encore adoucir son courroux !

MARGUERITE.

Edouard va m'entendre, il verra ma franchise.
Qu'il me laisse quitter les bords de la Tamise,
Qu'il fixe ma rançon & celle de mon Fils ;
Voilà ce que j'attends, & ce qu'il a promis.
Mon cœur dans les chagrins qui l'occupent sans cesse,
Rend justice aux vertus dont brille sa jeunesse.
Il est né généreux, je dois en convenir.
Il m'a ravi le Trône, & je dois l'en punir.
Edouard à mes yeux est toujours un rebelle.
Je ne discute point cette longue querelle,
Ces droits tant contestés, & jamais éclaircis ;
Je défendrai les miens, mon Epoux, & mon Fils.
Ce sont-là mes devoirs, mes vœux, mon espérance.
Jè veux joindre Warwik aux rives de la France.
Il servira ma haine ; & peut-être Louis
Va s'armer avec nous contre mes ennemis.
Peut-être son courroux.... Mais Edouard s'avance.
Laisse-nous.



S C E N E I I.

MARGUERITE , EDOUARD ,
SUFFOLK , GARDES.

EDOUARD.

Vous avez souhaité ma présence.
Quelque ressentiment qui nous puisse animer ,
Mon cœur est équitable & sçait vous estimer.
Si mon rang à vos vœux me permet de me rendre ,
L'illustre Marguerite a droit de tout prétendre.

M A R G U E R I T E.

En l'état où je suis paroissant devant toi ,
J'envisage les maux accumulés sur moi.
Je t'ai vu mon Sujet ; j'ai marché Souveraine
Dans ce même Palais où ton pouvoir m'enchaîne.
Le Destin l'a voulu , jouis de sa faveur.
Mais si ton ame encore est sensible à l'honneur ,
J'en reclame les loix sans demander de grace.
Je sçais , sans m'avilir , céder à ma disgrâce.
J'ose attendre de toi mon Fils , ma liberté.
Que l'un & l'autre ici soient garans du Traité
Qu'à la Cour de Louis Warwik a dû conclure ;
Tu dois les accorder ou t'avouer parjure.
Détermine le prix que je dois t'en donner.
Mon aspect dès long-temps a dû t'importuner ;

Il trouble les douceurs d'un règne illégitime.
Il est dur de rougir devant ceux qu'on opprime.

É D O U A R D.

Non, je ne rougis point d'avoir repris un rang
Que trop long-temps Lancastre usurpa sur mon sang.
Je ne veux point ici vous expliquer mes titres ;
La haine & l'intérêt sont d'injustes arbitres.
Eh ! de quel droit enfin, vous, d'un sang étranger,
Quand Londres me couronne, osez-vous me juger ?
De Naples & d'Anjou l'incertaine héritière
Devroit s'occuper moins du Trône d'Angleterre.
Par le Peuple & les Grands, Lancastre est condamné.
Vous n'êtes plus ici que fille de René,
Qu'une étrangère illustre, & non pas une Reine.
D'un titre qui n'est plus, cessez d'être si vaine.
Entre Louis & moi je ménage un Traité
Qui fixera l'instant de votre liberté.
Je le souhaite au moins ; mais je ne puis répondre
Des obstacles nouveaux qui peuvent nous confondre.
Les intérêts des Rois coûtent à démêler,
Et mon devoir n'est point de vous les révéler.
Attendez jusques-là ma volonté suprême.

M A R G U E R I T E.

J'attends tout désormais du Ciel & de moi-même.
Je ne réfute point ces discours insultans,
Armes de l'injustice & faits pour les Tyrans.
Tu crains que dans l'Europe on n'entende mes
plaintes ;
Mais je te puis ici porter d'autres atteintes.

Songe que dans ces murs un Peuple factieux ,
 Toujours prêt à pousser un cri séditieux ,
 Cruel dans ses retours , extrême en ses offenses ,
 Peut encote à mon cœur préparer des vengeances ,
 Et m'offrir un plus sûr & plus facile appui
 Que ces Rois toujours lents à s'armer pour autrui.
 Il faut ou m'immoler , ou me craindre sans cesse.
 Tu n'as point à rougir d'accabler la foiblesse
 D'un sexe qui souvent est dédaigné du tien ;
 Tu sçais si Marguerite est au-dessus du sien.

E D O U A R D.

Je vois à quel excès la fureur vous égare ;
 Mais ce n'est point à vous de me croire barbare.
 Contre vous autrefois me guidant aux combats ,
 Mon pere malheureux a trouvé le trépas ;
 Par des tributs sanglans j'ai pu le satisfaire :
 Je n'imputai sa mort qu'aux hazards de la guerre.
 Je sçais vous pardonner ces impuissans éclats
 Qui consolent le foible & ne le vangent pas.
 J'honore vos vertus ; je l'avouerai sans feindre ,
 Je puis vous admirer ; mais je ne puis vous craindre.
 Calmez votre douleur auprès de votre fils :
 Allez ; son entretien va vous être permis.
 Peut-être en le voyant votre reconnoissance
 Avouera que mon cœur a connu la clémence.

M A R G U E R I T E.

Son état & le mien , ses pleurs & mes regrets
 M'apprendront quel retour je dois à tes bienfaits.
 Adieu.

SCENE

SCENE III.

EDOUARD, SUFFOLK, GARDES.

EDOUARD.

JE plains les maux de cette ame irritée.
Ah ! prends pitié d'une ame encor plus tourmentée.

Cher ami , tout mon cœur est ouvert à tes yeux ,
Tu l'as connu long-temps & noble & vertueux ;
Peut-être il l'est encore , & fait pour toujours l'être.
De moi-même à ce point l'amour est-il le maître ?
Cet amour jusqu'ici vainement combattu ,
Dont rougit ma raison , dont frémit ma vertu ,
Qui va marquer un terme à ma gloire flétrie ,
Et qui pourtant , hélas ! m'est plus cher que ma vie.
Tu dois t'en souvenir ; tu sçais que dès le jour
Où ces attraits nouveaux brillèrent dans ma Cour ,
J'éprouvai , je sentis ce trouble inexprimable ,
Ces premiers mouvemens d'un penchant indomptable ,
Ces premiers feux d'un cœur qui n'avoit point
aimé.

Surpris de mon état , de moi-même allarmé ,
Je vis tous les dangers de ma folle tendresse.

B

Hélas ! sans la dompter on connoît sa foiblesse.
Tu vois ce que j'ai fait : j'ai craint que dans ces
lieux

Le retour de Warwick ne traversât mes vœux.
J'ai frémi de me voir confus à ses approches ,
Exposé sans défense à ses justes reproches.
Je hâte cet hymen : j'ai voulu prévenir
Ce moment pour mon cœur si rude à soutenir ;
Et ce cœur qui long-temps trembla près de l'abîme,
Pour finir ses combats , précipite son crime.

S U F F O L K.

Avez-vous seu du moins , prêt à former ces nœuds ,
Si cet objet si cher est sensible à vos feux ?

E D O U A R D.

L'aimable Elisabeth au printemps de son âge ,
Peut-être de l'amour ignorant le langage ,
M'a fait voir , jusqu'ici dans sa timidité ,
Ce trouble intéressant qui sied à la beauté ;
Moi-même , je l'avoue , interdit devant elle ,
Rougissant malgré moi de mon erreur nouvelle ,
Commençant des discours que je n'achevois pas ,
Je n'ai presque parlé que par mon embarras.
Mais j'ai peine à penser qu'une plus chère flâme
Ait surpris sa jeunesse & me ferme son ame.
Elle a peu vu l'époux qui lui fut destiné.
On écoute sans peine un Amant couronné ,
Offrant avec sa main le Sceptre d'Angleterre.
Enfin je l'aime assez pour apprendre à lui plaire.

C'est Warwik qui produit mes troubles inquiets ;
Je songe à son courroux , & plus à ses bienfaits.
Je détruis dans ses mains les fruits de sa prudence ,
Je l'expose lui-même aux mépris de la France.
Eh ! qui sçait , dans l'ardeur de ses ressentimens ,
Jusqu'où peuvent aller ses fiers emportemens ?
Peut-être nos débats vont rallumer la guerre....
C'est un astre sanglant qui luit sur l'Angleterre.
De Lancaſtre & d'Yorck les partis oppoſés
Ont fait couler le ſang des peuples écrasés.
L'Anglois environné du meurtre & des ravages ,
A compté juſqu'ici ſes jours par des orages.
A peine il ſemble enfin goûter quelque repos ;
Faut-il que je l'expoſe à des malheurs nouveaux ?
C'eſt en toi , cher Suffolx , que mon eſpoir réſide.
Qu'aux remparts de Paris mon intérêt te guide ;
Vole & prévienſ Warwik ; ne lui déguiſe rien :
Va , mon cœur n'eſt pas fait pour abuſer le ſien ;
Peins-lui tout mon amour , mes feux & mon yvreſſe ;
Et ſi ſon amitié pardonne à ma foibleſſe ,
Qu'il élève ſes vœux à l'hymen de ma ſœur ,
Que ce nœud de plus près l'attache à ma grandeur.
Toujours l'ambition fut ſa première idole ;
L'amour n'eſt à ſes yeux qu'un préſtige frivole.
Elifabeth ſur lui n'a point cet aſcendant
Qui feroit trop rougir ſon cœur indépendant ,
Qui ſubjuge le mien trop flexible & trop tendre ;
A des nœuds plus brillans ſon orgueil va prétendre :
Oui , j'oſe l'eſpérer.

S U F F O L K .

Mais Louis , irrité
De voir rompre l'hymen entre vous arrêté,
Peut demander bien-tôt raison de cette injure.

E D O U A R D .

Sans cet hymen forcé la paix peut se conclure,
Trop occupé lui-même en ses propres Etats ,
Il n'ira point donner le signal des combats ;
Et pour assurer mieux la paix où je l'invite ,
Je prétends , sans rançon , lui rendre Marguerite.
Ce pendant en mes mains je retiendrai son Fils ,
Rejetton dangereux , cher à mes ennemis.
Toi , ne perds point de temps.

S C E N E I V .

**EDOUARD , SUFFOLK , UN
OFFICIER , GARDES.**

L'OFFICIER

SEIGNEUR , Warwik arrive.
Le Peuple impatient s'empresse sur la rive ;
On veut voir ce Héros trop long-temps attendu ,
Que l'Europe contemple , & qui nous est rendu.

EDOUARD.

(*L'Officier sort.*)

Il suffit. Laissez-nous. O Ciel ! quel soup de foudre !
 Que pourrois-je lui dire , & que dois-je résoudre ?
 Warwik est dans ces lieux ! ô soins trop superflus !
 D'une vaine prudence , ô projets confondus !
 Allons : à ses regards avant que de paroître ,
 Ami , viens éclairer , viens affermir ton Maître.
 Ramenons sur mon front , que couvre la rougeur ,
 Cette tranquillité qui n'est point dans mon cœur.

Fin du premier Acte.



A C T E 11.

*SCENE PREMIERE.**WARWIK , SUMMER.**WARWIK.*

JE ne m'en défends pas ; ces transports , cet hommage ,
Tout ce peuple à l'envi volant sur le rivage ,
Prêtent un nouveau charme à mes félicités :
Ces tributs font bien doux quand ils sont mérités.
J'ai placé sur le Trône un Roi digne de l'être.
Londres ne verra plus son méprisable Maître ,
Henri dans la langueur tombé presqu'en naissant ,
Et d'une Epouse altière esclave obéissant.
Entre deux Nations rivales & haineuses
Ma prudence du moins a suspendu les haines ;
Louis à notre Roi vient d'accorder sa sœur.
Du Trône d'Angleterre à peine possesseur ,
Edouard , par mes soins , ne craint plus que la France
S'efforce de troubler sa nouvelle puissance.

Voilà ce que j'ai fait, Summer ; & je me vois
L'arbitre, la terreur & le soutien des Rois.

S U M M E R.

Tous ces titres brillans vont s'embellir encore
Des faveurs dont l'amour vous comble & vous
honore :

L'hymen d'Elisabeth promise à votre ardeur.....

W A R W I K.

L'amour qu'elle m'inspire est digne d'un grand cœur.
Sur le point de former cette chaîne si belle,
L'intérêt de mon Roi soudain m'éloigna d'elle.
Je reviens à ses pieds plus grand, plus glorieux.
Quelqu'un vient : C'est le Roi qui marche vers ces
lieux.

Cours chez Elisabeth ; mon ame impatiente
Va hâter le moment de revoir mon Amante.

S C E N E. I I.

EDOUARD, WARWIK, GARDES.

W A R W I K.

VOs desseins sont remplis, vos vœux sont satis-
faits ;

Sire , j'apporte ici l'alliance & la paix.

L'hymen y joint ses nœuds : une illustre Princesse ,
 Digne par les vertus qui parent sa jeunesse
 De fonder l'union de deux Rois tels que vous ,
 Va traverser les mers pour chercher son Epoux.
 Louis me l'a promis ; & votre ami fidele ,
 Warwick est trop heureux de vous prouver son zele ,
 Par des soins vigilans , autant que par son bras ,
 Et dans la Cour des Rois , comme dans les combats.

EDOUARD.

Je sçais ce que mon cœur doit de reconnoissance
 A ce zele constant qui fonde ma Puissance :
 Mais , pour ne rien cacher de l'état où je suis ,
 Le sort ne permet pas que j'en goûte les fruits.
 Je serai , sans former cette chaîne étrangere ,
 Allié de Louis , mais non pas son beau-frere.

WARWICK.

Commens ! Daignez au moins m'expliquer ce
 discours.

De vos premiers desseins qui peut troubler le cours ?
 Quoi ! les oubliez-vous ? Et la France offensée
 Verra-t-elle ?

EDOUARD.

En un mot j'ai changé de pensée ;
 Je ne puis à ce point forcer mes sentimens.

WARWICK.

Mais songez que Louis a reçu vos sermens ,

Que j'ai reçu les siens ; & que Warwik , peut-être ,
N'est pas un vain garant de la foi de son Maître.

EDOUARD.

Si je romps cet hymen entre nous préparé,
J'en dois compte à Louis , & je le lui rendrai :
Mais de ces tristes nœuds mon ame détournée
Etablit ses projets sur un autre hyménée.
Il n'y faut plus songer.

WARWIK.

Eh ! quels nœuds aujourd'hui
Peuvent vous assurer un plus solide appui ?
Quel traité plus utile ?

EDOUARD.

Eh quoi ! la politique
M'imposera toujours un fardeau tyrannique ;
Et de mes intérêts esclave ambitieux ,
Je serai toujours Grand , sans jamais être heureux !
Je déteste ces Loix , & mon cœur les abjure.

WARWIK.

Qu'entends-je ! Est-ce l'amour qui vous rendroit
parjure ?

Quoi ! de vos ennemis à peine encor vainqueur ,
Le Trône a-t-il déjà corrompu votre cœur.
Edouard , écoutant de frivoles tendresses ,
S'est-il déjà permis de sentir des faiblesses ?
Et parmi les périls renaissans chaque jour ,
Avez-vous donc appris à céder à l'amour ?

Ce n'est point à ces traits qu'on doit vous recon-
noître.

Un moment à ce point n'a pû changer mon Maître ;
Non , je ne le crois pas ; & sans doute son cœur ,
A la voix d'un ami , va sentir son erreur.

EDOUARD.

(*à part.*)

(*haut.*)

Ah ! je suis déchiré. Non , Warwik , cette flamme ,
(J'ose au moins m'en flatter ,) n'a point flétri mon
ame ;

Et vous devez penser que ce cœur malheureux ,

Ce cœur foible une fois , peut être généreux.

Non , monté sur un Trône entouré de ruines ,

Et des feux mal éteints des guerres intestines ,

Je ne me livre point à ces égaremens ,

Des Princes amollis lâches amusemens.

D'un sentiment profond j'éprouve la puissance. . . .

Votre seule amitié me rend quelque espérance. . . .

Warwik. . . Ah ! si pour moi . . . vous sçaurez mes
désseins ,

Et vous-même aujourd'hui réglerez mes destins.



*S C E N E I I I.**W A R W I K* *seul.*

O CIEL ! à ce retour aurois-je dû m'attendre ?
Quel est ce changement que je ne puis comprendre ?
Quel objet tout-à-coup a donc surpris sa foi ?
Me trompé-je ? La Reine avance ici vers moi !
Quoi ! de son Ennemi cherche-t-elle la vûe ?

*S C E N E I V.**M A R G U E R I T E , W A R W I K.**M A R G U E R I T E.*

MON approche en ces lieux est sans doute im-
prévûe.

Vous êtes étonné qu'au sein de mon malheur
Je puisse sans frémir en aborder l'auteur :
Mais un motif pressant auprès de vous m'amene.
Je vous vois revenu des rives de la Seine ;
Et sans doute vos soins achevent le traité.
M'apprendrez-vous au moins quel espoir m'est resté ?
Si l'on finit mes maux, si Louis s'intéresse

A la captivité d'une triste Princesse ?
Aux intérêts nouveaux à vous seuls confiés ,
Mon Fils & mon Epoux sont-ils sacrifiés ?

W A R W I K.

Vous sçavez votre sort , il dépend de mon Maître.
Mais ce traité , Madame , est incertain peut-être.
Un jour , vous le sçavez , apporte quelquefois
D'étranges changemens dans les projets des Rois.

M A R G U E R I T E.

Edouard pourroit-il rejeter l'alliance
Que lui-même par vous proposoit à la France ?
On dit que dans son cœur l'amour le plus ardent
Prend depuis quelques jours un suprême ascendant.
Pourriez-vous l'ignorer ?

W A R W I K , *à part.*

Que faut-il que je pense ?
A-t-il fait de ses feux éclater l'imprudence ?

M A R G U E R I T E.

On dit plus , & peut-être allez-vous en douter ;
On dit que cet objet , qu'il eût dû respecter ,
Avait promis sa main , gage d'un feu sincère ,
Au plus grand des Guerriers qu'ait produit l'An-
gleterre ,
A qui même Edouard doit toute sa Grandeur ;
Qu'Edouard lâchement trahit son Bienfaiteur ;
Que , pour prix de son zèle & d'une foi constante ,

Il lui ravit enfin sa Femme & son Amante.
Ce sont-là ses projets , ses vœux & son espoir ;
Et c'est Elifabeth qu'il épouse ce soir.

W A R W I K.

Elifabeth ! ô ciel ! ... Non , je ne puis le croire.
Le Roi conserve encor quelque soin de sa gloire.
On n'est pas à ce point , lâche , perfide , ingrat ;
Il ne veut point se perdre , & lui-même , & l'État :
Il sçait ce que je puis ; il connoît mon courage :
Edouard jusques-là n'a point poussé l'outrage ;
Il ne l'a pas osé.

M A R G U E R I T E.

Bien-tôt vous connoîtrez
Si j'en crois sur ce point des bruits mal assurés ;
Bien-tôt.

W A R W I K.

Je puis du moins soupçonner votre haine.
Vous voulez que vers vous la fureur me ramene ;
Vous venez dans mon cœur enfoncer le poignard....
Mais la confusion , le trouble d'Edouard....
De tant d'ingratitude , ô Ciel ! est-on capable ?

M A R G U E R I T E.

Pourquoi trouveriez-vous ce récit incroyable ?
Lorsque l'on a trahi son Prince & son devoir ,
Voilà , voilà le prix qu'on en doit recevoir.
Si Warwik eût suivi de plus justes maximes ,
S'il eût cherché pour moi des exploits légitimes ,

Il me connoît assez pour croire que mon cœur
D'un plus digne retour eût payé sa valeur.
Adieu. Dans peu d'instans vous pourrez reconnoître
Ce qu'a produit pour vous le choix d'un nouveau
Maître.

Vous apprendrez bien-tôt qui vous deviez servir ;
Vous apprendrez du moins qui vous devez haïr.
Je rends grace au destin : oui sa faveur commence
A me faire aujourd'hui goûter quelque vengeance ,
Et j'ai vû l'ennemi qui combattit son Roi
Puni par un ingtat qu'il servit contre moi.

S C E N E V.

W A R W I K *seul.*

JE rejette un soupçon peut-être légitime. . .
Ah ! mon cœur n'est pas fait pour concevoir un
crime.

Je n'ai pas dû penser , quand j'allois le servir ,
Que mon Roi , mon ami fût prêt à me trahir.



*S C E N E V I.**WARWIK, SUMMER.**S U M M E R.*

OSERAI-JE annoncer ce que je viens d'apprendre?
Elifabeth.....

W A R W I K.

Arrête. Ah ! je crains de l'entendre.
Si tu viens confirmer ces horribles récits.....
Eh bien ? Elifabeth ? Acheve. Je frémis.

S U M M E R.

Elifabeth , Seigneur , va vous être ravie.
C'est d'elle que j'ai sçu toute la perfidie ,
Les indignes complors préparés contre vous.
Edouard veut ce soir devenir son Epoux ;
Et son Pere, ébloui de ce rang si funeste ,
Abandonne sa Fille aux nœuds qu'elle déteste.
Elle cherche l'instant de vous entretenir.

W A R W I K.

De cet excès d'honneur je ne puis revenir.
Allons, je ne prends plus que ma rage pour guide ;
Et je veux qu'Edouard. . . . Je l'aimois le perfide !
Je sens pour le haïr qu'il en coûte à mon cœur.....

Peut-on porter plus loin la fourbe & la noirceur ?

S U M M E R.

Il ne peut sans vous perdre obtenir ce qu'il aime ;
Il doit vous redouter ; redoutez-le lui-même.
Si de vos intérêts vous écoutez la loi

W A R W I K.

Que d'affronts réunis ! Etoient-ils faits pour moi ?
Ah ! qu'un vil Courtisan , qu'un Pere impitoyable
Envers sa Fille & moi se soit rendu coupable ,
Qu'il ait conçu l'espoir , en me manquant de foi ,
De briller près du Trône à côté de son Roi ;
J'excuse avec mépris sa basse complaisance ;
Je le dédaigne trop pour en tirer vengeance.
Mais que , plus criminel & plus lâche en effet ,
Edouard sans rougir . . . Il le veut . . . C'en est fait.
O toi , par tes sermens , à mon sort enchaînée ,
O chere Elisabeth à mes vœux destinée ,
Cieux , témoins des transports de Warwick outragé ,
Je jure ici par vous que je serai vengé ;
Entendez le serment que ma bouche prononce ,
Signal affreux des maux que ma fureur annonce.



SCENE

SCENE VII.

WARWIK, ELISABETH.

WARWIK.

AH ! Madame, venez enflammer mon courroux ;
Mon amour , ma vengeance avoient besoin de vous.
Tous deux en vous voyant s'irritent dans mon ame.
J'ai sçu de mon Rival l'audacieuse flamme ,
J'ai sçu tous ses projets ; & je connois trop bien
Les vertus de ce cœur qui triompha du mien ,
Pour croire qu'il ait pu , s'avilissant lui-même ,
Sacrifier Warwik à la Grandeur suprême.
Un lâche à son amour alloit vous immoler ;
Mais Warwik est ici ; c'est à lui de trembler.
Le Ciel m'a ramené pour prévenir le crime.
Ne craignez plus qu'ici son pouvoir vous opprime.
C'est moi qui vous défends, moi qui veille sur vous ,
Moi qui suis votre appui, votre Amant, votre
Epoux ,
Votre vengeur encore ; & vous allez connoître
Si Warwik aisément est le jouet d'un traître.
S'il est ou dangereux, ou sensible à demi ,
S'il confond un ingrat comme il sert un ami.

ELISABETH.

De mon Pere, il est vrai, l'injuste tyrannie.

C

C'est l'objet, le seul bien dont mon ame est jalouse,
Le prix de mes travaux, c'est vous, c'est mon
Epouse.

Ah ! cet enchaînement, ce tissu de noirceurs
Ajoûte à chaque instant à mes justes fureurs.
Il en verra l'effet, il faut qu'il soit terrible.
Je suis, je suis encor ce Warwik invincible,
J'ai pour moi l'équité, mon nom & mes exploits,
Je paroîtrai dans Londres, on entendra ma voix.
On verra d'un côté l'appui de l'Angleterre,
Warwik de ses travaux demandant le salaire,
Indigné des affronts qu'il n'a point mérités,
Et de l'ingrat Yorck contant les lâchetés;
Et de l'autre on verra, confus en ma présence,
Edouard aux Grands conduire par sa vaillance;
Qui sans moi, dans l'exil ou la captivité,
Cacheroit sa misère & son obscurité.
Ce peuple est généreux, il m'aime, & l'on m'offense :
Entre Edouard & moi pensez-vous qu'il balance ?

E L I S A B E T H.

Ecoutez-moi, Warwik. Votre cœur ulcéré
Dans ses emportemens est peut-être égaré.
Je ne puis croire encor Edouard inflexible;
A la gloire, aux vertus, vous l'avez vu sensible.
Sans doute il ne sçait pas, en demandant ma foi,
Combien ce joug brillant seroit affreux pour moi.
Mes larmes n'ont coulé que sous les yeux d'un pere;
J'ai craint de trop braver les traits de sa colère,

Si devant Edouard j'eusse attesté les nœuds
Dont l'amour dès long-tems nous enchaînoit tous
deux.

Mais j'oserai parler : il sçaura mes promesses ,
J'avouerai sans rougir l'excès de mes tendresses ;
Il sçaura que l'instant où j'irois à l'Aurel
Seroit pour moi l'arrêt d'un malheur éternel.
Eh ! quel homme jamais, plein d'un amour extrême,
D'un pouvoir tyrannique accable ce qu'il aime ,
Et brigue lâchement cet horrible plaisir
De déchirer un cœur qu'il ne peut attendre ?
Edouard à ce point ne peut être barbare :
Son cœur sera touché des maux qu'il me prépare,
Laissez-moi cet espoir , & ne présentez plus
Un avenir horrible à mes sens éperdus ;
Laissez-vous désarmer à ma voix suppliante ,
Et cédez sans rougir aux pleurs de votre Amante.

W A R W I K.

Eh bien ! vous le voulez , & pour quelques mo-
mens

Je suspendrai l'ardeur de mes ressentimens :
Vous seule sur mon ame avez pris cet empire.
Mais si n'écoutant rien que l'amour qui l'inspire ,
Edouard aujourd'hui persiste à m'outrager ,
Je ne le connois plus , & je cours me venger.

Fin du second Acte.

ACTE III.

*SCENE PREMIERE.**MARGUERITE , NEVIL.**MARGUERITE.*

TOUT semble confirmer l'espoir dont je me flatte,
Entre mes ennemis déjà la haine éclate.
Warwik est furieux, & mon adresse encor
A feu de son courroux échauffer le transport.
Je sçaurai faire plus; je sçaurai le conduire.
J'ai frémé d'un projet dont on vient de m'instruire.
Il veut voir Edouard : ce fatal entretien
Pourroit anéantir mon espoir & le sien.
Le Comte est violent, & sa superbe audace
Osera prodiguer l'injure & la menace :
Déjà contre Edouard il brûle d'éclater.
Moi, je veux le détruire, & non pas l'insulter.
J'attends ici Warwik, je veux que la prudence,
Éclairant son courroux, assure ma vengeance.

N E V I L.

Peut-il, de vos amis à peine secondé,

Renverser un pouvoir que lui-même a fondé ?

M A R G U E R I T E.

Va , pour renouveler nos sanglantes querelles ,
 Un souffle peut encor tirer des étincelles
 Du feu qui vit sans cesse au sein de ces climats ,
 Et qu'ont nourri trente ans de haine & de combats.
 Londres ne peut goûter qu'une paix passagère :
 Tout rappelle déjà la discorde & la guerre.
 Ne crois pas qu'Edouard triomphe impunément.
 Mets-toi devant les yeux ce long enchaînement
 De meurtres , de forfaits , dont la guerre civile
 A , depuis si long-temps , épouvanté cette Ile.
 Songe au sang dont nos yeux ont vu couler des flots,
 Sous le fer des Soldats , sous le fer des Bouteaux ;
 Ou d'un pere , ou d'un fils , chacun pleure la perte ,
 Et d'un deuil éternel l'Angleterre est converte.
 De vingt mille pros crits les malheureux enfans
 Brûlent sous en secret de venger leurs parens.
 Ils ont tous entendu , le jour de leur naissance ,
 Autour de leur berceau le cri de la vengeance.
 Tous ont été depuis nourris dans cet épouvail ;
 Et pour eux , en naissant , le meurtre est un devoir.
 Je te dirai bien plus ; le sang & le carnage
 Ont endurci ce peuple , ont irrité sa rage ;
 Et depuis si long-temps au carnage exercé ,
 Il conserve la soif du sang qu'il a versé.
 Oui , de Lancastre ici le parti peut naître.
 Ce dangereux Sénat qui veut parler en maître ,
 Mais qui du plus heureux suivant toujours la loi

Trembloit devant Warwick , en proscrivant son Roi ;
Qui n'a sçu qu'outrager une Reine impuissante ,
Fléchira devant moi , s'il me voit triomphante.
Le farouche Ecoissois , que l'on veut opprimer ,
Qui contre ses Tyrans est tout prêt à s'armer ,
Et du haut de ses monts , contre un joug qui l'offense
Lutte & défend encor sa fiere indépendance ;
Ce peuple qu'en secret je souleve aujourd'hui ,
A mes justes desseins prêtera son appui.

N E V I L.

Ainsi donc de Warwick si long-temps ennemie ,
L'intérêt vous rapproche & vous réconcilie.
Croyrai-je que , touché de ses nouveaux bienfaits ,
Ce cœur ait oublié les maux qu'il vous a faits ?

M A R G U E R I T E.

Non. J'ai par le malheur appris à me contraindre ;
Je sçais cacher ma haine, & ne sçais point l'éteindre.
Si Warwick aujourd'hui , pour se venger du Roi ,
Veut relever Lancastre , & s'unir avec moi ,
Je sçais apprécier ce retour politique.
Je ne souffrirai point qu'un Sujet despotique ,
De l'Etat avili bravant toutes les loix ,
Ait le droit insolent d'épouvanter ses Rois :
Ni qu'en servant son Maître il apprenne à lui nuire.
Edouard aujourd'hui suffit pour m'en instruire.
Je ne puis oublier cet exemple récent ;
Et je sçais comme on traite un Sujet trop puissant.

Mais on vient , & Warwik fans doute ici s'avance....
C'est le Roi. ... Viens , Nevil ; évitons sa présence.

S C E N E I I.

EDOUARD , SUFFOLK , GARDES.

EDOUARD.

TU le vois ; désormais tout espoir est perdu :
Par des emportemens Warwik t'a répondu.
Tout sert à m'irriter , & mon chagrin redouble.
Ne pourrai-je à la fin sortir d'un si long trouble ?
Il faut m'en délivrer : que l'on nous laisse ici.
Qu'on éloigne sur-tout Warwik, ... Ciel !



S C E N E I I I.

EDOUARD , WARWIK , SUFFOLK ,
GARDES.WARWIK *entrant brusquement.*

LE voici.

Je ne m'attendois pas , Seigneur , que la fortune
 Dût vous rendre si-tôt ma présence importune ;
 Que jamais contre moi le courroux du Destin ,
 Pour préparer ses traits , empruntât votre main.
 Je n'ai pu le penser ; je n'ai pu le comprendre :
 Enfin de votre part il m'a fallu l'entendre.
 C'est ainsi que par vous je suis récompensé ?
 Voilà le sort brillant qui me fut annoncé ,
 Ce bonheur & ces jours de gloire & de délices ,
 Appanage éclatant promis à mes services !
 Rappelez-vous ici ce jour , ce jour affreux ,
 Ce combat si funeste & ces champs malheureux ,
 Où , du Destin cruel éprouvant la colere ,
 Sur des monceaux de morts expira votre pere.
 Tout couvert de son sang , & combattant toujours ,
 Le fer des ennemis alloit trancher vos jours.
 Je volai jusqu'à vous ; je me fis un passage ;
 Mon bras ensanglanté vous sauva du carnage ;
 Et bien-tôt sur mes pas , aidé de mes amis ,

De vos Guerriers vaincus j'assemblai les débris. »
 » Warwik , me disiez-vous , prends soin de ma
 » jeunesse :

» C'est dans tes mains , Warwik , que le Destin me
 » laisse.

» Sois mon guide & mon pere , & je serai ton fils.

» Conduis-moi vers ce trône où je dois être assis.

» Viens, combats, & soit sûr que ma reconnaissance

» Te fera plus que moi jouir de ma puissance.

Tels étoient vos discours ; je les crus , & ma main
 S'arma pour vous venger , & changea le destin.

Je vis fuir devant moi cette Reine terrible ;

J'acquis , en vous servant , le titre d'invincible.

Sans doute qu'à vos yeux de si rares bienfaits ,

Ne pouvant s'acquitter , passent pour des forfaits.

Mais du moins envers vous je n'en commis point
 d'autres.

Je frémissais ici de retracer les vôtres.

Vous avez tout trahi , l'honneur & l'amitié ,

Barbare ! & c'est ainsi que vous m'avez payé.

E D O U A R D.

Modérez devant moi ce transport qui m'offense ;

Vantez moins vos exploits ; j'en connois l'importance ;

Mais sçachez qu'Edouard , arbitre de son sort ,

Auroit trouvé , sans vous , la victoire ou la mort.

Vous n'en pouvez douter ; vous devez me connoître.

Eh ! quels sont donc enfin les torts de votre Maître ?

Je vous promis beaucoup ; vous ai-je donné moins ?

Le rang où près de moi vous ont placé mes soins ,
L'éclat de vos honneurs, vos biens, votre puissance
Sont-ils de vains effets de ma reconnaissance ?
Il est vrai ; j'ai cherché l'hymen d'Elisabeth.
N'ai-je pu faire au moins ce qu'a fait mon sujet ?
Et m'est-il défendu d'écouter ma tendresse ,
De brûler pour l'objet où votre espoir s'adresse ?
Que me reprochez-vous ? Suis-je injuste ou cruel ?
L'ai-je , comme un Tyran , fait traîner à l'autel ?
Je me suis , comme vous , efforcé de lui plaire ;
Je me suis appuyé de l'aveu de son pere ;
J'ai demandé le sien ; & , s'il faut dire plus ,
Elle n'a point encor expliqué ses refus.
Laissez-moi jusques-là me flatter que ma flamme ,
Que mes soins , mes respects , n'offensent point son
 ame ;
Et qu'un cœur qui du vôtre a mérité les vœux
Peut être , malgré vous , sensible à d'autres feux.

W A R W I K.

Quand vous n'auriez pas sçu , puisqu'il faut vous
 l'apprendre ,
Que nos cœurs sont unis par l'amour le plus tendre ,
J'avois cru (je veux bien l'avouer entre nous)
Avoir acquis des droits assez puissans sur vous ,
Pour ne vous voir jamais essayer de séduire
L'objet qui m'a sçu plaire , & le seul où j'aspire.
Je me suis bien trompé ; je le vois : mais enfin
Il reste à mon amour un espoir plus certain.

Sur le choix de mon cœur vous pouvez entreprendre ;

Je dois en convenir : mais je puis le défendre.
 Vous n'avez pas pensé sans doute qu'aujourd'hui
 L'Amante de Warwik demeurât sans appui.
 Jamais Elisabeth ne me sera ravie ;
 Ou vous ne l'obtiendrez qu'aux dépens de ma vie.
 Jamais impunément je ne fus offensé.

E D O U A R D.

Jamais impunément je ne fus menacé ;
 Et si d'une amitié qui me fut long-tems chere
 Le souvenir encor n'arrêtoit ma colere ,
 Vous en auriez déjà ressenti les effets.....
 Peut-être cet effort vaut seul tous vos bienfaits.
 Ne poussez pas plus loin ma bonté qui se lasse,
 Et ne me forcez pas à punir votre audace.
 Edouard peut d'un mort venger ses droits blessés ;
 Et fût-il votre ouvrage , il est Roi : c'est assez.

W A R W I K.

Oui , j'aurois dû m'attendre à cet excès d'injure :
 Toujours le sang d'Yorck fut ingrat & parjure.
 Mais du moins.

E D O U A R D.

C'en est trop. Holà , Gardes , à moi.

(Ils environnent Warwik.)

W A R W I K.

Lâches, n'avancez pas : craignez Warwik. Et toi ,
Toi qui me réservois cet horrible salaire ,
Immole le Guerrier qui t'a servi de Pere.
Prends ce fer de ma main ; frappe un cœur que tu
hais :

Va, tu peux d'un seul coup payer tous mes bienfaits.
Frappe, dis-je.

(Il jette son épée aux pieds du Roi.)



SCENE IV.

EDOUARD, WARWIK, ELISABETH,
SUFFOLK, GARDES.

ELISABETH.

Où vois-je? O Ciel! O jour funeste!
Hélas! par vos vertus, par ce Ciel que j'atteste,
Ecoutez-moi, Seigneur. . . . C'est moi qu'il faut
punir

De ces tristes débats que j'ai dû prévenir.
Oui, j'aurois dû plutôt, vous découvrant mon ame,
Etouffer dans la vôtre une imprudente flamme;
Et si l'amour, hélas! vous soumet à sa loi,
Vous sentez trop, Seigneur, ce qu'il a pu sur moi.
Oui, j'aimois dans Warwik ce vertueux courage,
Dont je l'ai vu pour vous faire un si noble usage;
Mon cœur, dans ce penchant par vous-même
affermi,
Dans cet illustre Amant chérissoit votre ami.

WARWIK.

Vous croyez l'attendrir; vous vous trompez, Ma-
dame.
Cet aveu, je le vois, irrite encor son ame;

Et livré tout entier à sa funeste ardeur ,
 Il voudroit accabler son triste bienfaiteur .
 Il voudroit à l'Autel vous traîner sur ma cendre :
 C'est mon sang qu'il lui faut , qu'il brûle de répandre.

Mais avant qu'à vos yeux il puisse s'y plonger ,
 J'en puis verser peut-être assez pour me venger .
 Adieu.

(*Il sort.*)

E D O U A R D *aux Gardes.*

Suivez ses pas ; allez , & qu'on l'arrête ;
 Qu'on l'enferme à la Tour.

E L I S A B E T H.

Quel orage s'apprête !
 Qu'allez-vous ordonner ? Qu'allez-vous faire , &
 Ciel !

L'amour étoit-il fait pour vous rendre cruel ?

E D O U A R D.

Non. Je veux prévenir une révolte ouverte ;
 Je veux son châtiment , & ne veux point la perte .
 Votre cœur devant moi s'est pour lui déclaré ;
 Le mien est par vous deux tour à tour déchiré .
 Bravé par un Sujet , & haï de vous-même ,
 J'aurois pu tout permettre à ma fureur extrême .
 Peut-être j'aurois dû , dans son coupable sang ,
 Laver l'indigne affront qu'il faisoit à mon rang .
 Mais mon cœur frémissait d'un transport si féroce ;
 L'amour

L'amour ne m'apprend point cette vengeance atroce;
Et dans les mouvemens dont je suis combattu,
Je sçais entendre encor la voix de la vertu.
Vous le voyez, Madame; & du moins votre Maître,

S'il n'est aimé de vous, étoit digne de l'être.

E L I S A B E T H.

Eh! bien; si la vertu commande à votre cœur,
De vous-même aujourd'hui sçachez être vainqueur.
Oubliez d'un Amant l'imprudence excusable.
Ah! Warwik à vos yeux peut-il être coupable?
Et pourriez-vous haïr un Héros votre appui?
S'il vous ose outrager, soyez grand plus que lui;
Osez lui pardonner: pour punir une offense
La générosité peut plus que la vengeance.
Sans prétendre à ma foi, sans lui disputer rien,
Faites-vous applaudir d'un cœur tel que le mien;
Et remportant sur vous cette illustre victoire,
Au-dessus de Warwik élevez votre gloire;
Et ne m'imposez plus que cette heureuse loi
D'adorer mon Amant, & d'admirer mon Roi.

E D O U A R D.

Qui? moi! lorsqu'un Sujet me brave & me menace.
J'irois récompenser sa criminelle audace!
Et je pourrois ici...

Acte

D

S C E N E V.

EDOUARD, ELISABETH, SUFFOLK,
GARDES.

S U F F O L K.

LE Comte est arrêté ;
Même en obéissant il gardoit sa fierté.
Ses regards menaçans annonçoient la vengeance.
Il a suivi mes pas dans un morne silence :
Mais ce peuple qui l'aime , & dont il fut l'appui ;
Paroissoit murmurer & s'émouvoir pour lui.

E D O U A R D à *Elisabeth.*

Eh bien ! vous l'entendez , & le sort implacable
Ajoûte à tout moment au malheur qui m'accable.
(à *Suffolk.*)

J'en sçautai triompher. Va , ne crains rien pour moi.
Si Londres se souleve , il connoîtra son Roi.
De mes Gardes ici rassemble les cohortes ;
Que par-tout du Palais ils occupent les portes.
L'audacieux Warwick espere vainement
M'épouvanter des cris de ce peuple insolent.
(à *Elisabeth.*)

Vous ne le verrez point l'emporter sur son Maître.
C'est cet amour fatal que vous avez fait naître ,
Qui , remplissant ce cœur de vous seul occupé ,
Empoisonne les traits dont le sort m'a frappé.

S C E N E V I.

ELISABETH seule.

MALHEUREUSE ! Voilà ce qu'ont prévu mes craintes.

S C E N E V I I.

*MARGUERITE, ELISABETH.**M A R G U E R I T E.*

QUoi ! vous arrêtez-vous à d'inutiles plaintes ;
Quand votre Amant aux fers demande des vengeurs ?
L'Amante de Warwik lui doit plus que des pleurs.
Si vous l'aimez , Madame , ayez tout son courage ;
Secondez les efforts où pour lui je m'engage :
Armez ici tous ceux que l'amitié , le rang ,
Ou quelque autre intérêt attache à votre Sang ;
Et que tous réunis.

E L I S A B E T H.

C'en est assez , Madame.
Je vois trop les desseins dont s'occupe votre ame ,
Et ce que pour Warwik ce grand zèle a produit.

D ij

Voilà , voilà , Madame , où vous l'avez conduit.
Il n'est que trop ardent , & vous avez encore
Fait passer dans son cœur le fiel qui vous dévore.
Ses malheurs & les miens servent à vos projets.....
Nous n'avons pas ici les mêmes intérêts ;
Et , malgré vos efforts , seule je puis , peut-être ,
Réparer tous les maux que vous avez fait naître ,
Et j'y cours.

*SCENE VIII.**MARGUERITE seule.*

SAISISSEZ des momens précieux.
Yorck épargne encor un sujet orgueilleux.
Il ne portera pas un arrêt trop sévère. . .
Rarement la jeunesse est dure & sanguinaire.
Ce n'est que par le tems que l'on sçait s'endurcir
Dans les devoirs cruels & dans l'art de punir.
J'aurai pour moi Warwick , & Warwick qu'on offense.
Il faut le délivrer ; qu'il serve ma vengeance.
A son sort aujourd'hui je dois joindre le mien ;
Quand j'aurai triomphé , j'ordonnerai du sien.

Fin du troisième Acte.

*A C T E I V.**La Scene est dans la Prison.*

*SCENE PREMIERE.**WARWIK seul.*

JOUR affreux , jour d'opprobre ! Après vingt ans
de gloire !

Quoi ! je suis dans les fers ! ah ! l'aurois - je pu
croire ,

Qu'Edouard , se portant à ce terrible éclat ,
Exposeroit ainsi son Trône & son Etat ?

Que dis - je ? Il connoît mieux ce peuple & sa foi-
blesse.

Est-ce ainsi que pour moi son zèle s'intéresse ?

Vient-il briser mes fers ? M'a-t-il vengé du Roi ?

A l'exemple d'Yorck , tout est ingrat pour moi.

Un jour , un jour , du moins , avec plus de puissance...

Malheureux ! dans les fers peut-on crier vengeance ?

Il me semble , à ce mot , que ces murs odieux

M'accablent de ma honte & repoussent mes vœux ;

Et mes cris , en frappant ces voûtes effrayantes ,

D ij

Les fatiguent en vain de plaintes impuissantes.
 Mais quel ressouvenir vient m'étonner soudain !
 Quel changement , ô Ciel ! & quels jeux du Destin !
 Pour l'orgueil des humains leçon rate & terrible !
 C'est dans ces mêmes lieux , dans cette Tour horrible ,

Qu'à vivre dans les fers par moi seul condamné
 Le malheureux Henri languit abandonné.
 L'oppresser, l'opprimé n'ont plus qu'un même asyle.
 Hélas ! dans son malheur il est calme & tranquille ;
 Il est loin de penser qu'un revers plein d'horreur
 Enchaîne près de lui son superbe vainqueur.

S C E N E I I.

WARWIK , SUMMER.

WARWIK.

QU'avois-je ? Se peut-il ? Eh ! quel bonheur
 extrême ! , . . .

Qui t'amène en ces lieux ?

S U M M E R.

L'ordre du Roi lui-même.

Je l'aborde en tremblant ; Elifabeth en pleurs
 Faisoit parler pour vous la voix de ses douleurs.

« Votre ami , m'a-t-il dit , peut mériter sa grace ;

» Mais il faut qu'il apprenne à fléchir son audace.
 » Allez l'y préparer.... Je n'ai point sçu, Seigneur,
 A quel point il prétend abaisser votre cœur.
 Je le connois ce cœur, & je sçais qu'on l'outrage :
 Je ressens tous vos maux ; comptez sur mon courage.

Elevé près de vous, nourri dans les combats,
 Où j'appris si souvent à vaincre sur vos pas,
 A quelque extrémité que le Destin vous livre,
 Mon sort est d'être à vous ; ma gloire est de vous
 suivre.

Commandez ; je vous sers.

W A R W I K.

Ami, tu vois mon sort.
 J'ai trop suivi peut-être un indiscret transport,
 Aux yeux d'un Prince ingrat, forfait inexcusable :
 Mais tu sçais qui de nous est en effet coupable.
 Yorck m'a tout ravi jusqu'à ma liberté.
 L'affront que je reçois fait gémir ma fierté.
 Déjà le désespoir dont mon ame est saisie
 Eût épuisé ma force, eût consumé ma vie,
 Si la vengeance avide, & si chère à mon cœur,
 N'eût ranimé mes sens flétris par la douleur.
 Ah ! comble cet espoir qui console mon ame,
 Cher ami ; remplis-toi de l'ardeur qui m'enflamme :
 Cours embrâser les cœurs de ce peuple incertain ;
 Va, retrace à leurs yeux l'horreur de mon destin.
 Dis que des fers honteux enchaînent ma vaillance ;

Que je n'attends plus rien que de leur assistance ;
 Et s'il faut encor plus pour m'assurer leur foi ,
 Dis que le fier Warwick a pleuré devant toi.
 Eh ! comment ces Anglois pour moi si pleins de zèle
 Peuvent-ils balancer à venger ma querelle ?
 Des droits que j'ai sur eux est-ce là tout l'effet ?
 Et Marguerite enfin ? . . .

S U M M E R,

Elle agit & se tait.

J'attends tout de ses soins : elle amasse en silence
 Les traits que par ses mains doit lancer la vengeance.
 Ses secrets Partisans , vos amis & les siens ,
 Echauffent par degrés le cœur des Citoyens ;
 Et tous par elle-même instruits dans l'art des brigues,
 Dans ces murs allarmés , ont semé leurs intrigues.
 Ils disent qu'Edouard vient d'ôter aux Anglois
 Un repos nécessaire , & l'espoir de la paix ;
 Qu'il attire sur eux les armes de la France ;
 Qu'ils vont de tout leur sang payer son imprudence.
 Votre affront les irrite , & je crois qu'en effet . . .

W A R W I K.

Ah ! qu'ils arment mon bras , & je suis satisfait.
 Suivi des plus hardis pénètre cette enceinte :
 Si je suis à leur tête , ils marcheront sans crainte.
 J'irai vers Edouard , & nous verrons alors
 S'il pourra de mon bras soutenir les efforts ;
 S'il pourra dans son cours arrêter ma vengeance.
 Ah ! je ressens déjà , je goûte par avance

Le plaisir de le voir à mes pieds renversé ,
 Et de lui dire : « Ingrat qui m'as trop offensé ,
 » Que j'avois trop servi, que j'ai dû mieux connoître ;
 » Toi qui n'étois pas fait pour te nommer mon
 » Maître ,
 » Vois du moins aujourd'hui si je menace en vain ,
 » Et reconnois Warwik en mourant par sa main.
 Mais je t'arrête trop , & la fureur m'entraîne ;
 L'instant où je menace est perdu pour ma haine.
 Je t'en ai dit assez : va , cour , vole.

S C E N E I I I.

W A R W I K *seul.*

AH ! du moins ;
 Si le sort fecondoit & mes vœux & ses soins !
 J'écoute trop peut-être un transport inutile :
 Ce peuple est inconstant , & sa faveur fragile.
 Hélas ! les malheureux , par l'espoir aveuglés ,
 Pleurent souvent l'erreur qui les a consolés.
 O ciel ! lorsque , chargé du sort de l'Angleterre ,
 Triomphant dans la paix , ainsi que dans la guerre ,
 Et d'un peuple idolâtre excitant les transports ,
 Heureux & tout-puissant je revoyois ces bords ,
 Aurois-je pu penser que tant d'ignominie
 Dût si-tôt éclipser cet éclat de ma vie ,
 Et que , frappé bien-tôt des plus cruels revers
 Je venois dans ces murs pour y trouver des fers ?

S C E N E I V.

WARWIK, ELISABETH, *une*
Suivante.

WARWIK.

QUor ! Madame, c'est vous ! le Tyran qui m'ou-
trage

Me permet ce bonheur que votre amour partage !
Il n'en est pas jaloux ! c'en est fait ; je le vois :
Vous venez me parler pour la dernière fois.
Vous voulez me laisser un adieu lamentable.
Edouard , insultant à mon sort déplorable ,
A cru que votre aspect pourroit encor l'aigrir ,
Et puisque je vous vois , sans doute il faut mourir.

ELISABETH.

Non ; d'un sort plus heureux j'apporte le présage ,
Pourvu que , fléchissant ce superbe courage....

WARWIK.

Arrêtez ; votre cœur doit épargner le mien.
Parlez-moi de vengeance , ou ne proposez rien.

ELISABETH.

Quoi ! rien n'adouçira votre esprit inflexible !
Edouard , à ma voix , a paru plus sensible.
J'ai rappelé vos soins , votre fidélité ;
Louant votre valeur , blâmant votre fierté ,

Excusant d'un Amant l'altière impatience ,
J'ai réclamé l'honneur & la reconnoissance ,
Les nœuds qui dès long - tems sont formés entre
nous :

J'ai juré devant lui d'être toujours à vous ;
J'ai demandé la mort : il a plaint mes allarmes.
Enfin il a promis , en répandant des larmes ,
De ne point me forcer à cet hymen affreux
Qui hâteroit la fin de mes jours malheureux.
Mais il ne peut souffrir qu'un rival qui l'offense ;
En passant dans mes bras , insulte à sa puissance.
Sa colere éclatoit à ce seul souvenir.
Tout prêt à s'y livrer , & tout prêt à punir ,
Il m'a représenté la révolte enhardie
Menaçant ses Etats d'un nouvel incendie ,
Sa couronne en péril , son honneur offensé ,
Par mille factieux votre nom prononcé ,
Et les mutins pour vous prêts à s'armer peut-être...

W A R W I K.

Ah ! j'en attends l'effet : qu'il est lent à paroître !
Je respire un moment... Je conçois quelque espoir.
Il va sentir les coups qu'il auroit dû prévoir ;
Et bien-tôt....

E L I S A B E T H.

Mais , vous-même , êtes-vous sans allarmes ?
Hélas ! songez qu'ici sans secours & sans armes....
Je frémis.

W A R W I K.

Oui , mon sang , (je ne le puis nier)

Est au premier Bourreau qu'il voudra m'envoyer.
 S'il a , pour l'ordonner , une ame assez hardie,
 Et s'il peut , sans trembler , disposer de ma vie ,
 Je recevrai la mort sans en être étonné :
 Mais je mourrai du moins sans avoir pardonné.

E L I S A B E T H.

Eh ! pardonnez , cruel , à votre triste Amante.
 Quand mon cœur pour vous seul se trouble & s'épou-
 vante ,
 Quand je veux vous sauver , devois-je , hélas !
 vous voir

Dédaigner mon amour , braver mon désespoir ?
 Ah ! prévenez enfin les maux que je redoute . . .
 Je lis dans votre cœur ; je sens ce qu'il en coûte :
 Mais le sort de tous deux va dépendre de vous ;
 Un mot peut d'Edouard appaiser le courroux ,
 Oubliez un moment cette fierté funeste ,
 Fléchissez devant lui : je vous réponds du reste .
 Il vous connoit , vous craint ; il sera trop heureux
 De pouvoir terminer des débats dangereux .
 Lui-même il a paru commander à sa flamme :
 Lorsqu'il fait le premier cet effort sur son ame ,
 Ne pouvez-vous du moins . . .

W A R W I K.

Eh ! qu'a-t-il fait enfin !
 A son indigne amour il a mis quelque frein :
 Le sacrifice est grand : mais moi qu'il déshonore ,
 Qu'il a mis dans les fers où je languis encore ,
 Qu'il trahit , qu'il insulte & flétrit tour à tour ,

Si je ne suis vengé , je perds tout fans retour.
Peut-être que l'on peut , maître de sa vengeance ,
D'un ennemi vaincu dédaigner l'impuissance.
Peut-être l'on préfere , avec quelque plaisir ,
L'orgueil de pardonner à l'orgueil de punit :
Mais signer un accord qu'arrache la contrainte ,
Céder à la menace ; obéir à la crainte ;
Aller comme un Esclave échappé de ses fers ,
Demander le pardon des maux qu'on a soufferts !
N'attendez pas de moi cet effort impossible.
Dans mon abaissement je suis plus inflexible.
Je vois tout mon outrage , & je hais fans retour.
Laissez-moi cette haine , ou m'arrachez le jour.

E L I S A B E T H.

Eh bien ! c'en est donc fait ! & ton ame barbare
Suit , sans rien consulter , cet orgueil qui l'égare.
Ni la voix de l'amour , ni l'espoir d'être à moi ,
Mes craintes , mes douleurs , ne peuvent rien sur toi.
Tu brules d'affouvir ta fureur meurtriere.
Tu voudrois de tes mains embrâser l'Angleterre.
Va , nage dans le sang ; va , je ne combats plus
Cet orgueil insensé qui flétrit tes vertus.
Va , cruel , va chercher des triomphes coupables ;
Couvre-toi de lauriers à mes yeux méprisables ;
Va , cours plonger ton bras dans le sein de ton Roi :
Mais apprends qu'à ce prix je ne puis être à toi.
Je ne recevrai point dans cette main tremblante
La main d'un furieux de carnage fumante.
La mienne , loin de toi , va finir mes malheurs ,

Expier dans mon sang mes funestes erreurs.
C'en est fait ; & je veux , à mon heure suprême ,
Maudire , en expirant , Edouard , & toi-même.
Le sort , le sort affreux qui m'accable aujourd'hui ,
Et l'amant plus cruel , plus barbare que lui.

W A R W I K.

Arrête.... O toi qui sçais ce que mon cœur endure ,
Qui deyrois adoucir sa profonde blessure ,
Toi-même , Elisabeth , viens-tu l'empoisonner ?
Hélas ! quand tous les maux semblent m'environner ,
Ecrasé sous leur poids , lorsque mon cœur expire ,
Ta main , ta propre main l'arrache & le déchire.
C'est-là le dernier trait de mon affreux destin ;
C'est ma dernière épreuve & j'y succombe enfin.
Va , cesse d'accabler une ame anéantie ;
Va , je ne hais plus rien que moi-même & la vie.
Eh bien ! va donc trouver ce Tyran , cet ingrat....
Va , demande pour moi , dans mon horrible état....
Non , le pardon honteux qui m'indigne & m'offense :
Mais dis-lui que Warwick , appui de son enfance ,
Qui veilloit sur ses jours au milieu des combats ,
Et , pour les conserver , s'exposoit au trépas ;
Qui des Rois sur son front ceignit le diadème ,
Qui n'a de ses travaux rien voulu pour lui-même ;
Malheureux , & pleurant d'avoir vécu trop tard ,
Pour prix de ses bienfaits , lui demande un poignard.

E L I S A B E T H.

Quel est l'égarement où ton ame se livre ?
Cruel !

S C E N E V.

WARWIK, ELISABETH, UN
OFFICIER, SOLDATS.

L'OFFICIER.

AUPRÈS du Roi, Madame, il faut me suivre.
Ses ordres sont pressans. Hâtez-vous.

ELISABETH.

C'est assez.
Cieux ! éloignez les maux qui me sont annoncés.

WARWIK.

Qui ? Toi, m'abandonner ! où vas-tu ? Non, demeure.
Demeure, Elisabeth.... Ah ! s'il faut que je meure,
Mes yeux du moins....

L'OFFICIER.

Madame, Edouard vous attend.

ELISABETH.

Hélas ! pour nous sauver tu n'avois qu'un instant.
Tu l'as perdu, cruel ; & l'espoir qui me reste. . .
Adieu.

WARWIK.

Vous l'entraînez !

*S C E N E' V I.**WARWIK seul.*

O Toi , toi que j'atteste ,
Toi qui , m'enlevant tout , me refuses la mort ,
Peux-tu permettre , ô Ciel ! que sous les coups du
fort

Le grand cœur de Warwick s'affoiblisse & succombe ?
Avant de m'avilir , Ciel , ouvre-moi la tombe.

(Il s'assied.)

Je me sens accablé de mon malheur affreux.
De momens en momens ce flambeau ténébreux ,
Qui luit si tristement dans l'épaisseur des ombres ,
Verse un jour plus funebre , & des lueurs plus som-
bres :

Malgré moi je frémis : tout porte dans mon cœur
Un chagrin plus profond , une morne douleur.....
Hélas ! enseveli dans cette nuit cruelle ,
Tout ce que je ressens est horrible comme elle.
Mais quel bruit effrayant fait retentir ces lieux ?
Je crois entendre au loin des cris tumultueux.
On approche.... Le sort remplit mon espérance ;
On m'apporte la mort.

SCÈNE

S C E N E V I I .

WARWIK, SUMMER, *l'épée à la main*, SOLDATS.

S U M M E R.

J'APPORTE la vengeance.
Ami , prenez ce fer ; foyez libre & vainqueur.

W A R W I K (*avec transport.*)

Tout est donc réparé?.... Cher ami , quel bonheur!

S U M M E R.

Votre nom , votre gloire , & la Reine , & moi-même ,
Tout range sous vos loix un peuple qui vous aime.
Marguerite échappée aux Gardes du Palais,
D'abord , à votre nom , rassemble les Anglois ;
Je me joins à ses cris : tout s'émeut , tout s'empresse ;
Tous veulent vous offrir une main vengeresse ,
On attaque , on assiége Edouard allarmé ,
Avec Elifabeth au Palais renfermé.
Paroissez ; c'est à vous d'achever la victoire.
Ami , venez chercher la vengeance & la gloire.

W A R W I K.

Voilà donc où sa faute & le fort l'ont réduit.

E

De son ingratitude il voit enfin le fruit.
Il l'a trop mérité. Marchons. . . Warwik , arrête.
Tu vas donc d'une femme achever la conquête,
Ecraser sans effort un rival abattu !
Sont-ce là des exploits dignes de ta verru ?
Est-ce un si beau triomphe offert à ta vaillance ,
D'immoler Edouard , quand il est sans défense ?
Ah ! j'embrasse un projet plus grand , plus généreux.
Voici de mes instans l'instant le plus heureux ;
Ce jour de mes malheurs est le jour de ma gloire.
C'est moi qui vais fixer le sort & la victoire.
Le destin d'Edouard ne dépend que de moi.
J'ai guidé sa jeunesse , & mon bras l'a fait Roi.
J'ai conservé ses jours , & je vais les défendre.
Je lui donnai le Sceptre , & je vais le lui rendre ,
De tous ses ennemis confondre les projets ;
Et je veux le punir à force de bienfaits.
Il connoîtra mon cœur autant que mon courage ,
Une seconde fois il fera mon ouvrage.
Qu'il va se repentir de m'avoir outragé !
Combien il va rougir ! Amis , je suis vengé.
Allons , braves Anglois ; c'est Warwik qui vous
guide :
Ne désavouez point votre Chef intépide.
Si vous aimez l'honneur , venez tous avec moi ,
Et combattre Lancastre , & sauver votre Roi.

Fin du quatrième Acte.

A C T E V.

SCENE PREMIERE.

ELISABETH seule.

CIEL ! où porter le trouble où mon cœur s'abandonne ?

La terreur me poursuit , & la mort m'environne.
J'entends autour de moi les cris de la fureur ,
Les plaintes des mourans.... O ciel ! ô jour d'horreur !

On arrête mes pas : hélas ! ce que j'ignore
Est plus triste , peut-être , & plus affreux encore ;
Et le Ciel , que ma voix est lasse d'implorer ,
Quel que soit le succès , me condamne à pleurer.
Le fatal ascendant qui me suit & m'opprime ,
A mes yeux , malgré moi , traîne enfin dans l'abîme
Deux amis , deux Héros l'un de l'autre admirés ,
Deux cœurs nés généreux , par l'amour égarés.

*SCENE II.**ELISABETH , SUFFOLK.**ELISABETH.*

Où courez-vous , Suffolk ? Venez-vous?...
E ij

S U F F O L K.

Ah ! Madame ,
Aux transports de la joie abandonnez votre ame ;
Jouissez d'un bonheur que vous n'attendiez pas :
Jamais un jour plus beau n'a lui sur ces climats.

E L I S A B E T H.

Ah ! ce jour à mon cœur n'offroit rien que d'hor-
rible.

Quoi ! Warwick. . . . Achevez.

S U F F O L K.

Ce Héros invincible,
Le plus fier des Mortels & le plus valeureux,
Est encor le plus grand & le plus généreux.
Déjà de ses succès Marguerite enivrée ,
Croyoit à son parti la victoire assurée ,
Quand le nom de Warwick , par cent voix répété ,
Suspend des combattans l'effort précipité.
Soudain au milieu d'eux il s'avance , il s'écrie :
Amis , où vous emporte une aveugle furie ?
Anglois , quel ennemi poursuit votre courroux ?
C'est ce même Edouard jadis choisi par vous ,
Qui vous fut dans ces murs présenté par moi-
même ,
Qui , de vos propres mains reçut le Diadème.
Si c'est Warwick , amis , que vous voulez venger ,
Défendez votre Maître , au lieu de l'outrager.
Partagez avec moi cette gloire si belle ;
O mes braves Anglois , c'est moi qui vous appelle ;
Reconnoissez ma voix. Ses paroles , ses traits ,

Cet aspect si puissant & si cher aux Anglois ,
 Le feu de ses regards , cette ame grande & fiere ,
 Cette ame sur son front respirant toute entiere ,
 Cet empire suprême , & ces droits si certains
 Qu'un Héros eut toujours sur le cœur des humains ,
 Subjuguent les-esprits. Tout obéit , tout change.
 Du côté d'Edouard tout le peuple se range ;
 Et ce Prince & Warwik , pressés de tous côtés ,
 Dans les bras l'un de l'autre à l'envi sont portés.
 Au milieu du fracas , du tumulte & des armes ,
 Les Soldats attendris laissent tomber des larmes.
 Quelques mutins encor , dans leur rage obstinés ,
 A combattre , à périr semblent déterminés ;
 Warwik , le fer en main , les frappe & les renverse ;
 Leur foule devant lui succombe & se disperse ;
 Et la Reine & les siens cédant à son effort ,
 Bien-tôt n'ont plus d'espoir que la fuite ou la mort.

E L I S A B E T H.

Et voilà le Mortel qu'a choisi ma tendresse !
 Non , tu ne conçois pas cet excès d'allégresse ,
 Ces transports que je sens , qu'inspirent à mon cœur
 Ces vertus dont sur moi réjaillit la splendeur ;
 Cet effort d'un Héros , ces honneurs qu'il mérite....
 Vient-il ?

S U F F O L K.

Vers la Tamise il poursuit Marguerite ,
 Cependant qu'Edouard , autour de ce Palais ,
 Apaise le désordre , & rétablit la paix.
 Mais , le voici lui-même.

SCENE III.

ELISABETH, EDOUARD,
SUFFOLK, GARDES.

ELISABETH.

AH ! partagez ma joie.
Sire , après tous les maux où mon cœur fut en proie ,
Hélas ! j'ai bien le droit de sentir mon bonheur ,
D'applaudir au Héros si digne de mon cœur ,
Que sans doute avec moi vous admirez vous-même.
Ce qu'il a fait pour vous ; oui , cet effort suprême...

EDOUARD.

Je le sens , je l'admire , & je n'en rougis pas :
Un bienfait n'avilit que les cœurs nés ingrats.
C'est peu d'avoir dompté la révolte & la guerre ,
C'est peu d'avoir rendu le calme à l'Angleterre ;
Je lui dois encor plus : pour ce cœur satisfait ,
L'amitié de Warwick est son plus grand bienfait ;
J'en suis digne du moins , & je lui rends la mienne :
Ma générosité doit égaler la sienne ;
Et mon cœur n'est pas fait pour le déguisement.
Je sçais qu'il est un art de feindre lâchement ,
D'oublier un service , & jamais une offense ,
D'attendre le moment propice à la vengeance :
D'autres le puniroient de les avoir servis :

Il est beaucoup de Rois ; il est bien peu d'amis.
 Mais j'abhorre à jamais cette exécration étude,
 Cet art de la bassesse & de l'ingratitude.
 L'amour seul a produit & mes torts & les siens ;
 La vertu nous ramène à nos premiers liens.
 A la loi du traité je suis prêt à me rendre :
 Il mérita vos vœux ; je cesse d'y prétendre.
 Je commande à l'amour ; & plein des mêmes feux ,
 Je sçaurai.

SCENE IV.

ELISABETH , EDOUARD ,
 MARGUERITE , SUFFOLK ,
 GARDES ET SOLDATS.

MARGUERITE.

LE Destin me ramene à tes yeux ;
 Tu me revois captive , & pourtant triomphante :
 Tremble ; j'apporte ici le deuil & l'épouvante.

(*A Edouard.*) (*A Elisabeth.*)

Warwik est ton ami ; Warwik est ton Amant ;
 Frémissez tous les deux dans ce fatal moment :
 Il meurt.

ELISABETH.

Warwik !

E iv

EDOUARD.

O Ciel !

MARGUERITE.

Et j'ai proscrit sa vie.

De fideles amis ont servi ma furie ;
Mêlés parmi les siens, ils l'ont enveloppé :
Toi seul es plus heureux, toi seul m'es échappé.

EDOUARD.

Barbare !

MARGUERITE.

J'ai détruit ton défenseur coupable ;
Qu'il me servît, ou non, sa mort inévitable
Dut punir aujourd'hui son infidélité,
Ou l'orgueil du secours que son bras m'eût prêté.
Toi, tu peux le venger ; & tu peux méconnoître
Les droits des Souverains : tu n'es pas né pour l'être.

(*Elle sort.*)

EDOUARD.

Je le suis pour punir un monstre furieux.
Ah ! que vois-je ?



S C E N E V. & dernière.

Acteurs précédens. WARWIK *apporté*
par des Soldats, SUMMER.

ELISABETH *courant à lui.*

WARWIK, cœur noble & malheureux !
E D O U A R D.

(*A Warwick.*)

Héros que j'ai chéri, que je perds par un crime,
Ah ! ma vengeance au moins peut t'offrir ta vic-
time :

Cette femme barbare, au milieu des tourmens,
Bien-tôt.....

W A R W I K.

Ecoutez moins de vains ressentimens ;
Renvoyez à Louis cette Reine cruelle :
Il pourroit la venger.... Ne craignez plus rien d'elle.
Ce peuple qui m'aima, la déteste aujourd'hui ;
Qui m'a donné la mort, ne peut régner sur lui.
Pleurez moins mon trépas.... ma carrière est finie
Dans l'instant le plus beau dont s'illustra ma vie.
Ma voix a fait encor le destin des Anglois,
Et j'emporte au tombeau ma gloire & vos regrets.

74 *Le Comte de Warwick, Tragédie.*

E L I S A B E T H.

Ah ! ton Elifabeth ne pourra te survivre ;
J'ai vécu pour t'aimer ; je mourrai pour te suivre.
Dans la nuit du tombeau tous les deux renfermés,
Unis malgré la mort.....

W A R W I K.

Vivez, si vous m'aimez.

(*A Edouard.*)

N'accusons de nos maux que vous & que moi-même.
Votre amour fut aveugle ; & mon orgueil extrême.
Vous aviez oublié mes services ; & moi
J'oubliai trop , hélas ! que vous étiez mon Roi.
Nous en sommes punis.... Mes forces s'affoiblissent ,
Ma voix meurt & s'éteint , & mes yeux s'obscur-
cissent.

(*A Elifabeth.*)

Ma chere Elifabeth , adieu , séchez vos pleurs ;
Je ressens à la fois la mort & vos douleurs.
Hélas ! il est affreux de quitter ce qu'on aime.

(*A Edouard.*)

Réparez , s'il se peut , son infortune extrême ;
Sur ses jours malheureux répandez vos bienfaits.
Warwik fut votre ami.... Ne l'oubliez jamais.

(*Il meurt.*)

F I N.

L E T T R E

A M^r. D E V O L T A I R E.

M O N S I E U R ,

QUOIQ'ÉLOIGNÉ du centre de notre Littérature, vous en êtes toujours l'ame & l'honneur. Tous ceux qui font quelques pas dans cette carrière, où vous avez tant de fois triomphé, vous offrent en tribut les essais de leur jeunesse. En soumettant cet Ouvrage à vos lumières, je ne fais que suivre la foule; & si je puis m'en distinguer, ce n'est que par la sensibilité particulière qui m'a toujours attaché à vos Ecrits, & dont j'ai osé déjà vous donner des témoignages.

Il est donc vrai, Monsieur, qu'il vient un temps où tous les hommes s'accordent pour être justes, où le cri de l'envie est étouffé par le cri de l'admiration, où l'on n'ose plus opposer la médiocrité qu'on méprise, au génie qu'on voudroit dégrader, où l'homme supérieur à son siècle est enfin à sa place ! Ce sentiment unanime & victorieux qui détruit tous les autres intérêts, a quelque chose de sublime ; il me fait respecter l'Humanité.

Tel est le rang où vous êtes parvenu, Monsieur ; tel est l'hommage universel que l'on vous rend aujourd'hui, & que méritent vos chefs-d'œuvre dans plusieurs genres, sur-tout dans le genre Dramatique. Permettez - moi de discourir quelque temps avec vous sur cet Art que j'aime, & dans lequel vous excellez. Quand on écrit à son Maître, il faut s'instruire avec lui, lui proposer des réflexions & des doutes qu'il peut éclairer, plutôt que de lui adresser des louanges qui sont toujours fort au-dessous de lui.

Il n'est que trop vrai que le Théâtre est depuis longtemps dans ses jours de décadence. Vous vous êtes placé à côté de nos Maîtres, & tout le reste est bien loin de vous. On a même abusé de vos préceptes pour corrompre & détériorer l'Art de la Tragédie. Vous nous avez dit que la pompe du Spectacle ajoutoit beaucoup à l'intérêt d'une action ;

vous avez recommandé cet accessoire trop négligé jusqu'à vous. Qu'est-il arrivé ? On a fait de la Tragédie une suite de Tableaux mouvans ; on a prodigué les événemens en représentation, les combats, les poignards, & l'on a fait des ouvrages, dont tout le mérite étoit pour l'Actrice ou le Décorateur. On a voulu oublier ce que vous aviez répété cent fois, que, sans l'intérêt & le style, tous ces ornemens étrangers ne produisoient que l'effet d'un instant, & qu'il ne restoit rien d'un ouvrage de cette espèce quand la toile étoit tombée. J'entendois demander autour de moi, lorsqu'il s'agissoit d'une Pièce nouvelle : y a-t-il des coups de Théâtre en grand nombre, des tirades pour l'Actrice, des maximes, des déclamations ? On se gardoit bien de demander : Les Personnages disent-ils ce qu'ils doivent dire ? L'action est-elle raisonnable ? Le style est-il intéressant ? Ces bagatelles étoient bonnes pour le vieux temps ; & l'on disoit tout haut que Britannicus, donné aujourd'hui pour la première fois, seroit à peine écouté.

C'est au milieu de tels discours & de tels préjugés, que j'ai osé concevoir & exécuter un Drame de la plus grande simplicité. J'ai pensé que les événemens multipliés ne pouvoient tout au plus intéresser que la curiosité de l'esprit, & non la sensibilité de l'ame ; que pour faire éprouver aux hommes rassemblés des émotions durables, il falloit développer devant eux une action simple, qui, de momens en momens, devint plus intéressante ; qu'il falloit imprimer profondément dans leurs cœurs les sentimens divers & successifs des Personnages ; que la Tragédie n'étoit pas seulement le talent de faire agir les hommes sur la scène, mais sur-tout celui de les faire parler. Oui, je ne craindrai pas de le répéter, l'éloquence seule peut animer la Tragédie ; c'est le caractère distinctif des grands Maîtres, c'est le vôtre. Le mérite n'est pas bien grand d'arranger une action vraisemblable ; mais créer des êtres à qui l'on donne des passions qu'il faut peindre, répandre dans les discours qu'on leur prête cet intérêt soutenu, cette chaleur qui donne à l'illusion l'air de la vérité, trouver, saisir ces sentimens qui s'échappent de l'ame, & que l'homme médiocre ne rencontre jamais : voilà le talent rare & supérieur ; voilà le génie.

Quel don, Monsieur, que l'éloquence ! C'est le plus beau présent de la nature. Elle fait pardonner tout, même

la vérité. Et quel homme sait mieux que vous les réunir ? Qui mieux que vous a su faire servir à notre instruction la science de plaire & d'attendrir ? Combien vous savez adoucir les hommes, afin qu'ils vous permettent de les éclairer ! Peut-être il est encore des ames ingrates & dures qui se refusent au plaisir que vous leur procurez, qui cherchent les défauts de vos ouvrages en essuyant les larmes que vous leur arrachez. Peut-être même me reprocheront-elles cette expression de ma reconnaissance ; pour moi je la crois dûe au grand homme qui cent fois a charmé les instans de ma vie, & qui m'a appris encore à pardonner à leur ingratitude.

Je serois trop heureux, Monsieur, si le plaisir qu'on goûte à la lecture de vos ouvrages, suffisoit pour apprendre à les imiter. Sans prétendre à cette gloire, je me suis attaché du moins à pratiquer vos leçons. J'ai cherché la clarté dans le style ; la simplicité dans la marche. J'ai déployé sur la scène l'ame grande & sensible de Warwik, & j'ai cru qu'avec cet avantage je serois bien malheureux si j'avois besoin de ces ornemens si superflus, & que l'on croit si nécessaires. Ma jeunesse, & quelques lueurs de cet ancien goût, qui pour n'être plus suivi, n'est pourtant pas oublié, m'ont fait accueillir du Public avec cette indulgence qui récompense les efforts, & encourage les dispositions. On a applaudi au genre que j'avois choisi bien plus qu'à mes talens. Il seroit à souhaiter que cet accueil engageât tous ceux qui se disputent aujourd'hui la Scène, à rentrer dans l'ancienne route, qui probablement est la plus sûre, & dans laquelle sans doute ils iroient bien plus loin que moi. C'est à vous, Monsieur, qui avez atteint le but, & qui êtes assis sur vos trophées, c'est à vous à les ramener. Elevez encore votre voix, proposez-leur de relire Phédre & Cinna. Moi je leur citerai Mérope, & ces trois derniers Actes de Zaire, ces Actes si admirables, où les développemens d'un cœur tendre & jaloux suffisent pour remplir la Scène. J'entends toujours parler de coups de Théâtre. Mais, qu'est-ce que des coups de Théâtre ? Sont-ce des exécutions sanglantes ? Non. Oreste dans Andromaque est épris d'Hermione : il vient d'obtenir l'assurance de l'épouser, si Pirrhus épouse la veuve d'Hector. Pirrhus y semble déterminé : il a refusé de livrer Astianax, il sacrifie tout à sa Troyenne. Oreste nage dans

la joye. Arrive Pirrus. Tout est changé. Il est bravé, il revient à Hermione, & livre Astianax ; il invite Oreste à être témoin de son mariage. Oreste demeure anéanti, & le Spectateur avec lui. Voilà un coup de Théâtre. Il est d'un Maître.

C'est ainsi qu'il faut que les événemens d'une Piece paroissent toujours le résultat des caractères, & non une machine fragile, dont on voit tous les ressorts dans la main de l'Auteur. Mais c'est sur le style que nous avons sur-tout besoin de vos leçons. Si vous avez quelquefois placé dans une Scene des réflexions rapides, presque toujours fondues dans l'intérêt, on a prétendu dès-lors qu'il falloit, à votre exemple, faire entendre sur le Théâtre toutes les vérités morales qu'on a pu dire depuis deux mille ans. On a fait de longues tirades bien traînantes, bien ennuyeuses, sur-tout bien déplacées. On est convenu d'appeller cela des Vers saillans, *des Vers à retenir*. Vous ne serez pas surpris, Monsieur, quand vous aurez lu cette Tragédie, que plusieurs personnes se soient plaintes de n'y pas trouver de ces *Vers à retenir*. Je crois bien que vous m'en saurez bon gré. Quant à ces personnes, dont je vous parle, je suis bien fâché de ne pouvoir les satisfaire, mais je leur répondrai, & vous appuierai mon avis, sans doute, que, pour bien écrire, il faut mettre le mot pour la chose, & rien de plus. Que des Vers de situation, profondément sentis, valent cent fois mieux que des Vers faits par l'esprit pour refroidir l'ame, qu'enfin il faut préférer le style qui fait vivre un ouvrage à celui qui fait briller l'Acteur.

Combien de gens ignorent le mérite de ces Vers simples & faciles, sans inversions, sans épithetes, qui seuls font entendre une Tragédie avec une satisfaction continue ! Je dirai plus, quand cette simplicité est touchante, je la préfère aux plus grandes pensées.

Tout le monde connoît ces Vers fameux de Corneille, en parlant de Pompée.

Il (le Ciel) a choisi sa mort pour servir dignement
D'une marque éternelle à ce grand changement,
Et devoit cet honneur aux mânes d'un tel homme,
D'emporter avec eux la liberté de Rome.

Cette pensée est grande sans enflure ; mais j'aimerois bien mieux avoir fait ces Vers-ci d'Athalie , en parlant des flatteurs.

Ainsi de piège en piège , & d'abîme en abîme ,
Corrompant de vos mœurs l'aimable pureté ,
Ils vous feront bien-tôt hair la vérité ;
Vous peindront la vertu sous une affreuse image.
Hélas ! ils ont des Rois égaré le plus sage.

J'ai les larmes aux yeux en vous traçant ces Vers. Je ne connois rien au-dessus , & quand je songe que c'est un Grand-Prêtre qui tient ce langage aux pieds d'un Roi enfant qu'il va remettre sur son trône , il me semble qu'on n'a jamais offert aux hommes un spectacle plus grand & plus pathétique.

Il faut dire de grandes choses avec des termes simples. Tels sont mes principes, Monsieur ; c'est de vous que je les tiens. J'ajouterai qu'il seroit bien cruel & bien injuste, que ceux qui ont des principes contraires, se crussent en droit d'être mes ennemis. Je saisis cette occasion de me plaindre à vous publiquement des discours, que la haine & la crédulité répandent sur moi. Dans un monde où tout est de convention, où l'on marche au milieu de cent petites vanités qu'il faut craindre de heurter, j'ai été juste & vrai ; on m'en a fait un crime, & beaucoup de gens m'ont accusé d'être méchant, parce que je n'avois pas la fausseté nécessaire pour l'être. Il est également triste & inconcevable d'être haï par une foule de personnes que l'on n'a jamais vues.

Des discussions littéraires, des intérêts d'un jour doivent-ils produire des inimitiés aussi aveugles ? Quoi ! faudra-t-il toujours redire aux hommes : ne haïssez jamais celui qui ne vous est pas connu, & que peut-être vous auriez aimé.

Au reste, Monsieur, ces désagrémens attachés aux Arts de l'esprit, n'affoibliront point l'amour que j'ai pour eux & qui est né avec moi. La reconnaissance que je dois aux bontés du Public, me donnera de nouvelles forces, & développera peut-être en moi les talens qu'il a cru appercevoir. Peut-être ceux pour qui la lecture est un

plaisir utile & réel, en lisant ce foible essai, seront attendris des sentimens honnêtes & vertueux que j'ai su quelquefois exprimer, & leur ame me saura gré d'avoir écrit. La mienne (vous le voyez, Monsieur,) s'épanche devant vous avec liberté. Je suis toutes les impressions, sans songer que j'abuse de vos momens, que je vous occupe d'objets importans pour ma jeunesse, & que votre expérience regarde d'un œil bien différent. Vous avez prévu ou senti tout ce qui m'étonne ou m'irrite. Vous êtes à cette hauteur où tout paroît illusion & vanité. Aussi je compte également sur les conseils de votre Philosophie & sur les lumières de votre goût.

Je suis, &c.

P. S. Je reçois en ce moment des *Réflexions d'un Ami sur le Comte de Warwick*. A la bassesse du style, à l'ignorance profonde qu'on apperçoit dans ces *Réflexions critiques*, on n'imagineroit pas qu'elles fussent d'un Versificateur de profession. Cependant on me l'assure. Sa mémoire ne le sert pas mieux que son esprit. Il cite comme il juge. Du reste il ne paroît pas médiocrement affligé du sort de la Piece, Je souhaite que sa Critique le console.

A P P R O B A T I O N.

J'AI lû par ordre de Monseigneur le Vice-Chancelier, *le Comte de Warwick*, Tragédie; & je crois que l'on peut en permettre l'impression. A Montrouge, ce 20. Novembre 1763.

Signé, MARIN.

Le Privilège & l'Enregistrement se trouvent au Nouveau Théâtre François & Italien.

De l'Imprimerie de C. F. SIMON, Imprimeur de la REINE,
de S. A. S. Monseigneur le Prince de CONDE',
& de l'ARCHEVESCHE'.

COSROËS, TRAGÉDIE

EN CINQ ACTES ET EN VERS;

Pierre François Alexandre
PAR M. LE FÈVRE:

*Représentée, pour la première fois, sur le Théâtre des
Comédiens François Ordinaires du Roi,
le Mercredi 26 Août 1767.*

Tantum caca fides potuit suadere malorum !

Le Prix est de 30 sols.



A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-
Jacques, au-dessous de la Fontaine Saint-Benoît,
au Temple du Goût.

M. DCC. LXVII.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

THE
OFFICE OF THE
SHERIFF
COUNTY OF
SHERBORN
MASSACHUSETTS
JAN 10 1890

RECEIVED
JAN 10 1890

THE
OFFICE OF THE
SHERIFF
COUNTY OF
SHERBORN
MASSACHUSETTS
JAN 10 1890

1890

P R É F A C E.

LE sujet que j'ai traité n'est pas celui qui a paru sous le même titre, donné par différens Auteurs, & , entre autres, par Rotrou. J'ai choisi pour époque le tems où la Religion Musulmane se soumettoit la Terre par le glaive, & où la Religion Chrétienne détruisoit de jour en jour le culte des Idoles. J'ai pris de l'Histoire l'Edit que Cosroès porta contre des Rebelles, & dans lequel son fils se trouva enveloppé. Le reste est de mon invention.

Je n'ai pas sacrifié sans regret ce Satrape, qui, à la première représentation, après avoir prêté serment, au second Acte, sur la tête de son fils, livroit le coupable au cinquième, & par cet exemple forçoit son Maître à la sévérité, aux yeux d'une mère désolée, qui attendoit du Peuple le pardon de l'héritier du Thrône. Ce moment terrible & théâtral n'a manqué sans doute que faute d'adresse & de préparation; & dans une main plus habile que la mienne, un tel ressort n'eût pas été sans effet.

L'œil du Public s'est ouvert favorablement sur mon âge, & sur ce premier essai

P R É F A C E.

de ma plume. Il m'a encouragé dans la carrière si périlleuse du Théâtre. Il m'a sçu gré peut-être d'avoir tiré des situations attendrissantes d'un fonds assez aride, & d'avoir intéressé sans amour. Pénétré de reconnoissance, je sou mets à la lecture l'ouvrage qu'il a bien voulu accueillir à la représentation. J'en recevrai de nouvelles lumieres sur mes défauts & sur mon style: heureux, si le fruit que j'en attends me met en état de lui offrir un jour des ouvrages plus dignes de lui!

A C T E U R S.

COSROÈS, *Roi des Perses*, M. Le Kain.
AMESTRIS, *Femme de Cosroès*, Mlle. Dumefnil.
MIRZANÈS, M. Molé.
PHALESSAR, *Ministre de*
Cosroès, M. Brisard.
MEMNON, *Prince du Sang*
des Rois, M. d'Auberval.
UN SATRAPE, M. d'Alainval.
GARDÉS, PEUPLES, MAGES.
SOLDATS *Persans*.
SOLDATS *Abyssins*.
CONJURÉS.

La Scène est dans le Palais des Rois.

COSROÈS



COSROËS.

TRAGÉDIE.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

MEMNON & des Soldats Persans
qui conduisent des prisonniers.

SOLDATS, réunissez ces captifs Abyssins
A ceux que dès long-tems le sort mit dans nos mains.
J'en répondrai ; le Roi les confie à ma garde.

(Les Soldats sortent.)

Ils serviront, sans doute, au coup que je hazarde.
Je briserai leurs fers. . . Mais ne puis-je prévoir
Pour quel dessein secret Phaleffar veut me voir ?

A

5 COSROËS,

Je dois, dit-il, apprendre un important mystère....

(*Mirzanès s'avance du fond du Théâtre.*

Il a l'air pensif & accablé.)

Son fils vient ; à mes vœux son bras est nécessaire.

Il est fier , offensé , constant dans ses projets ;

Enflammons son orgueil , & flattons ses regrets.

SCENE II.

MIRZANÈS, MEMNON.

MEMNON.

Vous m'avez trop caché l'objet de vos alarmes,
Mirzanès, dans mon sein faites couler vos larmes :
Depuis l'heureux instant, qu'entre ses mains remis,
Le brave Phaleffar vous adopta pour fils,
Ma constante amitié protège la durée
De vos jours, dont la source est encore ignorée,
Ami, n'êtes-vous plus ce jeune ambitieux,
De l'oubli de son sort toujours victorieux,
Cet appui des Chrétiens qu'un Prince aveugle op-
prime ?

Allez-vous à ses pieds vous livrer en victime ?

Le sort a-t-il changé vos vœux irrésolus ?

TRAGÉDIE.

MIRZANÈS.

Ce doute pour mon cœur est un revers de plus :
Mais vous connoissez trop ce cœur inébranlable,
Et vous ne formez point un soupçon qui m'accable.
Seigneur, si vous sondez la source de mes pleurs,
Ne les redoublez point par ces vaines terreurs ;
Écoutez seulement ce signal de la Gloire,
Ces trompettes, ces cors, ces cris de la Victoire,
Qui, depuis un moment, remplissent nos remparts ;
Voyez des ennemis flotter les étendarts,
Monumens d'un triomphe où mon bras inutile
Languissoit loin du camp dans cet obscur asyle ;
Et si vous partagez mes secrets sentimens,
Ném'interrogez plus...vous sentez mes tourmens.

MEMNON.

Que ce noble dépit & me plaît & m'enflâme !
Qu'il s'ouvre, sans effort, le chemin de mon âme !
Que dans un jeune cœur par la gloire excité,
A de sublimes traits on connoit la fierté !
O mon cher Mirzanès, quand la voix de la guerre
De mes jours, loin de vous, entraînoit la carrière,
Quand parmi les Chrétiens par le Roi soupçonnés
On tenoit dans ces murs vos destins enchaînés,
Combien de Cosroès la rigueur inflexible
Allarmoît dans mon cœur mon amitié sensible !

Ma voix vous appelloit au milieu des combats ,
 Mes regards vous cherchoient dans des flots de
 soldats ,
 Et cueillant à regret les fruits de la victoire ,
 De nos armes , sans vous , je détestois la gloire .
 Mais connoissez enfin l'auteur de nos succès ;
 Ce Vieillard vertueux , l'appui de Cosroès ,
 Qui , depuis que ses mains pour l'État sont armées ,
 Semble un Ange guidé par le Dieu des Armées ,
 Votre pere (ce nom n'est dû qu'à Phaleffar)
 Des destins du combat a fixé le hazard :
 Des plus hardis soldats , foible , courbé sous l'âge ,
 Il a par ses conseils dirigé le courage ,
 Et passant en valeur nos plus jeunes guerriers ,
 Ne paroît accablé que du poids des lauriers .

M I R Z A N È S .

Je n'en murmure point ; non . Sa gloire m'est chère ;
 Phaleffar me tient lieu de fortune & de pere ;
 Et c'étoit à mon bras éprouvé tant de fois
 De partager du moins ses périlleux exploits .
 Cependant , ce Héros qui , depuis ma naissance ,
 Dans la Foi des Chrétiens éleva mon enfance ,
 Qui de leur Dieu proscriit doit être protecteur ,
 Est plus fidèle encor à leur persécuteur ,
 D'un Prince qui les hait affermit la Couronne ,
 Soutient dans leur Tyran la majesté du Trône ,

T R A G É D I E. 5.

Et soumis à leurs loix , semble forger les traits
 Qu'à ces infortunés destine Cosroès :
 Et moi , sur un soupçon , qu'on prétexta peut-être,
 Mon nom est dans ces lieux flétri du nom de traître;
 Tous nos guerriers brûlans ont signalé leur foi ,
 La trompette a sonné...Ce n'étoit point pour moi!
 Pour comble de regrets, depuis que je respire ,
 Élevé près d'un Grand l'appui de cet Empire ,
 Un Génie , à mon âme , a cent fois inspiré
 La soif de ces honneurs dont je suis entouré ,
 Et sur mon fort obscur rassurant mon courage ,
 M'a dit qu'un vrai Héros de soi-même est l'ouvrage.
 A ces fougueux transports de mon ambition ,
 J'entends s'unir la voix de ma religion :
 Du sang de nos Chrétiens dont on poursuit les restes,
 Mes yeux trouvent partout les empreintes funestes;
 Le soleil , de leurs corps dispersés dans nos champs
 Ne sçauroit dévorer les nombreux ossemens ;
 Et je résisterois au cri de la vengeance ,
 A la voix de ce sang qui des tombeaux s'élance ,
 A mon obscurité , qui , loin de m'abaisser ,
 Réveille mon orgueil & semble le pousser !..
 Non...Il m'est plus heureux de ne me pas connoître;
 Je t'en rends grâce , ô Ciel ! & Mirzanès peut-être ,
 Lion que de sa chaîne irrite le fardeau ,
 Avec un nom plus grand, auroit un sort moins beau.

2 C O S R O È S,

M E M N O N.

J'applaudis à vos vœux : soit orgueil, soit vengeance,

Soit que vos mains du Ciel embrassent la défense,
Sur ce Thrône où mon sang me permet d'aspirer,
D'un trop fatal oubli Memnon peut vous tirer ;
Et dans un haut degré de fortune & de gloire,
De vous, de vos Chrétiens établir la mémoire.
Mais souffrez qu'avec vous je m'explique à mon
tout ;

Je crains de votre cœur un inconstant retour,
Pardonnez mes soupçons : la brûlante jeunesse
S'abandonne aux accès d'une première ivresse ;
Un jour voit ses desseins naître & s'évanouir ;
C'est l'éclair qu'un moment voit briller & s'ensuir.
Vous le dirai-je, ami ? Soit crainte, soit estime,
Du souverain pouvoir l'ascendant vous opprime.
Cent fois, à mes regards, l'orgueilleux Cosroès
De son génie altier accabla Mirzânès ;
La Reine, dont pour vous l'amitié s'intéresse,
D'une mère à vos yeux prodigue la tendresse ;
Caressé d'une part, de l'autre intimidé,
Par Phalestar lui-même à toute heure obsédé,
Honte, amitié, respect, tout ici vous enchaîne.

M I R Z A N È S.

Je romprai ces liens ; oui, votre crainte est vaine.

T R A G É D I E.

7

Peut-être en d'autres tems ces puissans intérêts
 De ma fureur timide auroient brisé les traits;
 Je ne veux point nier qu'un noble caractère
 Souvent dans Cosroès n'effrayât ma colere :
 Brave Guerrier , grand Roi , mais Juge trop cruel ;
 S'il sçavoit pardonner , il est plus qu'un mortel.
 Pour la tendre Amestris , à mon cœur si sacrée ,
 De l'Humanité sainte image révérée ,
 Qui des jours de son fils , éteints dès le berceau ,
 Semble avoir à mes jours rallumé le flambeau ,
 Combien dans sa bonté qui me poursuit sans cesse ;
 J'ai fui , j'ai rejeté son innocente adresse !
 Mais contre ses bienfaits mon esprit révolté
 Fait céder ma foiblesse à ma juste fierté ,
 Et quand j'ignore enfin l'auteur de ma naissance ;
 Je voudrois , à moi seul , devoir mon existence.
 Nature , en me formant , tu versas dans mon cœur
 D'un feu séditieux la plus vive chaleur ;
 Je n'ai point repoussé ces élans pleins de flâmes ,
 Qui soutiennent ensemble & tourmentent nos âmes ;
 Seconde un cœur docile aux accens de ta voix.
 Et toi , dont cette main va soutenir les droits ,
 Si tu veux l'applaudir , ô Ciel , de son ouvrage ,
 Égale s'il se peut mon fort à mon courage.
 Mieux informé , Seigneur , de mes desseins secrets
 Jugez si Mirzanès a prévu leur succès.

A iv

Vous le sçavez ; avant que la haine ou l'envie
Dans l'esprit de mon Prince eussent noirci ma vie ;
Tout entier à la gloire , ardent à le servir ,
Je bernois mon orgueil au soin de m'aggrandir ;
Le fruit de l'injustice est d'enfanter le crime.
Tandis que dans ces lieux je tombois sa victime ,
De mes amis tremblans j'ai réchauffé le cœur ;
Ils ont dans Mirzanès reconnu leur vengeur ,
Et d'un Prince cruel justifiant les haines ,
J'arme contre ses loix leurs troupes incertaines ;
Je leur peins les autels détruits & renversés ,
De leurs frères sanglans les lambeaux dispersés ,
L'intérêt du Ciel même , & le retour d'un Maître ,
Que leur propre trépas doit signaler peut-être ;
Enfin pour rassurer ceux dont le nom chrétien
Fait chanceler l'honneur.... & sans doute le mien ,
Je leur donne ma foi que jamais mon épée ,
Au sang du Souverain ne rougira trempée ;
Que content d'élever leurs autels abattus ,
Je ne veux qu'assurer leurs jours & leurs vertus ,
Et, sous un Roi chrétien, rendre à leur Dieu l'hommage
Qu'aux rayons du soleil offre un peuple sauvage.
Ainsi de leur danger l'intéressante voix
Éveille leur audace & leur dicte mes loix ;
Et si-tôt que la nuit propice à la vengeance
Couvrira ce Palais de l'ombre & du silence ,

T R A G É D I E.

9

Les uns, de mes projets moins sûrs & moins instruits,
 Dans un rang plus obscur chez Zénon réunis,
 Doivent par un serment engager leur promesse.
 Mais Arbaté & Zarès les chefs de la Noblesse,
 Qui, nourris comme moi sous les murs du Palais,
 A toute heure, en tous lieux s'ouvrent un libre
 accès,

S'y rendront sur mes pas, & pleins de mon offense,
 Donneront le signal d'une illustre vengeance.
 Vous pouvez leur prêter l'appui de votre bras.
 Que craignez-vous encor ?

M E M N O N.

Je ne balance pas :

Memnon s'unit à vous ; & , pour ce grand ouvrage,
 Ma prudence a déjà prévenu mon courage :
 D'un amas d'Abyssins dans leur chaîne oubliés,
 J'ai conservé les jours à ma foi confiés..
 Laisse-moi ménager ce secours nécessaire.
 Brisons notre entretien. La trompette guerrière
 Autour de Cosroès rassemble les soldats :
 Déjà même Amestris précède ici ses pas.
 Dès qu'aux regards du Roi je pourrai disparaître,
 Sans crainte à vos amis je me ferai connoître ;
 Et vous pourrez juger si Memnon dans son cœur
 Sçait à la prévoyance ajouter la valeur.



SCENE III.

AMESTRIS, MIRZANÈS,
MEMNON.

AMESTRIS, *à Mirzanès qui veut s'éloigner.*

ARrêtez, Mirzanès, & que votre innocence
Laisse à mon amitié le soin de sa défense.
Heureuse, si ma voix, dans ces momens plus doux
Vous rendoit à jamais le cœur de mon époux !
Déjà sur un soupçon qui n'a point eu d'indice,
Vos pleurs & ma tendresse ont fléchi sa justice ;
Remettez votre sort dans les mains d'Amestris.
Seul, au fond de mon cœur, vous remplacez mon
fils ;

Je crois le voir en vous : la gloire, le courage,
Auroient des mêmes feux enflammé son jeune âge.
Et d'un torrent de pleurs on l'eût vu, sans rougir,
Arroser des lauriers qu'il n'auroit pû cueillir ;
Enfin de vos destins en réparant l'injure,
Mon cœur croit écouter la voix de la Nature.

MIRZANÈS, *à part.*

Ah Dieu !

TRAGÉDIE.

11

AMESTRIS.

Sçachez souffrir & dévorer vos pleurs ;
On arrive à la gloire, en domptant les malheurs.
(On entend un bruit de guerre.)
Mais ce bruit des guerriers m'annonce la présence :
Auprès de Cosroès votre pere s'avance.
Allez , & puissiez-vous dans ses embrassemens
Commencer à goûter de fortunés momens.

SCÈNE IV.

COSROÈS, AMESTRIS,
PHALESSAR, MIRZANÈS,
MEMNON, PEUPLES, SOLDATS.

*Les Soldats portent les Drapeaux des ennemis
& d'autres marques du triomphe.*

COSROÈS.

PRINCES, Chefs & Soldats, enfans de la Victoire,
Ornemens de mon Thrône & rivaux de ma gloire,
Qu'il m'est doux de montrer aux yeux de mes
Sujets
De la fidélité ces glorieux effets !
Aux Autels du Soleil, de vos mains triomphantes
Suspendez des vaincus les dépouilles sanglantes ,

12 COSROËS,

Et faites , à l'aspect des fruits de vos travaux ,
De tous nos Citoyens un Peuple de Héros.

(*A Phaleffar.*)

O toi, dont les conseils ont réglé leur vaillance ,
Dans le fond de nos cœurs reçois ta récompense.
Et lorsqu'avec transport la foule des Soldats
Des palmes de leur gloire environne tes pas,
Vois un Peuple nombreux ; & son Roi tout en-
semble ,
Desirer à jamais un Chef qui te ressemble.
Intrépide Vieillard , sage & prudent guerrier ,
Le Ciel doit à ton front un immortel laurier.

Que le sort des vainqueurs , amis , doit faire
envie !

Qu'au moment d'un triomphe on jouit de la vie !
Votre Roi va bientôt , pour prix de vos efforts ,
Du butin entre vous partager les thrésors...
Ah ! si la récompense est un des droits du Thrône.
Heureux qui la reçoit , plus heureux qui la donne !

Mais , c'est peu qu'au dehors l'ennemi soit
bravé ,

Du sein de mes États un nuage élevé
Sur les jours de mon regne étend son voile sombre :
Le Fanatisme obscur se glisse sous son ombre.
Pour en étouffer l'hydre & prévenir ses traits ,
Mon Conseil dans une heure apprendra mes projets ;

T R A G É D I E.

13

Ce jour de mes devoirs joindra les plus sublimes,
Mes bienfaits aux vertus, & ma justice aux crimes.

(*A Mirzanès.*)

Vous, que loin des combats ma sévère équité
Dans un repos honteux à long-tems arrêté,
De mes desseins secrets vous jugerez vous-même;
J'admets votre jeunesse à mon Conseil suprême.
Jetez-vous dans les bras du soutien de vos jours.

(*Mirzanès embrasse Phaleffar.*)

Sa gloire à mes regards en épure le cours.
De mes soupçons sur vous j'écarte la mémoire :
Venez voir seulement les prix de la victoire.
Couppable, je ne veux, pour punir vos erreurs,
Que l'aspect du triomphe & celui des vainqueurs.

M I R Z A N È S à part,

Cruel!

C O S R O È S

(*Aux Soldats.*)

(*A Phaleffar.*)

Vous, qu'on me suive; & toi, loin des allarmes,
Va reposer ton bras & suspendre tes armes.

(*Cosroès & mestris sortent
avec les Soldats, &c.*)

M I R Z A N È S en sortant.

(*A Phaleffar.*)

C'est un nouvel outrage... Oui, Seigneur, à jamais
Je déteste le jour & vos tristes bienfaits.

SCENE V.

PHALESSAR, MEMNON.

PHALESSAR.

Loin enfin des périls & des soins de la guerre.
 Je puis vous découvrir mon âme toute entière.
 Dans nos derniers combats secondant mes exploits,
 Prodigue de ce sang qui vous joint à nos Rois,
 Je vous vis sur mes pas, à la gloire fidèle,
 Attester vos vertus par l'exemple du zèle,
 Et jusqu'en leurs déserts suivant les Abyssins,
 Au char de votre Maître enchaîner leurs destins.
 Mirzanès vous est cher, dès sa plus tendre enfance,
 Son cœur s'ouvre sans feinte à votre expérience.
 Vous seul pouvez sur lui m'éclairer, me servir;
 Sur ses garants sacrés Phalessar peut s'ouvrir,
 Pénétrez dans la nuit d'un coupable mystère;
 Ce jeune audacieux à qui je sers de père,
 Qu'a puni Cosroès, que protège Amestris,
 Est l'héritier du Trône, est leur sang, est leur fils.

MEMNON.

Dieux! Mirzanès,

TRAGÉDIE.

15

PHALESSAR.

Lui-même. Hélas ! dans quel abîme,
Sous l'appas des vertus , m'a fait tomber le crime !
Rappelez avec moi ces tems moins odieux
Où pour un Dieu plus grand j'ai méprisé nos
Dieux ;
Quand le Roi , loin du Thrône arraché par la
guerre ,
Du souverain pouvoir me fit dépositaire ,
Et voulut qu'Amestris au milieu des combats ,
Par un usage antique , accompagnât ses pas ,
D'un fils trop jeune encor à regret séparée ,
Elle baigna de pleurs cette tête adorée :
Le soin de son berceau fut remis en mes mains ;
Puissant dans le Palais , Maître de ses destins ,
D'un Dieu trop peu connu croyant servir la gloire ;
Et rendre au Thrône un jour l'appui de sa mémoire ,
Du fils de Cosroès j'osai changer le sort :
Au Peuple consterné je fis pleurer sa mort ,
Et l'adoptant pour fils , dans les murs de Bazarce ,
Aux leçons d'un Chrétien je soumis son enfance :
Mais bientôt dans mon cœur le remords dévorant
Jetta sur mon audace un coup d'œil effrayant ;
Je ne vis plus en moi qu'un fanatique aète ,
Injuste envers le Ciel , à l'État infidèle.
Que dis-je ? Du sacroès que je me suis promis
Je sueille avec horreur les détestables fruits :

Au cœur de Mirzanès la céleste puissance
 Écrit en traits de feu mon crime & la vengeance
 Du sang qui se révolte elle enchaîne les droits ,
 La Nature effrayée étouffe en lui sa voix ,
 Et voilant à ses yeux son sacré caractère ,
 Le voit en frémissant s'armer contre son père.
 Les larmes d'Amestris , le fatal souvenir
 D'un fils que de son cœur le tems n'a pu bannir ,
 De ma témérité l'image épouvantable ,
 Tout au sein du bonheur me poursuit & m'accable ;

Les bienfaits de mon Prince irritent mes douleurs ,
 Et mes lauriers sanglans sont baignés de mes
 pleurs.

M E M N O N .

Que je vous plains ! Mais quoi ! vous avez pu souf-
 traire

A tous les yeux , Seigneur , ce projet téméraire ?

P H A L E S S A R .

Ah ! le sort a trop bien secondé mes forfaits.
 Un Esclave inconnu , nourri loin du Palais ,
 Trop aveugle instrument de mon dessein parjure ,
 N'a sans doute entrevu qu'une lueur obscure.
 Les yeux des courtisans , de la Cour écartés ,
 Sur mes projets , Seigneur , n'étoient point arrêtés.
 Heureux , si le remords dont je suis la victime ,
 En déchirant mon cœur , n'y retraçoit mon crime !

Prévenons

TRAGÉDIE.

17

Prévenons-en du moins les funestes effets;
D'un jeune factieux pénétrons les projets ,
Sur ses moindres desseins arrêtons notre vue.
La nuit du fanatisme est ici répandue;
Mais dans cette ombre enfin, dans ces jours téné-
breux,
Le jour d'un ciel plus pur peut éclairer nos yeux.
Avançons ces momens en désarmant les traîtres ,
Nous rendrons à l'État l'héritier de ses Maîtres;
Et le Ciel , appaisé par mes pleurs assidus,
Pardonnera mon crime & paîra vos vertus.

M E M - N O N .

J'accepte avec transport cet emploi magnanime ;
L'effet vous répondra du zèle qui m'anime.

P H A L E S S A R .

Moins coupable , Seigneur , je mourrai trop heu-
reux. . . .

Cachons notre union pour mieux remplir nos
vœux.



L'honneur , ma sûreté , la justice m'inspire ,
Et le bien de mon Peuple est le seul où j'aspire.

Vous le voyez ; le Ciel a fait devant nos pas
Etinceler le glaive & marcher le trépas.
De tous les révoltés nés dans l'Abyssinie
Le fer vient de purger les champs de l'Arabie :
Dispersés , poursuivis jusques dans leurs déserts ,
Tous ont mordu la poudre ou tombé dans nos fers ;
Et plutôt aux immortels qu'une palme si belle
Assurât à mon Peuple une paix éternelle !
Mais hélas ! vain espoir ! Sur nous de toutes parts
La guerre a déployé ses sanglans étendarts.
Par les Religions , les sectes , les cabales ,
La terre divisée arme ses mains fatales.
Des Chrétiens , d'un côté , jusques dans mes Etats
Ont porté la révolte & les noirs attentats ;
De l'autre , Mahomet triomphant dans l'Asie
Prescrit , le glaive en main , les loix d'un culte
impie ,
Et sur le choix des Dieux l'Univers agité
Tremble , & de sa terreur fait sa Divinité.
Princes , attendrons-nous éternés & tranquilles --
Que ce torrent fougueux vienne inonder nos
Villes ?
Non , non : brisons son cours , & sans plus balancer ,
L'orage approche , il gronde , il le faut repousser.

Je n'imiterai point ces Monarques stupides,
Qui sous les Musulmans baissent leurs fronts timides.

Tous ces Peuples par eux vaincus dans les combats.
En vain d'un Dieu vengeur ont cru sentir le bras,
Ont reconnu leurs loix pour des arrêts suprêmes :
Déchirons de nos mains leurs sanglans Diadèmes ,
Et foulant leur Tiare , au mépris des mortels ,
Faisons-leur un tombeau de leurs propres Autels ;
La carrière est sublime, & ma juste vengeance
Des Dieux & des humains embrasse la défense.

Mais avant d'achever ces glorieux travaux,
Je dois, dans mon Empire, assurer mon repos ;
Assez & trop long-tems des Sujets parricides
Y forment à l'envi leurs intrigues perfides.

Vous, contre leurs projets prêtez moi-vos sermens,

De la fidélité redoutables garants ;
Jurez de m'éclairer sur le choix des victimes ,
De perdre aveuglément les partisans des crimes ,
De ne considérer l'amitié, ni le rang,
D'étouffer tout respect & jusqu'aux cris du sang.
J'en donneroïs l'exemple & contre les coupables
Ma voix s'unit à vous par des sermens semblables.

Ainsi, sur mes Sujets mes sceptres affermis
 En seront plus puissans contre mes ennemis.
 Le Ciel, qui m'a ravi l'héritier de mon Thrône ;
 Quelque jour en vos mains remettra ma Couronne,
 Réunis avec moi dans ces grands intérêts,
 Vous êtes tous mes fils & mes premiers Sujets ;
 C'est pour mon successeur, pour vous, que ma
 justice

Veut ainsi de ce Thrône assurer l'édifice.

(Le Roi & les Grands se levent.)

Soleil, brillant flambeau, perce le voile épais
 Qui dérobe à nos yeux les auteurs des forfaits ;
 Et, vengeant à la fois mon Thrône & tes injures,
 Dans des torrens de feux engloutis les parjures.

PHALESSAR.

Seigneur, je suis Chrétien. Mais fidèle à mon Roi ;
 Jusqu'au dernier soupir il connoitra ma foi.
 Je jure sur ce fer, qui dans ma main fidelle
 Fut & sera toujours l'instrument de mon zèle,
 De confondre le sang des traîtres, des ingrats,
 Dans le sang ennemi dont l'a rougi mon bras ;
 D'ouvrir sur leurs complots un œil toujours sévère,
 De prévenir le crime, & d'apprendre à la terre
 Que bien servir son Prince & punir les pervers
 Est le plus bel hommage à ce Dieu que je sers.

TRAGÉDIE.

23

UN SATRAPE.

Son serment est le nôtre : oui, nos voix unanimes
Ont dicté par sa voix l'arrêt fatal aux crimes.
Nous punirons, Seigneur, qui vous ose outrager :
Nous le jurons ensemble....

MIRZANÈS *à part.*

Et moi de les venger.

SCÈNE II.

*Les Auteurs précédens. AMESTRIS,
une lettre en main.*

AMESTRIS *au Roi.*

SEIGNEUR, je viens à vous, effrayée, éperdue.
Quel spectacle sanglant vient de frapper ma vue !
Un Esclave a remis ce billet en mes mains,
Qui de son Roi, dit-il, renferme les destins ;
Et d'un poignard armant sa main déterminée,
A tranché, sous mes yeux, sa triste destinée.

COSROÈS.

Lisons... Sauvez mon Thrône, ô Dieux, Dieux
immortels !

C'est le dernier appui qui reste à vos Autels.

(*Il lit.*)

B iv

C O S R O È S ;

- » J'ai trop long-tems servi des Sujets téméraires ;
- » Qui pour trancher tes jours avoient séduit ma foi :
- » Soupçonneux , incertains , ils s'arment contre
» moi ;
- » Je préviens ta justice & leurs mains sanguinaires.
- » Mais avant de mourir , j'ai voulu te donner
- » Un indice imparfait des tyrans de leur Maître ;
- » Zénon est le premier que tu dois soupçonner ;
- » Des perfides Sujets ceux que j'ai pu connoître
- » Sont dans ce même instant chez Zénon réunis....

A M E S T R I S.

Barbares , vos forfaits seront bientôt punis. . . .

(*Au Roi.*)

Seigneur , quel nouveau trouble en vos yeux vient
de naître ?

C O S R O È S *continuant.*

- » Je n'oserois penser que Mirzanès fût traître...
- » Mais songe que le Ciel te fit présent d'un fils...
- » Sans mon obscurité , j'en saurois plus , peut-être.

A M E S T R I S.

Qu'ai je entendu ? mon fils ! . . .

P H A L E S S A R *à part.*

O mystère ! ô terreur !

Remords qui m'écrasez , arrachez-moi le cœur,

TRAGÉDIE:

25

A M E S T R I S.

Mirzanès soupçonné, lui !... Quel sombre nuage
D'un fils dans cet écrit m'enveloppe l'image !
Dans quelle nuit obscure y vois-je réunis
Le nom de Mirzanès, & celui de mon fils !
Dieux, dissipez le trouble où mon cœur s'abandonne.

C O S R O È S.

D'où vient que je frémis ?

M I R Z A N È S *à part.*

Quelle horreur m'environne !
Quel Dieu suspend ma rage, & tonne dans mes sens ?

A M E S T R I S *au Roi.*

Seigneur, vous éprouvez le trouble que je sens ;
Vous me cachez en vain vos secrettes allarmes ;
Phalessar, de ses yeux, laisse échapper des larmes ;
Mirzanès est ému... Mes tourmens, mes douleurs ;
L'effroi qui me faïsit, passent dans tous les cœurs.

C O S R O È S.

Amis, je l'avourai, cette lettre effrayante
Dans mes esprits confus a porté l'épouvante ;
L'affreuse obscurité dont ces mots sont couverts ;
Semble accabler mon cœur du plus grand des
revers.

N'importe : pénétrons la source ténébreuse
 Qui conduit jusqu'à moi leur main éditieuse.
 Qu'on vole chez Zénon ; que, ses lâches amis
 Dans l'horreur des cachots avec lui soient unis ;
 Que , pour apprendre d'eux leurs Chefs & leurs
 complices ,

On dép'oye à l'instant l'appareil des supplices ;
 Et que de leurs bourreaux le bras ensanglanté
 Tire du fond des cœurs l'affreuse vérité.
 Souvenez-vous sur-tout qu'en ce mystère horrible
 La mort peut vous porter le coup le plus sensible ;
 Qu'elle confond peut-être en un même revers
 Vos amis , vos parens , vos titres les plus chers.
 Remplissez vos sermens, n'épargnez aucun traître ;
 Et que vos ennemis soient ceux de votre Maître.
 (*A Mirzânès.*)

Sortons.. Vous attendez mes ordres en ces lieux.
 (*A Pha'essar.*)

Et toi, sur tous les pas sans cesse ouvre les yeux.



TRAGÉDIE.

27

SCENE IIL

(Le jour tombe.)

PHALESSAR, MIRZANÈS.

*Ils se tiennent éloignés l'un de l'autre & n'osent
s'envisager.*

PHALESSAR *à part.*

QUEL emploi!... Juste Ciel, ta funeste colère
Arme, l'un contre l'autre; & le fils & le pere...
De mon zèle imprudent voilà donc les effets!
L'espoir de la vertu conduit-il aux forfaits?
J'en frissonne... & mes yeux se fermant sur l'abîme,
Dans ceux de Mirzanès n'osent chercher son
crime.

MIRZANÈS *à part.*

(Phalessar observe Mirzanès.)

La nuit vient; voici l'heure où je me suis promis
D'assembler au Palais mes plus braves amis.
De ce dernier complot rien n'a percé les ombres;
O nuit, sur mes projets étends tes voiles sombres;

Conduis - les jusqu'à moi. . . D'où vient que la
terreur

Succède à mon audace & vient glacer mon cœur ?
Quand des miens qu'on proscriit j'embrasse la dé-
fense,

Dieu vengeur , est-ce à moi d'oublier ma conf-
tance ?

PHALESSAR.

Approche , & si ton cœur est sensible aux bienfaits
Parle avec moi sans feinte, & peins-moi tes forfaits.
Tu frémis... Je t'entends ; ma crainte est légitime ;
Et l'œil de la vertu confond toujours le crime.

MIRZANÈS.

Hé bien ! vous épiez mes secrets sentimens ;
Et c'est à vos regards les cacher trop long-tems ?
Oui , je trahis mon Roi : si l'on doit nommer traître
Qui s'arme justement contre un injuste Maître.
J'en appelle à vous-même , à vous , qui de mes jours
Dans une Loi nouvelle avez conduit le cours.
Des Chrétiens expirans voyez-vous les misères ?
Entendez-vous le sang de nos malheureux freres ,
Qui , de la nuit des morts poussant un cri vengeur ,
Implore mon courroux contre leur destructeur ?
Moi-même , il m'en souvient ; une heureuse espe-
rance

Cent fois , dans vos discours , échauffa mon enfance ;

T R A G É D I E. 29

Combien vous me flattiez , que des tems plus
heureux ,
Sous un Dieu trop bravé , détruiroient les faux
Dieux ;

Que sur ce Thrône même , au sein de ses ruines ,
La Foi feroit germer ses fécondes racines !
Les tems sont arrivés , si j'en crois ma valeur :
Mes premiers sentimens sont gravés dans mon cœur.
Je ne suis point ingrat , & ce cœur qui vous aime
S'abandonne à l'espoir qu'il ne doit qu'à vous-même.
Quand vous la démentez , je soutiens votre foi.
J'ignore ma naissance & ne me dois qu'à moi ;
C'est à moi de braver , par une noble audace ,
L'injure de mon sort & l'oubli de ma race :
J'en choisirai bientôt l'heure , le tems , le lieu :
Vous tremblez pour un Roi , je m'arme pour un
Dieu.

P H A L E S S A R.

Infidèle Chrétien , quelle erreur , quel caprice
Te fait un Dieu de sang de ce Dieu de justice ?
Seul arbitre des Rois , parle , est-ce à ton courroux
D'usurper un pouvoir dont il est si jaloux ?
Quand il suspend sur eux son bras & son tonnerre ,
Quel bras ose frapper les Maîtres de la terre ?
Ah ! les traits de ce foudre embrasé par tes mains
Retomberont sur toi plus prompts & plus certains.

Du grand nom de Chrétien si la gloire t'anime ,
 Connois mieux tes devoirs & rougis de ton crime.
 Un Chrétien véritable est le soutien des loix ,
 L'appui de son pays & l'ami de ses Rois.
 Souffrir & pardonner , voilà sa seule gloire.
 De ses meurtriers même il bénit la mémoire.
 Dans les fers , sur les croix , brisé par les tourmens ,
 Il élève pour eux ses saints gémissemens ,
 Et , pour prix de sa mort , son ame qui s'échappe
 Implore encor le Ciel pour la main qui le frappe.
 Mais , que dis-je ? est-ce à toi , féroce Mirzanès ,
 D'enfoncer le poignard au sein de Cosfroès ?....
 Interroge ton cœur... Frémis de ton offense....
 Quoi ! rien n'étouffe en toi l'ardeur de la ven-
 geance !

Mes bienfaits & mes pleurs... Cosfroès... Amestris...
 Rien ne se fait entendre à tes sens attendris !

M I R Z A N È S.

Que dis-tu ? tes bienfaits... Jete l'ai dit , je t'aime...
 Je défendrais tes jours au péril des miens même...
 Mais Cosfroès... Hé bien ! Je préviendrai les coups..
 Amestris...

TRAGÉDIE

31

SCENE IV.

PHALESSAR, MIRZANÈS,
MEMNON *dans le fond du théâtre,*
amenant les Chefs de la Noblesse.

MIRZANÈS.

CHERS amis, soutenez mon courroux.
D'un invincible effroi je n'ai pu me défendre :
Un glaive menaçant semble sur moi s'étendre,
Venez à mon secours...

PHALESSAR, *sur le devant de la scène.*

O verrus ! O destins !
Phaleffar confondu parmi des assassins !

MEMNON *dans le fond.*
Phaleffar parmi nous !

MIRZANÈS *à Phaleffar.*

Si mon sort t'intéresse,
Ne tends plus devant eux de piège à ma foiblesse.

MEMNON *aux Conjurés.*
Phaleffar va nous perdre. Il faut le prévenir.
Amis, songez à vous : moi, je cours vous servir.

(Il sort.)



C O S R O E S ;

M I R Z A N È S *vivement* :

Ne craignez rien, amis , du trouble qui m'égare ;
On a porté sur nous l'arrêt le plus barbare ;
Contre un danger si grand il faut nous réunir.

P H A L E S S A R.

Tremblez donc : à mon Roi je vais vous découvrir,
Vous ne jouirez pas de votre perfidie.

M I R Z A N È S.

Quoi ! pour me l'arracher tu soutenois ma vie !
Quoi ! tu me trahirois ! appui de mon berceau ,
Toi-même, sous mes pas, creuserois mon tombeau !

P H A L E S S A R.

Quels reproches ! ô Ciel ! t'es-tu flatté toi-même ;
Qu'abandonnant mon Maître à ta fureur extrême ,
Quand j'ai donné pour lui le plus pur de mon sang,
J'enhardirai la main qui lui perce le flanc ?
Pour affoiblir mon cœur , que son danger anime ,
De mes propres bienfaits tu m'oses faire un crime !
Ah ! ces tristes bienfaits que j'ai versés sur toi ,
Sont le plus fort lien qui m'attache à mon Roi.
Je sens plus que jamais dans le fond de mon âme
Sé rallumer les feux du zele qui m'enflâme ;
Tant qu'un reste de sang contre tes vains efforts
De ce cœur agité soutiendra les transports ,
Je défendrai mon Roi des complots d'un perfide ,
J'arrêterai le fer dans ta main parricide ,
J'assiégerai

J'assiégerai tes pas de mes regards vengeurs.
Ingrat , crains ma vertu ; si tu braves mes pleurs.

MIRZANÈS.

Hé bien! puisque mes jours sont un don de ta haine ,
Je me livre à mon tour au transport qui m'entraîne.
Cesse de m'arrêter , de troubler nos projets ,
Ou tremble sur le prix qui suivra tes bienfaits.
Oui , si tes pleurs encor effrayant ma constance
Osoient sur Mirzanès essayer leur puissance ;
Si , quand de mes amis je dois venger la mort ,
Ma raison m'éclairoit sur un lâche remord ,
Je jure ici par eux qu'étouffant ma tendresse ,
J'irois... jusqu'en ton sein poursuivre ma foiblesse ,
Et du même poignard conduit par ma fureur ,
Faire couler ton sang dans le fond de mon cœur ,
De ce cœur , à la fois inhumain & timide ,
Qui , séduit par ta voix , auroit été perfide ,
Auroit de mes amis méconnu les secours ,
Et donné le trépas au soutien de mes jours.

PHALESSAR.

Barbare!...

MIRZANÈS , *passant de la plus grande
fureur au plus vif attendrissement.*

Ah ! ne crains rien d'un discours si terrible ;
Mon âme en ses projets sera trop inflexible ;
Ma constante amitié t'assure de ma foi ;
Jusqu'au dernier soupir Mirzanès est à toi :

C

Je te ferai fidele , ainfi qu'à la vengeance ;
 J'en atteste le Ciel & ma reconnoiffance...
 Tu détournes de moi tes regards attendris !
 Reçois entre tes bras ton tendre ami , ton fils.
 Pourquoi m'as-tu forcé de craindre ma foiblesse ,
 Tes reproches , tes pleurs & surtout ma tendresse ?
 Pourquoi cet ascendant que ta voix a sur moi
 A-t-il contraint mon cœur à s'armer contre toi ?
 Amis , prenez pitié du transport qui m'accable...
 Eloignez de mes yeux ce Vieillard redoutable ,
 Je pourrois m'attendrir.. Qu'on veille sur son sort..
 Et nous , allons chercher ou la gloire ou la mort.

PHALESSAR.

Arrête.. apprends du moins un secret trop horrible.
 Tout ton sort en dépend...

MIRZANÈS.

Quoi ?

PHALESSAR , *à part.*

Dieu juste & terrible !

Dieu , qui de mes erreurs vois le succès affreux !
 Tu m'arraches enfin cet aveu dangereux.

MIRZANÈS.

Tu veux me tromper ?

PHALESSAR.

Non ; j'en jure par toi-même ,
 Par mon cœur déchiré qui te plaint & qui t'aime :

TRAGÉDIE.

35

Accorde un seul moment à mes sens éperdus ,
Si rien ne t'e fléchit , je ne te retiens plus.

MIRZANÈS.

Ah ! parle.

PHALESSAR.

Daigne encor , avant que je t'éclaire ,
Écarter tes amis de ce triste mystère.

MIRZANÈS *après un moment de doute.*
Amis , éloignez-vous.

(*Les Conjurés sortent.*)

SCÈNE V.

PHALESSAR, MIRZANÈS.

PHALESSAR.

O Mon cher Mirzanès ,
Tu tiens entre tes bras l'auteur de tes forfaits.

MIRZANÈS.

Qu'entends-je ? Phalessar ! ... Et quel seroit ton
crime ?

PHALESSAR.

Ah ! tu presses la main qui t'a creusé l'abîme...
Mais je me flatte au moins , qu'instruit de mes douleurs ,

Tu me respecteras même dans mes erreurs...
Connois donc ce mystère à tous deux redoutable...

C ij

SCENE VI.

PHALESSAR, MIRZANÈS,
LE SATRAPE, GARDES.

LE SATRAPE, *montrant Mirzanès.*

GARDES, obéissez, arrêtez ce coupable.

MIRZANÈS.

Venez, volez amis, venez, briser mes fers.

Mais quoi ! tout m'abandonne à mes affreux revers !

Phaleffar, dans quel tems faut-il qu'on nous sépare !

PHALESSAR.

Que de coups, juste Ciel, ta fureur nous prépare !

Allons, de mon destin il faut subir la loi,

Il faut tout dévoiler aux regards de mon Roi.

Soldats, dans le Palais retenez ce perfide.

(Au Satrape.)

Vous, qu'aux pieds de mon Maître à l'instant on me guide.

Grand Dieu, qui lis nos maux dans un triste avenir,

Peux-tu, dans ta rigueur, ne les pas prévenir ?

Fin du second Acte.



A C T E I I I .

(Cet Acte est dans la nuit.)

SCENE PREMIERE.

COSROÈS , PHALESSAR ,
LE SATRAPE , GARDES.

PHALESSAR , *suivant le Roi qui
refuse de l'écouter.*

SEIGNEUR , daignez m'entendre avant ce coup
terrible

COSROÈS.

Non ; cesse d'allarmer ma justice inflexible.
Ne te rends plus l'appui d'un traître & d'un ingrat.

PHALESSAR.

Si vous le connoissiez...

COSROÈS.

Je fais son attentat ;
Cuij

C'en est assez, Memnon, dans l'ardeur de son zèle ;
 Feignant de le servir , m'a livré l'infidèle.
 Etouffe dans ton cœur la voix de tes bienfaits ;
 Il t'en payoit le prix par les plus noirs forfaits.
 Mais souviens-toi sur-tout du serment redoutable
 Qui me force moi-même à punir tout coupable.

PHALESSAR.

Juste Ciel ! est-ce à lui d'oser s'en souvenir ?...
 Seigneur...

COSROËS *au Satrape.*

N'en parlons plus. A-t-on son m'obéir ?

LE SATRAPE.

On a déjà, Seigneur, confronté les complices :
 Ils ont tout avoué, vaincus par les supplices ;
 Mirzanès est leur Chef,

COSROËS.

Perfide ! hélas ! mon cœur
 N'osoit de ses soupçons écouter la terreur.
 Allez, qu'on l'interroge, & demain, quand l'aurore
 Préviendra les rayons de l'astre que j'adore,
 A mon peuple vengé déclarez les destins,
 Les crimes & l'arrêt de mes vils assassins.

(*Le Satrape sort avec les soldats.*)

SCENE II.
COSROËS, PHALESSAR.

PHALESSAR.

CRUEL, qu'avez-vous fait ?

COSROËS.

J'ai rempli ma promesse.

Tu frémis : il t'est cher, son malheur t'intéresse.
L'homme se lie, hélas ! par ses propres bienfaits.
Mais songe à ton devoir, gémis & te soumets :
Tu le dois..

PHALESSAR.

Ah ! plutôt, dans ce malheur extrême,
Monarque infortuné, gémissiez sur vous-même.

COSROËS.

Que me dit-il ? ..

PHALESSAR.

Tremblez...

COSROËS.

Moi !

Civ

C O S R O È S,

P H A L E S S A R.

Suspendez vos coups :

Le fer qui va frapper , doit retomber sur vous,

C O S R O È S.

Explique-toi ; grands Dieux ! quelle horreur in-
vincible

Se mêle à ses accents dans mon cœur inflexible !

Tous mes sens sont glacés... achève , je frémis,

P H A L E S S A R *éperdu.*

Vous avez prononcé l'arrêt de votre fils,

C O S R O È S,

De mon fils ! Mirzanès?..

P H A L E S S A R.

Il vous doit la naissance,

Un Chrétien trop aveugle a ravi son enfance.

L'espoir de rendre au Trône un soutien de sa Loi,

Le faux zèle , l'erreur ont égaré sa foi.

Ce Dieu, dont l'intérêt le rendit téméraire ,

Le punit bien d'un crime entrepris pour lui plaire,

C O S R O È S.

Hé ! quel est ce coupable ?

P H A L E S S A R.

Il tombe à vos genoux.

TRAGÉDIE.

41

COSROËS.

Toi!.. Mirzanès! mon fils! Dieux! quels horribles
coups!

O devoirs ennemis! ô nature! ô justice!

Et je dois accomplir ce fatal sacrifice!

Dans cette nuit d'horreurs inspirez moi, grands
Dieux!

PHALESSAR.

Vengez-vous, mais sur moi : le jour m'est odieux,

Seigneur; j'ai formé seul le serpent qui vous ronge.

Dans mon sang, par pitié, que votre main se plonge.

Mais vos yeux moins troublés se tournent vers le

Ciel :

Quel transport vous élève au-dessus d'un mortel?

Sur le front de mon Roi la Divinité même

Etale en ce moment sa majesté suprême,

COSROËS,

Immortelles clartés qu'adorent les Persans,

Rayons du Dieu du jour témoins de mes sermens,

Dans l'horreur de mes maux vous soutenez mon

âme;

Feux sacrés, dans mon sein vous versez votre

flâme

C O S R O È S ;

P H A L E S S A R .

De ce noble transport quels seront les effets ?

C O S R O È S .

Parle : es-tu toujours prêt à servir Cosroès ?

P H A L E S S A R .

Hélas ! qu'exigez-vous ?

C O S R O È S .

Que la nuit du mystère
 Dérobe à Mirzanès sa naissance & son pere ;
 Que ta bouche & tes yeux tiennent ensevelis ,
 Pour l'univers entier , les destins de mon fils ;
 Que sa mere sur-tout , dont l'âme plus sensible
 Déjà de la nature entend le cri terrible ,
 Ne pénètre jamais cet important secret ;
 Fais-moi venir mon fils.

P H A L E S S A R .

J'obéis à regret.

Quel horrible soupçon jettez-vous dans mon âme !
 Quoi ! ..

C O S R O È S .

D'un zele imprudent étouffe en toi la flâme.
 Un Roi maître de soi , quand il est vertueux ,
 Ne doit interroger que les loix & les Dieux.

(*Phaleffar sort.*)

SCÈNE III.

COSROËS *seul.*

QUE XIGES-tu , Justice ? & quelle est mon offrande ?

Est-ce le sang d'un fils que ta voix me demande ?

Hélas ! tant de Chrétiens par ma rigueur punis ,

Étant nés mes Sujets , n'étoient-ils pas mes fils ?

Je vais l'interroger : peut-être en sa défense ,

Je pourrai lui trouver quelqu'ombre d'innocence ;

Ou , s'il faut l'en punir , en le frappant , du moins

Mon sacrifice affreux n'aura point de témoins.

Qu'il demeure inconnu. Je dois à sa misère

Épargner les soupirs & les pleurs d'une mère.

Mère tendre , âme pure , hélas ! un doux repos

T'enleve en ce moment l'image de tes maux.

Tu dors , & ton époux , par un arrêt terrible ,

A percé de ton cœur l'endroit le plus sensible!..

Triste vertu ! quoi ! même en t'immolant mon fils.

Il faudra contenir mes regards attendris !

Il faudra que mon cœur , brisé par les alarmes ,

Interdise à mes yeux le passage à leurs larmes !

Hé quoi ! Je n'aurai pas le plaisir rigoureux
 De recueillir ta cendre & de fermer tes yeux ,
 De presser dans mes bras un malheureux que j'aime !
 Où nous as-tu réduits , ô Justice suprême !
 Mon fils , sans me connoître , étoit mon assassin !
 Et moi... je le connois... pour lui percer le sein !..
 Je pleure... Ainsi le Ciel dans sa juste colere ,
 En frappant ses enfans , gémit sur son tonnerre...
 Il vient. Daignez , ô Dieux garants de ma rigueur,
 Diminuer son crime ou raffermir mon cœur.

S C E N E I V.

COSROES , MIRZANÈS *enchaîné* ,
 PHALESSAR , GARDES.

M I R Z A N È S.

OÙ me conduisez-vous dans ces retraites sombres ?

O nuit , affreuse nuit , cache-moi sous tes ombres.
 Que vois-je ? Cosroès ! Ciel ! termine mon sort.
 Ses regards sont pour moi plus affreux que la mort.

C O S R O È S.

Approche , malheureux ! & réponds à ton Maître.
 Cet instant est le seul qui te reste peut-être.

45

Réponds, impose un frein à ma justice extrême.
Quel bras contre ton Prince a pu t'armer ?

Vous-même :

Un sentiment confus , réprimant mon transport ,
M'a fait chercher la gloire & non pas votre mort.
J'ai désiré d'aimer un Roi grand & terrible ;
Mais j'ai connu par vous qu'il faut être inflexible,
Constant , inébranlable & ferme en ses projets ,
Enfin être un rival digne de Cosroès.

C O S R O È S ;

J'ai remporté sur moi cette heureuse victoire,
Et je verrai la mort du même œil que la gloire.

C O S R O È S.

Cette intrépidité dont ton cœur combattu
Ose encor , à mes yeux , se faire une vertu ;
Il falloit , démentant les soupçons de ton Maître ,
A ton zèle pour lui la faire reconnoître.
Quel eût été ton fort ! par quels dons , quels bien-
faits

J'aurois de ta valeur couronné les effets !
Malheureux ! de ton Roi si l'amitié t'est chere,
Ah !... Cosroès alors... t'auroit servi de pere...
Oui... j'aurois... je m'égare, où cacher mes douleurs?

M I R Z A N È S.

Pour la première fois je vois couler vos pleurs.
Se peut-il qu'à ce point mon sort vous interesse,
Seigneur ? Epargnez-moi cette vaine tendresse .
Quand j'attente a vos droits, quand vous m'en pun-
nissez ,

Je dévore ma honte, & vous seul gémissiez !
Ah ! laissez-moi du moins ma fierté, ma constance ;
Déchirez sans regret un cœur qui vous offense :
Inconnu , sans parens , coupable envers mon Roi ,
L'arrêt de mon trépas ne doit frapper que moi.
Et je bénis du moins , dans ce péril extrême ,
La honte de mon fort & l'oubli de moi - même.

TRAGÉDIE: 47

Quel seroit mon destin , grand Dieu ! si mes mal-
heurs

Ouvroient à ma famille une source de pleurs ;
S'il me falloit gémir des sanglots d'une mere ,
Aller à l'échaffaud sortant des bras d'un pere ,
Entendre encor leurs cris à mon dernier soupir ,
Et sentir dans mon sein leurs entrailles frémir !

COSROËS *vivement agité.*

Que dis-tu ? de quels coups me perçt le barbare !
Sais-tu quel désespoir ton discours me prépare ?...

(*Prêt à se trahir.*)

Qu'à ton pere ...

(*Se remettant à peine
& montrant Phaleffar.*)

Au Vieillard à qui tu dois ton fort
Le destin qui t'attend pourra donner la mort...

MIRZANÈS.

Cruel , arrachez-moi ce jour que je déteste ,
Sans verser dans mon âme un poison plus funeste.

(*A Phaleffar.*)

Non , ne plains point mon fort ; je ne suis point
ton fils ,

Je ne suis qu'un ingrat digne de tes mépris....

J'en préfere le nom à cette horrible image

De penser que jamais ta mort soit mon ouvrage.

(*A Cosroës.*)

Mon cœur, Seigneur, mais vous, pour qui, dans
ma douleur,

Quelle voix crie au fond de mon cœur,
Que puis-je pour fléchir votre rigueur tremblante?

COSROËS.

Ô Justice ! soutiens ma vertu chancelante.
Nature, immole-toi... Qu'on l'emmené, Soldats.

PHALESSAR.

Juste Ciel !...

COSROËS.

Attendez l'arrêt de son trépas...
Je veux... Je dois... Je cède à ma douleur extrême...
Allez, vous apprendrez ma volonté suprême.

MIRZANÈS, *en sortant*.

Seigneur, votre pitié, plus cruelle que vous,
M'a fait sentir la mort dont je bravois les coups.

S C E N E V.

AMESTRIS, COSROËS, PHALES-
SAR, GARDES.

AMESTRIS.

MIRZANES !... Me trompé-je ? Est-ce lui qu'on
entraîne ?

Est-ce lui dont les bras succombent sous la chaîne?
Quel

TRAGÉDIE.

49

Quel crime a-t-il commis ? qu'a-t-il fait ? ah ! Seigneur,

Répondez : chaque instant ajoute à ma terreur.

COSROËS.

O Reine, quel effroi vous trouble & vous dévore ?

Pourquoi votre réveil devance-t-il l'aurore ?

Rentrez...

AMESTRIS.

Non ; le repos n'est pas fait pour mes yeux ;

Mon sommeil est troublé par des songes affreux.

Seigneur ; plus que jamais à mes craintes livrée,

J'ai cru de Mirzanès voir l'image égarée,

Dans l'effroi de la nuit, s'attachant à mes pas :

Il cherchoit contre vous un asyle en mes bras.

L'ombre de cet esclave expiré sous ma vue,

Animoit votre main sur sa tête étendue,

Et le nom de mon fils, parmi des cris affreux,

Sortoit autour de moi, du séjour ténébreux.

J'ai fui ; mais le tableau de ces objets funèbres

Me suit jusqu'en vos bras, dans l'horreur des tén-

nèbres.

Faut-il en croire un songe ? est-ce un avis des

Dieux ?

J'arrive, & l'on saisit Mirzanès à mes yeux ;

Il est chargé de fers : iroit-il au supplice ?

Parlez, quel est son crime ? il faut qu'on m'éclair-

cisse :

D

32

COSROËS;

Se peut-on le sauver ? rassurez mes esprits ;
Un Dieu parle pour lui dans mes sens attendris.
Ah ! sans doute ce Dieu dont je suis poursuivie
Avertissait mon cœur de lui sauver la vie.

COSROËS.

Mirzanès est un traître , il mérite la mort.

AMESTRIS.

Non , vous ne suivrez point ce barbare transport.
Mon âme se soulève à cette idée horrible.
Eh ! quel farouche cœur pourroit être insensible
A sa jeunesse , au sort qui , s'armant contre lui ,
Le laisse à son malheur succomber sans appui ?
Il n'a point de parens qui le puissent défendre ,
Qui mêlent à sa mort un cri sensible & tendre.
Ah ! si j'en crois mon cœur , mes vœux & mon
amour ,

Dans un sang glorieux il a puisé le jour.
Vous voyez dans vos bras votre épouse tremblante,
Seigneur , de mes esprits dissipez l'épouvante.

COSROËS.

Ah ! laissez-moi...

AMESTRIS.

Cruel , où portez-vous vos pas ?

COSROËS.

Souffrez que loin de vous...

AMESTRIS.

Je ne vous quitte pas.

TRAGÉDIE.

35

C O S R O È S.

Amestris..Ecoutez...Je ne fais que lui dire.
Fuyons.

A M E S T R I S.

Arrête...O Ciel ! tout mon cœur se déchire;
De cet infortuné vas-tu trancher les jours ?...

C O S R O È S.

Qui ? Mirzanès ! . . . Grands Dieux , venez à mon
secours.

A M E S T R I S.

Cruel , sur son destin quelque odieux mystère.
Dérobe à ma tendresse un flambeau qui l'éclaire,
Je lis dans vos regards , je sens , à votre effroi ,
Que le coup de sa mort vous trouble autant que moi.
Par cette même voix si touchante & si tendre ,
Qu'au fond de votre cœur la pitié fait entendre ;
Par le nom d'une épouse ; & , si c'est peu pour vous ,
Par ce fils , que du sort nous ravit le courroux ,
Eclaircissez mon cœur , que le trouble dévore ;
Eclairez ma pitié qui tremble & qui s'ignore ,
Et ne rougissez plus des pleurs que vous cachez ,
Du tourment qui m'agite... & que vous partagez

C O S R O È S.

Que parlez-vous d'un fils ? mere trop malheureuse !
Plaignez d'un fils si cher la destinée affreuse.

A M E S T R I S.

Que dites-vous ?

Dij ...

COSROËS,

COSROËS.

Hélas ! que cet infortuné
N'a-t-il perdu le jour au moment qu'il est né ?

A M E S T R I S.

Ciel !... Il vivroit encor !.. O nature ! ô lumière !
Poursuivez , cher époux , éclairez une mere.

COSROËS.

N'en demandez pas plus ; vos cris , votre douleur,
En m'ôtant mon secret , m'arracheroient le cœur.

(On entend un bruit confus.)

Ciel ! qu'est-ce que j'entends ? quels cris ! quelles
allarmes !

Quels accens douloureux mêlés au bruit des armes !
Quoi ! dans cette nuit même , au sein de mon Palais,
On déploiroit encor l'étendart des forfaits !

S C E N E V I.

*Les Acteurs precedens , MEMNON suivi
de ses Conjurés.*

M E M N O N au Roi.

SEIGNEUR , de Conjurés une troupe inhumaine
Des fers de Mirzanès vient de briser la chaîne ;
Ils ont trempé leurs mains dans le sang des Soldats
Qui veilloient à sa garde & conduisoient ses pas.
Egaré , furieux , lui-même est à leur tête.

A M E S T R I S.

Lui !...

TRAGÉDIE.

53

PHALESSAR.

Je le sens , grand Dieu ! ma dernière heure est prête.

(*Au Roi.*)

Seigneur , c'est à moi seul de dompter leur courroux ;

Restez , n'exposez pas votre tête à leurs coups.

Je cours braver les traits de cette foule impie ,

Dissiper leurs complots , prévenir leur furie ,

Dans leurs bras tout sanglans précipiter mon sein ;

Arrêter Mizzanès , ou mourir de sa main.

COSROËS.

Ah ! le Ciel me punit de trop aimer un traître.

(*A Phaleffar.*)

Contre les factieux viens t'unir à ton Maître : .

Qu'à nos premiers regards ils pâlisent d'effroi.

Marchons...

(*Le Roi sort.*)

SCÈNE VII.

PHALESSAR , AMESTRIS ,
MEMNON , CONJURÉS.

PHALESSAR *vivement.*

(*A la Reine.*)

VEnez , Madame , osez suivre le Roi ;
Détournons ce combat & d'un fils & d'un pere.

AMESTRIS.

Qui ? ... Son fils !...

Dij

COSROËS;

PHALESSAR.

Tout me force à trahir ce mystère...
 Mirzanès... Le tems presse... Il faut hâter nos pas.
 Vous saturez tout...

AMESTRIS.

Mon cœur ne me trompoit donc pas !
 Courons les défarmer.

SCENE VIII.

MEMNON, *retenant ses Conjurés*,

GARDEZ-vous de les suivre,
 Amis ; à nos succès la fortune se livre.
 C'est moi qui , soulevant quelques vils Conjurés ,
 Conduis de Mirzanès les transports égarés.
 Je puis , à la faveur du tumulte & des ombres ,
 Armer les Abyssins dans des retraites sombres.
 Allons cacher nos pas dans leur sein ténébreux ,
 Le Roi va découvrir nos complots dangereux :
 Dans les extrémités du sort qui nous menace ,
 Nous n'avons à choisir que la mort ou l'audace.

Fin du troisieme Acte.



A C T E I V.

(*Le commencement de cet Acte est dans la nuit.*)

S C E N E P R E M I E R E.

MIRZANÈS *entre tout sanglant à
la tête de quelques scélèrats.*

TANDIS que le Destin, propice à mon courage,
Jusques dans ce Palais nous ouvrant un passage,
Sous cette main peut-être a fait tomber le Roi;
Quel remords dévorant me poursuit malgré moi ?
J'entends encor les cris , ces cris lents & funèbres
Du malheureux mortel dont , parmi les ténèbres,
Nos bras, près de ces lieux, ont fait couler le sang...
J'enfonçois à regret le poignard dans son flanc...
» Défendez votre Roi , s'écrioit la victime...
Ah ! ... mais il n'est plus tems de résister au crime.
Assiégeons ce Palais , secondons le hazard ,
Sauvons surtout , sauvons la Reine & Phaleffar,
Malheureux Phaleffar ! mon aveugle furie
D'un Maître qui t'est cher auroit tranché la vie !..

D iv

(*Fort agité.*)

Je ne vois point Memnon ; m'a-t-il abandonné ?...
 Pour la première fois , interdit , consterné ,
 En proie au repentir dont la honte m'accable ,
 Je connois donc l'effroi , ce tourment d'un coupable !
 Le Ciel , le juste Ciel , dont je suis le vengeur ,
 Laisse entrer tout l'enfer dans le fond de mon cœur.
 Ah ! je l'ai mal connu ; qui le venge l'offense.
 O Cosroès ! .. Qu'entends-je ? & quel mortel s'avance ?

'Amis , on vient à nous , Pour suivons nos desseins ;
 Armez-vous , suivez-moi.

(*Cosroès paroît , se défendant contre quelques factieux qui le poursuivent.*)

S C E N E I I.

COSROÈS , MIRZANÈS , CONJURÉS ;

COSROÈS , *se voyant environné de Conjurés.*

FRAPPEZ , vils assassins ,
 Mes Gardes expirans m'ont laissé sans défense ,
 Mais de vos coups encor je brave l'insolence ;
 Et mon dernier soupir sera celui d'un Roi ,

M I R Z A N È S ,

Quoi ! Seigneur , vous vivez !

TRAGÉDIE.

57

COSROËS.

Oui , pour mourir par toi :
Perfide Mirzanès, consume ton ouvrage ;
Frappe , le premier coup appartient à ta rage.

MIRZANÈS.

Vous vivez ! votre sang n'a point souillé mon bras !
Grand Dieu, qui m'as sauvé l'horreur de son trépas,
Tu m'effrayes encor ! quelle est donc ma victime ?
Aurois - je pu jamais commettre un plus grand
crime ?

Seigneur . . .

COSROËS.

Acheve, ingrat, ne suspends point tes coups.
(*Aux Conjurés.*)

Ministres des forfaits , ranimez son courroux ;
Il en est tems encor : le crime qui balance
Laisse à son ennemi le tems de la vengeance.
On vous poursuit. On va voler à mon secours.
Si vous ne m'immolez , c'en est fait de vos jours.
Osez - vous faire un choix ? le mien s'est fait en-
tendre :

Frappez, traîtres . . .

MIRZANÈS.

Le Ciel semble nous le défendre.
Non , cruel , votre cœur n'en conçoit pas l'espoir :
Tout impose à nos mains les chaînes du devoir.

38 COSROÈS;

De la grandeur des Rois le sublime Génie
Accable devant vous notre âme anéantie.
Non , nous ne sçavons plus qu'admirer & rougir.
Ah ! je le sens enfin dans mon vain repentir ;
Braver des Souverains la Majesté Suprême ,
C'est armer contre soi la Divinité même.

PHALESSAR , *derriere le Théâtre ;
d'une voix mourante.*

O ! mon Maître ! ô mon Roi ! je meurs ! ah ! Mir-
zanès !

SCENE III.

COSROÈS, MIRZANÈS,
PHALESSAR *mourant*, CONJURÉS.

MIRZANÈS.

QUELS lugubres accens remplissent ce Palais ?
Phaleffar ! ...

COSROÈS.

Vois , cruel , l'objet de ta furie,
MIRZANÈS , *soutenant Phaleffar ,
aidé de quelques Conjurés.*

Mon pere ! ...

PHALESSAR.

Ah ! ranimez les restes de ma vie.
Dites-moi si mon Maître ...

TRAGÉDIE. 59

MIRZANÈS, *vivement.*

Il vit.

PHALESSAR.

Destin plus doux !

Dieu juste , c'est moi seul qu'ont dû frapper tes coups.

Il vit. Je meurs content... Mais vous de qui le zèle

A mes pas chancelans prête un appui fidèle ,

De mes yeux affoiblis daignez aider l'effort.

Où suis-je ?

MIRZANÈS, *déchiré par les remords :*

Dans les bras qui t'ont donné la mort.

COSROÈS.

Dans les bras de ton Maître...

PHALESSAR,

Ah ! je fors de mon trouble ;

Seigneur... Mais dans mes sens quel objet le redouble !..

Mirzanès ! quoi ! c'est toi dont le bras m'a frappé ?

MIRZANÈS.

Aveuglé par la nuit , du crime enveloppé ,

Mon bras fut l'instrument : le Ciel est mon complice ;

Lui seul a tout conduit.

PHALESSAR.

Il m'a rendu justice ;

Je méritois la mort. Oui , je fus criminel.
 J'ose espérer du moins qu'aux yeux de l'Éternel
 Mon sang pourra laver mes erreurs & mon crime.
 Je me vois , sans frémir , sur le bord de l'abîme ;
 Dans le sein de mon Dieu je vais me réunir ,
 Et je commence à vivre en me sentant mourir.

(*Aux Conjurés.*)

Vous , si la pitié parle à votre âme attendrie ,
 Quittez ces instrumens d'une aveugle furie ,
 Jetez aux pieds d'un Roi ces poignards , dont vos
 bras

Osoient, dans votre erreur, s'armer pour son trépas ;
 Faites d'un jour plus doux briller ma dernière
 heure ;

Rendez-lui tous vos cœurs : qu'il vive & que je
 meure.

M I R Z A N È S , *vivement.*

Oui , tu seras content. Amis , soumettons-nous ,
 Défendons Cosroès. Je tombe à ses genoux ,
 Et je cède au respect , à la pitié qu'imprime
 D'un côté ce Vieillard , de l'autre un Roi sublime.

(*Les Conjurés entourent Cosroès : quelques-uns jettent leurs poignards ; d'autres le front baissé , temoignent leur repentir , & Mirzanès continue avec les inflexions de voix les plus intéressantes.*)

TRAGÉDIE.

61

O mon cher Phaleffar ! suis-je moins odieux ?
Regarde , ce spectacle est digne de tes yeux ;
R'ouvre , pour en jouir , ta paupière obscurcie.

PHALESSAR , *jetant un coup d'œil*
sur la scène.

O momens de la mort , les plus beaux de ma vie !

COSROËS *à part.*

Grands Dieux , qui devant moi confondez leurs
forfaits ,

S'il faut les en punir , reprenez vos bienfaits.

Vous sçavez si je dois pleurer sur ma victoire !

PHALESSAR.

(*Aux Conjurés qui sortent.*)

Amis , de mon trépas conservez la mémoire.

(*A Mirzanès.*)

Et toi , par qui je meurs , connois enfin ton sort.

COSROËS.

Arrête , épargne-lui les horreurs de sa mort.

MIRZANÈS.

Que dites-vous , Seigneur ? ah ! quoi qu'il en puisse
être ,

Poursuis.

COSROËS.

Respecte encor le secret de ton Maître.

PHALESSAR.

Pardonnez ; mais , Seigneur , s'il eût été permis

Que la plus tendre mère eût défendu son fils !

Garde-toi...

COSROËS.

MIRZANÈS.

Quoi ! Seigneur , votre rigueur funeste
Va jusqu'à m'arracher le seul bien qui me reste !
Quoi ! j'aurois une mere !.. Ah ! mes sens attendris..

(*A Phaleffar.*)

(*Au Roi.*)

Parle... Ciel ! il se tait ! . Ah ! cruel ! .

SCENE IV.

Les Acteurs précédens, AMESTRIS.

AMESTRIS.

AH ! mon fils !

MIRZANÈS.

Qui ? moi !

COSROËS *à part.*

Moment terrible !

AMESTRIS.

Oui , Phaleffar lui-même

A confié ton sort à ma tendresse extrême.

Il changea ton destin ; il fit tous tes malheurs.

Le Ciel l'en punit trop.

PHALESSAR, *tombant dans la coulisse.*

Il est juste ... Je meurs.

TRAGÉDIE: 33

COSROËS *à part.*

Quels coups vas-tu frapper, éternelle Vengeance ?

A M E S T R I S.

Quoi ! tu pourrois encor douter de ta naissance ?

Oui , mon fils , mon cher fils , tu m'es enfin rendu ;
Dans mes embrassemens tu restes confondu.

Ah ! mon cœur plus sensible, apprenant ce mystère,
S'est reconnu d'abord pour celui de ta mere.

C O S R O Ë S.

Cessez. A quels transports vous livrez-vous ? hélas !

Plus que jamais l'abîme est ouvert sous nos pas.

Fuyez, éloignez-vous, si vous craignez d'apprendre
A quels maux vous prépare un sentiment si tendre.

A M E S T R I S.

Quels discours !

M I R Z A N È S.

Moi son fils !... ah ! c'est pour mon malheur
C'est un bienfait du Ciel donné dans sa fureur.

Le crime & son effroi , le remords & ses larmes ;

De ce moment si doux empoisonnent les charmes.

Ma mere... objet trop tendre à mon cœur criminel,

Quoi ! vous me revoyez sans un courroux mortel !

Ah ! que votre colere égale ma furie ;

Repoussez-moi du sein qui m'a donné la vie.

J'ai porté dans ce sein les plus sensibles coups ;

J'ai trahi vos bienfaits , mon pere & votre époux.

(Il montre l'endroit de la coulisse où
Phaleffar est tombé mort.)

Voyez , voyez encor ma nouvelle victime ;
Tous mes pas sont marqués par l'empreinte du
crime.

Traître envers tout l'Empire , infidèle , inhumain ,
Fanatique cruel , plus ingrat assassin ,
Assemblage fatal d'audace & de parjure ,
La honte de son Dieu , l'horreur de la nature ;
Voilà le malheureux réclamé par la mort ,
Que vos bras maternels pressent avec transport.

A M E S T R I S.

Ah ! de son bonheur seul ta mere est occupée.

S C E N E V.

(Le jour paroit.)

COSROËS, AMESTRIS, MIRZANÈS,
LE SATRAPE , SOLDATS , GARDES.

LE SATRAPE , au Roi.

D'Es factieux , Seigneur , la foule est dissipée ;
Mais le traître Memnon les guide aux forfaits ,
Et l'État alarmé craint encor ses projets.

COSROËS.

TRAGÉDIE.

65

COSROËS.

L'a-t-on chargé de fers ?

LE SATRAPE.

Sa vigilante audace
De ses pas , à nos yeux , a su cacher la trace.
On ne retrouve plus cet amas d'Abyssins ,
Qu'il réserve , sans doute , à de nouveaux desseins.
Tout le Peuple , à l'envi , dans le sang des Rebelles ,
Veut éteindre le feu des révoltes nouvelles ;
Surtout , de vos sermens attestant les effets ,
Attend votre justice & proscriit Mirzanès ;
On demande sa mort & celle des coupables.

A M E S T R I S.

Oses-tu prononcer ces mots épouvantables ?
Barbare , lui mourir ! assassiner mon fils !

COSROËS *au Satrape.*

Retournez vers ce Peuple , & contenez ses cris.
Que , pour punir Memnon , votre zèle intrépide
Ouvre de toutes parts les yeux sur ce perfide.

(*Le Satrape sort.*)



SCENE VI.

COSROËS, AMESTRIS,
MIRZANÈS.

AMESTRIS *à part.*

AH! malheureuse!

COSROËS.

Eh! bien, vous voyez quelle horreur
Vous cacheoit un mystère enfermé dans mon cœur;
Vous sçavez tout; tremblez. Le Ciel, dans sa colere,
Efface de mon sein le nom sacré de pere.
Mon Peuple, ma justice y parlent contre vous;
Mon fils respire encor, & ne vit plus pour nous.

AMESTRIS.

Quoi! ce fils qu'à tes yeux...

COSROËS.

Un devoir redoutable...

AMESTRIS.

Un devoir! en est-il contre un si cher coupable,
Contre un fils défarmé, contre un Sujet soumis?

COSROËS.

J'ai prosrit le coupable, avant d'y voir un fils.

TRAGÉDIE.

67

AMESTRIS.

Je fus toujours sa mere... & ta bouche cruelle
 Ne confirmera point sa Sentence mortelle.
 Quelle est cette justice & ce sublime effort,
 Ce barbare devoir qui le traîne à la mort ?
 Ah ! périssè le Thrône & sa triste puissance,
 S'il foumet les Rois même aux loix de la ven-
 geance.
 Dieux, dont ils font l'image, & que j'ose arrêter,
 N'est-ce donc qu'en frappant qu'on peut vous
 imiter ?
 Non ; les cruels humains ont dégradé votre être ;
 Sous leurs traits odieux ils ont formé leur Maître ;
 Vous défendrez mon sang... Viens, mon fils, mon
 cher fils,
 Unissons nos dangers ; joins tes pleurs à mes cris,
 Tes remords pour toi seul ont décidé ta mere,
 Je ne vois plus que toi dans la nature entière.
 De la tendresse seule empruntons le pouvoir ;
 Embrasse les genoux d'un père au désespoir ;
 Presse contre ton sein ses entrailles émues
 Qu'en ce cœur paternel nos larmes confondues
 Arrachent, à la fois, de ses sens attendris,
 Le cri de la nature & le pardon d'un fils.

MATRZANES.

Oui ; je tombe en ses bras, mais pour pleurer mon
 crime,
 Pour livrer à mon Juge une juste victime.

Que prétendez-vous, Reine ? Où s'égarent vos vœux ?

Gardez-vous d'accabler un pere malheureux,
Qui du fort qui m'attend, plus frappé que moi-même,

Est prêt à démentir sa justice suprême.

Ah ! son coupable fils n'est plus en son pouvoir ;
Je ne suis plus à lui, je suis à son devoir.

De l'erreur de mon sort quand je suis la victime,
Quand le traître Memnon m'affermir dans le crime,
Quand je retrouve enfin ce que j'ai de plus cher,
Sans doute, il est affreux de m'en voir arracher.
Mais je suis digne, au moins, du sang qui m'a fait naître.

Seigneur, pleurez en pere, & punissez en Maître.
Je connois vos devoirs, & c'est aux fils des Rois
De montrer, par l'exemple, à se soumettre aux loix.

A M E S T R I S.

Et toi, mon fils, aussi tu braves mes allarmes !

C O S R O Ë S.

Malheureux ! cache au moins tes remords à mes larmes.

Auteurs de mes sermens, Dieux, Sujets indomptés,
Contemplez son courage, & quel fils vous m'ôtez !
Soyez contents, cruels... votre fureur m'anime,
Il est entre mes bras, & j'en fais ma victime...
Vas attendre ton fort... Séparons-nous... Mon cœur
Ne peut qu'en te fuyant soutenir sa douleur.

TRAGÉDIE.

69

AMESTRIS, *sur leur passage.*

Arrêtez... Ainsi donc, par cet accord impie,
Vous vous joignez ici pour m'arracher la vie!..
Barbares, écoutez... un sentiment vainqueur,
Plus fort que vos sermens, un Dieu parle à mon
cœur.

Si la justice seule à creusé ma blessure,
On peut unir ses droits à ceux de la nature.
Je sauverai mon fils... Il n'est point condamné.

COSROËS.

Vous pourriez!... Ah! parlez...

AMESTRIS.

Monarque infortuné,

Trop de sévérité vous perd & vous égare;
Hélas! ne soyez point à vous-même barbare;
Il en est un moyen, qui peut vous rendre un fils,
Qui peut des révoltés asservir les esprits.
Vous les craignez. Leurs Chefs sont en votre puis-
sance...

Pardonnez-leur à tous. Quelle illustre vengeance!
Vous défarmez leur bras, vous domptez leur fureur;
D'un parricide affreux vous vous sauvez l'horreur;
Vous me rendez la vie, & ce pardon rassemble
Le pere, l'époux, l'homme, & le Roi tout ensemble.
Eh! quels cœurs endurcis, quels barbares Sujets
Oseront s'opposer à ces nobles decrets?

E ij

Dans quels transports de joie ils finiront les peines
 D'un ami , d'un parent accablés sous leurs chaînes !
 Au-devant de vos loix on les verra voler,
 Que de pleurs d'allégresse à nos yeux vont couler !
 Les peres , les époux... les malheureuses meres ,
 Reverront dans leurs bras des victimes si cheres ;
 Et ces infortunés détestant leurs erreurs ,
 Partout le repentir vous soumettra des cœurs,

C O S R O È S , *attendri par Amestris , se re-
 met avec fermeté, &c. après un peu de silence ,
 dit à ses Gardes :*

Qu'on assemble mon Peuple. Il connoitra son
 Maître.

A M E S T R I S.

Ah ! de ce moment seul , mon bonheur vient de
 naître !

Epoux infortuné , cher & malheureux fils ,
 Vous acceptez l'espoir que le Ciel m'a permis,
 Je vais parler moi-même à ces Sujets terribles ;
 Mon triomphe est écrit dans tous les cœurs sensibles ;

(Elle sort.)

M I R Z A N È S.

Ah ! mon pere, tremblez qu'un trop frivole espoir...

C O S R O È S , *avec la plus grande fermeté,*
 Garde ta fermeté , je songe à mon devoir.

Fin du quatrième Acte.



A C T E V.

SCENE PREMIERE.

COSROÈS, LE SATRAPE.

COSROÈS *à part.*

L'INSTANT fatal approche où ton fort se déclare,

Mon fils : pour être Roi, je dois être barbare.

Rigoureuse constance, ah ! mon cœur combattu ;

Même en suivant tes loix, frémit de sa vertu.

(*Au Satrape.*)

A-t-on sçu de Memnon prévenir la furie ?

LE SATRAPE.

Seigneur, il cache encor sa noire perfidie.

Vos soldats vigilans, dans cette ville épars,

Ont longtems, sans succès, erré sur les remparts.

Vos Sujets réunis, & les Grands de l'Empire

Attendent qu'en ces lieux on les daigne introduire.

La Reine cependant fait gémir nos lambris

Du cri de sa douleur & du nom de son fils.

E iv

Elle a même assemblé ces familles timides,
Qui tremblent sur le sort de leurs enfans perfides.

COSROËS.

Sur l'arrêt de mon fils as-tu fondé les cœurs?

LE SATRAPE.

Par-tout le Fanatisme y répand ses fureurs ;
Le Chrétien d'un côté, dans cet exemple horrible,
Voit de son Dieu, sur vous, la vengeance terrible ;
Le reste épouvanté, mais non moins furieux,
Du sang de votre fils, pense honorer nos Dieux ;
Et ce Peuple allarmé, que Memnon a fait craindre,
Attend votre justice & se borne à vous plaindre.

COSROËS,

(*A part*)

(*Au Satrape.*)

Puis-je encor balancer?.. ah ! Dieux!.. C'en est assez,
Faites entrer le Peuple. Allez, obéissez.
Qu'on veille sur le sort d'une mere sensible,
Observez les mutins loin de ce lieu terrible.
Allez,..

(*Le Satrape sort.*)

SCENE II.

COSROËS *seul.*

CRUEL Memnon, tes complots téné-
breux

Ont enchaîné mon fils à mes sermens affreux.

(*Le Peuple entre.*)

SCENE III

COSROÈS, MIRZANÈS, SOLDATS,
PEUPLES, &c.

COSROÈS.

PEUPLÉ, que mes travaux dans la paix, dans
la guerre,
Ont rendu respectable au reste de la terre ;
Vous, pour qui j'ai porté, peut-être avec grandeur,
Un Diadème, hélas ! tissé par le malheur :
Siles Dieux secundoient mes vœux & mon courage,
Vos jours se leveroient sans trouble & sans nuage.
Leur bras s'est étendu sur un Roi malheureux ;
Par-tout de la révolte on allume les feux ;
Il faut, pour l'appaiser, un affreux sacrifice ;
Il faut que l'univers tremble de ma justice :
J'en ai donné ma foi ; mes sermens l'ont promis :
Peuple, il faut les remplir ; je vous livre mon fils :
Je ne l'ai retrouvé que pour punir un traître :
Il a troublé l'État, il a trahi son Maître.
Hélas ! dans mon malheur, il m'eût été plus doux
Que le sang de vos Rois ne coulât que pour vous.
Ordonnez de son sort, prononcez sur son crime...
Pardonnez à mes pleurs... voilà votre victime.

Roi, voici le moment que je vous ai promis ;
 A mes derniers soupirs , j'atteste votre fils.
 Que le cri de mon sang, que vous devez répandre ,
 Dans l'âme de Memnon puisse se faire entendre ,
 Arrête ses complots , & dans ce lâche cœur ,
 Au défaut des remords , jette au moins la terreur !
 Mais , quand je vais périr , digne de vous peut-être ,
 D'un sentiment affreux mon cœur n'est point le
 maître ;

Je frémis de penser que la main d'un bourreau
 Au sein de votre fils va plonger le couteau ;
 Que je vais au trépas n'offrir qu'une victime ,
 Qui , trainée au supplice où la conduit son crime ,
 Dans la honte & l'effroi vient céder à son sort.
 Ah ! Seigneur , le mortel qui sait braver la mort ,
 Devroit jouir du droit d'éviter l'infamie ,
 En guidant seul le fer qui va trancher sa vie.

COSROËS.

Dieux ! sa mere paroît.

MIRZANÈS.

Ses cris & sa douleur
 Du destin qui m'attend vont augmenter l'horreur.



SCENE IV.

*Les Acteurs précédens , AMESTRIS
suivie d'une foule de Peuples, parmi
laquelle on voit des femmes qui
sont supposées les meres ou les
épouses des prisonniers.*

AMESTRIS.

SUIVEZ mes pas en foule, amis en qui j'espère ;
Venez , fecondez-moi, défendez une mere.

Peuples, c'est de vous seuls que j'attends mon
destin :

Ou rendez-moi mon fils, ou déchirez mon sein.
Vous, parens malheureux, vous qui, sous ces mu-
railles ,

Contemplez dans les fers le fruit de vos entrailles
Prêt à subir la mort dans un supplice affreux ,

Livrez-vous à l'espoir d'un moment plus heureux.

Le glaive est dans les mains de ce Peuple sensible ;

Qu'il s'élève à nos cri contre un serment terrible ;

Qu'il dégage son Maître , en présence du Ciel ,

Qui sans doute applaudit à mon cœur maternel.

Peuple, laisse au remords à punir le parjure :

Soumettons la justice aux loix de la nature ,

Prononce ; n'attends pas , pour t'accabler d'effroi ,
Que les flots de mon sang jaillissent jusqu'à toi.

C O S R O È S.

Deviez-vous vous offrir à ce spectacle horrible ,
O Reine ? Frémissez ! ... leur silence terrible
A dicté son arrêt.

M I R Z A N È S.

Effroyables momens !

Je ne crains point la mort ; je brave les tourmens :
Mais d'un vil échafaud & la honte & l'ou-
trage

M'offrent plus que jamais leur flétrissante image...

(*A part.*)

Ah ! c'est à mon courage à m'en sauver l'horreur.

Ciel ! approuve un dessein que me dicte mon cœur.

(*Haut.*)

Pour la dernière fois , embrassez-moi , mon pere.

(*Il lui arrache son épée.*)

Je vais , du moins sans honte , achever ma carrière.

C O S R Q È S , *le retenant.*

Dieux !...

A M E S T R I S.

Arrête , cruel ; ou plonge dans mon sein ..

C O S R O È S.

Mon fils ! ...

TRAGÉDIE.

77

MIRZANÈS.

Vous-même, ô Ciel ! vous retenez ma main,
Seigneur !

COSROÈS.

Mon fils , avant que ton destin s'acheve...

(*On entend le bruit d'une sédition.*)

Dans ce Palais sanglant quel bruit affreux s'élève !
De ce moment terrible il augmente l'horreur ;
Le tumulte redouble ; il approche.

(*Le Peuple fuit.*)

SCÈNE V.

COSROÈS, AMESTRIS,

MIRZANÈS *armé*, SOLDATS,

LE SATRAPE.

LE SATRAPE *au Roi.*

SEIGNEUR,

A l'ombre de la nuit , introduits dans la Ville,
Des Abyssins captifs ont quitté leur asyle :
Memnon , qui méditoit ces secrets attentats ,
Dans des lieux souterrains avoit armé leurs bras ;
Au Peuple sans défense opposant leurs cohortes ,
Déjà de ce Palais ils ont passé les portes ,

COSROËS.

AMESTRIS.

Memnon !

COSROËS.

Leur crime éclate , & je ne les crains plus ;
Je cours porter la mort dans leurs rangs confondus.
Mon fils , rends-moi ce fer.

MIRZANÈS.

Ah ! Seigneur , ah ! mon père ;
C'est un présent du Ciel , à mon heure dernière.
Peuple , de ta victime , il te fait un vengeur ;
Ce fer , dont je m'armoïs pour m'en percer le
cœur ,

Dans un coupable sang va laver mon parjure ;
Servir l'État , mon Dieu , le Trône & la Nature ,

COSROËS.

J'applaudis à ton cœur , mais je suivrai tes pas.
(Prenant le fer d'un Soldat.)
Rangez-vous près d'un fils ; secondez-nous , Soldats ;
Que le sang de Memnon , versé par ma vengeance...

MIRZANÈS.

Meux yeux sont satisfaits. Le perfide s'avance.



TRAGÉDIE.

79

SCÈNE VI.

COSROËS, AMESTRIS,
MIRZANÈS, MEMNON,
SOLDATS *Persans*, SOLDATS *Abyssins*.

AMESTRIS.

JE me meurs.

MEMNON, *dans le fond, à la tête
de ses Abyssins.*

Saisissons ces momens, chers amis.

Perdons, frappons ensemble & le pere & le fils.

COSROËS.

Il t'en punira, traître.

MIRZANÈS.

Il prévient ta rage.

ENSEMBLE.

Avançons.

(*Cosroës, à la tête des siens, combat les
Abyssins. Mirzanès s'attaque directement à
Memnon, & le pousse hors du combat. Ils for-
ment une attaque particulière.*)

AMESTRIS, pendant le combat.

Justes Dieux, soutenez leur courage.

Que d'horreurs à la fois ! mon fils & mon époux ,
 Peut-être , à mes regards , expirant sous les coups...
 Défendez , Ciel vengeur , les Maîtres de la terre ;
 Armez contre Memnon tous les traits du tonnerre :
 C'est pour de tels forfaits qu'il faut lancer les feux ,
 Et la cause des Rois est la cause des Dieux.

C O S R O È S , ayant repoussé les *Abyssins*.

Fuyez , perfides...

(*Les Troupes de Cosroës les poursuivent.*)

M I R Z A N È S , désarmant Memnon ,
 & le tuant.

Meurs.

M E M N O N , tombant dans la coulisse.

Je perds le fruit du crime.

M I R Z A N È S.

Vous êtes vengé , Peuple ; & voilà ma victime.

(*Il court à son pere & l'embrasse.*)

Mon pere!

C O S R O È S.

Viens , mon fils ; laissons à mes Soldats

Poursuivre un reste obscur qui s'échappe au trépas.

Dans le sang de Memnon quand ta main s'est
 trempée ;

Rois , épargnons un sang trop vil pour notre épée.

A M E S T R I S , avec transport.

De quel prix , Dieux puissans , payer tant de bien-
 faits ?

Mon fils , le Ciel enfin te rend à mes souhaits.

Ton

TRAGÉDIE.

87

Ton bras a combattu pour l'Etat, pour ta mere ;
Il a sauvé ce Peuple, il dégage ton pere :
Eh ! qui pourroit proscrire un héros, un vainqueur,
L'hérnier de l'Empire & son libérateur ?

SCENE VII & dernière.

Les Acteurs précédens, LE SATRAPE,
PEUPLES, SOLDATS.

LE SATRAPE au Roi.

TOUT est calmé, Seigneur, & je viens recon-
noître,
Au nom de tout l'Etat, l'héritier de son Maître ;
Partout les Abyssins poursuivis & défaits
Ont de leur sang impur arrosé ce Palais.
Le Peuple, délivré de leur noire furie,
A nommé Mirzanès vengeur de la patrie.
Il accourt sur mes pas.

C O S R O È S.

A ce nom de vengeur,
Mon fils, joignez un jour celui de bienfaiteur.
Et vous, Peuples, Amis, Sujets de mon Empire,
Ecoutez les decrets que la raison m'inspire.
~~Cosroës veut ici se juger à vos yeux.~~
L'inflexible rigueur me rendoit odieux :

F

82 COSROËS, &c.

Ennemi des Chrétiens , peut-être ma colere
A fait tomber sur eux une main trop sévère.
Je ne poursuivrai plus leurs restes effrayés.
Adorez dans vos cœurs le Dieu que vous croyez ;
Aimez dans Cosroës un Prince qui vous aime ;
Respectez votre Dieu dans votre Roi lui-même,
Je ne serai grand Roi qu'en vous rendant heureux.
Vous , suivez les Vertus ; c'est servir les vrais
Dieux.

F I N.

A P P R O B A T I O N.

J'ai lû par ordre de Monseigneur le Vice-Chancelier , *Cosroës* , *Tragédie* , de M. le Fèvre ; & je crois qu'on peut en permettre l'impression. A Paris le 14 Septembre 1767.

M A R I N.

Le Privilège & l'Enregistrement se trouvent
au Nouveau Recueil des Pièces du Théâtre François,

De l'Imprimerie de la Veuve B A L L A R D ,
rue des Noyers.

CATALOGUE GÉNÉRAL DES THÉÂTRES.

T héâtre de M. de Voltaire, 5 vol. <i>in-12</i> ,	15 l.
Œuvres de Piron, 3 vol. <i>in-12</i> , belles Fig.	9 l.
— de Marivaux, 7. vol. <i>in-12</i> .	21 l.
— de M. Pannard, en 4 vol. <i>in-12</i> ,	12 l.
& Œuvres de Fagan, 4 vol. <i>in-12</i> ,	10 l.
— de Philippe Poisson, 2 vol. <i>in-12</i> ,	5 l.
— de Boindin, 2 vol. <i>in-12</i> ,	5 l.
— de M. Palissot, 3 vol. <i>in-12</i> ,	7 l. 10 c.
— de V***, <i>in-12</i> ,	3 l.
— de Madame de Graffigny, <i>in-12</i> ,	3 l.
— de la Noue, 1 vol. <i>in-12</i> ,	3 l.
— le Duché, ou Tragédies saintes, 1 vol. <i>in-12</i> .	3 l.
— de l'Affichard, un vol. <i>in-12</i> ,	2 l. 10 c.
— d'un Inconnu, un vol. <i>in-12</i> ,	2 l. 10 c.
— de la Motte, un vol. <i>in-12</i> ,	3 l.
— de Delaupay, un vol. <i>in-12</i> ,	3 l.
— de Guyot de Merville, <i>in-12</i> . 3. vol.	7 l. 10 c.
— de Colardeau, un vol.	3 l.
— des Boulevards, ou les Parades, 3 vol. <i>in-12</i> .	7 l. 10 c.
— d'Apostolo-Zéno, traduit de l'Ital. 2 vol. <i>in-12</i> ,	5 l.
— Bourgeois, ou Recueil de Pièces Bourg. <i>in-12</i> .	3 l.
— de la Grange, <i>in-8</i> ,	3 l.
— de Romagnesi & Riccoboni, un vol. <i>in-8</i> ,	5 l.
— d'Avisse, un vol. <i>in-8</i> ,	3 l.
— de Boissi, <i>in-8</i> , 9 vol. nouvelle édition,	36 l.
— de Pesselier, un vol. <i>in-8</i> ,	5 l.
— de Campagne, Recueil de Parades, <i>in-8</i> ,	5 l.
— de M. Favart, avec figures & Musique,	40 l.
— de Vadé, avec les airs notés, 4 vol. <i>in-8</i> ,	20 l.
— d'Anseaume, 3 vol. <i>in-8</i> , avec les airs notés,	15 l.
— de Poinssinet, 2 vol. <i>in-8</i> Musique,	10 l.
Nouveau Théâtre François & Italien, 8 vol. <i>in-8</i> ,	40 l.
Supplément aux Théâtres Franç. & Ital. 6 vol. <i>in-12</i> ,	15 l.
Ancien Théâtre de la Foire, 10 vol. <i>in-12</i> ,	30 l.
Nouveau Théâtre de la Foire, 5 vol. <i>in-8</i> ,	20 l.
Œuvres de P. Corneille, 10 vol. <i>in-12</i> ,	20 l.
— de T. Corneille, 9 vol. <i>in-12</i> ,	18 l.
— de Racine, 3 vol. <i>in-12</i> ,	6 l. 15 c.
— Les mêmes, <i>in-4</i> . 3 vol.	60 l.

de Crébillon, 3 vol. <i>in-12</i> ,	6 l. 15 s.
de Champifiron, 3 vol. <i>in-12</i> ,	7 l. 10 s.
de Moliér, 8 vol. <i>in-12</i> ,	16 l.
de Renard, 4 vol. <i>in-12</i> ,	9 l.
de Dancourt, douze vol.	24 l.
de la Grange-Chancel, 5 vol. <i>in-12</i> ,	10 l.
de Destouches, 10 vol. <i>in-12</i> ,	20 l.
de la Chaussée, 5 vol. <i>in-12</i> ,	12 l. 10 s.
de Baron, 3 vol. <i>in-12</i> ,	6 l.
de M. de Saint Foix, 4 vol. <i>in-12</i> ,	10 l.
de Champmeslé, 2 vol. <i>in-12</i> ,	5 s.
de Pradon, 2 vol. <i>in-12</i> ,	5 l.
de la Fosse, 2 vol. <i>in-12</i> ,	5 s.
de la Fond, un vol. <i>in-12</i> ,	2 l. 10 s.
de Poisson, père, 2 vol. <i>in-12</i> ,	5 l.
de la Thuillerie, un vol. <i>in-12</i> ,	2 l. 10 s.
de Greffet, 2 vol. <i>in-12</i> ,	5 l.
de Boursaut, 3 vol. <i>in-12</i> ,	9 l.
de le Grand, 4 vol. <i>in-12</i> , sous presse,	12 l.
d'Auteroche, 3 vol. <i>in-12</i> , sous presse,	9 l.
de Montfleury, 3 vol. <i>in-12</i> ,	9 l.
de Quinault, 5 vol. <i>in-12</i> ,	25 s.
de le Sage, 2 vol. <i>in-12</i> ,	5 l.
de Dufrené, 4 vol. <i>in-12</i> ,	12 l.
de Barbier, un vol. <i>in-12</i> ,	2 l. 10 s.
d'Autereau, 4 vol. <i>in-12</i> ,	10 l.
de l'Abbé Nadal, 3 vol. <i>in-12</i> ,	7 l. 10 s.
de Danchét, 4 vol. <i>in-8</i> ,	12 l.
de la Fontaine, 4 vol.	8 l.
de Bracys & Palaprat, 5 vol. <i>in-12</i> ,	10 l.
de le Franc, 4 vol. <i>in-12</i> ,	8 l.
de Rousseau, 5 vol. <i>in-12</i> ,	10 l.

Théâtre François, ou Recueil des Pièces de l'ancien

Théâtre, <i>in-12</i> , douze vol.	36 l.
Théâtre Italien de M. Gherardi, 6 vol. <i>in-12</i> ,	18 l.
Théâtre Italien, depuis son rétablissement, 10 vol. <i>in-12</i> ,	25 l.
Les Parodies dudit Théâtre, 4 vol. <i>in-12</i> ,	12 l.
Théâtre des Grecs, 6 vol. <i>in-12</i> ,	18 l.
Œuvres de Plaute, 10 vol. <i>in-12</i> ,	30 l.
Les Spectacles de Paris, ou les Calendriers Historiques & Chronologiques de tous les Théâtres, seize Parties; chaque Partie se vend séparément,	1 l. 4 s.

LES
CAQUETS;
COMÉDIE

EN TROIS ACTES ET EN PROSE;

*Représentée pour la première fois par les Comédiens
Italiens Ordinaires du Roi, le 4 Février 1761.*

Par M. ^{Francesco} RICCOBONI.

Le prix est de 24 sols.



A PARIS;

De l'Imprimerie de BALLARD, seul Imprimeur
du Roi, pour la Musique, rue Saint-Jean-
de Beauvais, à Sainte Cécile.

Avec Approbation & Permission.

M. DCC. LXI.



AVERTISSEMENT.

UNE Dame pour qui je dois avoir de l'estime & de l'amitié, avoit jetté sur le papier les deux premiers Actes de cette COMÉDIE. Je ne les ai que très-légerement retouchés, & je ne puis donner, comme de moi, que le dernier Acte seulement. L'idée de cette Pièce est prise d'une Comédie de *Goldoni*, qui a pour titre : *J. Petegolezzi*. Ceux qui sçavent l'Italien pourront faire la comparaison des deux Ouvrages, & voir jusqu'à quel point ils se ressemblent.

ACTEURS.

ADRIEN, *Patron de Banque.*

BABET, *qui passe pour sa Fille.*

Madame **G**RIFFON, *Procureuse.*

MANETTE, *sa parente.*

DUBOIS, *Prétendu de Babet.*

M. BELHOMME, *Bourgeois; bossu.*

MAROTTE, } *cousines d'Adrien,*

CATHERINE, } *Revendeuses.*

ANGÉLIQUE, *Couturière.*

M. RENAUD, *Père de Babet, Négociant.*

MENACHEM, *Juif.*

La Scene est à Paris.



LES CAQUETS,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES EN PROSE.



ACTE PREMIER.

*Le Théâtre représente une Salle de Compagnie
dans la Maison d'ADRIEN.*

SCÈNE PREMIÈRE.

Madame GRIFFON, MANETTE,
BABET, M. BELHOMME, CATHE-
RINE, MAROTTE, *tous assis en cercle.*

Madame GRIFFON.



tre gaie.

ALLONS donc, ma petite Accordée ;
soyez de bonne humeur. On vous don-
ne un Mari que vous aimez, on va si-
gner le Contrat ; c'est le moment d'être

A iij

6 LES CAQUETS,

B A B E T.

Je ne sçais ce que j'ai, Madame : tout m'inquiète : ne trouvez-vous pas que M. du Bois & mon Pere tardent bien à venir ?

C A T H E R I N E.

Si vous voulez que je vous le dise, Cousine, ça n'me paroît pas dans l'honnêteté qu'un Fiancé se fasse attendre le propre jour d'une signature. Oh ! j'aurois bien voulu que mon Mari se fût donné de ces airs-là ! Comme j'vous l'aurois rembarré !

B A B E T.

M. du Bois ne manque pas d'empressement ; ma Cousine ; soyez-en sûre ; je n'ai pas lieu de m'en plaindre ; & tout le monde n'est pas si pressé que vous.

M A R O T T E.

Comme ça répond !

C A T H E R I N E.

Cousine, montre-nous les présens ; ça nous divertira.

B A B E T.

Je les attends.

C A T H E R I N E.

Votre Amoureux est un mal-appris. Ça devroit être fait. J'avois une belle coëffure à vendre l'autre jour : mais M. du Bois l'a trouvée trop chère.

B A B E T.

Il ne la trouvoit pas trop chère : mais il la vouloit neuve.

COMÉDIE.

M. BELHOMME.

En cas de Mariage, voilà ce qu'on cherche.

MAROTTE.

Diantre ! Une Demoiselle à équipage s'en est fort bien accommodée.

M. BELHOMME.

Ces Dames-là s'accoutument de tout.

CATHERINE.

Oh ! Les présens se font la veille.

MAROTTE.

Oui ; les personnes d'éducation savent ça.

Madame GRIFFON.

Et qui vous a appris comment les personnes d'éducation se conduisent ? Dites, ma bonne Marotte.

MAROTTE.

En vérité, Madame, en fait de savoir-vivre chacun vaut son prix. A ça la richesse n'y fait rien.

CATHERINE.

Pardi ! a de la civilité qui veut.

Madame GRIFFON.

Oui ; & de la malice aussi, à ce qu'il me paroît. Il est fort mal fait à vous autres de vouloir la prévenir contre du Bois, qu'elle aime, qu'elle va épouser, & que je protège, entendez-vous ? Ce n'est pas un garçon de rien que du Bois, c'est le Filleul d'un bon Procureur de la Cour, de mon Mari enfin ; un garçon sage, appliqué, qui

A iv

3 **L E S C A Q U E T S ;**

a la plus jolie main du monde , & qui fera son chemin , & dont il ne vous convient pas de mal parler.

M A R O T T E .

Mal parler , dà ! Je parle comme une autre.

C A T H E R I N E .

Et mieux que bien d'autres.

B A B E T .

Eh ! laissons cela , mes Cousines.

Madame G R I F F O N .

Vous avez là des parentes qui ne vous ressemblent guères , ma chere Babet. Vous êtes douce , polie , aimable , vous.

M A R O T T E .

Entends-tu , Catherine ?

C A T H E R I N E .

Il faudra nous corriger , Marotte !

M A R O T T E .

Oui , pour être aimables !

Madame G R I F F O N .

Vous devriez être honnêtes du moins , & votre métier de Revendeuses à la toilette vous approche des personnes qui le sont.

C A T H E R I N E .

Métier ! Qu'appellez-vous métier ? Nous sommes Marchandes.

M A R O T T E .

Quant à l'égard du métier , chacun a le sien ;

COMÉDIE. 9

je ne voudrois pas troquer contre de certaines gens. Il vaut mieux accommoder des familles de ce qui leur manque , que de les ruiner , par exemple.

CATHERINE.

Attrappe.

M. BELHOMME.

Ça est un peu fort.

Madame GRIFFON, *se levant.*

Babet, je suis venue signer à votre Contrat, parce que vous m'en avez priée. Mamselle Manette m'a été confiée par les parens, & je vous l'ai amenée pour vous faire honneur; mais on ne s'attend pas à se voir confondre avec de petites gens. Sortons, ma chère Manette.

BABET.

Eh! Madame, ne prenez pas garde à elles; je vous demande pardon de leur impertinence.

MAROTTE.

Elle est obligeante, ma Cousine!

Madame GRIFFON.

Je veux m'en aller.

MANETTE.

Et moi aussi, je vous assure.

CATHERINE.

Range-toi, Marotte, que ces Dames passent.

MAROTTE.

Me ranger? Ah, oui!

M. BELHOMME.

Ce quartier-ci n'est pas encore trop bien policé, Madame: il faut passer bien des choses.

LES CAQUETS;

B A B E T.

Allons donc, mes Cousines, faut-il vous le dire deux fois.

M A R O T T E.

Et pourquoi donc nous déranger plutôt que les autres?

A D R I E N.

Parce qu'il faut céder à qui il appartient. Ces Dames méritent des égards, elles nous honorent de leur compagnie, & nous leur devons de la reconnaissance & du respect.

C A T H E R I N E.

Oh! je ne suis pas respectueuse, moi.

M A R O T T E.

Ces Dames vous honoreront tant qu'il vous plaira: mais je ne bougerai, j'en jure.

C A T H E R I N E.

Nous avons de la tête, cousin.

B A B E T.

Oh! comme je m'impatiente!

D U B O I S.

Ne vous fâchez pas, ma chère Amie!

Madame G R I F F O N.

Voilà de fortes créatures.

M A N E T T E.

Et qui se méconnoissent bien assurément.

M A R O T T E.

En tout cas, nous connoissons bien les autres!

A D R I E N.

Vous ne voulez pas vous taire? Qu'est-ce donc

COMÉDIE.

que les airs que vous vous donnez ? Prétendez-vous égaler ces Dames ?

MADAME GRIFFON.

Ah ! tout au moins, je vous le proteste.

MAROTTE.

-Oh ! que non, Madame : je ne m'égale qu'à mes parcelles. En v'la encore d'une bonne, s'égaliser ! Madame est Procureuse, on li accorde ça ; mais elle ne l'a pas toujours été. On fait du chemin quand on prend des traverses ; & qui ne craint pas les ornières va bien loin.

CATHERINE.

C'est bien tapé, ça.

MADAME GRIFFON.

Que veulent dire ces insolentes-là ?

CATHERINE.

Eh ! mais cela est clair. Aller de travers, tout le monde entend ça. Si j'avois voulu faire fortune, Mais l'honneur par-dessus tout, voyez-vous !

ADRIEN.

Au diable les impertinentes !

MAROTTE.

Grand merci, Cousin. C'est beau de faire affront à sa famille pour plaire à des begueules pomponnées. Est-ce ainsi qu'on se connoît pas ? Si je voulois parler ; mais je suis bonne ; & je sçais me taire. Une femme a un mari, cela répare tout ; s'il ne l'étoit pas, il l'est devenu ; on a une charge, c'est un relief ; si on la doit, si on ne la doit pas, est-ce mon affaire ? Je suis discrète ; vraiment ! si

14 LES CAQUETS;

je ne l'étois pas, plus d'une personne auroit le nez bien allongé. Je ne parle pas du marié, d'ailleurs c'est un bon garçon; pas trop honnête à la vérité. Ça vous entre dans une parenté la tête la première, sans dire garre; mais c'est jeune, ça se fera. Ma cousine Babet, je souhaite que vous vous trouviez bien en ménage, je ne veux pas vous faire tort. Quand je ne danserai pas à votre noce, je n'en ferai pas moins Marotte le Brun.

CATHERINE.

Ni moi Catherine Gellé, pas moins que ça, ma cousine Babet.

BABET.

Mais êtes-vous folles? que vous a-t-on dit? pourquoi vous fâcher? Restez.

CATHERINE.

Non, non; cousine; ne vous gênez pas; les mélanges sont toujours mauvais. Il y a trop de différence de ces Dames à nous.

MAROTTE.

S'il y en a, ça ne nous fait pas de tort, Catherine: je suis connue fille, je suis connue femme, je suis connue veuve, j'ai de la réputation dans mon quartier & de l'argent dans ma poche; avec cela on va tête levée.

ADRIEN.

Un moment: je ne veux pas que dans un jour fait pour la joie, on puisse me reprocher de m'être brouillé avec mes cousines. Embrassons-nous, faisons la paix, soyez honnêtes, & restez; je vous en prie.

COMÉDIE.

13

Madame GRIFFON.

Comment ! Vous les retenez après leur infolence ! Allons, Mamselle Manette, sortons : comme dit mon Mari, en fait de nôce *rubi paré* ; c'est-à-dire qu'il ne faut pas s'encanaillez.

MANETTE.

Adieu, ma chère Baber ; je suis bien fâchée de vous quitter : adieu, Monsieur du Bois.

DUBOIS.

Quoi ! Mesdames ; vous voulez nous laisser ? Je suis désolé.

M. BELHOMME.

Quand une fois la querelle est entamée chez les Dames, ça ne se raccommode pas.

Madame GRIFFON.

Je veux partir tout-à-l'heure.

ADRIEN.

Je vous prie d'excuser.

DUBOIS.

Permettez que je vous donne la main.

BABET.

Madame, Mademoiselle ; je n'obtiendrai donc rien ? O les méchantes Cousines que j'ai là !

(Les Dames s'en vont ; on les reconduit.)



SCENE III.

MAROTTE, CATHERINE.

CATHERINE.

Les v'là partis : ma foi, le champ de bataille
nous reste.

MAROTTE.

Babet fait bien la Daine ! elle épouse un pe-
tit-Corbinis : ça peut aller loin ; mais, en atten-
dant, il faut avoir un bon cœur pour ses proches ;
il est assez temps de les retenir, quand on a fait for-
tune.

CATHERINE.

C'est bien dit, ça. Je ne sçais où tu prends de
l'esprit, Marotte ; mais tu n'en manques pas.

MAROTTE.

Où je le prends ? je vend's de vieux livres.

CATHERINE.

Pourquoi pas de tout-neufs ?

MAROTTE.

(Bon ! ça ne dure rien.

SCENE IV.

COMÉDIE. 17

SCÈNE IV.

ANGÉLIQUE, MAROTTE,
CATHERINE.

ANGÉLIQUE.

AH! c'est vous, Catherine! & Marotte aussi!
où est Mamselle Babet?

CATHERINE.

Elle va revenir : que portez-vous là?

ANGÉLIQUE.

C'est la robe de nôce, je viens l'essayer.

CATHERINE.

Voyons, voyons.

MAROTTE.

Peste ! du fond blanc, du cannelé, du broché ;
des manchettes aux manches, une doublure à la
pièce ! Adrien est bien imbécile.

CATHERINE.

C'est sa fille après tout ; & puis on ne se ma-
rie pas tous les jours.

MAROTTE.

Sa fille ! Eh ! oui-dà.

CATHERINE.

Elle prend un ton à ruiner du Bois.

B

18 LES CAQUETS;

ANGÉLIQUE.

Oh ! ne me parlez pas de Monsieur du Bois ; c'est un méchant , un infidèle , un traître : je ne sçais comment j'ai pu me résoudre à faire cette robbe-là : chaque point d'aiguille me perceit le cœur.

CATHERINE.

L'étoffe est donc bien dure ?

ANGÉLIQUE.

La pauvre Babet n'en sçait rien , ce n'est pas sa faute. Mais quand j'y longe , je ne sçaurois m'empêcher de pleurer.

CATHERINE.

C'est donc sérieux ? Est-ce que du Bois par malheur... ?

ANGÉLIQUE.

Ah ! Catherine , je ne suis point fille à être soupçonnée de malheurs. M. du Bois m'a recherchée ; j'aurais été sa femme , si j'avois eu de l'argent ; mais je n'ai que de la sagesse , & la vertu d'une fille n'est propre à rien , voyez-vous ! Enfin il en épouse une autre , & j'en serai affligée plus d'un jour.

MAROTTE.

- La pauvre fille ! ça est triste , Catherine. Là , contez-nous votre chagrin , Mamselle Angélique : autant vaut s'amuser de ça que d'autre chose.

CATHERINE.

J'aime les histoires d'amour , il y a toujours à profiter.

COMÉDIE.

19

ANGÉLIQUE.

Ce n'est point une histoire amoureuse ; c'est de l'inclination seulement. Les hommes sont plus méchans que des ours, & si l'on faisoit bien. . . Mais c'est que cette maudite tendresse vous prend tout d'un coup de la tête aux pieds comme une migraine. On est dans sa chambre paix & aise, un Monsieur que l'on connoît, & si que l'on ne connoît pas assez, vous fait des honnêtetés ; on y répond bonnement ; il vous trouve agréable, on voit qu'il est bien fait ; il a de l'attention, cela donne de l'amitié ; il dit de jolies choses, on les écoute ; il fait des complimens, cela flatte ; il est toujours là, on s'accoutume à le voir ; l'habitude s'y met, le plaisir s'y rencontre : puis vient le sérieux : ce Monsieur qui vous faisoit rire commence à vous faire pitié. Il lui passe cinquante fantaisies par la tête, c'est comme une folie ; il a des volontés, on l'envoie promener ; il boude, cela inquiette ; il se plaint, son chagrin vous touche ; on s'attendrit, on se brouille par raison, on se raccommode par bonté, & avec tout cela le cœur d'une fille s'attache, & puis au fait & au prendre un perfide vous laisse là. Voilà pour- tant ce que c'est que l'amour.

CATHERINE.

Elle a raison d'être fâchée. Il ne faut pas qu'un homme se raccommode, pour se brouiller tout-à-fait après.

ANGÉLIQUE.

Enfin, je serois Madame du Bois, si Babet n'a- voit pas deux mille écus en mariage. B ij

LES CAQUETS,

MAROTTE.

Deux mille écus ! Il faut qu'Adrien soit fou de se ruiner comme ça pour une morveuse qui peut-être n'est seulement pas de la famille.

ANGÉLIQUE.

Quoi ! la fille d'Adrien n'est pas de la famille ?

CATHERINE.

Elle est folle.

MAROTTE.

Oh ! je sçais bien ce que je dis. C'est sa fille ; & si ce ne l'est pas, voyez-vous ! il y a un dessous de cartes à ça qui vous passe toutes les deux.

CATHERINE.

Bon ! & qu'est-ce que ça fait ? Pardi ! si on s'avisait de douter de son Pere , il n'y auroit plus de fiare à rien.

ANGÉLIQUE.

Ah ! ma chere Marotte , contez-nous cela , je vous en prie.

MAROTTE.

Oh ! vraiment oui , que je vous conte ! Me prenez-vous pour une bavarde ? Je ne ferois pas un caquet pour tous les biens du monde. Une femme qui a de la langue me feroit fuir à cent lieues ; ça mettroit une ville sens-dessus-dessous : ce n'est pas là mon défaut ; je sçais ce qu'il faut dire & ce qu'il faut taire ; oui , ma foi , vous avez bien trouvé votre causeuse !

CATHERINE.

Falloit donc te taire tout-à-fait. On ne met pas les gens dans le soupçon pour rien.

COMÉDIE.

21

ANGÉLIQUE.

Oh! je vous le demande en grâce : parlez.

MAROTTE.

Impossible. C'est un secret confié. Il n'y avoit que ma mere qui le sçût : en mourant elle me l'a dit. On n'enterre pas ces choses-là. Depuis je ne l'ai dit qu'à mes belles-sœurs & à quelques-unes de mes amies, parce que cela venoit à la conversation : car du reste on ne me fait pas parler.

ANGÉLIQUE.

Eh! mais, nous valons bien les autres. D'abord je suis discrète.

CATHERINE.

Et moi, pour le secret! j'en ai gardé un plus de huit mois.

MAROTTE.

Oh ça! vous n'en parlerez pas?

ANGÉLIQUE.

Oh! jamais.

CATHERINE.

Un secret! j'aime ça, moi.

MAROTTE.

Il faut que vous sçachiez qu'Adrien avoit épousé une fille par amour. Ça vous étoit joli, fringant, alerte, un port de Reine, un caquet! Oh! c'étoit une maitresse poulette. Tant qu'Adrien demouroit à la maison, tout alloit bien; mais pendant qu'il conduisoit ses barreaux à Roten, c'étoient des promenades, des collations, le bal du matin au soir, des Madames à panier, des Officiers d'armée, un train... enfin elle a bien fait parler d'elle.

B iij

22 *LES CAQUETS,*

CATHERINE.

Je ne sçavois pas ça, par exemple. Après

MAROTTE.

Eh bien ! v'là qu'Adrien devint jaloux comme un tigre , & qu'il prit le parti de mener sa femme avec lui. Ils avoient une petite fille qui mourut à Rouen. Ma mère y étoit qui a vu tout ça. V'là qui est bien , elle est morte. Point du tout : six semaines après, Adrien s'en revient avec sa fille comme si de rien n'étoit.

ANGÉLIQUE.

Avec sa fille morte ?

MAROTTE.

Eh non pas ! Avec sa fille d'à présent qu'il a mise à la place de celle qui n'y étoit plus. Deux ans après sa femme mourut. Babet est demeurée la maitresse de la maison. Après tout , il y a des parens plus proches que Babet , & cela nous fait tort , n'est-ce pas ?

CATHERINE.

Eh mais vraiment ! Mais es-tu bien sûre de ça ?

MAROTTE.

Ma mère y étoit, je vous dis ; & puis , pour en être plus sûre , j'ai fait venir le papier de la petite fille ; tenez , le voilà.

CATHERINE.

Voyons. Diantre ! on pourroit faire des affaires à Adrien , oui.

ANGÉLIQUE.

Mais où a-t-il pris Babet ? Qui est-elle ?

MAROTTE.

V'là mon embarras. Elle pourroit bien être à

COMÉDIE. 23

lui, & n'y être pas d'une certaine façon. Si ce n'est que Babet est fiere, & qu'elle s'en fait trop accroire, on n'auroit rien à dire. De droite ou de gauche, il faut que tout le monde vive. J'ai bon cœur, j'aime mon prochain, je ne dis rien sur personne; ainsi je vous recommande bien de vous taire. Il faut laisser les choses comme elles sont.

ANGÉLIQUE.

Ah! n'ayez pas peur que j'en parle; mais puisque cela est ainsi, Babet n'a qu'à venir essayer sa robbe au logis. Je lui ferai dire par mon apprentisse, que je ne vais pas chez tout le monde.

CATHERINE.

Si j'avois su ça tout à l'heure! je lui aurois bien dit, sans faire semblant de rien, qu'un enfant trouvé ne doit pas le prendre si haut. Ah! pardi! qu'elle y revienne.

MAROTTE.

Avez-vous le diable au corps toutes les deux? Vous m'avez promis de vous taire, & voilà déjà vos langues maudites en train de jaser.

ANGÉLIQUE.

Mais si le Pere à du Bois sçavoit cela, j'aurois de l'espérance que le Mariage ne se feroit pas, & peut-être qu'alors du Bois me reviendrait. Je vais chez Madame Griffon pour achever sa robbe. Je ne lui dirai rien, à moins qu'elle ne m'en parle.

MAROTTE.

Ecoutez, Mamselle Angélique, une Fille d'honneur n'a que sa parole, & si vous manquez à la vôtre, vous verrez beau jeu! C'est à moi que vous aurez à faire, entendez-vous?

B iv

24 *LES CAQUETS.*

ANGÉLIQUE.

Et que ferez-vous ?

MAROTTE.

Vous le verrez.

CATHERINE.

Ah ! te voilà. Le feu te monte bien vite à la tête. Tu avois bien affaire de nous embarrasser de ton secret. On écoute une histoire ; c'est pour s'orner l'esprit, pour se faire honneur dans une compagnie, en racontant ce que l'on sçait. Ne rien dire, vaudroit autant ne rien sçavoir.

MAROTTE.

Parlez donc, parlez bavardes ; mais prenez garde à vous. La première de vous deux qui m'emer en jeu s'apercevra que j'ai deux mains, songez-y.

ANGÉLIQUE.

Je voudrois bien le voir !

CATHERINE.

Venez, venez, Mamselle Angélique, n'ayez pas peur ; Marotte est vive, mais c'est une bonne Femme. Elle a une langue de chien : mais pour le cœur, c'est une Reine.

ANGÉLIQUE.

Adieu, Catherine ; ne parlez pas de mes amours, au moins.

CATHERINE.

Pas plus que de l'histoire à Babet.

Fin du premier Acte.



A C T E I I.

*Le Théâtre représente une petite place où
l'on voit la Maison de Madame Griffon.*

SCENE PREMIERE.

Madame GRIFFON, DU BOIS.

Madame GRIFFON.



VI, mon cher du Bois, la chose est sûre. Je suis fâchée de vous l'apprendre, mais Baber n'est point fille d'Adrien. Ses parens vont faire de l'éclat, j'en suis averti. Votre Pere, en nous envoyant son consentement, s'est reposé sur moi; je l'ai déjà prévenu que je n'en ferois point usage; dans l'instant je viens de lui écrire que tout étoit changé. Je vois à votre air que ce contretems vous afflige.

On ne peut davantage, Madame; j'aime tendrement Babet, je suis sûr de son cœur; je ne suis pas né moi-même dans un état assez élevé pour tenir beaucoup à la naissance d'une femme: mais je sens bien que mon Père pensera différemment. Peu de momens ont bien changé ma situation. Si je n'épouse pas Babet, je suis malheureux pour toute ma vie. Mais d'où tenez-vous cette nouvelle?

— Madame GRIFFON.

Suffit qu'elle est très-vraie. Mais vous m'étonnez; dit Bois; est-il possible qu'un jeune homme bien élevé soit si foible! Malheureux pour toujours! Quel discours! Apprenez qu'il faut pour être quelqu'un dans le monde il faut s'attacher à son intérêt seulement. Celui qui aime beaucoup les autres perd une partie de l'attention qui lui est nécessaire pour lui-même. Faire sa fortune d'abord, se livrer au plaisir ensuite: voilà comme se conduisent les gens sensés. Vous aimiez Babet, elle vous convenoit; elle ne vous convient plus, il faut en aimer une autre.

DU BOIS.

Oh! jamais, jamais, Madame. Si vous sçaviez combien elle a d'esprit, de sentiment; un cœur excellent, pas la moindre vanité; elle m'aime de bonne-foi: comment renoncer au bonheur

C O M É D I E. 47

que j'espérois avec elle : Quand elle perdrait tout le reste, sa tendresse & ses bonnes qualités m'attacheroient pour toujours à elle. Non, je ne quitterai point Baber. Mais, Madame, encore un coup, de qui tenez-vous ce que vous m'apprenez ?

Madame G R I F F O N.

D'une personne qui le sçait très-bien. Mais vos questions sont malhonnêtes ; elles marquent premièrement que vous doutez de ce que je vous dis ; & , puisque vous me croyez capable de trahir la confiance de ceux qui m'ont instruite , cela est plaisant ! Mélez-vous de faire du bien aux gens, voilà le gré qu'ils vous en sçavent. Je vous trouve bien singulier de m'interroger de la sorte. Suffit que je le sçais ; que je l'ai écrit à votre Pere , que mon mari vous empêchera bien de vous marier. Et vous aurez la bonté de vous en rapporter à lui. Je vais lui dire avec quelle reconnoissance vous nous récompensez de nos soins.

SCENE II.

DU BOIS, *seul.*

Elle est folle , mais son humeur me touche peu. Babet , ma chère Babet , pourrois-je renoncer à toi ? Que ne suis-je mon maître ? je lui prouverois dans l'instant que je n'aime rien autant qu'elle : mais la voici.

SCENE III.

DU BOIS, B A B E T.

B A B E T.

Il faut donc que je vous cherche ? Vous ne revenez pas. Mais quel air rêveur ! Qu'avez-vous donc , mon cher du Bois ? Est-ce l'impertinence de ces femmes qui vous chagrine ? Ce sont mes cousines , il est vrai ; mais quand elles me seroient encore plus proches , je ne les verrai plus , si vous le voulez. Demain , mon cher du Bois , tout le monde me sera bien indifférent , je n'y verrai plus que vous.

D U B O I S.

Demain , ma chere Babet , hélas !

COMEDIE. 29

B A B E T.

Vous soupirez, vous paroissez triste ; votre chagrin me désespère : parlez donc, dites-moi ce que vous pensez.

D U B O I S.

Ce que je pense ?

B A B E T.

Oui, ouvrez-moi votre cœur : le mien est tour-
troublé.

D U B O I S.

Ah ! Babet, si vous sçaviez ce qu'on vient de
me dire !

B A B E T.

Quoi ?

D U B O I S.

Mon Pere ne voudra plus....

B A B E T.

Comment ! il ne voudra plus....

D U B O I S.

Le vôtre auroit bien dû....

B A B E T.

Après ? expliquez-vous.

D U B O I S.

Mon amour pour vous est vif, il est tendre ;
il durera toujours ; mais....

30 LES CAQUETS;

B A B E T.

Ah! je ne respire pas : quelle inquiétude vous me donnez ! dites donc.

D U B O I S.

Que dire ? je suis au désespoir.

B A B E T,

Ah ! comme le cœur me bat ! est-il arrivé quelque chose ? Ne me tenez pas en suspens ; votre silence me tue.

D U B O I S.

Modérez-vous , ma chère amie. Je vais vous apprendre ce qu'on vient de me dire. Mais ne vous fâchez pas.

B A B E T.

Que peut-on dire ? Je suis honnête fille.

D U B O I S.

Oui, sans doute.

B A B E T.

Je vous aime de tout mon cœur.

D U B O I S.

J'en suis certain , mais....

B A B E T.

Finissez donc.

D U B O I S.

Adrien..... Je n'ai pas la force de parler.

B A B E T.

Lui est-il survenu quelque affaire , est-il ruiné , malade , mort ? Parlez donc.

COMÉDIE.

DU BOIS.

On dit, ma chere Baber, que vous n'êtes pas sa fille.

B A B E T.

Bon ! & qui est la bête qui le dit ? Voilà une bonne histoire ! Tranquillisez-vous ; je suis la fille de mon Pere, j'en suis sûre. Quelque maudite langue veut nous brouiller. Oh ! si c'est-là tout, mon cher du Bois, rien n'est plus aisé à éclaircir. Allons, point de tristesse, & dites-moi d'où vous savez cette sorte nouvelle.

D U B O I S.

Je vous le dirai, mais à une condition ; c'est que vous n'en parlerez pas.

B A B E T.

Oh ! sûrement. C'est à mon Pere à confondre cette imposture. Mais dites-moi, du Bois ; si je n'étois pas la fille d'Adrien, est-ce que vous renoncerez à moi ?

D U B O I S.

Ma chere amie, renoncer à vous ! Non, jamais ; mais si vous étiez ce que l'on dit.... Je n'ai que vingt ans, & mon Pere pourroit....

B A B E T.

A merveille, Monsieur du Bois. C'est une bonne excuse qu'un Pere. Mais, vois-tu bien ? Si je te croyois capable de me quitter pour quelque raison que ce fût, tiens, je t'arracherois ces deux vilains yeux-là que j'aime mille fois mieux que les miens.

**FRANÇOISES;
DU BOIS.**

~~Je renonce~~ moi, Baber ! Je renoncerois à toute
~~ma chère~~ petite amie. Ce maudit ca-
~~ra~~cter ne retarder notre bonheur. Madame Griffon
~~avec~~ avise d'écrire à mon Pere.

B A B E T.

Ah ! ah ! ~~est~~ donc Madame Griffon qui s'in-
gere de ~~donner~~ ces visions-là !

D U B O I S.

N'ai-je rien , je vous le demande en

B A B E T.

en serois bien fâchée. Je m'en vais seule-
ment lui demander quel démon la possède d'in-
venter des choses pareilles.

D U B O I S.

Ah ! je suis perdu. Vous l'irriterez contre moi ,
elle aigra mon Pere.

B A B E T.

Elle fera ce qu'elle voudra , j'en aurai le cœur
net.

D U B O I S.

Quelle obstination ! La voici , je me retire ;
quel personnage ferois-je entre vous deux ? Baber ,
si vous m'aimez , au moins ne me nommez pas.

B A B E T.

Oh ! je n'ai garde.

SCEN

SCÈNE IV.

B A B E T, Madame G R I F F O N.

B A B E T.

M O N S I E U R du Bois qui me quitte, m'a dit, Madame, que vous lui avez fait de plaisans contes. Pour une Dame comme vous, cela n'est guères bien de vouloir mettre la division entre un Fiancé & une Accordée.

Madame G R I F F O N.

Qu'est-ce que c'est donc que le ton de cette petite fille. Est-ce à moi que vous parlez, Baber?

B A B E T.

Assurément. Quoi que jeune, j'ai du cœur, de l'honneur, & je ne prétends pas être insultée de personne. Comment ! dire que je ne suis pas la fille d'Adrien ! où avez-vous pris cette belle idée-là, Madame ?

Madame G R I F F O N.

Ecoutez, Baber, vous êtes très-impertinente, & vous ne méritez pas que je vous réponde. Mais comme les personnes d'une certaine façon ne s'embarrassent guères de gens de votre espèce, je ne me tiens point offensée par Baber. Ainsi, mon enfant, je veux bien vous dire, que c'est Angélique qui m'a assuré qu'Adrien avoit eu une fille

34 *LES CAQUETS,*

unique, qu'elle étoit morte à Rouen, & qu'elle en avoit vu la preuve. Ainsi, ma petite amie, cherchez votre pere, & ne venez pas faire la gentille avec nous.

B A B E T.

Angélique ! ah ! l'impertinente ! Votre servante, Madame.

Madame G R I F F O N.

Où courez-vous ?

B A B E T.

Chez Angélique, & je vais la traiter d'impertinence.

Madame G R I F F O N.

Si vous voulez lui parler, elle est ici qui achève de me garnir une robe, je vais l'appeller.

B A B E T.

Appellez-la, Madame, je vous en prie.

Madame G R I F F O N.

Qu'on fasse descendre Angélique. Mais si vous êtes reconnaissante des bontés que j'ai pour vous, ne lui dites pas que c'est moi qui vous ai confié cela.

B A B E T.

Oh ! non, ne craignez rien.



SCENE V.

Madame GRIFFON, BABET,
ANGÉLIQUE.

B A B E T.

Vous voilà, Mamselle ? je suis bien malheureuse, moi qui vous ai toujours fait mille honnêtetés, d'apprendre que vous dites de moi des choses effroyables.

ANGÉLIQUE.

Moi, je n'ai jamais mal parlé de vous ni de personne.

B A B E T.

Pourquoi donc allez-vous dire à Madame que la fille d'Adrien est morte, & que ce n'est pas moi ?

ANGÉLIQUE.

Pardi, Madame, vous êtes bien discrète & vous me faites-là de belles affaires avec vos rapports !

Madame GRIFFON.

Rapports ? Ces créatures-là sont d'une insolence ! Est-ce un rapport que de dire à cette pauvre fille à qui elle doit s'adresser pour savoir qui elle est. Je suis bonne, elle est chagrine, j'en ai compassion ; & une sotte comme vous appelle cela faire des rapports ?

C ij

36 *LES CAQUETS,*

B A B E T.

Mais par quelle raison inventer des choses comme celles-là ?

ANGÉLIQUE.

Je ne suis pas capable d'inventer, Mamselle, & j'ai vu & tenu ce papier qui est si griffonné que je n'en ai pas pu lire un mot. Et je ne suis pas la seule ; Catherine l'a vu tout comme moi.

Madame G R I F F O N.

Cela paroît très positif.

B A B E T.

Mais qui est-ce qui vous l'a montré ce papier, & que veut-il dire ?

ANGÉLIQUE.

C'est votre cousine Marotte qui le fait voir à tout le monde & qui dit que c'est votre enterrement ; je n'en impose pas, & je ne suis pas un mauvais esprit : Madame peut me rendre justice & Monsieur du Bois aussi.

Madame G R I F F O N.

A quoi pensez-vous, Babet ?

B A B E T.

A cette détestable Marotte : c'est sûrement elle, qui pour se venger de tantôt, a forgé cette fausseté. Oh ! si je la tenois.

ANGÉLIQUE.

La voici qui vient avec Catherine. Ma chère Babet, ne me mettez pas en jeu ; d'abord Marotte l'a dit à bien d'autres.

SCÈNE VI.

MADAME GRIFFON, BABET,
ANGÉLIQUE, MAROTTE,
CATHERINE.

BABET.

C'EST donc vous ma cousine, qui avez l'effron-
terie. . . .

MAROTTE.

A qui en a ç'te mijaurée-là ?

BABET.

Qu'avez-vous dit à Angélique ?

CATHERINE.

Oh ! la langue ! on l'y avoit tant recommandé.

ANGÉLIQUE.

Moi, je n'ai rien dit ; c'est Madame.

MADAME GRIFFON.

N'est-ce pas vous qui m'avez conté...

ANGÉLIQUE.

Catherine, là de bonne foi ; n'est-ce pas Ma-
rotte ?...

CATHERINE.

Chut !...

BABET.

Mais expliquez-moi donc cette noirceur, cette
méchanceté. Pourquoi dire que je suis morte, &
que mon père n'est pas mon père ? C iij

38 *LES CAQUETS,*

MAROTTE.

Vlà bien du train pour pas grand'chose : c'est
Mamselle Angélique qui est amoureuse de du
Bois, & qui a été dire tout ça pour le r'avoir.

MADAME GRIFFON.

Ah! cela est horrible! & me mettre dans ces
Caquets-là, moi, une femme comme moi!

ANGÉLIQUE.

Madame, je ne l'ai point inventé. Mais par-
lez donc, Catherine, vous y étiez.

BABET.

Comment! elle aime du Bois?

MAROTTE.

Pardi, il lui donnoir des bouquets, du plaisir
des Dames: demandez à Catherine.

CATHERINE.

Tiens, Marotte, t'es trop mauvaise. Il est bien
vrai que la pauvre fille en est férue, & que
M. du Bois, par-ci, par-là, à ce qu'elle nous a
dit... Mais ne te fâche pas, Baber; il ne s'agis-
soit pas de mariage. Quant à l'égard du papier,
ça est vrai ça, ma pauvre Fille, on t'a enterrée
à Rouen: mais faut examiner ça; tu ne serois pas
la première qu'on auroit enterrée à faux. Du
tems que ma grand'mere se maria; faut que je
te conte-ça.

BABET.

Eh! laisse-nous en repos avec tes contes.

MADAME GRIFFON, *s'en allant.*

Je vous plains bien, ma chere Baber.

ANGÉLIQUE, *rentrant.*

Cela est bien vilain toujours, de mettre une

C O M É D I E.

39

honnête fille dans vos Caquets, & de la faire passer pour ce qu'elle n'est pas. Vous m'en le payerez, Marotte ; & vous aussi, Catherine.

C A T H E R I N E, *s'en allant.*

Je te l'ai toujours dit, Marotte, tu as la langue trop longue, ça te donnera du sifflotin. Que ne fais-tu comme moi ? j'entends tout, je ne dis mot, & tout le monde m'aime. Votre servante, Babet.

M A R O T T E.

Tenez, Babet, vous ne croirez si vous voulez ; mais je veux que ça me serve de poison, si j'ai eu dessein de vous faire de la peine. Je ne sçais pas comment ces masques-là s'y sont pris pour me faire parler ; car, pour l'ordinaire, je suis le secret même. Mais dame aussi ! vous êtes haute, gaousseuse, le monde s'en fâche, & puis, quand on est en colere, on ne prend pas garde à ce qu'on dit.

S C E N E V I I.

BABET, MAROTTE, DU BOIS,
M. BELHOMME.

B A B E T.

Ah ! mon cher du Bois, je suis perdue, désolée. Que deviendrai-je ?

D U B O I S.

Nous cherchons Adrien par-tout sans pouvoir le trouver.

C i v

40 *LES CAQUETS,*

M. BELHOMME.

Ces propos-là sont bien singuliers, & je ne sçais qu'en penser ; mais Adrien sçait le fond de tout cela.

BABET.

Ce que l'on a dit n'est que trop vrai ; je le vois bien, je ne suis pas sa fille.

M. BELHOMME.

Adrien, hier au soir, me tenoit de certains discours à me faire entendre qu'il n'étoit pas votre pere : j'ai pris cela d'abord pour quelque chose de tout simple ; mais diantre, cela devient sérieux.

MAROTTE.

Ce qu'il y a de pis à tout ça, c'est que les parens voudront revenir sur l'héritage ; ça me mortifie pour elle.

BABET.

Mais si je ne suis pas fille d'Adrien, qui suis-je donc ?

M. BELHOMME.

Voilà ce qui m'embarrasse. Puisqu'Adrien n'en a jamais parlé, il faut que cela ne soit pas bon à dire.

BABET.

Du Bois, vous ne voudrez plus de moi.

DUBOIS.

Ah ! ma chère Babet, je n'en aurai jamais d'autre ; mais mon pere est le maître.

M. BELHOMME.

Vous me faites pitié, mes enfans ; j'ai toujours aimé cette petite Babet, je ne sçaurois me résoudre à la voir malheureuse. Écoutez, il y a bien

COMÉDIE. 41

des façons de s'arranger. Je suis garçon, je ne suis pas jeune. Par votre Contrat de mariage je la ferai mon héritière ; j'ai cinq bonnes mille livres de rente, & puis encore quelque chose. Si votre pere ne s'accommode pas de cela, il sera de bien mauvaise humeur.

B A B E T.

Ah ! Monsieur, quelle bonté !

M A R O T T E.

Oh ! mes enfans, v'là qui arrange tout. Peste, cinq mille livres de rente ! On fait bien d'autres Mariages pour moins d'argent.

D U B O I S.

Mon pere se rendra peut-être à cette proposition ; Monsieur, je vous devrai tout le bonheur de ma vie : comment pourrai-je reconnoître ce que vous faites pour moi ?

M. B E L H O M M E.

Non ! ce n'est qu'après ma mort ; cela ne me coûte pas un sou.

SCENE VIII.

Les Acteurs précédens, A D R I E N.

B A B E T.

Ah ? mon pere, mon cher pere ! Est-il bien vrai que je ne suis pas votre fille.

A D R I E N.

Puisque cette babillarde de Marotte a tout

42 *LES CAQUETS.*

divulgué, à ce qu'on vient de me dire, il faut l'avouer ; non Babet, je ne suis pas votre pere.

B A B E T.

Eh ! de qui suis-je donc fille ?

A D R I E N.

Patience : depuis plus de dix ans, j'ai cru votre pere mort, faute d'en avoir reçu aucune nouvelle. Mais je viens d'apprendre qu'il est à Paris, & qu'il s'informe par-tout de ma demeure.

M A R O T T E.

C'est un homme comme il faut, sans doute :

A D R I E N.

C'est un homme qui vaut bien mieux que moi. Tu seras contente, ma chere Babet, & du Bois sera trop heureux de prendre en mariage la fille d'un des riches Négocians de l'Inde.

M A R O T T E.

Un riche Négociant ! Je m'en vais le dire à tout le monde, ça fera du bruit dans le quartier.

(*Elle sort.*)

M. BELHOMME.

On retrouve par-tout ses parens quelquefois.

B A B E T.

Ah ! Monsieur, vous me rendez la vie.

A D R I E N.

Juge de ma satisfaction, par la tendresse que je t'ai toujours montrée en t'élevant comme ma fille.

B A B E T.

Oui. Vous serez toujours mon Pere.

M. BELHOMME.

Rentrons, vous nous conterez tout cela auprès du feu.

Fin du second Acte.



ACTE III.

*Le Théâtre représente un des Ports de la Ville
sur le bord de la Seine.*

SCENE PREMIERE.

M. RENAUD, MENECEM.

M. RENAUD.



Il est bien difficile de trouver les gens dans Paris. Quoi ! depuis ce matin que je m'informe de tous côtés , je ne puis parvenir à sçavoir la demeure d'Adrien ?

MENECEM.

Monsieur , dans une Ville bien grand , les personnes qui demeurent ne connoissent point leur proximité.

M. RENAUD.

Quand nous partîmes ensemble de Rouen ;

44 *LES CAQUETS,*

vous me dites que vous connoissiez tout Paris ;
& que vous y aviez déjà été.

MENECHÉM.

Moi connoît toutes les rues , mais non pas tout
le bourgeois. Il est ici le port d'où part les bar-
teaux qui vont dans le Normand.

M. RENAUD.

Vois Nicolas , demande dans le voisinage ,
Adrien ne sçauroit être logé loin d'ici.

MENECHÉM.

Vous avez bien de la curiosité pour voir cet
homme-là.

M. RENAUD.

Hélas ! il y a douze ans que je lui ai confié
ce que j'avois de plus cher au monde.

MENECHÉM.

De l'argent ?

M. RENAUD.

Je ne ferois pas si empressé , s'il ne s'agissoit que
de cela. C'est une fille unique dont je le fis dépo-
sitaire , quand je partis pour l'Inde avec ma
femme.

MENECHÉM.

Vous avez emporté votre femme , & laissé votre
fille ? Je n'aurois point fait cette chose-là.

M. RENAUD.

J'avois mes raisons. Ma femme avoit pour moi
toute la tendresse que je pouvois désirer. Mais
par un malheur singulier elle avoit pris sa propre
fille en aversion. Tout mon bien étoit dans l'Inde ,
& je ne pouvois en avoir aucune raison sans m'y

COMÉDIE. 45

transporter moi-même. Ma femme ne voulut jamais me laisser partir sans elle.

MENECHÉM.

Elle étoit bien courageux.

M. RENAUD.

Ma fille étoit fort petite , & je n'osois l'exposer au mouvement de la mer. Cet Adrien que je cherche , demeuroid pour lors à Rouen. Il voulut bien prendre soin de ma fille que je lui laissai avec une femme assez honnête pour qu'elle ne lui fût point à charge.

MENECHÉM.

Et depuis tout le tems vous n'avez pas reçu son nouvelle.

M. RENAUD.

Si vous sçaviez tout ce qui m'est arrivé , les différens voyages que j'ai été obligé de faire , les tempêtes , les naufrages , les malheurs , la perte de ma femme , les chagrins de toute espee ! Je ne puis me les rappeler sans être étonné de n'y avoir pas succombé moi-même. Enfin , j'ai , grace au ciel , rassemblé toute ma petite fortune , & il ne manque plus rien à mon contentement , que de retrouver ma fille.

MENECHÉM.

J'ai fait aussi des voyages beaucoup. L'an passé j'ai été dans le Russe. Ah ! Monsieur , cette Mer Baltique est un diabolique chose. J'ai retourné en Angleterre , & puis pour venir ici , j'ai passé par le Normandie.

M. RENAUD.

Et du moins vos voyages ont-ils été avantageux ?

46 **LES CAQUETS,**
MENECHÉM.

Oui, Monsieur, je rapporte un petit pacotil fort joli , & je commence demain pour vendre dans Paris.

M. RENAUD.

Voici une femme qui sort à ce qu'il paroît de chez elle ; parlons-lui : elle m'apprendra peut-être où loge celui que je cherche.

SCÈNE II.

MAROTTE, M. RENAUD,
MENECHÉM.

MAROTTE.

UN riche Négociant ! diantre ! c're petite Babet va se donner bien des airs ; & du Bois, le v'là gros Seigneur ; par sa femme comme tant d'autres. Il y a des gens bien heureux dans le monde !

M. RENAUD.

Madame, permettez que je vous dise un mot. N'auriez-vous pas. . .

MAROTTE.

Oh ! j'ai tout ce qu'on peut souhaiter , Monsieur. Vous venez de loin ; vos habits ne sont pas à la mode de Paris. J'en sçais un qui est tout juste de votre taille. C'est un escroc qui s'en est allé sans le retirer ; on voudroit s'en défaire , & vous l'aurez à bon compte.

COMÉDIE.

47

M. RENAUD.

Volontiers, Madame, nous verrons cela. Mais connoîtriez-vous par hasard un certain Adrien?

MAROTTE.

Celui qui mène les bateaux à Rouen?

M. RENAUD.

Lui-même.

MAROTTE.

Si je le connois? Eh! je suis sa cousine germane.

M. RENAUD.

Est-il actuellement à Paris?

MAROTTE.

Oui, Monsieur; à telles enseignes qu'il revint le mois passé avec trois barques aux huîtres: si vous en voulez, elles sont toutes fraîches.

M. RENAUD.

Ce n'est pas là ce que je cherche à présent. Es sa maison est-elle loin?

MAROTTE.

Ici tout contre; mais il est en frérie aujourd'hui. Le v'là qui marie sa fille.

M. RENAUD.

Sa fille?

MAROTTE.

Il le disoit comme ça. Mais c'est la fille à quelque autre.

M. RENAUD.

Et comment le sçavez-vous?

MAROTTE.

Bon! il a bien fallu qu'il en convint. Nous étions informés de ça nous autres patens, & ça ne nous faisoit pas plaisir. C'te petite fille, qui s'appelle Baber, faisoit la merveilleuse; elle se

-48 LES CAQUETS,

donnoit de certains petits airs. Dame ! on n'aime point ces gentillesse-là dans une famille.

M. RENAUD.

Quoi donc ? La famille en étoit mécontente ?

MAROTTE.

Tenez ; c'enfant , moi je lui passe. Elle est jeune , elle est jolie , fort bien élevée : oh ! dame ça danse comme un Opéra. Ça jabotte avec de petites façons : les hommes trouvent ça charmant ; c'est ce qui leur faut. Une petite fille prend de la vanité , ça se gonfle , faut voir ! & puis le quartier fait des raisonnemens.

M. RENAUD.

Elle fait donc mal parler d'elle ? Qu'entends-je ?

MAROTTE.

Il y a tout plein de gens qui ne demandent pas mieux que de médire. Pour moi , je ne crois pas ça , da , car je n'aime pas à mal penser ; mais c'est que ce M. Belhomme le Boffu , qui est le Compère d'Adrien ; ça lui est resté de sa défunte ; car elle avoit toujours comme ça quelque Compère dans sa manche. Il est toujours là ; il n'en bange. Encore , si ce n'étoit que de temps en temps , on n'y prendroit pas garde.

M. RENAUD.

Ah ! ciel ! les discours de cette femme me percent le cœur ; je n'ose dire que je suis son père. Adrien auroit-il pu souffrir...

MAROTTE.

Enfin v'là qui est fini. Elle se marie à M. du Bois. C'est encore ce M. Belhomme qui a patricoré ce mariage-là. Dame ! il lui donne tout son héritage ; ce n'est pas peu de chose. Hé bien ! ça fera encore jaser , tenez.

M. RENAUD.

COMÉDIE.

49

M. REGNAUD.

Je suis accablé de douleur. Pouvois-je penser qu'en retrouvant ma fille, je serois plus à plaindre que si je l'avois perdue!

MENECHÉM.

Monseigneur, il faut consoler. Il arrive cela beaucoup de fois. MAROTTE.

Qu'est-ce que vous marmotez-là entre vos dents? Il semble que vous preniez intérêt à la petite Babet. Connoîtriez-vous son Père?

M. REGNAUD.

Où, je le connois.

MAROTTE.

Adrien dit que c'est un Marchand d'Inde : ne seroit-ce pas vous, Monsieur?

M. REGNAUD.

Non, non; ce n'est pas moi; une semblable fille ne mérite pas que je l'avoue.

MAROTTE.

Et dites-moi donc, qui est son Père?

M. REGNAUD.

C'est... c'est cet homme-là.

MAROTTE.

Qui?

M. REGNAUD.

Celui que vous voyez.

MAROTTE.

Ce Barbichet? Ah, ah, ah; c'est donc là ce riche Marchand? Pardi! en voilà d'une bonne! Et c'est l'homme aux lunettes.

MENECHÉM.

Vous connoissez moi?

MAROTTE.

Vraiment! En apportez-vous de bien bonnes, de bien claires?

D

30 *LES CAQUETS;*

MENECHÉM.

Excellent. Vous avez de beaux yeux. Mais quand vous fera vieille, je demande la pratique.

MAROTTE.

Quand je serai vieille; tu seras en terre, mon ami; mais voyez donc ce vieux pleutre!

M. RENAUD, *en s'en allant.*

Adrien me rendra compte de la mauvaise éducation de ma fille. Venez, venez avec moi.

MENECHÉM, *à Marotte.*

Si vous voulez, moi porte chez vous tout mon marchandise. MAROTTE.

Va-t'en, va-t'en, vilain; je ne vends point de contrebande.

SCENE III.

MAROTTE, CATHERINE,
ANGÉLIQUE.

MAROTTE, *un moment seule.*

Où! pour celui-là je ne m'y attendois pas. C'est-là ce Négociant si riche? Mais je ne conçois pas Adrien, la tête lui a tourné, & s'est pimpefouée de Baber; quand elle sçaura ça, quelle chûte! comme elle va être camuse! mais dans le fond, c'est trop drôle. Je ne sçaurois m'empêcher d'en rire. Ah, ah, ah.

CATHERINE.

Parle-donc Marotte, re v'là bien gaie.

MAROTTE.

Ah! la plaisante aventure! venez, je m'en vais vous dire ça. Ah, ah.

ANGÉLIQUE.

Dites donc, dites Marotte, quelque chose de nouveau. C

COMÉDIE, 31

MAROTTE.

Ah! c'est tout neuf, je vous le jure. Le pere de Baber... ah, ah....

CATHERINE.

Hé bien, son pere...?

MAROTTE.

Il est arrivé. Ah, ah, ah.

ANGÉLIQUE.

Dans un bel équipage?

MAROTTE.

Un bel équipage! Sur quenque charrette de Poffi, peut-être bien à pied, s'il a bonne jambe.

CATHERINE.

Bon! à pied! cet homme si riche!

MAROTTE.

C'est un joli Se'igneur. Je viens de le voir.

ANGÉLIQUE.

Vous le connoissez?

MAROTTE.

Et vous aussi; pardi tout Paris le connoît.

CATHERINE.

Qui est-ce donc?

MAROTTE.

C'est.... Oh! devinez; je vous le donne en mille.

ANGÉLIQUE.

Ne nous faites donc pas languir.

MAROTTE.

C'est st'homme qui vendoit, il y a un an, des lunettes dans les cassés, avec sa petite boëte & sa barbiche.

CATHERINE.

Comment! ce Juif?

MAROTTE.

Oui, lui-même. Mais ça n'est-il pas comique après tout l'éralage d'Adrien & de Baber. Ah! j'en étoufferais. Ça n'est pourtant pas bien de
Dij

32 *LES CAQUETS,*

rire comme ça du mal d'autrui. Mais aussi pour-
quoi est-ce qu'il arrive des malheurs qui sont
risibles ? Et sur-tout quand je songe à l'aventure
de ce matin ; c'est que le sourire me prend.

ANGÉLIQUE.

Et ce pauvre du Bois le sçait-il ?

MAROTTE.

Il faudra bien qu'il le sçache tôt ou tard.

ANGÉLIQUE.

Mais il faudroit l'avertir avant qu'il fit la folie
d'épouser Baber.

CATHERINE.

Tiens, Marotte, je ne sçaurois croire ça. Tu
fais toujours des contes pour rire ; mais celui-là
est trop fort.

MAROTTE.

Je ne fais pas de contes. Ce que je vous disois
tantôt, vous avez vu que c'étoit vrai. Hé-bien !
ce que je vous dis-là, c'est tout de même. Je l'ai
vu, je lui ai parlé : c'est le pere à Baber, il en est
convenu ; c'est son camarade qui me l'a dit.

S C E N E I V.

MAROTTE, CATHERINE,
ANGÉLIQUE, DU BOIS,
M. BELHOMME.

M. BELHOMME.

Ah ! Mesdames, vous voilà toutes trois en
grande conversation. Y a-t-il encore quel-
que histoire ? Là, voyons.

MAROTTE.

Oh ! ça ne sera pas difficile à voir. Vous qui
êtes témoin, faudra bien que vous voyiez tout.

COMÉDIE.

53

D U B O I S.

Et quoi ? Que verra-t-il ? Ce sont des langues de vipère.

M A R O T T E.

Il verra ce que j'ai vu. Ce beau Seigneur, ce petit poulet qui vient des Indes, ce pere si riche ; je lui ai déjà parlé, moi.

M. B E L H O M M E.

Où donc ? Quand ?

M A R O T T E.

Ici, tout-à-l'heure. Il apporte de la marchandise. Il me l'a offerte.

M. B E L H O M M E.

Un négociant qui revient de ses voyages, peut avoir de la marchandise.

M A R O T T E.

Sans doute. Il en porte les échantillons sous son bras. Ce qu'il y a de bon, c'est que le loyer de sa boutique ne lui coûtera pas cher.

M. B E L H O M M E.

Ces folles-là m'impatientent avec leurs sots propos.

D U B O I S.

Entrons chez Adrien, & laissons-les bavarder.

A N G É L I Q U E.

Ecoutez-moi, mon cher du Bois. Je n'ai pas le cœur d'en rire comme elles, & je prends trop de part à votre accident pour vous laisser dans le doute. Le pere de Babet est venu, on l'a vu, on lui a parlé ; cela est vrai.

M A R O T T E.

Il cherche par-tout Adrien ; il demande des nouvelles de Babet.

M. B E L H O M M E.

Et sans doute ; cela est tout simple.

A N G É L I Q U E.

Mais vous n'imaginerez pas qu'il est ce Pere ?

D iij

54. *LES CAQUETS,*

Hélas! je n'ose presque vous le dire; c'est ce Juif qui vend des lunettes.

D U B O I S.

Quels contes me faites-vous-là?

C A T H E R I N E.

Oui, avec de petits ciseaux, des tire-bouchons, des boucles d'Angleterre.

D U B O I S.

Mais, je ne conçois rien à cela.

A N G E L I Q U E.

Rien n'est plus vrai. Je ne comprends pas Adrien d'avoir voulu vous jouer un pareil tour. Je vous en avertis, prenez-y garde. Tout le monde le saura, jugez les Caquets que cela va faire. Tenez, j'en pleure déjà. Adieu, je ne pourrois pas voir votre chagrin sans me désespérer. Ah! mon cher du Bois, la bonne foi est bien rare; & quand on l'a trouvée, on ne veut pas s'y tenir. *(Elle sort.)*

C A T H E R I N E.

Votre beau-pere vous intéressera dans son commerce. Ça vaut plus d'argent qu'on ne croit.

(Elle sort.)

M A R O T T E.

Et quand la vûe vous baissera pour les écritures, vous aurez des lunettes de la première main.

S C E N E V.

D U B O I S, M. BELHOMME.

D U B O I S.

M O N S I E U R, qu'est-ce donc que tout ceci?

M. B E L H O M M E.

Mais, c'est quelque chose de fort clair, à ce qui paroît.

D U B O I S.

Quoi ! Baber seroit la fille de cet homme-là ?

M. B E L H O M M E.

La façon dont Angélique vous a parlé est très-affirmative ; & elle pleuroit tout de bon. Elle ne faisoit pas semblant.

D U B O I S.

Une aussi aimable Fille ?

M. B E L H O M M E.

J'en ai vu à Metz d'aussi jolies.

D U B O I S.

Non, je ne sçaurois me le persuader. Eh, comment ! Adrien auroit-il voulu me trahir de la sorte ?

M. B E L H O M M E.

J'ai toujours cru Adrien un fort honnête-homme ; mais je suis obligé d'en rabattre ; car , enfin il disoit d'abord que c'étoit la fille.

D U B O I S.

Il vouloit la marier comme telle.

M. B E L H O M M E.

Cela n'étoit pas trop bien. Et puis , quand la méche a été découverte , il a dit que son Pere étoit un riche Négociant , qu'il étoit arrivé à Paris , qu'il le feroit bien voir , & tout cela sans aucune explication bien claire. Hô ! cela n'a pas bon air.

D U B O I S.

Comment donc faire ?

M. B E L H O M M E.

Ne plus songer à Baber ; en prendre une autre qui vaille mieux ; cela console. Moi qui ai fait les premières propositions à Madame Griffon pour cette affaire-là , j'étois dans la bonne foi ; mais à présent vous voyez bien vous même qu'il n'en peut plus être question , & je ne prétends pas être la cause que vous fassiez un sot mariage.

D iv

SCENE VI

BABET, M. BELHOMME, DU BOIS.

B A B E T.

Ah! Messieurs, vous voilà donc. Quelles nouvelles avez vous à m'apprendre? Est-il bien vrai que mon père est arrivé? Pourquoi n'est-il pas encore ici? Je meurs d'impatience de le voir. M. B E L H O M M E.

Où, où, ma pauvre Babet, vous le verrez.

B A B E T.

Monsieur Adrien dit qu'il est fort riche.

M. B E L H O M M E.

Cela ne se voit pas tout d'un coup. Mais cela pourroit bien être. Il y a des gens qui ne paroissent pas. B A B E T.

Et quand le verrai-je donc?

D U B O I S.

Ah! vous ne le verrez que trop tôt.

B A B E T.

Comme vous me dites cela d'un air triste! y auroit-il encore quelque empêchement à notre mariage? Est-ce qu'il ne voudroit pas?... M. B E L H O M M E.

Mais cela se pourroit bien. Ces gens-là ne s'alignent pas avec tout le monde. B A B E T.

Ah! quelque riche qu'il soit, aura-t-il le cœur assez dur pour me rendre malheureuse. Monsieur, faites-lui entendre raison. Si je perdois mon cher du Bois, je ne m'en consolerois pas, quelque

COMÉDIE. 37

chose que l'on pût faire. Le chagrin me mineroit peu-à-peu; & mon-pere auroit la douleur de voir bientôt mourir sa fille.

D U B O I S.

Ah Ciel ! que va-t-elle devenir, quand elle sçaura... Baber ! Je ne vous ai point trompée, je vous aime plus que jamais. Mais je suis forcé de vous le dire, nous n'avons plus d'espérance.

B A B E T.

Plus d'espérance ! Est-il possible ?

D U B O I S.

Votre Pere ... est arrivé... c'est un marchand, cela est vrai ... mais ce Marchand ...

B A B E T.

A-t-il fait banqueroute ?

D U B O I S.

Non, mais il est ...

B A B E T.

Quoi ?

D U B O I S.

On assure qu'il est... un peu ...

M. B E L H O M M E.

Un peu ! Oh ! très-Juif. On ne peut pas plus Juif.

B A B E T.

Je ne vous comprends pas.

M. B E L H O M M E.

Ma pauvre Enfant, on ne sçauroit vous le cacher. Votre Pere le Négociant est de cette Nation-là. Voilà pourquoi Adrien ne faisoit que barguigner là-dessus sans rien éclaircir.

B A B E T.

Ah ! Que dites-vous, Monsieur ?... du Bois... je suis perdue ... j'étouffe.

(Elle se jette dans les bras de du Bois.)

58 *L E S C A Q U E T S ,*
 D U B O I S .

Babet, ma chere Amie, reprenez vos sens. Je suis à plaindre autant que vous. Mon cœur ne perdra jamais les sentimens que vous lui avez inspirés. Une autre n'aura jamais mon amour ; & dans mon malheur, ne penser qu'à vous, sentir sans cesse que je vous adore, sera la seule consolation à laquelle mon cœur pourra se livrer.

B A B E T.

Du Bois, vous ne doutez pas de ma tendresse. Je vous la conserverai toute ma vie. Je vois bien que je ne puis plus espérer d'être votre Femme ; mais vous serez toujours l'Epoux de mon cœur. Jamais aucun homme n'aura de droits sur mes sentimens ; & j'irai m'enfermer quelque part, où je ne pourrai plus voir personne.

M. B E L H O M M E

On ne vous y recevra peut-être pas.

D U B O I S.

J'apperçois Adrien.

M. B E L H O M M E.

Tout juste. Votre Pere est avec lui : tenez, le voilà. B A B E T, *en s'enfuyant.*

Ah ! Je ne puis le regarder sans frémir.

S C E N E V I I .

Mr. R E N A U D , A D R I E N ,
M E N E C H E M , D U B O I S ,

Mr. B E L H O M M E .

A D R I E N .

BA B E T, Babet ! où allez-vous donc ? Elle ne m'écoute pas, elle sort en courant ; il semble qu'on lui ait fait peur.

COMÉDIE.

59

M. BELHOMME.

Mais il y a des visages auxquels on ne se fait pas tout d'un coup.

M. RENAUD.

Craindrait-elle de me voir ? Seroit-elle informée des faux rapports qu'on m'avoit faits d'elle.

DUBOIS.

Hélas ! Monsieur, elle est informée de la vérité. De la manière dont elle a été élevée, après avoir vécu dans une parfaite confiance ; ces évènements-là sont trop frappans pour qu'on les supporte avec tranquillité. (*S'adressant au Juif.*) Ne prenez point cela en mauvaise part, Monsieur ; mon dessein n'est pas de vous offenser.

MENECHME.

Offenser pour moi Monsieur ; je n'ai rien parlé.

ADRIEN.

Non vraiment. C'est, à ce que j'en crois, Marotte qui a tenu tous ces discours-là. Mais je lui apprendrai bien à se taire.

M. BELHOMME.

Mais, dès que cela est vrai, Marotte n'a pas eu tort de nous le dire : & nous ne sommes pas blâmables d'en avoir prévenu la petite fille. Il falloit bien, tôt ou tard, qu'elle apprît qui étoit son Père ; & cela n'est pas fort régulant.

M. RENAUD.

Je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous, Monsieur. Mais je ne vois pas quel malheur ce seroit pour elle d'être déclarée ma fille.

M. BELHOMME.

Est-ce que vous êtes de ces gens-là aussi vous ?

M. RENAUD.

Que voulez-vous dire ?

60 *LES CAQUETS,*

M. BELHOMME.

Marotte nous a assuré qu'elle avoit vu ce Pere qu'on cherche par-tout, qu'elle lui avoit parlé, & que c'étoit-là lui.

M. RENAUD.

Je ne puis la condamner. Si elle l'a dit, j'y ai donné lieu. Mais désabusez-vous, Monsieur, celle qu'Adrien a élevée jusqu'ici comme sa fille; est en effet la mienne; & elle n'aura point à rougir de retrouver en moi son Pere.

ADRIEN.

Monsieur Renaud que voilà est le Négociant, dont je vous parlois.

DU BOIS.

Vous, Monsieur? Ah! que je suis content! *Il sort.*

ADRIEN.

Où va-t-il donc?

M. BELHOMME.

Il va consoler Baber. Cela est bien naturel.

SCENE VIII.

MAROTTE, CATHERINE,
ANGÉLIQUE, Mr. RENAUD,
Mr. BELHOMME, ADRIEN.

MAROTTE.

VLA tout le monde rassemblé, ça me fait plaisir. Hé bien? avez-vous vu votre fille? N'êtes-vous pas bien aise d'avoir une jolie enfant comme ça? ADRIEN.

Taisez-vous, mauvaise langue. Mais voyez comme elle prend plaisir à la méchanceté!

COMÉDIE.

61

CATHERINE.

Mais où est donc la méchanceté? Parce qu'elle félicite ce Monsieur: c'est sa fille, au bout du compte.

ANGÉLIQUE.

Finissez donc, Mesdames: cela n'est pas bien. Pour moi je suis touchée du malheur de la pauvre Babet, & je la plains comme si c'étoit ma sœur.

SCENE IX, & dernière.

Les Acteurs précédens, DU BOIS,
BABET.

DU BOIS.

VENEZ, venez, ma chere amie; ne craignez rien. Embrassez votre Pere.

BABET, *tremblante*.

Lequel est-ce?

DU BOIS.

Le voici.

M. RENAUD.

Oui, ma chere fille. J'ai enfin le plaisir de te serrer dans mes bras. Qu'elle est aimable, & que j'ai de graces à vous rendre de me l'avoir conservés!

ADRIEN.

Oui, voilà ton véritable Pere. C'est à lui que tu dois ta tendresse. Mais songe à celle que j'ai toujours eu pour toi, & conserve-moi ton amitié.

BABET.

La joie m'ôte la force de parler. Que je me croyois malheureuse! C'est donc vous, Mesdames, qui disiez que j'étois la fille d'un je ne sçais qui!

Les discours qu'elles m'avoient tenus sur votre conduite me faisoient rougir d'avouer que j'étois votre Père; & c'est moi qui, dans mon trouble, lui ai dit, que vous apparteniez à mon compagnon de voyage. MAROTTE.

Mais voyez donc ! Monsieur, en arrivant, commence par nous faire des caquets ; eh bien ! est-ce notre faute ?

M. BELHOMME.

Et vous ne les laissez pas tomber ; vous les saisissez à la volée.

BABET.

Allez, je ne vous pardonnerai jamais les chagrins que vous m'avez donnés.

CATHERINE.

Ne vous fâchez pas comme ça, Babet. Allons, ma petite cousine, embrassons-nous, & qu'il ne soit plus question de rien.

BABET.

Je ne suis point votre cousine, Mesdames ; & je ne veux voir de ma vie des femmes de votre caractère. M. BELHOMME.

Vous n'en verrez donc guères.

MAROTTE.

Entends-tu quel ton ça prend déjà ? Quand Mamselle ne sera plus notre cousine ; ne serons-nous pas bien délaissées ! Comme si nous n'en ayions pas d'autres. CATHERINE.

Pardi plus de quatre, & qui la valent bien.

MAROTTE.

Quand il n'y auroit que Fanchonnette ; ça vaut mieux dans son petit doigt, qu'elle dans tout son

COMÉDIE. 63

corps. Viens-t'en, viens-t'en, Catherine ; ces De-
moisillons-là, ça ne nous va pas.

DU BOIS.

Grace au Ciel, nous en voilà débarrassés.

MAROTTE, *revenant*.

Sans rancune, mon beau Monsieur ; je vous ai
parlé de st'habit ; ça viendra à merveille pour la
nôce.

MENECHÉM.

Elle est fort bonne marchand.

ANGÉLIQUE.

Ne me confondez pas avec elles, Mamselle
Babet. Quoique ça tourne contre moi, je vous
assure que je suis charmée de votre bonheur.

M. BELHOMME.

Cette petite Angélique me fait pitié.

M. RENAUD.

Vous avez le cœur bon, Monsieur : je sçais les
offres généreuses que vous aviez faites à ma fille ;
&c. ; quoiqu'elles soient à présent superflues, puis-
que ma fille est assez riche pour faire un établissem-
ent convenable, comptez que j'en conserverai
une reconnoissance éternelle.

M. BELHOMME.

Voilà mon bien qui me rentre ; je suis d'avis de
l'employer. Tenez, Mamselle Angélique ; si vous
voulez m'épouser tout sera pour vous.

ANGÉLIQUE.

Monsieur, vous êtes riche, bon, d'une humeur
agréable : mais vous n'êtes pas Monsieur du Bois.

M. BELHOMME.

Je le deviendrai peut-être : marions-nous tou-
jours.

64 *LES CAQUETS, &c.*

ADRIEN.

Ne songeons plus qu'à la joie ; nous voilà tous contents.

DU BOIS à, *M. Renaud.*

Je ne le suis pas encore , Monsieur ; & mon bonheur dépend de vous.

M. RENAUD.

J'y consens de tout mon cœur. Babet vous aime ; & je détruirois ma propre félicité , si le moment où je trouve ma fille pouvoit être pour elle un sujet de chagrin.

Fin de la Pièce.

APPROBATION.

J'AI lu , par ordre de Monseigneur le Chancelier , *les Caquets* , & je crois qu'on peut en permettre l'impression , ce 7 Février , 1761.

CREBILLON.

LA CENTENAIRE
DE MOLIERE.
COMÉDIE.

DECLASSIFIED AT
THE NATIONAL ARCHIVES
ON 01-17-00

LA CENTENAIRE
DE MOLIERE,
COMÉDIE

EN UN ACTE , EN VERS ET EN PROSE ;
Suivie d'un Divertissement relatif à
l'Apothéose de MOLIERE :

PAR M. ^{Jean Baptiste} ARTAUD ;

*Représentée pour la première fois par les
Comédiens François Ordinaires du Roi ,
à Paris , le Jeudi 28 Février 1773.*

ET A VERSAILLES,
Devant SA MAJESTÉ , le Mardi 3 Mars 1773.

Le prix est de 24 sols.



A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques,
au-deffous de la Fontaine S. Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LXXIII.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

...the ...
...the ...
...the ...

...the ...

...the ...

...the ...

...the ...

...the ...

...the ...

...the ...

...the ...

...the ...

...the ...

...the ...

...the ...

...the ...

...the ...

...the ...

...the ...

...the ...

...the ...

ÉPI TRE
DÉDICATOIRE.
A MONSEIGNEUR

EMMANUEL-FÉLICITÉ DE DURFORT
DURAS, Duc de DURAS, Pair de
France, Prince de Bournonville, Che-
valier des Ordres du Roi, & de la
Toison d'Or, Lieutenant-Général des
Armées de Sa Majesté, Premier Gen-
tilhomme de la Chambre, Gouver-
neur, pour le Roi, du Comté de Bour-
gogne, Gouverneur Particulier des
Ville & Citadelle de Besançon, &c.

MONSEIGNEUR,

*En me permettant de vous
offrir ce léger hommage, vous*

vj ÉPITRE DÉDICATOIRE.

Hasardiez beaucoup, si je n'avois
ſçu combien vous haïſſez la louange,
Et que l'Hiſtoire ne prend jamais
ſes matériaux dans les Epîtres
Dédicatoires. Il faut donc que je
me borne à vous préſenter ici les
aſſurances de mon reſpectueux atta-
chement, Et de ma reconnoiſſance,
ſans en détailler les motifs. Par-
tout où vous êtes connu, ces ſentimens
ne peuvent manquer de me faire
un honneur infini.

Je ſuis avec reſpect,

MONSIEUR,

VOTRE Très-humble, & très-
obéiſſant Serviteur, ARTAUD.

**PERSONNAGES.**

THALIE.	<i>Mde. Bellecour.</i>
MOMUS.	<i>M. Dugazon.</i>
SOSIE.	<i>M. Prévile.</i>
LÉLIE ou L'ÉTOURDI.	<i>M. Molé.</i>
TARTUFFE.	<i>M. Augé.</i>
HARPAGON.	<i>M. Des Effarts.</i>
TRISSOTIN.	<i>M. Dauberval.</i>
ALCESTE.	<i>M. Bellecour.</i>
M. JOURDAIN.	<i>M. Feulie.</i>
GEORGE DANDIN.	<i>M. Bouret.</i>
ANGÉLIQUE, sa femme.	<i>Mlle. Hus.</i>
CLITANDRE, son Amant.	<i>M. Monvel.</i>
Mde. PERNELLE.	<i>Mme. Drouin.</i>
CLAUDINE.	<i>Mlle. Fannier.</i>

viii] **PERSONNAGES.**

M. LE KAIN.

M. BRIZARD.

Mlle. DUMESNIL.

Mde. VESTRIS.

Mlle. ST. - VAL.

Mlle. ST. - VAL, la jeune.

Mlle. RAUCOURT;

Et les autres Personnages des Pièces de Molière.





LA CENTENAIRE

DE MOLIERE.

COMÉDIE.



SCENE PREMIERE.

THALIE, *déguisée en nuit* ; MOMUS,
en Médecin.

MOMUS.

DE mon déguisement, que dites-vous, Thalie ?

THALIE.

Et vous du mien, Momus, que pensez-vous ?

MOMUS.

Qu'on dira que nous sommes foux,
De voyager ainsi de compagnie.
Vous en Nuit !

A

LA CENTENAIRE,

THALIE, *riant.*

Vous en Médecin !

Non , de cette plaisanterie ,
D'honneur je ne vois pas le fin.

MOMUS.

Que voulez-vous ? Chacun a sa méthode ;
Moi , pour tromper le genre humain ,
Je crois que cet habit sera toujours de mode.

THALIE.

Eh ! non , Je l'en ai corrigé.

MOMUS , *en confidence.*

Vous n'avez corrigé personne ,
C'est un avis que je vous donne ;
Et si quelque chose est changé ,
Ce n'est pas l'humaine folie ;
Mais vous , par exemple , Thalie ,
Est-ce un habit de goût que ce déguisement ?

THALIE.

Comme le vôtre , assurément.

MOMUS.

Avec tout cela , je parie
Qu'on vous devinera plus aisément que moi.

THALIE

Voudrez-vous bien me dire à quoi ?

MOMUS , *avec humeur.*

Non , non ; il ne faut pas nous moquer l'un de l'autre.
Sur la diversité des goûts ,
Des Dieux & des Auteurs , tant de fots sont jaloux

COMÉDIE. 3

Que, si l'on rit du mien, on sifflera le vôtre.

THALIE.

Mon cher Momus, en prenant de l'humour,

Vous gâtez votre caractère ;

Oui, vous devenez raisonneur :

Mon amitié ne peut le taire ;

Et cependant à l'instant nous disions

Moi, vous, & notre ami Molière,

Que, lorsque de la sorte on se met en colere,

On fait croire qu'on a de mauvaises raisons.

MOMUS.

Contre des Dieux tels que nous sommes

La meilleure épigramme a tort,

Et les ridicules des hommes

Sont les seuls de votre ressort.

THALIE.

D'accord. Mais vous m'e faites rire

Avec de semblables propos ;

Et depuis quand le Dieu de la Satyre

Parle-t-il morale & grands mots ?

MOMUS.

Depuis que je suis en voyage.

Ici-bas, à ce qu'on m'a dit,

Pour les bien connoître, il est sage

De se monter au ton des gens chez qui l'on vit.

THALIE.

Vous voilà bien. L'inconséquence

Est toujours de votre côté ;

Car enfin nous sommes en France.

A ij

4 LA CENTENAIRE,

C'est le pays de la gaieté,
Et je ne vois pas, quand j'y pense,
Le mot pour rire à cette gravité.

MOMUS.

Depuis que vous l'avez quitté.

THALIE.

Cent ans ! c'est une bagatelle.

MOMUS.

Oui pour vous, pour une Immortelle ;
Mais aux François, ainsi qu'à la beauté,
Dix ans font quelquefois une perte cruelle.

THALIE.

Vous m'effrayez... Est-ce qu'on ne rit plus ?

MOMUS.

De vous répondre là-dessus
De grace épargnez-moi la peine ;
Ainsi que moi, vous voilà sur la scène.
Voyez ; & supprimons des détails superflus.
Songeons d'abord qu'il faut faire un mystère
De notre venue en ces lieux ;
Que Jupiter, pressé du desir curieux
De sçavoir si toujours Molière
Plait ici bas comme il charme les Dieux,
Nous envoie exprès sur la scène,
Au jour précis des cent ans révolus :
Qu'imaginez-vous là-dessus ?

THALIE.

Je n'imagine rien ; car je suis très-certaine

COMÉDIE.

5

Que du Public jamais il ne fut plus fêté,
Ni par mes Acteurs mieux traité.

MOMUS.

Moi, je soupçonne, en vérité,
Que Jupiter va faire la folie
De l'aggréger à l'immortalité.

THALIE.

N'est elle pas toujours un droit pour le génie?
En seriez-vous jaloux?

MOMUS.

Oui, si parmi les Dieux
Nous connoissons les humaines miseres;
Mais enfin nous venons chercher des caracteres,
Et, pour vous aider de mon mieux,
Je crois que cet habit fera bien à la chose.

THALIE.

Comment donc?

MOMUS.

Je serois surpris
Si par le choix heureux de ma métamorphose
Nous n'attirions pas tout Paris.

THALIE.

Vous croyez donc la charlatanerie
Une chose bien rare?

MOMUS.

Non.

THALIE.

Expliquez-moi donc, je vous prie,

A 17

6 LA CENTENAIRE,

Comment par cet habit vous croyez tout de bon
Faire accourir des gens de toutes les espèces.

MOMUS.

Outre l'habit, je fais répandre des adresses.

THALIE.

Tout le monde en est regorgé.

MOMUS.

J'en conviens : mais point corrigé
Les miennes sont d'ailleurs si subtilement faites,
Que je veux en trois jours tourner toutes les têtes.

Ecoutez. *Consultations*,

Blanc éternel, vrais cosmétiques,

Essences, préparations ;

Secrets inconnus, alchymiques :

Et pour mieux appeller les Grands & les Petits,
J'ai mis un mot divin.

THALIE.

Et ce mot, c'est ?

MOMUS.

Gratis.

On ne me prendra pas, je crois, cet artifice.

THALIE.

Où ! je ne doute plus que tout ne réussisse.

MOMUS.

L'un y viendra par avarice.

THALIE.

Un autre, ce sera par curiosité.

COMÉDIE.

7

MOMUS.

Oui , tout Paris fera des nôtres.

THALIE.

Vous oubliez la nouveauté ;
Dans le pays de la frivolité ,
Ce motif seul vaut tous les autres.

Les avez-vous déjà vos imprimés ?

MOMUS.

Oui ; dedans sont bien exprimés
Cent secrets différens , des cures incurables.
De noms qualifiés , de gens bien introuvables.

THALIE.

N'oubliez pas sur-tout le Pont-Neuf , les Caffés ,
Ni les portes des Promenades.

MOMUS.

Je vous en garantis tous les fots bien coëffés ,
Tant je connois à fond cet art des embuscades.

THALIE.

Comme les Médecins vont en être étonnés !

MOMUS.

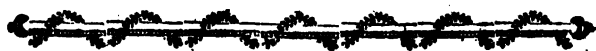
Ils auront tous un pied de nez ;
Je ne tuerai pas mes malades.

(Il sort.)



A in

8 LA CENTENAIRE,



SCENE II.

THALIE, *seule.*

IL est railleur ce Dieu Momus,
Et quelque légère nuance
Aura suffi sans doute à ses yeux prévenus,
Pour m'annoncer qu'on ne rit plus
Dans mon charmant pays de France.
Non, non : j'en crois peu ses discours.
Ah ! si mes chers François, que j'aimerai toujours,
De leurs tristes voisins avoient pris la manie,
Je dois voler à leur secours ;
Et c'est un trait bien digne de Thalie
Que de les rappeler à l'aimable folie,
Qui fut pour eux l'époque des beaux jours.
(*On entend Soffie qui chante.*)
J'entends du bruit ; tâchons de nous contraindre ;
Ce voile-ci va cacher mes efforts :
(*Elle met un voile.*)
Si je vois que l'on m'aime, alors
Il ne fera plus temps de seindre.



COMÉDIE.



SCÈNE III.

THALIE ; SOSIE : *il entre en chantant ,
se Lanterne à la main.*

THALIE.

EH ! te voilà , mèn cher ami Sosie ?

SOSIE.

Qui ? moi , votre ami ! quelque sot !
De cette amitié-là ne croyez pas un mot ;
Et ça pour raison , je vous prie.

THALIE.

Toujours ta brusque répartie . . .

SOSIE , *examinant avec sa lanterne.*

N'êtes-vous pas la Nuit ?

THALIE.

Et quand cela seroit ?

SOSIE.

Certains coups de bâton dont vous fîtes la cause . . .

THALIE.

Ce n'est rien , va.

SOSIE.

Peut-être il me faudroit
Vous dire encor grand merci de la chose.
De me louer de vous , oui , sans doute , j'ai lieu,

10 LA CENTENAIRE,

Que ne me dites-vous aussi , comme Mercure ,
Que les coups de bâton d'un Dieu
Font honneur à qui les endure ?

THALIE.

Je ne dis pas cela ; mais de ce déplaire ,
Dont tu dois tirer peu de gloire ,
Faut-il toujours t'entretenir ?

SOSIE.

Je tâche en vain d'en perdre la mémoire ,
Et ce n'est pas faute de boire
Que j'en garde le souvenir.

THALIE.

Le voilà bien , le cher Sosie ;
Toujours gai , toujours mon ami.

SOSIE.

Quand vous me cageolez ainsi ,
Je le vois , vous avez envie
Que je vous serve en tout ceci.
Je gage de nouveau , pour tromper un mari ,
Que quelqu'ordre secret ici bas vous ramène.

THALIE.

Mais en ce cas quel seroit ton souci ?

SOSIE.

C'est que depuis le temps qu'on vous vit sur la scène ,
Tout est bien changé là-dessus ;
Les maris ne se fâchent plus ,
Et les femmes ont moins de peine.

THALIE.

J'entends ; les mœurs....

COMÉDIE.

II

SOSIE.

Vous m'étonnez.

Je pensois que de ces affaires
Vous ne vous embarrassiez guères ,
Et que vos soins étoient toujours bornés
A présider tout bas aux amoureux mystères.

THALIE.

Si tu me connoissois ! . . .

SOSIE, à part.

Ah ! voici le Roman ,

Femme de qui la vertu cloche
En a toujours un dans la poche
Pour accuser ou duper un amant.

THALIE.

Pour revenir à mon histoire ,
Je suis veuve.

SOSIE.

Depuis long-tems ?

THALIE.

Tu ne me voudras jamais croire ,
Si je te dis que c'est depuis cent ans.

SOSIE.

Va pour cent ans , je vous les passe ;
Mais aussi faites-moi la grace
De ne pas vous appercevoir
Si je m'endors sans vous dire bon soir.

THALIE.

Tu crois donc que je fais un conte ?

12 LA CENTENAIRE,

S O S I E.

Et quand cela seroit , je ne m'en plaindrois pas.
D'un conte , s'il est gai , je fais assez de cas ;

Et je vous avouerai sans honte ,
Que j'aime encor à rire quelquefois ,
Quoique le rire soit bourgeois.
Il faut se mesurer justement à sa toise.

T H A L I E.

A chaque mot , si tu me cherches noise ,
Je ne finirai pas.

S O S I E.

Continuez.

T H A L I E , *lentement.*

L'Époux

Que m'enleva le fort jaloux
Dans le brillant de sa noble carrière....

S O S I E.

Après ?

T H A L I E.

Il s'appellait.

S O S I E.

Eh ! bien , comment ?

T H A L I E.

M O L I E R E.

S O S I E.

Quoi ! Molière ? Que dites-vous ?

T H A L I E.

Rien que de vrai.

COMÉDIE.

13

SOSIE.

Vous êtes donc Thalie ?

THALIE.

Oui.

SOSIE.

Levez ce voile.

THALIE, *ôtant son voile.*

Tiens, vois.

SOSIE.

A cette mine réjouie,
Qui ne reconnoîtroit ?.... Permettez que Sofie
Dans son transport, vous embrasse une fois.

THALIE.

Soit.

SOSIE, *jettant sa lanterne.*

Eh ! ma lanterne. Deux ?

THALIE.

Trois.

SOSIE, *après s'être livré à toute sa joie, laisse tomber
ses bras, & dit en soupirant :*

Oh ! comme c'est touchant, une reconnoissance !
Me voilà prêt à pleurer de plaisir.

THALIE.

Pleurer ! Fi, quelle extravagance !

Toi qui dis que ton seul desir

Est de m'accompagner sans cesse.

SOSIE.

J'aurois grand tort, je le confesse.

14 LA CENTENAIRE,

D'aller pleurnicher près de vous.
Non, des symboles de tristesse
Ne doivent point gâter des passe-tems si doux.

THALIE.

Suis-je encore ton ennemie ?

SOSIE.

Comblé de vos faveurs, ô divine Thalie,
Je n'ai plus d'ennemis ; mais j'aurai des jaloux.

THALIE.

Va, de les désespérer tous,
Momus & moi, nous savons la manière.

SOSIE.

Bon. Cette bonté singulière
Voudrait-elle lever un scrupule que j'ai ?

THALIE.

Parle.

SOSIE.

Sur cet hymen de vous & de Molière.
Si par hasard j'étois interrogé....

THALIE.

Eh bien ! c'étoit un hymen arrangé.

SOSIE.

Où ? Quand ? Comment ? Un curieux s'informe....

THALIE.

Je t'entends. Tu diras que mon contrat en forme
Fut par Apollon rédigé.

SOSIE, étonné.

Là-haut, l'on s'épouse ?

COMÉDIE.

15

THALIE.

Et l'on s'aime.

S O S I E.

C'est la moitié plus qu'à Paris.

Passé encor pour des favoris.

Mais je n'en reviens pas, quand vous dites vous-même

Que les Muses ont des maris.

THALIE.

Melpomène est au *quatrième*.

S O S I E.

Bon. Me voilà bien éclairci ;

Et je n'ai plus d'autre souci

Que d'être occupé de vous plaire.

A présent de ce qu'il faut faire,

Instruisez-moi donc.

THALIE.

Le voici.

Premièrement que ma venue ici

Pour tout autre soit un mystère.

S O S I E.

Soit.

THALIE.

Jupiter, lassé de s'ennuyer,

Avec Momus, qui me sert d'Ecuyer,

M'a commandé de venir sur la terre,

Et de lui rapporter au séjour du Tonnerre,

Quelques travers nouveaux qui puissent l'égayer.

S O S I E.

Vous pourriez avoir de la peine.

16 LA CENTENAIRE,

On a bien appauvri la scène.

THALIE.

Que m'imposez-vous de bons yeux.

SOSIE.

Aussi bons que jolis. Tant mieux.

Paste ! où prend mon esprit toute sa gentillesse.

THALIE.

Songe ensuite qu'il faut que je passe pour Nièce
De Momus : nous venons ensemble exprès céans ,
Pour tâcher de saisir un nouveau caractère.

SOSIE.

C'est prendre assez mal votre tems ,
Et ce ne sera pas une petite affaire.

THALIE.

Comment ?

SOSIE.

C'est qu'il paroît que la plupart des gens
Ont donné dans le goût fantasque ,
De n'avoir , pour eux tous , qu'un masque ;
Et qui les reconnoît a des yeux bien perçans.

THALIE.

Pour qu'ils se montrent sans contrainte ,
D'un habit de Docteur Momus s'est revêtu.
Se douteront-ils de la feinte ?
Là , dis-le-moi , qu'en penses-tu ?

SOSIE.

S'il faut parler avec franchise ,
Moi j'imagine qu'un projet

Fondé

COMÉDIE.

17

Fondé sur l'humaine sottise ,
Manque rarement son effet.

THALIE.

Çà , tu peux nous servir.

SOSIE.

Eh ! de quelle manière
Puis-je mériter vos faveurs ?

THALIE.

Aux gens qui nous viendront en faisant les honneurs.

SOSIE.

Et s'il se présentoit des sujets de Moliere ?

THALIE.

Tu railles , ils sont morts.

SOSIE.

Eux , morts ? Oh ! par ma foi ,
Ils se portent tous mieux que moi ,
Et je crois qu'ils feront douze fois ma carrière.

THALIE.

De ton zèle empressé je connois tout le prix ;
Compte sur ma reconnoissance.

SOSIE.

Vous avez bien raison de chérir les Petits ;
Et des Petits la bienveillance
Vaut , en plus d'une occasion ,
Cette vaine protection
Dont un Grand fait la récompense ,
Et du Sot qui le sert avec affection ,
Et du vil Flatteur qui l'encense.

187 LA CENTENAIRE,

THALIE, à part.

Tant de bon-sens dans un Valet !

(*A Sosie.*)

On a frappé ; va voir qui c'est.

(*Restée seule.*)

Nous en allons avoir de toutes les espèces.

Et je jouerois d'un malheur peu commun,

Si dans la quantité je n'en attrapois un.

Oh ! ma foi, vive les adresses !

(*A Sosie, qui revient.*)

Eh bien ?

SOSIE.

C'est un beau cavalier.

THALIE.

Et son nom ?

SOSIE.

C'est Monsieur Lélie.

THALIE.

Il n'a pas changé de métier :

A la plus nouvelle folie

Un étourdi court toujours le premier.

(*Sosie sort.*)



SCÈNE IV.

LÉLIE, THALIE.

LÉLIE, *entrant avec empressement.*

AH! que le ciel m'oblige, en offrant à ma vue
Les célestes attraits dont vous êtes pourvue.
Madame, un Charlatan qui me fait accourir,
Du mal que font vos yeux sçait-il aussi guérir?
Oh! qu'il le sçache ou non, qu'il garde sa recette.
Que mon bonheur est grand! que ma joie est complète!
Et pouvois-je espérer de trouver en ces lieux,
Au lieu d'un ignorant, cette grâce & ces yeux?

THALIE.

Ils sont bien obscurcis par ma douleur extrême.

LÉLIE.

Je vous consolerais, puisqu'enfin je vous aime,
Et que me voilà prêt à finir vos malheurs.

THALIE.

Vous savez donc, Monsieur, le sujet de mes pleurs?

LÉLIE.

Et qu'en est-il besoin! pour l'imaginative,
Croyez que je ne cède à personne qui vive:
Si j'avois un valet que je regrette encor,
Mascarille; il valoit, ma foi, son pesant d'or.

B ij

20 LA CENTENAIRE,

THALIE.

Que m'importe un valet, à moi ?

LÉLIE.

Quand je le sice,
C'est qu'il convient toujours d'honorer le mérite.

THALIE.

Il étoit donc bien grand, ce mérite ?

LÉLIE.

Au besoin,
D'imaginer pour moi je lui laissois le soin.

THALIE.

Ainsi de ma douleur il auroit su la cause ?

LÉLIE.

Mieux que vous : & tenez, quand tout seul je suppose
Votre cœur en secret par l'amour lutiné,
Avouez franchement, n'ai-je pas deviné ?

THALIE.

De l'art d'imaginer donnez une autre preuve.

LÉLIE.

Pourquoi donc, s'il vous plaît, Madame ?

THALIE.

Je suis veuve.

LÉLIE.

Bon ! pour mieux me cacher le sujet de vos pleurs,
Faut-il vous aviser du moindre des malheurs ?

THALIE.

Monsieur, encor un coup je suis veuve, vous dis-je.

COMÉDIE.

21

L É L I E.

Tant mieux : votre douleur en tient plus du prodige.

T H A L I E.

Vous vous doutez assez que depuis ce trépas,
Et faite comme on est, ayant quelques appas....

L É L I E, *interrompant.*

J'entends. Pour adoucir les horreurs du veuvage,
Vous n'avez pas voulu déroger à l'usage
Des amans.

T H A L I E.

Un JOUEUR & puis un GLORIEUX
Fixerent, j'en conviens, & mon cœur & mes yeux :
Mais d'un dernier, sur-tout, mon ame est enivrée.

L É L I E.

Et c'est?...

T H A L I E.

Il est connu.

L É L I E.

Son nom?

T H A L I E.

DE L'EMPIRÉE.

J'en eus d'autres encor, j'aime à le publier.

L É L I E.

N'importe : me voilà pour les faire oublier.

T H A L I E.

Qui? vous, Monsieur?

L É L I E.

Oui, moi : moi, vous dis-je, Madame.

B iii

LA GENTENAIRE,

Vous n'imaginez pas tout l'excès de ma flâme ;
Et mon cœur est capable, en son transport jaloux ,
De vous aimer toujours , fusse-je votre époux.
Oui , je jure.....



SCENE V.

SOSIE, LÉLIE, THALIE.

SOSIE, à Lélie..

EH! doit-on jurer de telle sorte ,
Monfieur? Là , là , calmez l'ardeur qui vous transporte.

LÉLIE.

Ce maraud-là me tient des propos bien hardis.

(*A Sofie.*)

Sais-tu que , si j'étois un de ces étourdis
Capables de manquer à ce qu'on doit aux Belles ,
Un bâton sur ton dos m'en diroit des nouvelles.

SOSIE , avec ironie.

Bon ! vous n'avez pas l'air de ces étourdis-là.

LÉLIE.

Je n'en ai pas l'air ,

SOSIE , de même.

Non.

LÉLIE : *il le bat.*

Tu vas voir.

COMÉDIE.

23

S O S I E.

Ah ! ah ! ah !

Au secours , au secours , voisins , je vous en prie.

L É L I E.

Comment ! bourreau , tu fais des cris !

S O S I E.

De mille coups tu me meurtris ,

Et tu ne veux pas que je crie ?

L É L I E.

Madame , pardonnez.

T H A L I E.

Quoi ! votre étourderie...

Sortez d'ici , Monsieur.

L É L I E.

Il y va de ma vie.

Cruelle ! à vos genoux...

S O S I E.

Madame , tenez bon.

T H A L I E.

Mon Oncle , qui paroît , va me faire raison

De votre extravagance & de votre furie.

L É L I E.

Il faudra pardonner un peu d'étourderie

A ce cœur pour vos yeux si fortement épris.



Riv

24 LA CENTENAIRE,



S C E N E V I.

MOMUS, THALIE, LÉLIE, SOSIF

MOMUS, *en entrant.*

N'AI-JE pas entendu des cris ?

THALIE, *à Momus.*

Ah ! mon Oncle !

L É L I E.

Ah ! Monsieur, cette charmante Nièce
Peut vous dire l'ardeur qui pour elle me presse ;
Et je dois ajouter qu'il nous seroit bien doux
D'obtenir votre aveu pour devenir époux.

T H A L I E.

Avant de s'épouser, il faut bien se connoître.

M O M U S.

On se marieroit peu.

L É L I E.

Dès qu'on m'a vu paroître,

Je suis connu.

T H A L I E.

Tant pis. Soyez sûr qu'en ce cas
C'est plutôt un bonheur de ne vous avoir pas.

L É L I E.

Oh ! puisque vous osez en venir aux injures
Je conterai par-tout toutes vos aventures ;

COMÉDIE.

25

Je connois un Poëte , il vous chanfonnera.

MOMUS.

Chanfons !

L É L I E , à *Momus*.

Vous....

MOMUS.

Je m'en moque.

L É L I E.

Eh bien ! on le saura.

Et je vous couvrirai si bien de ridicule ,
Que vous ne vendrez pas une seule pilule ,
Pas un petit paquet.

(*Il sort brusquement.*)



SCENE VII.

MOMUS, SOSIE, THALIE.

MOMUS, à *Lélie qui sort*.

J E ris de vos raifons ;

Quoi que vous difiez peu , peu m'importe.

(*A Sofie , qui fuit Lélie.*)

Toi , que vas-tu chercher à cette porte ?

S O S I E.

Voir s'il prend le chemin des petites maifons.

M O M U S.

Vit-on jamais pareille étourderie ?

T H A L I E.

Vous n'avez pas tout vu. Demandez à Sofie ;

26 LA CENTENAIRE,

Comme il en est très-fidèle témoin ,
Mieux que personne il pourra vous le dire.

SOSIE, *revenant de la porte, où il a paru parler à
quelqu'un.*

Si vous avez sujet de rire ,
Je ne dois pas avoir le même soin.

(*A Momus.*)

Monfieur , à cette porte un homme
Qui n'a pas voulu qu'on le nomme ,
Dit en secret avoir affaire à vous.
Il est vêtu de noir & parle d'un ton doux.

M O M U S.

Son nom.

S O S I E.

Je vous ai dit qu'il ne veut pas le dire.

M O M U S.

Fais entrer.

T H A L I E.

Moi , je me retire
Pour vous le laisser recevoir.

(*Elle sort.*)



S C E N E V I I I.

S O S I E , M O M U S.

S O S I E.

ET vous consentez à le voir
Tête-à-tête ?

M O M U S.

Oui.

COMÉDIE.

27

SOSIE.

Mais c'est une folie.

MOMUS.

Je ris de ta poltronnerie.

SOSIE.

D'accord , je suis poltron ; on en vit plus long-temps.

Vous autres Dieux , vous êtes gais , contens ;

Vous ne mourez jamais de votre vie ;

Mais aux pauvres humains il ne faut rien qu'un coup.

MOMUS.

Fais-le toujours venir.

SOSIE.

Vous hazardez beaucoup.

(Il fait signe à Tartuffe d'entrer.)



SCÈNE IX.

TARTUFFE , MOMUS , SOSIE.

TARTUFFE.

QUE le Ciel à jamais par sa toute bonté
Et de l'ame & du corps vous donne la santé.
Monsieur ; le bien de vous que par-tout on publie...

MOMUS.

Arrivé d'aujourd'hui...

TARTUFFE.

Permettez , je vous prie :

Il est juste , & je crois tout ce qu'on dit de vous :

Je ne suis , grace au Ciel , envieux ni jaloux ;

Mais j'ai vu si souvent les horreurs de l'envie

28 LA CENTENAIRE.

Empoisonner les jours d'une innocente vie,
Que j'ai cru vous devoir ce secret entretien,
Où mon zèle empressé va ne vous cacher rien.

M O M U S.

Parlez, Monsieur.

T A R T U F F E.

Mon cœur de douleur se déchire,
Quand je vois les méchans aggrandir leur empire.

M O M U S, à part.

(*A Tartuffe.*)

Je te connois. Où tend ce discours ?

T A R T U F F E.

Le voici ;

Et vous en allez être à l'instant éclairci.
On dit (mais je crois peu ce propos condamnable)
Que vous avez chez vous un objet jeune, aimable ;
Que sa beauté fragile, appelant tous les cœurs,
Peut malheureusement décréditer vos mœurs.
Et mon zèle....

M O M U S.

Je fais ce qu'il convient d'en croire :
Mais pensez-vous qu'on puisse avoir l'âme assez noire ?..

T A R T U F F E, avec vivacité.

Oui, Monsieur. Arrivé depuis fort peu de tems,
Vous n'imaginez pas la malice des gens ;
Et combien la vertu jadis si respectée,
Est par-tout aujourd'hui bassément insultée,
Sur vous, qu'autant que moi, je crois homme de bien,
Je ne répondrais pas qu'on ne répandît rien,
Etant amis tous deux. La vertu réunie,
Avec plus de succès, fera taire l'envie :
Je suis connu.

COMÉDIE.

29

MOMUS.

Sans doute.

TARTUFFE.

Et mon zèle discret

Peut, dans votre maison, faire un très-bon effet.

MOMUS, à part.

Le Caffard !

TARTUFFE.

En voyant votre charmante Nièce,

Mes avis paternels guideroient sa jeunesse,

Et je la sauverois peut-être d'un écueil.

MOMUS.

Peut-être, est trop modeste.

TARTUFFE.

Oh ! je hais tant l'orgueil !

MOMUS.

Fort bien ; mais je craindrois qu'on ne dît qu'une flâme,
En secret....

TARTUFFE, avec un mouvement d'horreur.

Moi, Monsieur, j'aimerois une femme !

Vous m'objectez en vain ce motif de refus ;

On fait bien que j'ai fait mes preuves là-dessus.

MOMUS, à part.

Je vais, pour le punir, l'envoyer chez Thalie.

(A Tartuffe.)

Je me rends. Oui, je vois que toute votre envie

Est de contribuer à mon contentement ;

Et vous pouvez passer dans son appartement.

(Tartuffe entre chez Thalie.)



SCENE IX.
SOSIE, MOMUS.

SOSIE, *se rapprochant.*

QU'EN dites-vous, Seigneur ? parle-t-il avec force ?
Voilà l'homme de bien.

MOMUS.

Ce n'en est que l'écorce.
Jusqu'à quand verra-t-on l'homme simple & les sots
Trompés indignement par l'abus des grands mots ?

SOSIE.

Avez-vous sçu son nom ?

MOMUS.

Tartuffe.

SOSIE.

De Moliere ?

A sa tournure singuliere,
Je l'aurois pris, ma foi, pour un homme de bien :
Sur la mine jamais je ne croirai plus rien.





SCENE XI.

Madame PERNELLE, PHILIPOTTE,
MOMUS, SOSIE.

Madame PERNELLE.

ALLONS, Philipotte, allons.

(A Momus.)

Faites-vous votre compte
Que j'attendrai long-tems? N'est-ce pas une honte,
A vous, le beau Docteur, qu'on ne trouve chez vous
Que des impertinens, des fripons & des fous?

MOMUS.

Pourquoi donc y venir?

Madame PERNELLE.

Pourquoi? Mort de ma vie!
Évitez, croyez-moi, de me mettre en furie.
Et si Tartuffe ici n'avoit porté ses pas,
Soyez sûr que chez vous vous ne me verriez pas.

SOSIE.

Mais vous en voulez donc beaucoup à ce pauvre homme?

MOMUS.

Moliere a corrigé....

Madame PERNELLE.

Je veux que l'on m'affomme,
Si lui ni ses pareils se tiennent pour battus;
Car j'en vois tous les jours, & je crois même plus.
Mais enfin ce marouffe est ici.

32 LA CENTENAIRE,

MOMUS.

Non, Madame;

Il n'a fait que passer.

Madame PERNELLE.

Où donc ?

MOMUS.

Chez une femme.

Madame PERNELLE.

Ah ! que je crains pour elle !

MOMUS.

Oh ! moi je ne crains rien.

Madame PERNELLE.

Vous êtes donc très-sûr qu'elle est femme de bien ?

MOMUS.

Oh !

Madame PERNELLE.

Malgré tout cela, j'ai quelque inquiétude.

Une femme de bien peut n'être qu'une prude ;

Et je vais vous conter le fait qui m'engagea

A penser de la sorte.

(Voyant rire Momus & Sosie.)

Oui, ricaniez déjà.

Cherchez ailleurs vos fous qui vous donnent à rire,

Ce n'est pas moi, toujours ; adieu, je me retire.

Vous apprendrez bientôt, Messieurs les Charlatans,

Avant d'en rire, au moins, à connoître vos gens.

(A Philipotte.)

Allons, vous ; vous rêvez & bayez aux corneilles.

Jour de Dieu ! je sçaurai vous frotter les oreilles.

Marchons, gaupe, marchons.

(Elle sort.)

SCENE



SCÈNE XII.

SOSIE, MOMUS.

SOSIE.

C'EST pire qu'un Démon
Cette dame Pernelle.

MOMUS.

Elle a souvent raison.
Mais s'il ne vient jamais que des gens de Molière,
A Jupiter qui veut un nouveau caractère,
Que dire ?

SOSIE.

Que les gens de bon-sens l'ont d'avis
Qu'on ne doit point changer , quand on craint d'être pis.



SCÈNE XIII.

HARPAGON, MOMUS, SOSIE.

HARPAGON.

ON lit dans votre adresse, Monsieur, que vous guérissiez
gratis ; & s'il n'y a point de friponnerie (comme il s'en
rencontre toujours dans ces sortes d'écrits) il est tout
naturel que vous me voyiez chez vous.

C

34 LA CENTENAIRE,

MOMUS.

Il convient d'abord de savoir quel est le genre de votre maladie ?

HARPAGON.

Eh ! ne le devinez-vous pas à mon air ?

MOMUS.

Non..... à moins que ce ne soit la goutte.

HARPAGON.

Vous moquez-vous ? Ai-je l'air d'un homme assez riche pour cette maladie-là ?

MOMUS.

Le poumon ?

HARPAGON.

Non.

MOMUS.

L'estomach ?

HARPAGON.

Non.

SOSIE.

Vous vertez que ce sera la tête.

HARPAGON.

A l'autre ! Non.

MOMUS.

M'y voilà. Le cœur ?

HARPAGON.

Non, non, non. De par tous les Diables, c'est dépenser bien du tems à se ruiner en questions.

COMÉDIE.

31

MOMUS.

Donnez-nous donc vous-même l'exemple de l'économie.

HARPAGON.

En deux mots le voici: C'est un appétit dévorant.
Tout est fort cher à présent ; je me ruine pour vivre, &c
cela altère ma santé.

MOMUS.

S'il ne faisoit pas aussi cher mourir , je vous conseillerois, moi....

HARPAGON.

Et je ne le fais que trop. On n'a pas la moindre petite ressource ; mais enfin , voyons toujours de vos remèdes ; ils feront ce qu'ils pourront.

MOMUS.

Vous prendrez....

HARPAGON, *tendant son chapeau.*

Tenez , mettez là-dedans.

MOMUS.

De quoi ?

HARPAGON.

De vos drogues.

SOSIE, *à part.*

Il les iroit vendre.

MOMUS.

De mes drogues ? Je n'en donne point.

HARPAGON.

Et que diable donnez-vous donc ?

C ij

16 LA CENTENAIRE,

MOMUS.

Des conseils.

HARPAGON.

Des conseils ? C'est-à-dire , des paroles ; mais voyez donc la belle merveille de donner des paroles *gratis* !

SOSIE.

Monfieur , Monfieur , ne vous moquez pas tant ; il y a bien des gens qui les vendent.

MOMUS.

Eh ! tenez , voilà Monfieur Triffotin qui vous en dira des nouvelles.



SCENE XIV.

TRISSOTIN , & les Acteurs précédens.

TRISSOTIN.

Qui de vous trois , Messieurs , est Médecin ?

HARPAGON.

est pas moi toujours.

SOSIE.

Ni moi non plus.

TRISSOTIN.

Enfin,

(*A Momus.*)

Ce sera donc Monfieur. Sachez que ma présente

COMÉDIE. 37

Peut ramener chez vous une heureuse abondance.

HARPAGON, *à part.*

Prenons-lui sa recette.

TRISSOTIN.

Et ma prose & mes vers,
Font un bruit assez grand.

MOMUS.

Où ?

TRISSOTIN.

Dans tout l'univers,

HARPAGON.

(*A part.*) (*A Momus.*)

Quel fou ! Quand un conseil me sera nécessaire ,

Monsieur , je viendrai vous revoir.

Je vois bien que chez vous je n'ai plus rien à faire ,

Et je vous prête le bon soir.

(*Il regarde Trissotin en haussant les épaules , & fort.*)



SCÈNE XV.

TRISSOTIN , SOSIE , MOMUS.

TRISSOTIN, *en ricanant.*

D'HONNEUR, je crois que c'est l'Avare de Molière ;
O le plaisant original !

38 LA CENTENAIRE,

SOSIE, à *Trissotin*.

Vous l'avez deviné ? Ce n'est pas voir trop mal ,
Et vous ne lui ressemblez guere.

TRISSOTIN.

A son propos qui ne le connoîtroit ?

SOSIE, à *Momus*.

Mais revenons au bruit dont Monsieur nous parloit.

TRISSOTIN, à *Momus*.

On lit avec fureur mon recueil d'Épigrammes
Contre les Beaux-esprits , les savans & les femmes.
L'avez-vous lu, Monsieur ?

M O M U S.

Qui ? moi ?

TRISSOTIN.

Vous.

M O M U S.

Point du tout.

TRISSOTIN.

Tant pis pour vous. Jamais la justesse & le goût
N'ont d'un si grand éclat brillé dans la critique ,
Et tout homme occupé de la chose publique ,
Poète , Médecin , Artiste , Bel-esprit ,
Ne peut être estimé qu'autant que je l'ai dit.

M O M U S.

Seriez-vous , par hazard , un de ces gens sans titres ,
Qu'on a vu depuis peu s'ériger en arbitres
Du goût & des talens qu'ils ne peuvent avoir ?

COMÉDIE.

39

TRISSOTIN.

Chacun peut , à son gré , s'arroger ce pouvoir.

MOMUS.

Contre cette manie , & folle & singuliere ,
Que vous êtes heureux qu'on n'ait plus de Moliere !
Il vous corrigeroit bien vite à vos dépens.

TRISSOTIN.

Bon ! Moliere & Boileau , propos de vieilles gens !
On fut dupe autrefois de leur verve caustique.
Qu'étoit-ce dans le fond ? Rien que du vieux comique ;
Tous nos honnêtes gens sont blazés là-dessus ,
Et la preuve , tenez , c'est que l'on n'en fait plus.



SCENE XVI.

ALCESTE , & les Auteurs précédens.

SOSIE , annonçant.

MONSIEUR Alceste.

MOMUS *quitte brusquement Trissotin , & va recevoir
Alceste avec beaucoup de respect , & veut le faire asseoir
dans le fauteuil de Moliere.*

Oh ! oh !

ALCESTE.

Point de cérémonie ;

Supprimez-avec moi les façons , je vous prie.

C iv

40 LA CENTENAIRE,
MOMUS.

Je fais trop le respect.....

ALCESTE.

Je veux être debout.

MOMUS, *insistant.*

Monsieur.

SOSIE, *de même.*

Monsieur.

TRISSOTIN.

Laissez chacun vivre à son goût.

SOSIE, *retire le fauteuil.*

Enfin.

ALCESTE, *montrant Trissotin.*

Monsieur, sans doute, est un de vos confrères ?

MOMUS.

A peu de chose près.

TRISSOTIN.

Je hais trop les chimères,

Pour oser tourmenter par des remèdes vains

Les jours infortunés des malheureux humains.

ALCESTE.

Vous les plaignez donc ?

TRISSOTIN.

Moi ?

ALCESTE.

Pour moi, je les déteste.

COMÉDIE.

41

TRISSOTIN.

Oh ! j'en fais bien autant.

ALCESTE.

De leur rage funeste

Je prétends par la fuite au moins me garantir.

Mais de ce monde affreux avant que de sortir ,

J'ai voulu , par mes yeux , faire l'expérience ,

Si je pourrais trouver dans la vaste science

Qu'on voit briller en vous , (à ce que chacun dit ,)

Le moyen de fixer un doute qui m'aigrit.

Dites-moi donc , Messieurs , si mon humeur austère

Vient de tempérament , ou bien de caractère ?

MOMUS.

Monsieur...

ALCESTE.

Vous hésitez , Monsieur ?

TRISSOTIN.

On peut , je crois ,

Expliquer tout cela par de certaines loix.

ALCESTE.

Voyons un peu ces loix.

TRISSOTIN.

En entrant dans le monde ,

Les vices , les travers dont notre espèce abonde

Inspirent la pitié....

ALCESTE.

Dites plutôt , l'horreur.

Des hommes sans vertu , des femmes sans pudeur ,

Des obscurs parvenus l'insolente bassesse ,

41 LA CENTENAIRE,

Des jeunes gens tarés la dégoûtante ivresse ;
De nos femmes de bien l'horrible fausseté ,
De nos frères Auteurs l'auguste vanité ,
Des vices affichés la morgue fastueuse
Rallument dans mon cœur la haine vigoureuse
Qu'à ces excès cruels doit tout homme bien né.

TRISSOTIN.

A penser comme vous je me sens destiné ,
Et la même fureur dans mon âme s'élève ;
Mon cœur la commença , votre tableau l'acheve :
Il est temps que je montre à tous nos Beaux-esprits
Ce que je sens pour eux de haine & de mépris ,
Et joignant le sarcasme au fiel de la satire. . .

ALCESTE.

La satire , Monsieur ? que voulez-vous donc dire !

TRISSOTIN.

Ne craignez rien Monsieur pour vous-même.

ALCESTE.

Et pourquoi ?

TRISSOTIN.

C'est que vous paroissez du même avis que moi.

ALCESTE.

Et cela fût-il vrai , vous auriez la bassesse
D'aller aux yeux de tous encenser ma foiblesse !

TRISSOTIN.

Nous savons là-dessus ce qui nous est permis ;
Nul ne doit être honnête , hors nous & nos amis.

ALCESTE.

Et vous osez prétendre à l'estime publique ?

COMÉDIE.

43

TRISSOTIN.

Pourquoi non, s'il vous plaît ? sçachez que la critique
Est utile pour moi.

ALCESTE.

Je le vois.

TRISSOTIN.

Et pour l'art.

Il faut se faire ~~un~~ nom, je vous parle sans fard.

ALCESTE.

Quel nom ! Ainsi que vous, je parlerai sans feinte.
Recueillir les mépris en répandant la crainte,
N'est pas, à mon avis un fort joli métier ;
Et j'estime bien plus l'honnête Savetier,
Qui, tranquille en un coin sans offenser personne,
Gagne, tout en chantant, le pain que je lui donne,
Que celui dont le cœur, aussi bas que l'esprit,
Ose insulter en lâche au talent dont il vit.

TRISSOTIN, *outré.*

Vous apprendrez bien-tôt...

(*Il sort par la porte qui va chez Thalie.*)



SCENE XVII.

ALCESTE, SOSIE, MOMUS.

ALCESTE.

L'EXÉCRABLE folie !

Voilà, voilà des gens à livrer à Thalie.

44 LA CENTENAIRE.

S O S I E.

On l'y verra.

M O M U S.

Comment, avec si peu d'esprit,
Ce petit homme a-t-il une telle arrogance?

A L C E S T E.

C'est en pesant son importance
Au poids du fatras qu'il écrit.

(Il sort.)

S C E N E XVIII.

M O M U S , S O S I E.

M O M U S.

Quoi donc? Quand nous cherchons un nerveux caractère,

Nous ne verrons ici que des gens de Molière?

S O S I E.

Je vous l'avois bien dit.

M O M U S.

Dois-je écouter un fat?

S O S I E.

Tous les discours sont des sottises,

Venant d'un homme sans éclat:

Ce seroient paroles exquisés,

Si c'étoit un Grand qui parlât.

Voilà encore des femmes: je voudrois, pour beaucoup, qu'elles fussent aussi de Molière.



SCÈNE XIX.

ANGÉLIQUE, CLAUDINE,
CLITANDRE, MOMUS, SOSIE.

ANGÉLIQUE, à *Claudine*.

RESTEZ à cette porte, petite fille, & si par malheur vous voyez arriver mon bourgeois de Mari, M. George Dandin, vous nous avertirez; entendez-vous?

CLAUDINE.

Cela suffit, Madame; faudra-t-il lui dire que vous êtes venue avec Monsieur?

ANGÉLIQUE.

Eh! non, petite sotte.

CLITANDRE, à *Angélique*.

Voilà, Madame, le fameux Médecin dont on a tant parlé ce matin chez M. le Baron de Sotenville, Monsieur votre père.

ANGÉLIQUE, à *Momus*.

Monsieur, parmi les secrets merveilleux que vous avez apportés des Pays Étrangers, je désirerois bien qu'il y eût une recette contre les migraines de l'espèce de la mienne; votre fortune seroit faite. Ensuite des vapeurs dont j'ai été dévorée, il m'en est resté une qui revient régulièrement tous les jours à la même heure.

46 LA CENTENAIRE,

MOMUS.

Et quelle est cette heure-là ?

ANGÉLIQUE.

Dans ce tems-ci, environ six heures du soir.

MOMUS.

Et vous n' imaginez point de cause étrangère à laquelle vous puissiez attribuer le retour de cette migraine.

CLITANDRE.

Madame ne voit ordinairement à cette heure-là que son mari, qui revient de ses courses vers la fin du jour, & je crois avoir remarqué que, l'Été, les attaques sont moins longues.

MOMUS, à *Angélique*.

Madame, vous êtes bien-heureuse d'avoir auprès de vous un observateur comme Monsieur, & quand on connoît aussi bien les symptômes d'une maladie, il est aisé de la guérir.

CLITANDRE, à *Angélique*.

Madame, vous entendez ?

ANGÉLIQUE.

A merveille, Monsieur.

CLAUDINE, *accourant*.

Le voilà ! le voilà !

MOMUS.

Qui donc ? qui donc ?

ANGÉLIQUE.

Clitandre ? Mon mari ?

MOMUS, à *part*.

Et la migraine ?



SCENE XX.

GEORGE DANDIN , & les Acteurs
précédens.

GEORGE DANDIN , *en entrant , à sa femme.*

IL fera donc dit, Madame, que vous ne sortirez jamais sans avoir Monsieur avec vous? Est-ce que votre servante Claudine ne suffit pas?

ANGÉLIQUE.

Une femme comme moi, Monsieur, ne sauroit sortir sans avoir quelqu'un qui lui donne la main, & je vous déclare positivement que, tant que vous ne me donnerez pas un Laquais, je prierai Monsieur de m'accompagner, ne fût-ce que pour aller chez M. le Baron de Sotenville.

GEORGE DANDIN.

Voilà bien les impertinences auxquelles je dois m'attendre. Ah! pauvre George Dandin! tu l'as voulu; à qui te plaindre? Tu le fais bien toi, Claudine.

CLAUDINE.

Moi, Monsieur! Je ne fais rien.

GEORGE DANDIN.

Non, Madame: il ne fera pas dit que vous me manquiez toujours de la sorte; je porterai mes plaintes, il faudra en venir à une séparation.

48 LA CENTENAIRE,

MOMUS.

Vous paierez encore ces frais-là, au moins.

GEORGE DANDIN.

Et n'est-ce pas moi qui fais les frais de tout.

ANGÉLIQUE, à son mari.

Vous avez bonne grace de vous plaindre; ce seroit moi qui devrois le faire : moi qui ai été sacrifiée, moi qui pouvois épouser un homme de qualité.



SCENE XXI.

M. JOURDAIN, & les Acteurs précédens.

M. JOURDAIN *entre en chaise à porteur. En entendant les derniers mots de la scène avant de sortir de sa chaise, dont les stores sont baissés, il dit :*

UN homme de qualité ! Qui est-ce qui parle de moi, là ?

(Sortant de sa chaise.)

Eh ! bien, qu'est-ce, mes amis ? voyons, me voilà.

MOMUS.

Oh ! oh ! Eh ! c'est M. Jourdain, en robe de chambre ! En cet équipage, venez-vous du bal ?

JOURDAIN.

Non : je sors de chez Poitevin ; c'est le rendez-vous des gens les plus qualifiés : &c....

MOMUS.

MOMUS.

Et vous n'avez garde de ne pas vous y trouver ?

JOURDAIN.

Vous croyez peut-être que c'est par ton ? point du tout ; & si ce n'étoit pour des raisons de santé

MOMUS.

Vous paroissez pourtant vous porter à merveille.

JOURDAIN.

N'est-ce pas qu'on ne voit guères de gens de qualité se porter aussi bien que moi ?

MOMUS.

Je ne peux pas vous dissimuler que cet embonpoint a l'air un peu bourgeois.

JOURDAIN.

Que je suis malheureux ! Allez , allez , laissez-moi faire , j'y mettrai bon ordre ; en vous comptant , voilà le huitième Médecin que je vois.

SÔSIE, à part.

Quand nous serons à dix , nous ferons une croix.

MOMUS, à Jourdain.

Peste ! vous devez avoir un tempérament de fer.

JOURDAIN.

Ce qu'il y a de plus défolant pour moi , c'est que je n'ai pas même la ressource des chagrins pour maigrir. Ma femme est morte.

MOMUS.

Cette pauvre Madame Jourdain ! Et de quoi ?

D

50 LA CENTENAIRE,

JOURDAIN.

De jalousie : parce que les Maitresses de mes amis de la Cour auxquels je prête quelquefois de l'argent venoient chez moi ; & que je suis un peu aimable , elle s'est allé fourrer dans la tête... Enfin elle est morte , & me voilà veuf.

MOMUS.

Es-tu prêt à vous remariar ?

JOURDAIN.

C'est selon ; je ne dis pas que , si je trouvois une personne d'une certaine façon... Quelle est cette Dame-là ?

MOMUS.

C'est une Dame de qualité avec son mari.

JOURDAIN.

Une Dame de qualité ? Et c'est son mari , ça ?

SOSIE.

Pourquoi vous en moquez ? Est-ce que Monsieur n'en a pas bien la mine , oui ?

JOURDAIN.

Vous allez voir. Madame , que je suis fâché que vous soyez tombée en de si pauvres mains ! Mais , en vérité , c'est un meurtre : j'espère au moins que vous ne faites pas l'honneur à Monsieur de le traiter comme votre mari ?

ANGÉLIQUE.

Hélas ! pardonnez-moi. Malheureusement , j'ai été trop bien élevée pour manquer à mes devoirs.

SOSIE.

Aussi elle le déteste.

COMÉDIE.

SCENE XXII.

Les Acteurs précédens , THALIE,
TARTUFFE, TRISSOTIN.

(Ces deux derniers sont fort empressés au-
tour de Thalie.)

THALIE, à tous deux.

Vous me pressez en vain : ce n'est qu'aux yeux de tous
Que je peux donner à connoître
Les sentimens qu'en moi votre ardeur a fait naître :
Encor je crains. . .

TARTUFFE.

Peut-on craindre de nous ? . .

THALIE.

Oui , je crains qu'un transport jaloux
Dans ce moment ne fasse disparaître
L'amitié qui regne entre vous ;
Car vous êtes amis. . .

MOMUS.

Et très-dignes de l'être.

THALIE.

Avant de m'expliquer , jurez à mes genoux ,
Que l'un de vous , sans haine & sans envie ,
Dans cet instant , par force abandonné ,
D ij

52 LA CENTENAIRE,

Verra son rival fortuné
Triompher avec modestie.

TRISSOTIN.

Oh ! de grand cœur , nous le jurons.

TARTUFFE , *à part.*

Jurons toujours ; ensuite nous verrons.

THALIE.

Quoi ! n'acceptez-vous pas ce que je vous propose ?

TARTUFFE.

La volonté du Ciel soit faite en toute chose.

THALIE , *à Tartuffe.*

Partager sa bouche & son cœur
Entre les vertus & les vices ,
Me paroît un excès d'horreur ,
Dont vous avez trop de complices.

(*Montrant Trissotin.*)

Au moins Monsieur. . .

TRISSOTIN , *interrompant d'un air de satisfaction , &
à part.*

Je le sçavois bien , moi.

THALIE , *reprenant.*

Au moins , Monsieur , d'une feinte inutile
Ne s'est pas imposé la Loi ;
Et le poison que sa plume distille
Est un crime de bonne-foi.

MOMUS.

Les voilà bien payés chacun en leurs especes.

C O M É D I E.

53

S O S I E.

Pour vous guérir de vos foibleſſes,
Cet avis-là vous paroît-il ſuſpect ?

T R I S S O T I N.

J'écrirai...

T A R T U F F E.

Je dirai...

T R I S S O T I N.

Vous apprendrez, ma mie...

T H A L I E.

Tout beau, Meſſieurs; vous manquez de reſpect :
(*Montrant ſon maſque.*)

Sous ces traits connoiſſez Thalie.

T R I S S O T I N.

O Ciel !

T A R T U F F E.

Je ſuis perdu !

M. J O U R D A I N.

Je la trouve jolie,

Malgré ſon petit air tant ſoit peu goguenard ;
Et ces yeux éveillés m'inspirent pour ma part
Certain deſir de faire une folie.

S O S I E.

Votre Marquiſe ſi jolie ,
Convendez-en , Monſieur Jourdain ,
N'avoit pas ce regard malin ,
Ni cette mine réjouie.

M. J O U R D A I N.

Non , ſans doute ; enfin l'on ſait bien

D iiij

54 LA CENTENAIRE.

Qu'une mortelle, ce n'est rien
Auprès de la moindre Déesse,
Fût-elle même & Marquise & Princesse.

M O M U S.

Bravo ! L'ami Jourdain ! c'est parler tout au mieux :
Je ne répondrais pas qu'un jour au rang des Dieux
Avec éclat on ne vous vît paroître.

M. JOURDAIN.

Quoi ! cela ?

M O M U S.

Vous en êtes le maître :

Il ne faut seulement...



SCENE XXIII.

LÉLIE, & les Acteurs précédens.

LÉLIE, *accourant.*

CRAIGNEZ tous le Docteur;
 Il n'est pas Médecin, ce n'est qu'un imposteur:
 Je le fais par la voix commune.

SOSIE.

(*A Lélia.*)

Peste de l'étonnât Monsieur, d'un tour de main,
 Par votre présence importune,
 Vous faites perdre au bon Monsieur Jourdain
 La plus éclatante fortune.

LÉLIE.

J'en suis désespéré, d'honneur;
 Car je n'ai pas cette basse manie
 De nuire avec gaieté de cœur,
 Et j'ai fait une étourderie.

THALIE.

Vous le deviez...

(*A tous les Acteurs.*)

Rendez grace aux bienfaits.
 Que répandit sur vous un immortel génie,
 En vous peignant de ces grands traits

56 LA CENTENAIRE,

Que les fureurs du Temps , ni celles de l'Envie
Ne pourront effacer jamais.

M O M U S.

Vous l'entendez : contre le caractère
Mes remèdes sont sans crédit;
Et, comme la Déesse a dit,
Chacun de vous l'a reçu de son pere :
Il faut s'en plaindre à celui qui vous fit.

L É L I E.

Où le chercher?

THALIE, *montrant la statue de Moliere qui se
découvre.*

Le voilà.

TOUS LES ACTEURS.

C'est Moliere :

Courons embrasser ses genoux.

S O S I E , *aux coulisses.*

Acteurs , Souffleur , Ballets , Messieurs , accourez tous ;
Qu'après cent ans complets , ce vif & pur hommage
A tous les yeux retrace au moins l'image
Des transports de nos cœurs à le revoir chez nous.





SCÈNE XXIV, ET DERNIÈRE.

TOUS les Acteurs de la Comédie , en
habit de Caractère des Pièces de Mo-
lière , sur l'aîle droite du Théâtre , &
tous les Acteurs de la Tragédie en habit
Tragique , sur l'aîle droite.

M. LE KAIN , à la tête de la Tragédie.

DE quel éclat nouveau brille aujourd'hui la Scène !
(A Thalie.)

Ah ! Madame , voyez , en des momens si doux ,
(En montrant les Acteurs & Actrices tragiques.)
Les Enfans les plus chers au cœur de Melpomène ,
Partager leur encens entre Molière & vous.

THALIE , à M. le Kain & aux autres.

Soyez assurés que Thalie
Goûte une douceur infinie
A voir en ce beau jour tous les cœurs réunis.
(En montrant Molière & les piédestaux.)
Je commence une galerie ,
Où les vrais Enfans du génie ,
Après cent ans , rivaux , mais généreux amis ,
De l'immortalité partageront le prix.
Déjà ces piédestaux attendent...

58 LA CENTENAIRE.

M. LE KAIN.

Nous favons ce qu'ils nous demandent,
Et vos vœux seront accomplis.

M. BRIZARD, *en Auguste.*

Le Souverain d'un vaste Empire,
Sous cet habit représenté,
Peut-il en ce beau jour être mieux imité,
Qu'en partageant un si noble délire?
Si des Humains il devint le premier,
Rome & Paris ne sont qu'une même patrie;
Et le plus bel emploi d'un immortel laurier,
Doit être de briller sur le front du génie.

(*Il met sa couronne sur la tête de la statue de Molière.*)

CH Œ U R.

Vivat, vivat, cent fois vivat,
Solus auctor qui tam bene parlat.

M O M U S, à *Thalie.*

Thalie, eh bien! ce nouveau cataclysme,
Que nous devons rapporter à Molière,
Le voyez-vous parmi ces gens?
En faveur de sa Centenaire,
Vous le lui promettez depuis assez long-temps.

T H A L I E.

Eh! ne suffit-il pas, pour s'être un bon Père,
De lui présenter ses Enfants?

(*Le Chœur répète, vivat.*)





MARCHE.

*AIR de la Marche des Apothicaires du Malade
Imaginaire , alternativement avec une Marche
caractéristique pour la Tragédie.*

La Comédie est conduite par Sosie en tête , sa lanterne
à la main.

La Tragédie , par M. le Kain , en habit de Rodrigue
dans le Cid , l'épée à la main.

On va saluer la statue de Moliere deux à deux ; &
quand Thalie & Momus sont auprès de la statue , ils
attachent au piédestal , l'un sa marotte , l'autre son mas-
que , & Sosie place sa lanterne dans l'attitude de Dio-
gene.

BALLET DE CARACTÈRE

*Des principaux Divertissemens
de MOLIERE.*



V A U D E V I L L E.

T H A L I E.

A MIS , que l'éclat de ce jour
 Vous anime & vous intéresse :
 De reconnoissance & d'amour
 Les Dieux nous permettent l'ivresse.
 Dans les cœurs amis des talens,
 Que sa place soit la première ;
 Et qu'on redise après cent ans :
 Vive la gaieté de Moliere !

C H Œ U R.

Et qu'on redise , &c.

M O M U S.

Les jours passés chez mes François
 Furent pour moi dignes d'envie.
 Joyeux , malins , plaisans & gais ,
 Qu'ils soient toujours chers à Thalie ;
 Et s'ils s'endormoient une fois
 Dans leur agréable carrière ,
 Qu'ils se rappellent qu'autrefois ,
 Je dis mon secret à Moliere.

C H Œ U R.

Qu'ils se rappellent , &c.

COMÉDIE.

61

SOSIE.

Au genre-humain déplaît souvent
Une triste Philosophie ,
Quand elle prétend gauchement
Corriger les gens qu'elle ennuie.
Egayer la leçon des mœurs
Est la seule bonne maniere.
Charmer l'esprit , former les cœurs ,
Pour cet art il n'est que Moliere.

CHŒUR.

Charmer l'esprit , &c.

Madame PERNELLE.

A se moquer des vieilles gens ,
On voit s'occuper la Jeunesse ;
Et de nos Catons de vingt ans ,
L'ennui fait toute la sagesse.
O vous qui de la vérité
Craignez la démarche trop fiere ,
Sous le masque de la gaieté ,
Vous la goûterez chez Moliere.

CHŒUR.

Sous le masque , &c.

62. LA CENTENAIRE,

ANGÉLIQUE.

Quand deux cœurs, par un doux soupir,
Forment une amoureuse chaîne,
De s'opposer à leur desir,
C'est tems perdu, c'est plainte vaine.
Infortunés maris jaloux,
Qu'Amour irrite & désespere,
Venez prendre leçon chez nous,
Vous la recevrez de Molière.

CHŒUR.

Venez prendre leçon, &c.

SOSIE.

Bien des gens plus hupés que moi,
En ce bas monde, ont plus d'un père.
Mais, plus qu'eux, je suis, sur ma foi,
Fier de leur devoir la lumière.
Fils de Plaute, on vit commencer
Et mes succès, & ma carrière;
Mais il falloit, pour l'achever,
Me voir adopter par Molière.

CHŒUR.

Mais il falloit, &c.

COMÉDIE 63

THALIE, *au Parterre.*

En nous accordant vos faveurs ,
Messieurs , pour cette bagatelle ;
Daignez n'y voir que de nos cœurs
La reconnaissance & le zèle ;
Et si nous avions quelques torts ,
Etant empressés à vous plaire ,
Pardonnez nos foibles efforts
En faveur du nom de Moliere.

(*On fait la révérence.*)

MOMUS, à *M. Jourdain.*

A vous , Monsieur Jourdain ; allons , vous ne donneren
pas quelque chose ?

M. JOURDAIN.

Est-ce du bon ton de chanter ? Là , franchement , foi

(*A Alceste.*)

de Gentilhomme , je ne le crois pas. Qu'en dites-vous,
Monsieur ?

ALCESTE.

Est-ce qu'on chante ?

M. JOURDAIN.

Tous ces airs-là !... Je n'en fais rien , moi ; attendez ,
voici... oui... : (*Il fait un petit prélude & chante , sur l'air ;*
C'est l'ouvrage d'un moment :)

En faveur de l'ami Moliere ,
Que je protège ouvertement ,
Je parle à la Cour très-souvent :
J'y mets son éloquence entiere ;
C'est l'ouvrage d'un moment.

64 LA CENTENAIRE, &c.

MOMUS, à *Alceste*.

Et vous, Monsieur du Ruban-vert ?

ALCESTE.

Ma foi, louer, chanter, n'est pas mon caractère ;
Mais j'y veux déroger, seulement pour Molière.

Au surplus, je ne fais qu'un air.

MOMUS & M. JOURDAIN.

Chantez, chantez toujours.

ALCESTE.

Air. Si le Roi m'avoit donné.

Du Roi sans un ordre exprès,

Non, jamais d'Oronte

Je ne louerai les Sonnets :

Mais je dis, sans honte,

Qu'en révéranç les talens

De nos Auteurs excellens,

J'aime mieux Molière,

O gué,

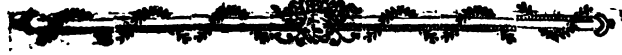
J'aime mieux Molière.

Une Contredanse termine le Divertissement.

F I N.



AIR



A I R
DU VAUDEVILLE.

First system of musical notation. It consists of two staves: a treble staff and a bass staff, both in 2/4 time and key of D major (two sharps). The melody is written in the treble staff, and the bass staff provides a simple accompaniment. The lyrics "A - mes, que l'é - clat de ce" are written below the treble staff.

A - mes, que l'é - clat de ce

Second system of musical notation. It consists of two staves: a treble staff and a bass staff, both in 2/4 time and key of D major. The melody continues in the treble staff, and the bass staff continues the accompaniment. The lyrics "jour Vous a - ni - me & vous in - té -" are written below the treble staff.

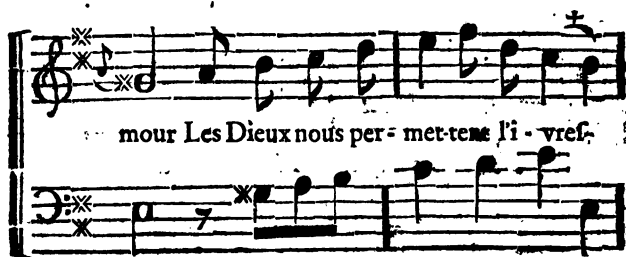
jour Vous a - ni - me & vous in - té -

66 LA CENTENAIRE,



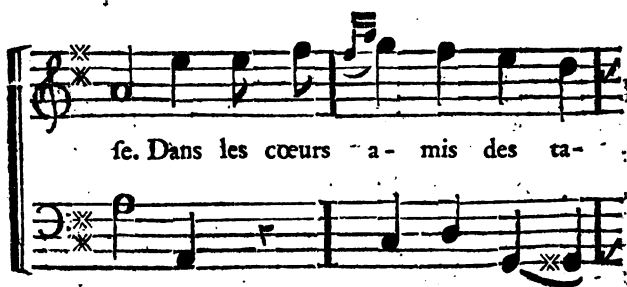
ref- se. De re-con-nois- fan- ce & d'a-

The first system of music consists of two staves. The upper staff is in treble clef with a key signature of one sharp (F#) and a common time signature (C). It contains a melody starting on a half note, followed by eighth and quarter notes. The lower staff is in bass clef with the same key signature and time signature, providing a harmonic accompaniment with half and quarter notes.



mour Les Dieux nous per- met- tent l'i- vres-

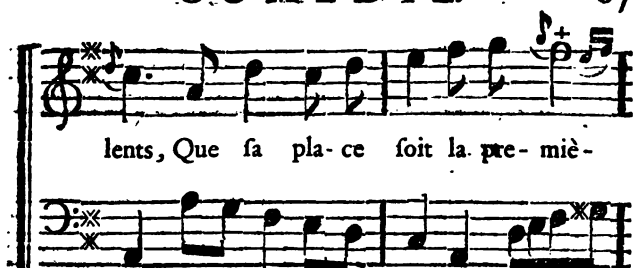
The second system continues the melody and accompaniment. The upper staff features a melodic line with a trill-like figure at the end. The lower staff continues the harmonic support with steady quarter and half notes.



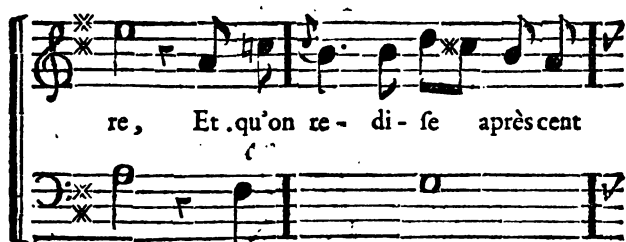
se. Dans les cœurs a- mis des ta-

The third system concludes the musical phrase. The upper staff ends with a half note and a final flourish. The lower staff provides a concluding accompaniment with a half note and a final cadence.

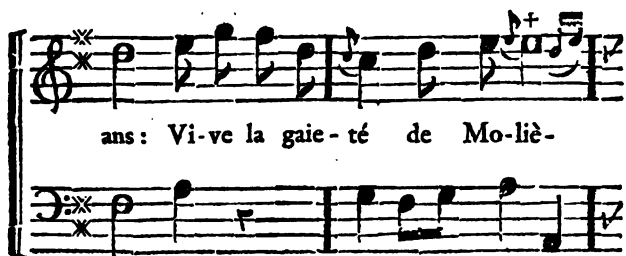
COMÉDIE 67



lents, Que fa pla-ce soit la pre-miè-



re, Et qu'on re-di-se après cent



ans: Vi-ve la gaie-té de Mo-liè-

68 LA CENTENAIRE, &c.



F I N.



APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier,
la Centenaire de Molière, & je crois qu'on peut en per-
 mettre l'impression. A Paris, ce 3 Mars 1773.

MARIN.

Le Privilège & l'Enregistrement se trouvent au nouveau
 Théâtre François.

De l'Imprimerie de C. SIMON, Imprimeur de LL. AA. SS.
 Messieurs le Prince de CONDÉ, & le Duc
 de BOURBON, rue des Mathurins.

**A V I S****D U L I B R A I R E .**

M. BRET, Auteur du nouveau Commentaire des Œuvres de MOLIERE, dont l'Édition va paroître incessamment, ayant paru desirer que cette Pièce fût imprimée dans le même format, on s'est empressé de satisfaire à son desir. Quelques personnes sont toujours bien - aises d'avoir ensemble tout ce qui est relatif aux Œuvres d'un aussi grand homme que MOLIERE.

